



HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME

DANS TOUTES LES CONTRÉES OÙ IL A PÉNÉTRÉ
DEPUIS LE TEMPS DE JÉSUS-CHRIST.

D'après l'allemand de C. G. Blumhardt,

Par A. BOST,

MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE.

Tome Troisième.

VALENCE,
MARC AUREL FRÈRES, Impr.-Libr., Éditeurs.

GENÈVE,
Chez **L'AUTEUR**, Plainpalais, chemin des Savoises, 60.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1838.






HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME.

III.

SE TROUVE AUSSI :

À Paris, chez Cherbuliez, et Risler, libraires.

À Nismes, chez Bianquis-Gignoux, libraire.

À Bordeaux, chez Reclus, libraire.

À Strasbourg, chez Levrault, libraire.

À Montauban, chez Renous jeune, libraire.

À Genève, chez Cherbuliez, Suzanne Guers, et Kaufmann, libraires.

À Lausanne, chez Marc Ducloux, libraire.

À Neuchatel, chez Michaud, libraire.

À Londres, chez Nisbet, Berners Street, 21.

Typographie de Marc Aurel frères.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME

DANS TOUTES LES CONTRÉES OÙ IL A PÉNÉTRÉ
DEPUIS LE TEMPS DE JÉSUS-CHRIST.

D'après l'allemand de C. G. Blumhardt,

Par A. BOST,

MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE.

Tome Troisième.

VALENCE,

MARC AUREL FRÈRES, Impr.-Libr., Éditeurs.

GENÈVE,

Chez L'AUTEUR, Plainpalais, chemin des Savoises, 60.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1838.

AVIS. Cet ouvrage est accompagné de quatre cartes, et ne se vend pas sans elles.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉTABLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME.

LIVRE SEPTIÈME.

MAHOMÉTISME. — NESTORIANISME. — MISSIONS D'ASIE.
(400 — 1400).

CHAPITRE XXIX.

MAHOMÉTISME.

Nous arrivons maintenant à une suite d'événemens toute nouvelle; et nous sommes appelés, suivant les sujets, à reculer assez en arrière du côté de l'époque apostolique, en même temps que le présent livre doit nous conduire jusqu'au commencement du quinzième siècle. Nous nous sommes déterminés à ce dernier parti par plusieurs raisons. L'histoire de la mission chez les Slaves et chez les tribus finnoises de l'Europe, qui formera le volume

suivant, suffira seule pour rendre ce quatrième volume peut-être plus fort que les autres, en même temps que celui-ci se trouvera, même d'après le plan que nous avons suivi, un peu plus faible : si donc nous avions renvoyé les missions mongoles, à cause de leur époque un peu avancée, à la fin du volume suivant, comme l'a fait l'ouvrage allemand, nous aurions tout à la fois grossi un volume trop fort et diminué un volume un peu faible. Mais le plus grave inconvénient de ce plan eût été de présenter les missions de la Chine, celles qui nous amèneront au quinzième siècle, d'une manière complètement détachée et inattendue, au bout d'un long volume tout consacré d'ailleurs à l'histoire de l'Europe : pour garder ainsi un peu mieux l'unité de temps, nous aurions entièrement manqué celle du sujet. Nous avons donc pensé devoir donner ici sans interruption tout ce qui concernait l'Asie jusqu'à l'époque indiquée, pour achever ensuite de même tout ce qui concerne les missions d'Occident. Cet avertissement étant donné, on n'aura pas de peine à replacer par la pensée chaque événement dans son rang chronologique : nous arrivons à notre sujet.

A peine les orages d'une invasion de Barbares qui avait duré deux cents ans se furent-ils arrêtés aux rives de l'Atlantique, et les troupeaux des peuples germains se furent-ils fixés dans l'occident de l'Europe, qu'il éclata dans un coin obscur de l'Asie un jugement de Dieu qui devait visiter à leur tour l'état et l'église de l'empire d'Orient. La chrétienté de ces contrées avait appelé ce jugement sur elle

par son relâchement, ses divisions, et on pourrait presque dire, son apostasie. Justinien il est vrai avait suspendu pour quelque temps, pendant un règne vigoureux de trente-neuf ans (527 — 565), la ruine qui menaçait l'empire d'Orient. On a vu que son vaillant Bélisaire avait détruit dans le nord de l'Afrique le royaume des Vandales, et en Italie celui des Ostrogoths, et ramené ces deux contrées sous l'ancien sceptre (T. I, p. 519). L'empereur lui-même avait tenté avec quelque succès de soutenir par de bonnes lois et par des mesures vigoureuses l'état et l'église, qui semblaient également vermoulus et près de leur ruine; et il est bien probable qu'avec ses grandes qualités Justinien eût exercé sur ses peuples une influence encore plus salutaire et plus durable, si une vaine ambition et une honteuse avarice n'eussent affaibli et paralysé son action. Il s'attacha à détruire les restes du paganisme qu'on trouvait encore dans l'empire, par des moyens étrangers à l'esprit élevé du christianisme; et il crut pouvoir prescrire à ses sujets, jusque dans les moindres détails et sous des sanctions pénales, ce qu'ils avaient à croire, et les œuvres matérielles par lesquelles ils devaient honorer l'église. Mais tandis qu'il intervenait ainsi partout avec la sévérité et le pouvoir d'un juge civil, pour essayer d'obtenir l'unité de la foi dans les vastes contrées de l'église d'Orient, et qu'il établissait arbitrairement, de par son pouvoir impérial, des traditions humaines à côté des enseignemens divins, le clergé nombreux et toujours plus ambitieux de ses états se divisait de plus en plus sur de vaines questions, et le peuple

tombait toujours plus avant dans la superstition et dans le débordement des mœurs.

Le malheur des temps fut augmenté par les guerres sanglantes que Justinien eut à soutenir presque continuellement et avec une fortune diverse, contre le roi de Perse qui s'avançait jusque dans la Syrie et l'Asie mineure. Des milliers de chrétiens y perdirent la vie, ou furent chassés du pays par le cruel Cosroes Ier, tandis qu'au-dedans de l'église grecque les divers partis religieux se persécutaient avec une haine mortelle. Enfin, au scandale du monde chrétien et païen, les chefs ambitieux des églises d'Orient et d'Occident, les patriarches de Constantinople et de Rome commencèrent à se disputer à qui serait le seul souverain de la chrétienté : le torrent de la corruption augmenta de jour en jour sous les misérables successeurs de Justinien; et la misère devint bientôt si grande sous tous les rapports, que les hommes pieux de cette époque, comme on l'a vu du pape Grégoire en particulier, étaient persuadés que la fin du monde approchait. Tous les signes du temps annonçaient au moins quelque nouvelle crise, un enfantement douloureux; et l'événement arriva plus vite encore que ne s'y attendait l'église déchue.

Mohammed (le louable) qu'on s'est accoutumé à appeler *Mahomet* fut l'homme que la Providence avait choisi pour châtier les églises d'Orient, en même temps que pour y ranimer ce qui pouvait y rester de vie. Il naquit en 569 à la Mecque, capitale de l'Arabie pétrée. Quoiqu'il descendît d'une grande famille, placée à la tête de la noble tribu

des Koreischites, son père qui mourut de bonne heure l'avait pourtant laissé pauvre. Son oncle *Abu Taleb* le prit sous ses soins, lui donna une éducation passable pour le pays, lui apprit les exercices du corps, et finit par le mettre dans le commerce. Mahomet fit de bonne heure, dans cette vocation, des voyages qui le conduisirent jusqu'en Syrie. Quoique son éducation eût été tolérable, elle n'avait pourtant pas été tournée du côté de la science; car, d'après son propre aveu, il n'avait appris ni à lire ni à écrire. La veuve d'un marchand riche lui confia pendant quelque temps ses affaires, et finit par le demander en mariage, à l'âge de vingt-cinq ans. Par-là Mahomet devint tout-à-coup un des hommes les plus riches de sa nation, et se vit en état de suivre avec indépendance tous les désirs de son cœur.

Les Arabes étaient pour la plupart des idolâtres, qui alliaient avec l'adoration du soleil, de la lune et des étoiles, un fétichisme ridicule, et qui avaient reçu chez eux une foule de dieux et de déesses. Leurs idoles étaient généralement des images grossières en pierre, dont les descendans d'Ismaël avaient introduit le culte au milieu d'eux.

On se rappelle (T. 1, p. 301 et 302) que depuis la destruction de l'état juif plusieurs Israélites s'étaient établis en Arabie, où ils se voyaient à l'abri de la persécution; et qu'ils avaient même réussi à y faire un grand nombre de prosélytes : l'un des princes arabes, Dhu Nowas, fut même si ardent dans sa nouvelle foi qu'il employa des mesures cruelles pour y amener ses compatriotes. D'un au-

tre côté, une multitude de chrétiens persécutés s'étaient enfuis en Arabie depuis le troisième siècle et s'y étaient établis sur différens points : il en était venu dès-lors d'autres encore, chassés par les persécutions de la Perse : ces chrétiens, nombreux aussi, firent des prosélytes, et des villes entières très-considérables, comme Nadsran et Hira, embrassèrent ouvertement l'évangile et s'appliquèrent à le répandre. Ces progrès de la foi chrétienne excitèrent une grande jalousie chez les Juifs, qui appuyés par leur prince Dhu Nowas appelèrent les chrétiens de leur voisinage à une dispute publique, qui dura trois jours, et dans laquelle on devait décider en présence de la noblesse et de tout le peuple, si Jésus de Nazareth était le vrai Messie. On disputa long-temps, jusqu'à ce qu'au dire d'une ancienne légende, Jésus vint lui-même au milieu d'une tempête et entouré de gloire, pour déclarer que c'était bien lui qui était le Sauveur autrefois promis aux pères. Il paraît que la discussion n'eut pas de suites.

Mais tout le christianisme d'alors n'était presque plus qu'un vain système d'opinions. Mahomet qui s'en aperçut aisément, et qui voyait également chez les Juifs et chez les chrétiens des gens qui déshonoraient leur foi, songea alors à l'œuvre qui l'a rendu si célèbre. Il se distingua de bonne heure par de grands talens : il avait un jugement pénétrant, une imagination ardente, une éloquence entraînante, soutenue par un bel extérieur et par une physionomie pleine d'expression. Cependant il vécut tranquille et retiré, sans faire usage de

tous ces avantages, jusqu'à l'âge de quarante ans. Accoutumé à la méditation et à la solitude il passa, pendant quinze ans, la plupart de son temps dans une caverne isolée du mont Harah près de la Mecque. Des écrivains chrétiens ont souvent avancé qu'il avait dans ce temps auprès de lui un juif savant et un chrétien nestorien, qui l'avaient instruit dans les écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, et qui lui avaient fait connaître ainsi le judaïsme et le christianisme. Que Mahomet ait connu nos saintes Écritures, c'est ce que prouve ce simple fait que dans les révélations qu'il prétendit recevoir plus tard il a visiblement emprunté beaucoup à la Bible, et qu'il a prétendu en rectifier ou en réfuter de nombreuses portions; et il paraît même évident que si Mahomet n'eût connu ces saints livres il eût été incapable de se présenter jamais comme fondateur d'une religion prétendue révélée; car ce qui se trouve de vrai et de bon dans son Koran est emprunté presque mot pour mot à l'Écriture sainte, tandis que la portion de sa nouvelle religion qui se distingue du christianisme ou qui le combat, s'offre à la crédulité des hommes sans preuves et sans solidité, et ne s'appuie ni sur une conduite sainte de la part du prétendu prophète, ni sur une excellence intrinsèque, ni sur des miracles dûment attestés.

Quoi qu'il en soit, Mahomet se présenta tout d'un coup au milieu de son peuple à l'âge de quarante ans comme un prophète, prétendant que la nuit précédente l'ange Gabriel lui était apparu, assis sur un trône; qu'il lui avait apporté du ciel le

Koran, la parole éternelle de Dieu, gravée sur des tablettes avec des rayons de lumière, et qu'il lui avait donné solennellement la vocation de prêcher comme envoyé de Dieu, d'extirper l'idolâtrie, de réformer le judaïsme et le christianisme, et de rétablir la religion d'Abraham et des vrais prophètes.

Mahomet voulait d'abord taire le grand secret qu'il disait lui avoir été révélé par l'archange Gabriel; mais il se sentit intérieurement obligé, dit-il, de le communiquer. D'abord il confia la chose à son épouse, qui jura aussitôt, « au nom de celui qui a dans sa main l'ame de la Chaditscha » : « Vrai-» ment tu seras le prophète de notre peuple ! » — D'elle le secret passa à son jeune cousin *Ali*, fils d'Abu Taleb, qu'il élevait auprès de lui, puis à quelques-uns de ses amis intimes, qui crurent en lui, de même qu'un citoyen considérable de la Mecque, *Abu Beker*. Cependant la nouvelle doctrine resta renfermée pendant trois ans dans un petit cercle. Mahomet en était profondément affligé, et faisait tous les jours sept fois le tour de la Caaba, vieux temple de la Mecque, bâti selon la tradition arabe par Abraham et par Ismaël. Comme il se promenait un jour sur la montagne solitaire dans un profond abattement, il entendit du ciel ces mots par où commence la soixante-quatorzième *sure* (1) de son Koran : « O toi qui es couvert, lève-toi, prêche et glorifie ton Seigneur ! » — Dès-lors il résolut de se présenter publiquement et sans crainte

(1) C'est ainsi qu'on appelle les chapitres du Koran.

comme envoyé de Dieu. Il ne trouva guère dans les premiers temps, chez les habitans de la Mecque et même dans sa propre famille, que le mépris et la moquerie; mais cependant son parti finit par s'accroître insensiblement. Il passa ainsi dix ans dans sa ville natale, lorsque une violente insurrection éclata contre lui et l'obligea à s'enfuir, en 622, à Jatschreb, ville voisine, dont plusieurs habitans avaient cru à sa qualité de prophète. C'est de cette *fuite à Jatschreb* que les mahométans datent leur ère. Plus tard l'endroit fut appelé la ville du prophète, ou d'une manière abrégée la ville, en arabe *Medina.*

La doctrine de Mahomet est renfermée dans le livre appelé *Koran* (livre de lecture), ou en y joignant l'article *Al Koran.* Ce Koran est composé d'une suite de prétendues révélations que Mahomet aurait reçues de temps en temps de l'ange Gabriel; et il présente une multitude de pièces détachées, complètement indépendantes les unes des autres, et qui ne furent rassemblées qu'après la mort de Mahomet par Abu Beker, premier calife, qui recueillit alors sans aucun ordre toutes les feuilles, de palmier ou de parchemin, que Mahomet avait laissées après lui. De là le chaos que présente ce livre. Mais les Mahométans considèrent ce chaos même comme un mystère profond, et l'interprètent dans leur système traditionnel (la *Sunna*) d'une manière mystique. Le Koran se compose de 114 fragmens, appelés *sures* par les Arabes : quelques-uns ne comprennent que quelques lignes, d'autres des feuilles entières : chacun de ces morceaux porte son titre

particulier, comme par exemple « la vache, les femmes, le bétail, Jonas, Joseph, Abraham, Marie, la fourmi, l'araignée, la montagne, l'éléphant, la lune, » etc. Ces titres n'indiquent nullement le contenu de la sure, mais se rapportent pour la plupart du temps à quelque personne ou objet qui s'y trouve fortuitement mentionné ; ou bien ce sont les premiers mots par où commence le morceau.

De même qu'on trouve rarement une suite raisonnable et méthodique dans ces fragmens considérés à part, on ne voit rien non plus de pareil, ni même une suite chronologique, dans l'ordre où ces fragmens se présentent à la suite les uns des autres : comme Mahomet rédigea ses prétendues révélations dans le cours de plusieurs années, par fragmens et en vers détachés, on réunit aussi bien qu'on le put en une seule liasse la masse des parchemins qu'on trouva chez lui après sa mort. Et d'ailleurs, comme qu'on eût rangé ces papiers, on n'y eût trouvé aucune suite : à mesure qu'il s'était présenté quelque nouvelle affaire, un embarras du moment, ou quelque nouveau plan, ces feuilles tombaient du ciel ; et Mahomet en faisait connaître au peuple le contenu. De là vient qu'on trouve tour-à-tour dans le Koran des dogmes et des préceptes, des éloges de Mahomet et de sa révélation, des histoires ridicules du moment avec des récits tronqués de la Bible, des reproches adressés aux idolâtres, des réfutations des Juifs ou des chrétiens, des doxologies et de vaines exclamations ; et comme plusieurs de ces morceaux se contredisent, on ne sait comment tirer de tout cela un

système religieux quelconque. La comparaison la plus superficielle de ce Koran avec nos saints livres montre d'une manière irrésistible les avantages inappréciables de la Bible sur cette œuvre de la fraude, qui ne présente dans ce qui lui est particulier aucune trace d'une origine divine.

On ne sera donc pas étonné de trouver la dogmatique du Koran excessivement pauvre en idées religieuses; elle ne satisfait nullement l'intelligence, et elle est de glace pour le cœur. On la désigne ordinairement par l'expression générale d'*Islam*, mot qui indique un dévouement sans bornes à Dieu. Cet Islam renferme deux objets principaux de la foi : le premier consiste dans la maxime simple : « Il n'y a qu'un Dieu; et Mahomet est son prophète; » le second contient la doctrine du jugement futur de ce monde.

Mahomet ne voulait pas tant, comme il le prétendait, fonder une nouvelle religion que purifier l'ancienne foi d'Abraham et des patriarches des souillures que les siècles suivans lui avaient ajoutées. Selon lui, il n'y a pas moins de trois cent trente prophètes qui depuis Adam ont tenté de ramener les hommes de l'idolâtrie et d'améliorer le genre humain. Six grands législateurs ont successivement, et sous diverses formes, annoncé toujours de nouveau la même religion immuable : Abraham et Moïse ont été les plus grands d'entre eux. Puis enfin est venu Jésus, fils de Marie, simple homme et non pas Fils de Dieu; car c'est un blasphème de dire que Dieu ait un Fils. Mais il était un envoyé de Dieu, sa Parole et son Esprit; il est du nombre

de ceux à qui il est permis de s'approcher de plus près de la présence de Dieu. (On voit que c'est à peu près la doctrine socinienne sur ce point-là.) La doctrine de Jésus a été pendant six cents ans, ajoute Mahomet, le chemin de la vérité et du salut; mais les chrétiens ont oublié peu à peu les lois de leur fondateur, ils ont falsifié ses révélations par des additions, et sont retombés insensiblement comme les païens dans une nouvelle idolâtrie : c'est pourquoi Mahomet a été envoyé de Dieu, comme le dernier et le plus grand de tous les prophètes, celui que Moïse avait promis, et que les Juifs ont attendu pendant des siècles; enfin celui que Jésus lui-même, le fils de Marie a annoncé comme le Défenseur (Consolateur) de ses disciples, et qui paraît maintenant dans la personne de Mahomet.

Mahomet fut assez sage pour comprendre que s'il voulait faciliter au peuple ignorant des chrétiens l'adoption de sa nouvelle foi, il devait dissimuler son inimitié contre le christianisme sous des paroles trompeuses. Il n'attaqua donc qu'un petit nombre des doctrines principales du christianisme, tandis qu'il s'exprimait toujours (comme cela se fait aussi dans le système tout semblable du Socinianisme) avec beaucoup d'estime et de respect sur la dignité de Jésus comme prophète, ne craignant pas même de l'appeler, selon l'expression de S[t] Jean, la Parole de Dieu, l'Esprit de Dieu, *un Etre divin*, et de convenir des miracles qu'il avait faits au nom de Dieu. Sa polémique publique contre le christianisme, autant du moins que le Koran nous la fait connaître, se dirigeait surtout

contre la doctrine de la Trinité en général, et contre la nature divine et la qualité de Fils de Dieu que l'évangile attribue à Jésus. Mahomet s'était fait d'entrée une idée complètement fausse du dogme auquel on a donné, sûrement à tort, le nom de trinité : car il prenait pour le Saint-Esprit la vierge Marie ; et il voyait dans toute cette doctrine une image tirée des rapports d'une famille, où se trouvent le père, la mère et le fils (1). En partant de cette supposition, qu'il rejetait avec raison comme indigne de Dieu, il s'élevait avec chaleur contre sa conséquence, et il ne voulait absolument voir en Jésus, malgré toute sa dignité prophétique, que le Fils de l'homme. En même temps il prétendait, quoique sans en donner dans son Koran la moindre preuve, que les saintes Écritures des chrétiens avaient été peu à peu falsifiées et défigurées par des additions de main d'homme. Enfin il niait encore la doctrine de la rédemption par le sang de Christ et la royauté spirituelle du Sauveur. Il donne aussi dans son Koran une tout autre idée de la corruption de l'homme et du besoin qu'il a d'un Sauveur que ne fait l'Écriture sainte; en un mot il indique un tout autre chemin du salut : il ne cherche pas les forces de l'amélioration morale dans

(1) Rien de nouveau sous le soleil. Plusieurs chrétiens, et même des hommes profondément pieux, mais qui ont eu le tort de vouloir sonder ce qui est insondable, ont eu avancé des idées qui ont du rapport avec celle-là. Zinzendorf, par exemple, qui abandonna du reste bientôt cette vue ou qui du moins cessa de l'émettre, avait pendant quelque temps parlé ouvertement du Saint-Esprit dans ses cantiques, dans ses discours et dans ses livres imprimés, sous le nom de mère.

le Saint-Esprit, mais dans l'homme; et il promet aussi dans le monde à venir un tout autre bonheur que celui qu'annonce le christianisme.

Aussi le coup-d'œil pénétrant de Mahomet ne lui permettait-il pas d'ignorer que la nouvelle foi qu'il annonçait ne souffrait aucune alliance véritable avec le christianisme, et qu'il ne restait à chacun que le choix entre les deux systèmes. L'esprit tout entier du Koran est en contradiction patente avec l'évangile: c'est un rationalisme ouvertement adapté aux penchans charnels de l'homme, et probablement plus opposé à la foi des chrétiens que le paganisme même.

C'est le cas tout particulièrement des préceptes moraux et relatifs aux sentimens religieux : ils ne sont nullement liés aux motifs spirituels qui influent sur l'homme; et ils n'établissent qu'un mécanisme extérieur qui n'a aucun rapport au changement de la vie et à la transformation de l'homme à l'image de Dieu. Mahomet demande des actes de prière, des jeûnes, des aumônes, et le pélerinage de la Mecque : et tout musulman est rigoureusement obligé de faire sa prière cinq fois par jour à certains momens marqués. Dans les premiers temps Mahomet avait ordonné qu'en priant on se tournât vers Jérusalem, marque évidente du désir qu'il avait de ménager les Juifs comme les chrétiens. Plus tard il trouva plus conforme à ses intérêts d'élever au rang de premier temple du monde le temple de la Mecque, la Kaaba, qui était depuis des siècles, chez les Arabes religieux, en réputation de sainteté; et dès-lors c'est en effet vers la Mec-

que que les mahométans se tournent pour faire leurs dévotions. Quant aux autres institutions il y a un grand jeûne, qui dure toutes les années un mois entier, et qui se célèbre dans le mois de Ramadan, parce que c'est dans ce mois que le Koran tomba du ciel. Tout musulman doit, selon la loi, donner chaque année à Dieu, dans la personne des pauvres, la dixième partie de son revenu ; le vin et les boissons fortes sont défendues; la circoncision est maintenue, comme il convient aux vrais descendans d'Abraham et d'Ismaël : la plus grande gloire du mahométan est de mourir pour la patrie, etc. etc.

Tels sont les principaux traits d'une religion qui s'éleva dans le cours du septième siècle, en face de l'église de Christ, avec la prétention de se soumettre tous les peuples de la terre.

Ses progrès furent rapides; car dans les dix ans qui s'écoulèrent depuis la fuite de Mahomet jusqu'à sa mort en 632, ce faux prophète avait étendu, par la conviction ou par la force des armes, sa nouvelle foi par toute l'Arabie : et dès ce moment il ne fut déjà plus question que le christianisme pût se répandre dans ce dernier pays.

Après la mort de Mahomet son œuvre faillit être détruite par les divisions qui s'établirent entre ses partisans. Il avait eu quinze femmes portant le titre d'épouses, sans parler de beaucoup d'autres, avec qui il vécut en leur donnant un nom moins honorable; mais de toutes ces femmes il n'avait pas eu un seul héritier mâle. Le seul enfant qui lui survécut fut une jeune fille, qui épousa *Ali*, fils d'Abu Taleb, et qui paraissait l'homme le plus

propre à devenir le successeur de Mahomet : mais *Abu Beker*, beau-père de Mahomet, parvint à se faire nommer à cette dignité éminente et fut le premier calife.

Il se mit aussitôt à la tête de ses Arabes, qui s'appelèrent, par opposition aux habitans de l'Occident, *Sarrasins*, c'est-à-dire habitans de l'Orient : une guerre universelle fut déclarée à tous les peuples : et les premiers ennemis dont on s'occupa furent l'empire grec et le royaume de Perse. Dès ce moment commence une suite de guerres sanglantes, qui ont duré pendant plusieurs siècles, qui ont coûté la vie à des millions d'hommes, qui ont ravagé les plus belles contrées de l'ancien monde depuis Jérusalem jusque dans le cœur de la France, qui ont anéanti des milliers d'églises chrétiennes, et qui ont mis, jusqu'à ce moment, un terme à la propagation du christianisme dans la plus grande partie de l'Orient.

Les circonstances de l'époque favorisaient ce plan gigantesque : car l'empire d'Orient n'était guère qu'un cadavre en dissolution ; et à la tête de cet état se trouvait le faible Héraclius, que le roi de Perse venait d'humilier profondément.

Abu Beker commença ses entreprises par la Syrie et la Palestine. Il mourut, il est vrai, dès le début; mais il fut remplacé par *Omar*, dont le général Abu Obeyda s'avança aussitôt vers le *gaur* (le chien) grec d'Antioche, comme ils appelaient l'empereur; et toutes les villes tombèrent devant lui. Le malheureux Héraclius rassembla près du lac de Génésareth une armée immense, où l'on

rapporte qu'il n'y avait pas moins de 60,000 Arabes chrétiens; et il se fit là un carnage horrible. Obeyda pouvait écrire quelques jours après à Omar : « Nous avons tué 150,000 ennemis, fait 40,000 prisonniers, et nous n'avons perdu que 4,030 des nôtres. » — Obeyda assiégea ensuite Jérusalem, qui fut prise au bout de quatre mois. Omar lui-même vint pour assister à cette prise, et entra dans la ville assis sur un chameau, couvert de vêtemens chétifs, portant devant lui un sac de dattes pour sa nourriture, et sur le dos un sac d'orge pour celle de sa monture. Quoique maître absolu il laissa aux chrétiens leurs églises et la liberté du culte, sauf l'usage des cloches; mais sur la place de l'ancien temple de Salomon on bâtit une magnifique mosquée en l'honneur du prophète. C'est alors qu'on put se rappeler toutes les lamentations qu'avaient faites sur Jérusalem Jérémie et tous les autres prophètes : « Comment la ville est-elle si » solitaire, assise comme une veuve..... Ses persé» cuteurs l'ont plongée dans l'angoisse, etc. etc.! » (Lament. 1, 1,3).

Aleppo tomba pareillement; puis la célèbre Antioche, ces deux métropoles du monde chrétien dans l'Orient; et la conquête de la Syrie entière fut achevée en 638.

Dans la même année où les Sarrasins entrèrent en Syrie (632), Abu Beker envoya une autre armée contre la Perse. Le large et profond Euphrate protégea long-temps ce royaume; mais enfin les Arabes réussirent, au bout de quatre ans, à lui porter un grand coup. Le jeune roi persan Jezdegerdes

avait envoyé contre eux 30,000 guerriers, l'élite de son armée : après quatre jours de combat la victoire se déclara pour les Arabes; et toute l'ancienne Babylonie se soumit. Peu après, la capitale ellemême fut prise, et détruite à tel point qu'aujourd'hui les ruines énormes du palais royal suffisent à peine pour marquer la place où il s'est trouvé autrefois. Plus tard le malheureux roi des Perses rassembla les dernières forces de son royaume; et 150,000 hommes combattirent pour la dernière fois à son commandement, sur les collines d'Ecbatane. Mais le pouvoir des rois de Perse fut anéanti, les Arabes s'étendirent en tout sens, et le mahométisme s'établit dans ce royaume à la place de la religion de Zoroastre (651) : ce ne fut que dans les contrées les plus élevées de l'Asie qu'il se conserva quelques restes des adorateurs du feu et quelques-uns de leurs livres. De là vient que, de nos jours encore, on ne trouve l'ancienne religion persanne, celle de Zoroastre, que chez de petits groupes dispersés en Asie.

Les vainqueurs usèrent de ménagement pour la multitude des chrétiens qui s'étaient établis en Perse depuis quelques siècles, parce qu'ils étaient presque tous Nestoriens; nous exposerons bientôt l'origine de cette communion et la raison de la préférence que lui accordaient les Mahométans. Abu Beker avait dit à son armée au moment du départ : « Ayez » toujours devant vous le jugement et le paradis : » conduisez-vous comme sous les yeux de Dieu et » sur le seuil de la mort; ne soyez jamais cruels » envers l'ennemi; ne tuez ni enfans, ni vieillards,

» ni femmes; ne gâtez pas les palmiers; ne mettez
» pas le feu aux moissons. Vous trouverez des per-
» sonnes vouées au service de Dieu, qui cherchent
» à le servir à leur manière (c'étaient les Nesto-
» riens), laissez-les vivre. Mais vous trouverez aussi
» des hommes qui ont sur la tête une place ton-
» due (les prêtres de l'église grecque) : ceux-là sont
» de la synagogue de Satan; fendez-leur le crâne
» sans miséricorde, à moins qu'ils ne se fassent
» Musulmans ou ne paient le tribut. » — Les chré-tiens de Perse, qui étaient presque tous Nestoriens, eurent donc, moyennant un tribut, le libre exercice de leur religion.

Mais cependant ils ne firent plus que languir; et leurs descendans, depuis long-temps tombés dans l'islamisme, gémissent sous le joug des Musulmans, jusqu'à ce que Dieu fasse de nouveau lever son soleil sur le malheureux Orient.

A peine la conquête de la Syrie achevée, les Arabes allèrent (638) couvrir l'Égypte de leur puissante cavalerie. Les vieux indigènes, les Coptes, qui professaient le christianisme depuis quatre cents ans, mais qui étaient séparés de la communion grecque, se soumirent facilement; ils aidèrent même aux Barbares à chasser du pays les chrétiens de cette dernière communion; et ainsi ils se préparèrent à eux-mêmes, par la suite, des chaînes bien pesantes. La plus vive résistance eut lieu dans la puissante Alexandrie, qui se défendit, avec ses quatre mille palais, pendant quatorze mois, et ne se rendit qu'après une perte immense en hommes. Ses murs furent rasés; sa bibliothèque, célèbre dans

tout le monde, cette précieuse collection de tant de travaux antérieurs, déjà endommagée précédemment par les Vandales, fut livrée aux flammes, et l'on massacra tout ce qui se trouva sous l'épée : puis les Arabes fondèrent pour l'Égypte une nouvelle capitale d'où est sorti le Caire de nos jours; et l'Égypte finit par être entièrement soumise.

Omar, le second des califes, mourut après un règne de dix ans. Ses Arabes avaient, pendant ce court espace de temps, conquis 36,000 villes ou lieux fortifiés, et détruit 4,000 églises chrétiennes. — Omar, le plus puissant des souverains de son temps, conserva toujours les mœurs de la pauvreté : un pain d'orge, quelques dattes et un peu d'eau, faisaient sa nourriture journalière; il se couvrait d'un vieux manteau; et ses généraux le trouvèrent souvent endormi sur les escaliers d'une mosquée parmi une troupe de mendians.

Après Omar et son successeur *Osman*, et par suite de divisions que ce n'est pas ici le lieu de raconter en détail, *Ali*, qui vivait encore, fut nommé premier calife; mais il fut assassiné (en 600) par *Moavijah*, son concurrent; et dès-lors les Mahométans sont restés divisés en deux partis irréconciliables, qui soutiennent respectivement les deux lignes de succession qui commencèrent alors. La dignité de calife se continua, pour les provinces occidentales, dans la maison de *Moavijah*, c'est ce qu'on appelle la ligne des Ommiades; *Hassan* fils d'Ali, fut proclamé calife dans l'Orient. Il fut empoisonné ; mais le peuple recourut à *Hossein*,

frère de Hassan, que le prophète avait souvent porté dans ses bras. Celui-ci s'avança avec la petite troupe de ses fidèles contre les meurtriers de son père et de son frère; mais il périt sous le nombre et fut odieusement maltraité. Depuis ce moment les provinces orientales de l'empire mahométan se détachèrent à jamais de celles de l'Occident: les Persans conservent un souvenir éternel d'Ali et de Hossein; et de nos jours encore des milliers de pélerins mahométans se rendent à leurs tombeaux. Ces deux partis se sont divisés en même temps sous le rapport de la doctrine, et ont pris des noms qui les qualifient en conséquence: les *Sunnites* (le parti des Ommiades) qui admettent à côté du Koran encore la tradition (Sunna) des quatre premiers califes, occupent le sud-ouest de l'empire ottoman; — les *Schiites* (apostats), qui occupent la Perse, ne reçoivent absolument que le Koran. Il est de toute probabilité que cette division renferme le germe de mort du mahométisme.

Ces disputes avaient distrait les Mahométans pendant près de trente ans de leurs guerres au-dehors; mais les Ommiades recommencèrent alors à penser à l'empire grec. Ils attaquèrent Constantinople (en 668); et cette ville ne fut délivrée d'un siége de sept ans que par le moyen du feu grégeois. L'Afrique aussi avait vu pâlir pour quelque temps l'étoile des Sarrasins; mais ils finirent pourtant par couvrir de leurs armées tout le nord de cette partie du monde, et ils songèrent ensuite à passer en Europe par le détroit de Gibraltar.

L'Espagne était alors au pouvoir des Visigoths, qui malheureusement étaient divisés entre eux, et dont un parti appela les Sarrasins. Ceux-ci s'avancèrent, en 711, au nombre de 12,000 hommes de cheval : le parti espagnol des Visigoths leur opposa 10,000 combattans; mais ils furent complètement défaits. Les Arabes inondent l'Espagne, ils s'emparent de Tolède, et passent les Pyrénées avec le vaste projet de se soumettre les Francs et les Lombards, et d'aller prendre Constantinople par terre, puisqu'ils n'avaient pas réussi du côté de la mer.

Il sembla pourtant un moment qu'ils allaient s'arrêter d'eux-mêmes : car au milieu de ces projets gigantesques un messager arrive de Damas, arrête Musa, le général des Arabes, de la part du calife, comme ayant dépassé ses pouvoirs; celui-ci est emmené à Damas où il est fouetté publiquement; et puis il meurt à la Mecque dans le désespoir. Cependant les Arabes d'Europe ne se laissent point arrêter; ils s'emparent de toute la portion des Gaules occupée par les Goths; ils passent le Rhône; leur cavalerie légère s'avance déjà jusqu'à Lyon et à Besançon; une terreur inexprimable s'empare de toutes les populations chrétiennes; et la consternation se répand même jusqu'au fond des forêts de la Germanie où le christianisme commençait à pénétrer.

Tous les yeux se portent alors sur Charles Martel, le vaillant duc des Francs. Ce jeune héros rassemble ses troupes; et en octobre 732 se livre près de Poitiers cette bataille à jamais célèbre, où allaient se

fixer les limites du mahométisme, et se décider pour l'église chrétienne, à en juger humainement, la question de vie et de mort. Pendant six jours les campagnes furent couvertes du sang des chrétiens et des Arabes; mais enfin Abdaraman, le chef de ces derniers, tombe sous les massues des géants Austrasiens, et les Arabes sont repoussés pour jamais. Ils avaient rencontré le rocher où leurs vagues devaient se briser; et dès cette heure leur domination sur l'Occident alla en diminuant.

Cette marche triomphale par laquelle la nouvelle religion de Mahomet, née dans un coin ignoré de l'Arabie, s'avança pendant un siècle à travers toute l'Asie, depuis le mur de la Chine jusqu'au détroit de Gibraltar, et pénétra en Europe jusqu'au cœur de la France sous le cliquetis guerrier des hordes des Sarrasins, présente incontestablement une des scènes les plus importantes de l'histoire du monde; et l'observateur attentif du gouvernement de Dieu s'arrête pensif dans les campagnes de Poitiers où cette tempête trouva sa digue, pour contempler les voies du Seigneur quant au règne qu'il travaille à établir sur cette terre. — Il y avait six cents ans que l'église chrétienne avait pris naissance à Jérusalem : de bonne heure elle avait commencé à se dépraver; sa décadence s'était accrue; et elle avait besoin d'un châtiment. Dès que les Mahométans parurent en armes, elle cessa, en Orient, d'être la religion de l'état; et la cause des missions dut en souffrir comme le reste. Il est vrai que les Nestoriens eurent la permission de faire, au fond de l'Asie, quelques tentatives pour répandre leur foi chez les

païens; mais partout où ils rencontraient un Musulman, ils devaient céder le pas et s'arrêter. La peine de mort est prononcée sur quiconque montrera même la disposition d'adopter la foi en Christ; et dès ce moment ce sont des missionnaires mahométans qui partent en foule, des mêmes contrées où fleurissait autrefois l'église chrétienne, pour aller prêcher les doctrines du faux prophète. Le mahométisme oppose de puissans obstacles au retour de l'évangile : il flatte les penchans charnels du cœur; il montre le paradis comme la récompense de quelques œuvres extérieures faciles à accomplir, et il nourrit l'amour-propre de l'homme en lui faisant croire qu'il peut gagner le ciel. Heureusement nous savons que quand les temps sont venus, il n'y a pas de difficultés pour le Dieu de l'évangile; et que s'il faut à son Christ l'instrument des bouleversemens politiques, ceux-là aussi sont en sa main.

D'ailleurs, en attendant même le grand jour de la délivrance, nous voyons aisément que Dieu, qui ne cesse de tirer le bien du mal, et qui fait contribuer toutes choses au salut de son église, n'avait pas laissé fondre tous ces maux sur les peuples chrétiens, et en particulier sur ceux de l'Orient, sans quelque dessein salutaire en leur faveur. Tout ce qui survivrait de l'église chrétienne, devait nécessairement retirer, de la lutte qui s'engagea alors, des fruits salutaires : l'église d'Orient était divisée en une multitude de partis qui se haïssaient et se persécutaient jusqu'à la mort : la vue d'un ennemi commun devait leur apprendre à retourner de part

et d'autre aux points fondamentaux, qui font l'essence et la vie du christianisme. Les chrétiens étaient tombés dans l'amour du monde, dans l'orgueil et dans la sensualité; l'épreuve était propre à les purifier; un culte absurde des images, et une adoration des saints qui retombait ouvertement dans l'idolâtrie, menaçaient de ramener un paganisme complet sous des formules chrétiennes : c'était le reproche continuel que Mahomet faisait aux chrétiens; et en ce point encore ces derniers avaient besoin de la verge des Mahométans, plus sages qu'eux. Sans doute ces fruits du châtiment furent perdus pour la plupart des chrétiens; mais il resta cependant, de la domination des Mahométans, encore quelques autres effets matériels, indépendans des dispositions des hommes : le polythéisme et l'idolâtrie, sous quelque forme que ce fût, disparurent devant les Arabes : un certain degré de civilisation et d'organisation civile pénétra chez tous les peuples païens qui furent subjugués; il s'y établit des écoles; il s'y répandit quelques lumières; et toutes ces choses deviendront d'un moment à l'autre, quand l'heure de la Providence sera venue, des moyens de propagation pour la foi chrétienne.

Nous terminons cette courte notice sur l'origine et les progrès du mahométisme par un seul mot de statistique sur le nombre des adhérens que comptent dans le monde les différens systèmes religieux. Si l'on peut s'en rapporter aux calculs de l'incrédule Bayle (article *Mahomet*), la population du globe se divisant en trente parties égales, dix-neuf se trouveraient sous la domination du paganisme,

six sous celle du mahométisme, et cinq seulement auraient embrassé la foi chrétienne. Ce peu de mots disent beaucoup pour quiconque a reçu dans son cœur la foi en l'évangile.

Du reste c'était le calcul du temps de Bayle; et les choses ont déjà passablement changé depuis lors en divers lieux.

CHAPITRE XXX.

LE NESTORIANISME. — ÉTAT RELIGIEUX DE L'ASIE LORS DE SON APPARITION.

§ I.

Origine du Nestorianisme.

Les bouleversemens produits par les armes des Sarrasins auraient pu ôter aux chrétiens d'Asie tout espoir de voir jamais l'église reprendre parmi eux quelque vie, si la sagesse de Dieu n'avait préparé, déjà près de deux siècles avant Mahomet, un remède, au moins partiel, à la décadence de l'église grecque, et suscité dans cette église une communion indépendante, capable de résister plus efficacement à l'action redoutable du mahométisme. Nous voulons parler de l'œuvre de *Nestorius*.

La vie du célèbre Chrysostome nous avait présenté, au commencement du cinquième siècle, la dernière occasion de nous occuper de Constantinople, de cette grande capitale de l'empire d'Orient, et de la décadence où s'y trouvait déjà l'église chrétienne (T. 1, p. 228). Lorsque Chrysostome s'en-

dormit dans le lieu de son exil, au pied de l'Anti-taurus, dans la petite Arménie (407), il devait pressentir les crises fatales au-devant desquelles s'avançait l'église de l'Asie; et il ne se passa en effet que peu d'années avant qu'on vît éclater pour elle des orages plus violens que jamais. Sur le siége épiscopal de Constantinople se trouvait, en 428, ce Nestorius qu'on vient de nommer, qui avait été prêtre d'Antioche, et qui s'était recommandé auprès de la cour impériale par la sévère piété de sa vie, de même que par son éloquence distinguée. Ses ennemis mêmes ne pouvaient dire de lui que du bien; mais le jeune évêque manifesta, peu après son entrée dans sa nouvelle charge, un zèle qui avait quelque chose d'outré contre quiconque paraissait s'éloigner, ne fût-ce que par des nuances, du système de doctrine fixé par l'église; et pour plaire à la cour et au nombreux clergé de la ville il employait même la persécution contre ceux qu'il voulait ramener. Ce zèle aveugle éclata dès le début. Dès son discours d'entrée il adressa à l'empereur Théodose, comme le rapporte Socrate dans son *Histoire ecclésiastique*, ces paroles orgueilleuses : « Donnez-moi, empereur, donnez-moi vos » états purifiés d'hérétiques, et je vous donnerai » en retour le ciel pour récompense. Extirpez-» moi les faux docteurs et je vous donnerai d'en » finir avec les Perses. » — On voit à quel point ce langage s'éloignait de la pureté et de l'humilité primitive du christianisme. Aussi Socrate ajoute-t-il avec raison : « Tandis que Nestorius était si » zélé à chasser les autres du pays à cause de leur

» foi, il lui arriva à lui-même d'être chassé de » l'église » (1). Ce malheureux cas ce présenta plus tôt que ne s'y attendait le jeune évêque.

Un jour un prêtre de la capitale, qui jouissait d'une confiance particulière de Nestorius avait blâmé dans un de ses discours, avec raison, l'expression absurde et idolâtre de *mère de Dieu*, qu'on appliquait déjà alors à la vierge Marie. « Ma» rie, disait-il, n'était qu'une créature humaine; » et il est impossible que Dieu naisse de l'homme. » La chose excita de la rumeur, parce que cette expression était déjà répandue comme une marque d'orthodoxie. L'évêque prit le parti de son prêtre, et déclara qu'il serait plus juste et plus conforme aux Écritures d'appeler Marie mère de Christ : mais c'est alors que la flamme éclata tout d'un coup avec fureur. Quiconque était mécontent de l'évêque crut avoir trouvé l'occasion de se déclarer publiquement contre lui : une troupe de moines lui demanda raison de sa foi; et comme l'évêque pétulant les repoussa avec quelque dureté, ils excitèrent une sédition dans la ville, et parvinrent à agiter le peuple : les châtimens qu'employa le magistrat ne servirént qu'à aigrir les esprits.

Bientôt le feu se répandit sur d'autres contrées de l'empire. Depuis long-temps *Cyrille*, patriarche d'Alexandrie, l'un des hommes les plus intrigans de son époque, avait vu avec un extrême déplaisir que ce fût encore une fois un prêtre d'Antioche qu'on eût appelé au premier épiscopat de l'empire

(1) *Hist. eccles.*, l. 7, c. 29.

d'Orient : et l'on se rappelle que, déjà vingt ans auparavant, c'était la même jalousie du patriarcat d'Alexandrie qui avait jeté dans la misère ce Chrysostome, l'un des plus nobles évêques de son temps, qui avait été élevé à cette dignité, précisément comme Nestorius, étant simple prêtre d'Antioche. La victoire remportée sur Chrysostome par un patriarche d'Alexandrie encouragea Cyrille à provoquer la même humiliation contre le nouvel évêque. Depuis long-temps d'ailleurs les patriarches de cette dernière ville se regardaient comme les gardiens nés de l'orthodoxie : ce fut donc une occasion extrêmement bien venue pour celui qui occupait maintenant ce poste, de faire sentir à son collègue de Constantinople l'influence qu'il pouvait encore exercer sur l'église. En conséquence Cyrille déclare publiquement la guerre à Nestorius, et se met à peindre sous de vives couleurs le scandale qu'il avait donné à tout l'Orient en blâmant une expression aussi orthodoxe que celle de mère de Dieu. Nestorius lui répondit avec mépris; lui montra qu'en usant de ce mot c'était lui-même qui ne comprenait pas la doctrine des Pères; et il lui fit, du reste, sentir clairement qu'il n'avait aucune envie de se quereller avec lui. Mais Cyrille en avait envie; et il résolut, ou de forcer son adversaire à convenir qu'il s'était trompé, ou de le renverser de son siége.

Cyrille était assez rusé pour comprendre qu'afin de remporter la victoire il fallait qu'il s'emparât d'un grand terrain; il chercha donc, dans des écrits violens, et par des conséquences odieu-

ses qu'il tirait de la doctrine de Nestorius, à rendre suspecte l'orthodoxie de ce dernier. Il soutint que Nestorius niait la foi à la divinité de Christ, foi que l'église avait conquise sur les Ariens après une lutte sanglante; qu'il dénaturait la doctrine de la Trinité en divisant les deux natures qui sont en Christ, de sorte qu'il faisait deux Christs; qu'il niait la communication réciproque des propriétés divines et humaines, en ce qu'il n'attribuait pas au Fils de Dieu les attributs d'un homme, et au Fils de l'homme les attributs de Dieu; qu'enfin il détruisait toute l'œuvre de la Rédemption, en enseignant que ce n'était que l'homme Christ et non pas Dieu qui avait souffert et qui était mort, etc. etc.

Il ne pouvait pas être bien difficile à Nestorius de réfuter d'une manière victorieuse ces imputations sans fondement : il montra dans plusieurs écrits qu'il n'avait jamais enseigné autre chose que la foi de l'église : c'est-à-dire que Jésus était vrai Dieu et vrai homme : qu'il avait les deux natures : et que ces deux natures s'étaient réunies en lui en une seule personne : mais il répétait qu'avec cela il était déraisonnable, et même contraire au langage des Écritures, de donner à la nature divine en Christ des attributions humaines, ou à sa nature humaine des attributs divins; qu'en conséquence il lui paraissait contraire aux Écritures de dire que Dieu est né, que Dieu a été crucifié, qu'il est mort, etc., puisque dans ces cas l'Écriture employait toujours le nom de Christ.

Il est clair que Nestorius avait complètement raison; mais Cyrille n'en fit que d'autant plus de

bruit; il envoya un député à Célestin, évêque de Rome, afin de lui signaler Nestorius comme un abominable hérétique, et d'engager cet évêque à se réunir avec d'autres évêques de l'Orient en un concile pour en finir. Il s'adressa de même à d'autres évêques d'Asie. Celui de Rome, de son côté, avide de montrer de l'autorité déclara dans un synode, sans avoir entendu l'accusé ou s'être informé de ses véritables opinions, que la doctrine de Nestorius était hérétique, et qu'il serait déchu de sa dignité épiscopale, s'il ne se rétractait dans l'espace de dix jours et ne se soumettait à enseigner comme les évêques de Rome et d'Alexandrie.

Cet évêque venait de jeter par-là dans le monde le fatal cartel qui devait déchirer à jamais l'église d'Orient : car la guerre devint générale. La cour de Constantinople se trouva très-embarrassée : et l'empereur Théodose II ne vit d'autre ressource que de convoquer un concile à *Éphèse* (431).

Le moment était important, et la crise extrêmement vive. Ce concile devint le troisième de ceux qu'on a appelés généraux ou œcuméniques; Il est vrai que ce n'est pas à celui-ci qu'on a appliqué l'épithète de *concile des brigands*, mais à un autre qui se tint dans la même ville en 449 : cependant celui-ci eût aussi bien mérité ce surnom, à raison des intrigues sans pudeur et des violences que Cyrille employa pour arriver à ses fins. Sa cause était chancelante : le patriarche Jean d'Antioche et d'autres évêques d'Orient étaient indisposés contre lui, à cause de plusieurs démarches très-blâmables qu'il avait faites : et l'empereur pensait de

même. Cyrille voyant le danger, amena avec lui à Éphèse cinquante évêques. Nestorius n'en avait encore que seize; mais il attendait Jean d'Antioche, qui s'avançait avec un grand nombre des siens, et qui devait présider l'assemblée. Cependant, comme divers obstacles l'avaient retardé dans sa route, Cyrille ouvrit violemment le concile avant son arrivée; et malgré les protestations de tous les autres évêques et celle du légat impérial, il expédia en peu d'heures une sentence qui condamnait Nestorius comme hérétique. Aussitôt la populace d'Éphèse pousse des cris de joie sur la défaite de « ce nouveau Judas », comme Cyrille avait coutume de l'appeler : la ville est illuminée : et l'on envoie en hâte à Constantinople la nouvelle de ce décret.

Cependant le patriarche Jean arriva avec ses évêques. Indigné de la conduite de Cyrille il ouvrit le concile de son côté; Cyrille fut déposé pour cause d'hérésie, et tous ses évêques excommuniés. Mais Cyrille répliqua par une mesure du même genre, et Jean et Nestorius n'échappèrent à la fureur du peuple que par les soins des magistrats. Le faible empereur essaya vainement de résister. Nestorius, abattu par l'épreuve, se retira peu après le concile d'Éphèse dans le couvent qu'il avait précédemment habité à Antioche; le patriarche Jean fut regagné par l'intrigue au parti de Cyrille; puis on obtint de l'empereur que Nestorius fût exilé pour le reste de ses jours en Égypte, et ses écrits brûlés. — Mais, même dans ce lieu éloigné, le malheureux évêque ne put trouver le repos : assailli dans sa retraite, il finit par errer de lieu en lieu

dans les déserts brûlans de l'Égypte, jusqu'à ce qu'enfin il succomba, en 439, sous le chagrin et les peines. Le concile de Chalcédoine, en 451, acheva la rupture.

Quelques taches qu'ait pu présenter le caractère de cet homme, les chefs de l'église s'étaient cependant conduits à son égard d'une manière si cruelle, qu'ils ne pouvaient échapper aux châtimens de Dieu ; et l'église d'Orient reçut dans cette affaire un coup mortel qui sûrement prépara les succès de la grande apostasie de Mahomet. Cependant le mal fut jusqu'à un certain point accompagné de son remède. Un grand nombre d'évêques d'Orient furent indignés lorsqu'ils virent leur patriarche Jean s'unir à Cyrille : neuf provinces de son patriarcat, qui embrassait tout l'Orient, s'élevèrent contre lui et rompirent pour jamais avec son parti : la protestation ne fit dès-lors que s'étendre : et il se forma dans l'Occident de l'Asie une communion indépendante de l'église grecque, qui reçut le nom d'église *nestorienne* ou *chaldéenne*, et qui figure, dès cette époque, jusqu'à la fin du 12e siècle, presque seule comme l'église chrétienne de l'Orient. Elle a travaillé, comme on va le voir, avec un zèle remarquable à la propagation du christianisme parmi les peuples d'Asie, tandis que dans le même espace de temps l'église grecque est restée ensevelie dans le sommeil de la paresse, et s'est enfoncée de plus en plus dans la mort et la superstition.

Vu l'importance de cette communion dans l'histoire des missions, nous ajouterons quelques mots sur la position qu'elle prit dans le monde et

dans l'église après l'éclat qui lui donna naissance.

Au nombre des hommes qui contribuèrent le plus fortement à cette protestation chrétienne contre les superstitions et les violences du parti qui s'appelait l'orthodoxe, figure entre autres le célèbre *Barsumas*, qui était alors docteur de l'église persanne à *Édesse*, et qui gagna pour la cause nestorienne tous les élèves de l'institution. La rupture fut encore plus déclarée lorsque le parti de l'église grecque, et surtout Rabula, métropolitain d'Édesse (432), eurent commis l'imprudence de défendre la lecture des écrits de Théodore de Mopsueste et de quelques autres pères de l'église dont les ouvrages venaient d'être traduits en syriaque : le mécontentement devint alors une révolte. Barsumas, chassé en Perse avec ses disciples les plus considérables, fut très-bien accueilli par Phérocès, monarque de cet état, qui trouva convenable à sa politique de favoriser des hommes repoussés de l'empire grec ; et dès-lors, tandis que les chrétiens soumis à Constantinople étaient persécutés dans son royaume d'une manière cruelle, il fut permis aux Nestoriens de s'y établir en paix, et d'admettre dans leur communion tous ceux qui renonçaient à quelque autre communion chrétienne. De cette manière la Perse fournit à l'église nestorienne le secours et la protection que l'église grecque trouvait dans l'empire d'Orient ; les Nestoriens, quoique déjà bien éloignés eux-mêmes de la pureté primitive de la foi, purent se soustraire en paix à la masse des superstitions qui envahissaient l'église grecque, aussi bien que celle de Rome ;

et ils furent assez protégés pour pouvoir s'enraciner, et porter ensuite l'évangile avec zèle et succès jusque dans le cœur de l'Asie et même en Chine. Barsumas fut élu évêque de Nisibe (435), que les Perses avait conquise peu auparavant; et il parvint à attirer la plupart des évêques des contrées du Tigre et de l'Euphrate dans sa nouvelle communion, pour laquelle il se forma à *Séleucie* un patriarcat spécial qui embrassa toutes les églises nestoriennes de l'Asie occidentale. L'école de Nisibe fut désignée comme la pépinière qui devait former le clergé de ce vaste diocèse.

L'église nestorienne jouit ainsi pendant un siècle presque entier de la protection des rois de Perse; et les succès que ces derniers remportèrent pendant le même espace de temps sur l'empire grec ne contribuèrent pas peu à étendre en Asie les limites de cette église, tandis que la communion grecque perdit presque toute son influence dans cette partie du monde. La Syrie, la Mésopotamie, la Chaldée et la Perse se déclarèrent pour l'église nestorienne; et on ne peut méconnaître dans ces événemens une direction admirable de la Providence, qui voulut rendre à l'église de l'Orient par cette espèce de réformation, la solidité dont elle avait besoin pour ne pas périr entièrement sous l'orage de l'invasion des Sarrasins.

On a vu en effet dans l'histoire de Mahomet quelle différence les Arabes firent entre les chrétiens grecs et les Nestoriens : et il n'est pas nécessaire pour s'expliquer cette protection singulière,

de recourir à la tradition, même supposée vraie, qui porte que Mahomet s'était fait instruire dans les doctrines chrétiennes par un Nestorien à l'époque de sa retraite à la Mecque, et qu'il avait dès-lors conservé pour ce parti une bienveillance particulière. Ce motif eût été trop insuffisant pour lui et pour ses successeurs; mais les généraux arabes purent s'apercevoir bientôt que les Nestoriens éprouvaient une répugnance prononcée et générale contre l'empire grec et son église, et que par conséquent ce parti, bien loin d'être un obstacle à leurs vues hostiles contre ce même empire, était plutôt une sorte d'auxiliaire : les califes sarrasins étaient sous ce rapport si sûrs de leur fait, qu'ils établirent de bonne heure dans les pays nouvellement conquis, des Nestoriens pour gouverneurs, et qu'ils employèrent des hommes de cette communion comme médecins et comme secrétaires (1).

Une autre circonstance, il faut le dire aussi, qui valut aux chrétiens chaldéens la protection des Arabes, c'est que ces derniers ne voyaient pas dans le culte des Nestoriens le même service des saints et le vain entassement de cérémonies qui étaient déjà devenus dominans dans l'église grecque comme dans celle d'Occident, et que Mahomet considérait avec raison comme un honteux retour vers le paganisme. Le culte, moins éclatant et plus spirituel, des Nestoriens heurtait moins la simplicité de celui des Mahométans.

Peut-être faut-il encore ajouter à toutes ces con-

(1) *Bibl. or.*, t. 3, p. II, p. 97.

sidérations un fait singulier avancé par quelques écrivains nestoriens; c'est que *Jésujasub*, patriarche de cette communion à l'époque importante où le grand empire des Perses tombait sous le pouvoir des Arabes (628—647), aurait fait avec Mahomet un pacte particulier: voici les expressions de l'un des écrivains qui en parlent: — « Vers ce temps s'éleva *Mohame*, le prophète des Arabes. Saïd, le prince des chrétiens, se rendit auprès de lui dans le désert avec Jésujabus leur évêque. Ils lui apportèrent des présens, et obtinrent ainsi de lui une sauve-garde précieuse, par laquelle Mahomet recommandait les chrétiens aux Arabes, et ordonnait à ces derniers de les protéger contre toute vexation, et de ne les jamais forcer à aller avec eux à la guerre, ou à changer de mœurs ou de lois. Si les chrétiens avaient besoin de rebâtir une église en ruine, les Arabes devaient les aider dans ce travail. »... Mahomet défendait dans cette même lettre d'exiger des impôts des prêtres et des moines; et il ordonnait que les laïques pauvres ne payassent que quatre pièces de monnaie, tandis que les riches devaient en payer douze. Lorsqu'une femme chrétienne entrerait au service d'une famille arabe, elle ne devait ni être forcée à changer de religion, ni être gênée dans la pratique du jeûne et de la prière selon sa foi, etc. (1).

Le calife Omar doit avoir renouvelé cette charte après la mort de Mahomet; et Ali, fils d'Abu Taleb, l'avoir confirmée. Un autre Jésujabus, évêque d'A-

(1) *Bibl. or.*, t. 3, p. II, p. ; *ex* 95 *Bar Hebræi Chron. syriaco*, p. III.

diabène, écrivait vers l'an 660 à Siméon, métropolitain des Perses : « Ces Taies (Arabes), à qui Dieu a confié pour ce temps la domination de ce monde, voilà, ils sont chez nous, comme vous savez; et cependant ils ne combattent pas la religion chrétienne; au contraire ils recommandent notre foi et honorent les saints prêtres du Seigneur, et accordent même des bienfaits aux églises et aux couvens. »

Il n'y a pas de doute que de pareilles sauvegardes n'aient pu rendre aux chrétiens d'Orient de très-grands services dans le premier moment, et lors des premiers orages qui éclatèrent de la part des Sarrasins; mais, outre que les chrétiens les payaient chèrement, il est bien sûr encore qu'ils devaient se sentir engagés par-là sous plus d'un rapport envers les Mahométans. Ainsi, par exemple, on rapporte de Marémès, qui fut évêque nestorien vers l'an 647, « qu'il avait été élevé au patriarcat à l'unanimité des voix, parce qu'il avait rendu de grands services au général musulman, lors de la conquête de Mosul, et qu'il avait fourni aux troupes les vivres nécessaires : que pour cela Ali lui avait accordé une lettre de franchise, où il le recommandait à ses troupes avec les plus grands éloges, lui et tous les chrétiens qui lui étaient soumis; et que Marémès ayant montré cette lettre à tous les généraux, ceux-ci avaient effectivement exécuté à la rigueur tous les ordres qu'elle contenait » (1).

Voilà comment l'église nestorienne put, au milieu

(1) *Bibl. or.*, t. 3, p. II, p. 95.

des ébranlemens de cette époque, jouir encore d'un assez long repos, s'édifier en paix sur le fondement de sa foi, et répandre même la connaissance de l'évangile sans de trop grandes oppositions parmi les peuples païens de l'Asie, tandis que les provinces des communions grecque et romaine tombaient dans une misère toujours plus profonde.

L'église grecque ne manqua pas, comme on peut s'y attendre, de faire à diverses reprises des tentatives de rapprochement vis-à-vis de ces chrétiens chaldéens, qu'on peut regarder en un certain sens comme les protestans de l'Orient. Mais outre que la multitude ou l'absurdité des cérémonies de l'église grecque repoussèrent toujours les Nestoriens, les avantages politiques que leur procurait leur position spéciale et indépendante contribuèrent sans doute pour beaucoup à les détourner de la fusion désirée.

Tels sont les faits principaux relatifs à l'origine de cette communion. Si on désirait se faire quelque idée de la proportion du nombre de ses adhérens, quant à celui des autres communions répandues en Asie, nous rapporterions ici une donnée générale qui paraît authentique. Sans pouvoir présenter de chiffres sur ce sujet, il paraît qu'en ajoutant aux églises nestoriennes les églises jacobites, nuance de chrétiens également indépendans comme les Nestoriens mais moins répandus qu'eux, le nombre de ces deux communions surpassait sensiblement en Orient celui des églises grecques et latines (1). Leur hié-

(1) *Gibbon*, t. 9, c. 47, p. 113.

rarchie se composait de ving-cinq métropolitains ou archevêques, rangés sous un *catholicos*, ou évêque universel (leur pape).

Du reste nous allons continuer de nous occuper de cette église, en traitant de ses riches missions dans l'intérieur de l'Asie.

CHAPITRE XXXI.

MISSIONS D'ASIE (1), SURTOUT PAR LES NESTORIENS, DEPUIS LES PREMIERS SIÈCLES JUSQU'A LA MORT DE GENGISKAN, EN 1224. (33 — 1200.)

§ 1.

État de l'église d'Asie au cinquième siècle, et coup-d'œil sur le passé.

Depuis que nous avons quitté, à l'époque apostolique, l'Asie occidentale, et surtout les pays en deçà de l'Euphrate, nous n'avons plus trouvé d'autre occasion de revenir sur ces contrées. Après la ruine de Jérusalem le christianisme s'était répandu peu à peu, dans l'espace de cinq siècles, d'Antioche, centre primitif de cette œuvre dans les pays syriens, jusqu'au golfe Persique; et il avait pénétré de là dans la Perse même et jusque dans le cœur de l'Asie. On avait vu se former de bonne

(1) Pour juger de la vaste étendue de cette partie du monde, comparez-la avec l'Italie, qui se trouve sur la même carte.

heure dans ces contrées, sous le patriarcat suprême d'Antioche, quatre siéges métropolitains, à Séleucie, en Perse, en Arménie et en Ibérie; puis un nombre considérable d'évêchés, qui étaient subordonnés à ces archevêchés, et qui acquirent peu à peu une grandeur considérable et une certaine indépendance. D'après une liste détaillée qu'Assemani a tirée d'Amrus (qui écrivait au quatorzième siècle) (1), l'Asie comptait même dès le cinquième siècle vingt-cinq siéges métropolitains, dont la plupart se trouvaient, il est vrai, dans l'ouest de cette partie du monde, mais dont les diocèses commençaient à s'étendre sur tous les pays de l'Asie centrale et jusqu'en Chine. Lors même que nous admettrions que plusieurs de ces diocèses ne comprenaient encore que quelques petits troupeaux chrétiens, ils formaient cependant comme les cadres d'une œuvre générale et autant de canaux au moyen desquels la semence divine pouvait se répandre dans le vaste continent de l'Asie. — Reprenons ces choses en détail.

Nous avons rappelé il y a peu que l'*Arabie* avait reçu l'évangile de très-bonne heure. Au quatrième siècle on y a vu les Homérites (T. 1, p. 303); et malgré les persécutions qui survinrent plus tard, on trouva encore chez cette tribu pendant plusieurs siècles trois siéges métropolitains, ce qui indique évidemment une forte population chrétienne. Nous avons dit aussi, en parlant de Mahomet, que l'on comptait de son temps dans cette

(1) *Bibl. orient.*, t. 2, p. 458.

même contrée un fort grand nombre de chrétiens, et même des villes entières qui professaient l'évangile (p. 6). Sans doute le mahométisme vint porter des coups terribles à l'église de ce pays; mais on trouvait cependant, fort tard encore, un siége métropolitain à *Bosra*, capitale de l'Arabie pétrée; et les catalogues d'Amrus et d'Élie ne nomment pas moins de seize siéges épiscopaux pour l'Arabie : or on vient de voir qu'Amrus écrivait au quatorzième siècle. Enfin l'histoire des missions nestoriennes va nous parler d'églises chrétiennes dans l'île de Socotora, à Catroba, et dans d'autres lieux encore qui appartenaient à l'Arabie de loin ou de près, et qui étant plus à l'abri de la persécution, purent aussi préserver long-temps leur foi des atteintes des Mahométans.

On a vu également (T. 1, p. 313) que l'évangile s'était aussi répandu en *Perse* pendant le cinquième siècle avec beaucoup de succès, au milieu de persécutions sanglantes et presque continues. Dès 410, sous le roi Jezdegerdes II, il y avait eu à Séleucie, véritable établissement missionnaire de la Perse, un synode où avaient paru, sous la présidence du pieux Maruthas, cinquante évêques. Il est vrai qu'on vit bientôt après éclater contre les chrétiens une persécution qui dura jusqu'en 449, et dans laquelle l'église de ces contrées fut ébranlée jusque dans ses fondemens. Mais les chrétiens syriens de la Mésopotamie vinrent au secours de leurs frères de Perse en accueillant leurs nombreux réfugiés sur le territoire romain, et en plaçant les plus capables d'entre eux dans leurs écoles floris-

santes, pour en faire autant de missionnaires destinés à retourner ensuite dans leur patrie à une époque plus favorable; ce qu'ils firent en effet.

On doit aussi ajouter que la persécution ne tomba que sur les chrétiens grecs; et que les Nestoriens, qui venaient de paraître, furent ménagés.

Il y avait à cette époque beaucoup d'institutions chrétiennes du genre de celles que nous venons d'indiquer, dans les villes considérables de la *Mésopotamie* et de la *Syrie;* elles s'étaient établies en général sur le pied de l'ancien modèle qu'avait fourni Antioche. Outre une étude soigneuse des saintes Écritures, on y enseignait aux jeunes gens qui se préparaient au service de l'église les mathématiques et la philosophie de l'époque. Très-souvent les élèves apprenaient par cœur des portions considérables des saintes Écritures, de sorte qu'à défaut de manuscrits ils pouvaient en réciter de grandes portions, et les répandre ainsi chez le peuple. Les institutions les plus remarquables de ce genre étaient à Édesse, à Nisibe, à Séleucie, à Dorca, à Mahuza (Bagdad), etc. L'auteur de la vie de S[t] Alexandre dit en parlant de l'école d'*Édesse* (1): « Il y a déjà long-temps que, par la grâce Dieu, il s'est élevé dans cette ville des écoles syriaques pour le bien des villes voisines : même des parens païens y envoyaient leurs enfans. L'un des maîtres les plus célèbres qu'on y ait employé fut Protogénès qui se distingua par sa profonde connaissance des Écritures et par la culture de son esprit. A côté de l'instruc-

(1) *Bibl. orient.*, t. 3, p. II, p. 924.

tion qui portait sur les écrits sacrés ; les maîtres s'occupaient particulièrement aussi à traduire en syriaque les principaux ouvrages des pères grecs ; afin de former par leur lecture le peuple de la contrée. Il y avait encore à Édesse un institut pour de jeunes Persans ; le but en était de favoriser la propagation de l'évangile en Perse, en formant des prédicateurs indigènes. Lorsque plus tard (489) cette école persanne fut supprimée d'après l'ordre de l'empereur Zénon, les professeurs se réfugièrent avec leurs disciples près de là à Nisibe sur le Tigre ; mais ils en furent bientôt chassés par les Persans qui s'emparèrent de la ville. Alors ils entrèrent dans le cœur même du royaume, où ils recueillirent en églises les petits troupeaux dispersés, et commencèrent à rétablir les choses. »

L'institut de *Séleucie* (ou Modaïna), ne fut pas moins célèbre, et se distingua dès les premiers temps par ses travaux pour la propagation du christianisme dans la Perse. Il continua de fleurir encore long-temps dans les siècles suivans, et il subsista même sous les Arabes comme une pépinière bénie, d'où sortirent de temps en temps des prédicateurs fidèles, qui pénétrèrent jusqu'au fond de l'Orient.

Ce fut encore le cas de l'école d'*Adiabène*, capitale de la province assyrienne du même nom, dont Sozomène disait dès l'année 430 (1), que le roi Sapor l'avait persécutée en toutes manières, parce qu'elle avait formé des évêques et des prêtres distingués pour les églises de la Perse.

(1) *Hist. eccles.*, l. 2, c. 12.

L'inspection sur les écoles populaires de l'Orient chrétien, dans lesquelles on instruisait également les enfans des deux sexes, était confiée particulièrement aux chorévêques (évêques de la campagne), à qui les réglemens de l'église ordonnaient de surveiller non-seulement les troupeaux, mais aussi les écoles, et de pourvoir à ce que ces dernières eussent toujours des maîtres instruits et propres à enseigner. Un ancien canon (1) ordonne aux évêques : « Que chacun d'eux place en chaque endroit où il n'y en a point encore, un maître d'école : que les évêques désignent toujours les jeunes gens les plus capables pour leur faire donner une instruction plus étendue, et ordonnent aux parens d'envoyer leurs enfans à l'école, même lorsque ces derniers s'y refuseraient. Les orphelins et les enfans des pauvres doivent être entretenus par l'église pendant le temps qu'ils fréquentent l'école, et les fidèles doivent faire à cet effet une collecte en certains dimanches. Les maîtres doivent retirer leur paye soit des revenus de l'église, soit d'une rétribution des enfans. »

Ces écoles elles-mêmes étaient de deux espèces, savoir, des écoles générales, dans lesquelles on lisait avec les enfans le livre des Psaumes, le Nouveau Testament, et plus tard l'Ancien, en leur expliquant ces livres d'une manière simple et édifiante : ensuite des écoles supérieures dans lesquelles on s'occupait d'abord d'étudier les Écritures à fond, puis les principaux écrits des pères de l'église, et enfin la phi-

(1) *Bibl. orient.*, lib. cit., p. 935.

de Christ ce besoin spirituel de gagner des ames à Jésus, et cette onction qu'on rencontre si souvent et avec tant de douceur chez les missionnaires de l'Occident. Ces derniers restent fort en arrière de leurs compagnons d'œuvre orientaux quand il s'agit de disputes, mais ils montrent un amour et un dévouement qui les rend bien plus respectables.

Cependant telle que se présente cette histoire, elle ne peut manquer d'intéresser encore sous bien des rapports : la grandeur seule du champ suffirait pour attirer l'attention.

Nous suivrons pour guide principal dans tout ce chapitre l'un des ouvrages les plus importans qui aient paru sur ce sujet, cette *Bibliothèque orientale* de *J. S. Assemani* (Rome 1719—1728) que nous avons déjà bien souvent citée. Cette œuvre remarquable est le fruit de longs travaux et d'une grande connaissance des faits ; elle a été favorisée par des voyages coûteux en Orient, et par le libre usage de la grande bibliothèque du Vatican qui fut accordé à son auteur.

Nous commencerons par un morceau qui donne une vue générale de l'état du christianisme en Asie au sixième siècle.

Cosmas, hermite égyptien, qui appartenait à la communion nestorienne (1), et qui avait fait, en qualité de commerçant, de grands voyages en Éthiopie, dans l'Inde et dans d'autres contrées de l'Orient, écrivit vers le milieu du sixième siècle une Topographie chrétienne divisée en douze livres,

(1) Gibbon, t. 9, c. 47, p. 111, note.

dans laquelle il donne un tableau de l'état où il avait trouvé les églises d'Asie à cette époque (1).

« Dans la Taprobane (*Ceylan*), dit-il entre autres, île de l'intérieur des Indes, et qu'entoure la mer des Indes, il y a une église chrétienne où l'on rencontre des ecclésiastiques et des fidèles. Elle est très-grande: les Indiens l'appellent *Siele Dieba*, et les Grecs Taprobane; elle est gouvernée par deux rois qui se font la guerre..... Je trouvai dans cette île, ajoute le même auteur, une église formée de chrétiens qui sont venus ici depuis la Perse : il y avait aussi un prêtre qui avait été consacré en Perse, de même qu'un diacre, et d'autres fonctionnaires ecclésiastiques encore, qui étaient venus du même pays. Mais les indigènes, de même que les rois de cette île ont un autre culte. Je ne sais comment les choses sont, plus avant dans le pays..... Il y a aussi des églises chrétiennes à *Malé* (sur la côte de Malabar), où croît le poivre, et à *Kallianê* (place de commerce importante : Calicut) : on y trouve un évêque qui a reçu son ordination en Perse. J'ai pareillement trouvé des églises chrétiennes dans l'île de Dioscoridis, aussi située dans la mer des Indes (*Socotora*, sur la côte d'Arabie). Les habitans de cette île parlent le grec; ce sont des colons qui ont été envoyés ici par les Ptolémées, successeurs d'Alexandre de Macédoine. Là encore j'ai trouvé des ecclésiastiques qui y sont venus de Perse, où ils avaient été consacrés : le nombre des chrétiens de cette île est grand. Enfin

(1) *Topographia Christiana*, l. 3, p. 178.

il y a des églises chrétiennes sans nombre chez les *Bactriens*, les *Huns*, les *Perses*, et le reste des *Indiens*, comme chez les *Persanèves*, les *Mèdes* et les *Elamites;* et le nombre de leurs évêques et de leurs moines est considérable. »

Un autre document de ce genre, mais qui se rapporte à une époque plus avancée, et plus spécialement encore à l'histoire des missions nestoriennes, se trouve dans l'histoire d'un des hommes les plus remarquables de cette communion, le patriarche Timothée, qui fut à la tête des Nestoriens depuis 777 à 820. L'église prit sous sa direction une extension extraordinaire, comme le témoignent les actes d'un synode qui fut tenu de son temps, et qui, en énumérant les évêchés nestoriens de l'Orient, compte dans leur nombre plusieurs siéges métropolitains. On ordonna dans ce synode que, vu les distances, six des évêchés situés dans les contrées de l'Euphrate et du Tigre, n'enverraient leurs députés au synode que tous les quatre ans, tandis qu'il serait permis aux évêques plus éloignés encore de n'y paraître que tous les six ans : au nombre des derniers on mentionne nommément les métropolitains de la *Chine*, de *Samarcande* et de l'*Inde* : et comme on ne pouvait même exiger de ces derniers, à cause du grand éloignement, ou des dangers qu'un si long voyage présentait de la part des brigands ou de la mer, qu'ils vinssent se rendre en personne au siége du patriarche, on ne leur demande autre chose que d'envoyer tous les six ans l'acte de leur union avec le patriarcat nestorien, et les contributions que

les églises étaient obligées de faire pour son entretien (1).

Mais nous devons maintenant entrer dans plus de détails. Malgré ce que nous avons pu dire sur l'absence de données personnelles qui est si sensible dans cette histoire, on ne verra sûrement pas sans intérêt qu'au sein du moyen-âge le son de la bonne nouvelle avait pénétré, sauf la sauvage Sibérie, dans presque toutes les autres parties de l'Asie, et que certains serviteurs de Christ, dont les noms sont le plus souvent restés inconnus, s'occupèrent à fonder en tant de lieux des églises chrétiennes, auxquelles il n'a manqué peut-être que de posséder les saintes Écritures dans une langue vivante pour s'être propagées jusqu'à nos jours. Nous allons parler successivement de l'Inde, de la Chine et de l'Asie centrale.

§ 3.

De l'Inde.

On vient de voir par le passage de Cosmas qu'il se trouvait dans la première moitié du sixième siècle, sur la côte du *Malabar*, des églises chrétiennes, et un évêque qui leur était envoyé de Perse. Ce fait rappelle la tradition des chrétiens syriens, ou de *St Thomas*, établis sur la même côte, et qui prétendent que c'est l'apôtre de ce nom qui a fondé leurs églises. Selon eux cet apôtre serait

(1) *Assem. Bibl. or.*, t. 3, p. II, p. 439.

mort dans l'Inde lapidé par deux bramines. La Croze (1) met en doute cette ancienne tradition, quoique fortement appuyée par les pères. Dans tous les cas ce qui paraît certain, c'est qu'il s'établit dès avant l'époque de Constantin, sur cette côte éloignée, des chrétiens parlant le syriaque et soumis à la domination persanne; car on trouve déjà au concile de Nicée parmi les députés présens un Jean qui se présentait comme évêque de toute la Perse et « des grandes *Indes.* » Que ce titre pompeux se soit plus appuyé sur l'espoir des temps à venir que sur des succès déjà obtenus, c'est ce qu'il est bien permis de croire; mais comme cet évêque ne pouvait s'exposer à être complètement démenti sur ses prétentions, il faut bien supposer aussi qu'il y avait dès cette époque dans les Indes une église, ou du moins un commencement d'église chrétienne, associée aux églises syriennes de la Perse. Nous pouvons encore mentionner à l'appui de ce fait historique une tradition, un peu vague, il est vrai, mais pourtant assez remarquable de l'historien Philostorge (2). Cet écrivain parle d'un missionnaire *Théophile*, surnommé l'*Indien*; et il dit « que ses compatriotes, les habitans de l'île de *Diu*, l'avaient envoyé comme otage à Constantinople sous le gouvernement de Constantin: qu'il y fut instruit dans le christianisme; puis, qu'il entra dans les ordres, et qu'il reçut l'ordination épiscopale pour aller annoncer l'évangile à ses compatriotes et aux Arabes. » Le nom de Diu rap-

(1) *Hist. du christian. des Indes*, p. 40. (2) L. 3, c. 14.

pelle naturellement les Indes, le cap et l'île de ce nom situés à l'entrée du golfe Persique. On ajoute que ce Théophile aurait trouvé dans l'Inde des églises déjà établies.

En admettant l'existence précoce de l'église chrétienne dans une contrée aussi éloignée il ne serait nullement difficile de se l'expliquer. Nous avons vu dans l'histoire des premiers siècles combien souvent les émigrations, provenant de diverses circonstances, ont servi la cause des missions; or les rapports de la côte arabique avec le midi de l'Inde étaient très-animés depuis le temps des Ptolomées, et les vaisseaux de commerce avaient déjà appris à se servir des moussons. Il faut encore ajouter que les persécutions, soit romaines, soit persannes, auront pu porter bien des chrétiens à choisir pour asile le climat des tropiques, tout aussi naturellement, et bien plutôt encore que les contrées glaciales du nord et la société des Barbares de l'occident. Rien dans la suite de l'histoire ne s'oppose à ces diverses suppositions. Au contraire, le septième siècle nous montre que les rapports dont Cosmas fait mention se maintinrent entre les évêques nestoriens et les églises de l'Inde. Ainsi, par exemple, le patriarche *Jésusabus*, dont nous avons parlé précédemment (p. 38), envoya de Gadala, en 636, un certain nombre d'évêques et de prêtres dans l'*Inde* et dans la *Chine*; et l'histoire élève des plaintes contre Siméon, patriarche de Séleucie, qui fut à la tête de l'église chaldéenne de 650 à 660, sur ce qu'il avait négligé de pourvoir les églises indiennes des ecclésiastiques nécessaires.

Nous avons aussi fait mention d'un synode tenu sous le patriarche Timothée (777—820) dans lequel l'esprit des missions paraît s'être ranimé, et où l'on voit figurer un métropolitain de l'Inde.

Il semble que dans la suite des temps les églises chrétiennes de la côte du Malabar s'accrurent considérablement, et amenèrent à la foi un grand nombre de païens. Du moins il s'éleva contre ces églises une persécution prolongée, et les chrétiens se virent obligés de s'enfuir dans les montagnes; mais là ils trouvèrent d'autres églises chrétiennes pareillement très-nombreuses, où ils se virent à l'abri de leurs ennemis et où ils purent reformer leurs troupeaux dans la paix. Ils recommencèrent bientôt à attirer à la foi chrétienne un grand nombre de païens; et c'est ainsi que se répandirent, dans le cours du septième et du huitième siècle, ces églises *syriennes* qui occupent les provinces actuelles de Cranganore, de Culan et de Travancore.

Nous verrons par quelques mots des missions de la Chine, que les patriarches nestoriens et l'église de Chine elle-même ne négligèrent pas d'envoyer de temps à autre quelques nouveaux missionnaires ou évêques dans cette même partie de l'Inde.

Les princes païens de ces contrées, qui portaient le titre de *Samorins* (empereurs) crurent de leur politique de ménager cette population chrétienne: d'autant plus qu'ils ne pouvaient méconnaître la supériorité de civilisation des Syriens qui avaient embrassé la foi par-dessus celle des autres habitans du pays. Ils allèrent même jusqu'à accorder

aux chrétiens des priviléges distingués, qui devinrent pour eux une source de prospérité temporelle. L'histoire nomme en particulier un prince Ceram Perumal, qui fonda la ville de Calecut et accorda aux chrétiens de son pays des priviléges particuliers, qui furent gravés dans les diverses langues du pays sur des tables d'airain.

L'histoire mentionne encore un fait singulier qui serait arrivé sous le gouvernement de ce même prince. Un certain Mar Thomas, venu d'Arménie, aurait eu deux femmes, dont la postérité se serait divisée, et serait devenue l'origine d'une espèce de distinction de caste qu'on trouve dès cette époque chez les chrétiens syriens du Malabar. Cette histoire est sujette à plusieurs difficultés; mais il paraît qu'on peut en tirer au moins ce fait : c'est que dès-lors plusieurs chrétiens syriens craignirent toujours de s'unir par des mariages aux familles des indigènes, tandis que d'autres s'y abandonnèrent peu à peu. Les premiers s'imaginèrent bientôt former une race plus distinguée, et obtinrent du souverain qui les favorisait qu'il leur donnât un privilége de caste à la manière des Indiens, d'après lequel ils étaient assimilés à la noblesse du pays (aux Naires), tandis que les autres familles syriennes, qui s'étaient mêlées avec les indigènes, tombèrent dans le rang du commun peuple. Cette différence de caste indique nécessairement une corruption morale qui se sera peu à peu introduite dans les églises du Malabar, et qui aura amené la langueur et la décadence qui s'y manifestent dans les siècles suivans. — Cependant ces églises ont su conserver

conserver jusqu'à nos jours l'antique et vénérable confession de foi de l'église syrienne.

Il semble que ces chrétiens reçurent dans le cours du dixième siècle une nouvelle impulsion par l'envoi qui leur fut fait de deux évêques syriens, *Mar Sapor* et *Mar Pérosès*, qui leur venaient de Babylone, leur mère-patrie. Le roi de Culan les accueillit avec bonté; et ils purent, avec le secours de leurs frères, bâtir quelques églises dans le pays, et convertir un grand nombre de païens. Le prince même du pays leur accorda pleine liberté de prêcher dans tous ses états et d'admettre dans leurs églises tous ceux qui voudraient y entrer. Plus tard les chrétiens de Malabar honorèrent ces deux missionnaires comme des saints, bâtirent en mémoire d'eux des églises, et admirent même leur nom dans leur liturgie. Mais, comme on l'a déjà dit, l'histoire ne nous a point conservé, sur leur travail, de ces détails intéressans que nous avons souvent eu la douceur de rencontrer dans l'histoire des missions d'Occident.

Les églises de cette partie de l'Inde s'élevèrent peu à peu à un tel degré de prospérité extérieure qu'elles secouèrent le joug de leurs princes païens et se choisirent un roi. Le premier fut Baliarte, et prit le titre de *roi des chrétiens de St Thomas*. Les Syriens surent maintenir leur indépendance sous quelques-uns de ces souverains, jusqu'à ce que l'un d'eux, qui n'avait pas eu d'enfans, adopta pour successeur un roi païen, Diamber. Le pays finit par échoir aux rois de Cochin; et c'étaient eux qui régnaient sur les chrétiens de Syrie lorsque, au

commencement du seizième siècle, les Portugais tentèrent d'aborder dans leur voisinage.

A cette époque on estimait à quatorze cents églises et à deux cent mille ames le nombre des chrétiens de cette communion, soumis à l'évêque d'*Angamala* (1). Toutes ces églises avaient embrassé le Nestorianisme. On peut voir, au même endroit qu'on vient de citer, plusieurs autres détails intéressans sur ce sujet.

Mais nous passons aux missions de la Chine.

§ 4.

De la Chine.

La populeuse Chine renferma, dès les temps les plus anciens, dans sa vaste enceinte, au moins la cinquième partie de la population du globe. Elle est désignée dans l'ancienne géographie par le nom de *Sin*, ou, au pluriel, *Sinim*. Que ce vaste royaume doive un jour fléchir à son tour sous le joug de Christ, c'est ce qu'a déclaré depuis long-temps l'esprit de la prophétie : « Je ferai de toutes mes montagnes des chemins; mes sentiers seront frayés; ceux-ci viendront de loin, ceux-ci du nord et de la mer, et ceux-là du pays de *Sinim* » (Es. 49, 12). — Mais les temps sont dans la main du Seigneur.

Ce vaste empire, coupé d'orient en occident par une haute chaîne de montagnes, se partage en deux portions, celle du nord, autrefois appelée *Chataja*,

(1) *Gibb.*, t. 9, c. 47, p. 116.

et celle du sud, *Masin* ou *Matsin*, par opposition à tous les autres pays situés à l'occident, et nommément à la Syrie et à la Palestine, qui s'appellent *Tasin* ou *Tatsin*. L'orient et le midi de la Chine sont baignés par le grand Océan; au nord ses souverains ont élevé, depuis plus de deux mille ans, une muraille haute de vingt pieds et large de cinq dans le haut, qui s'étend sur une longueur de plus de six cents lieues; elle est destinée à contenir les nations situées de l'autre côté, dans l'ancienne Scythie, appelée par l'Écriture Gog et Magog.

Ces contrées, en y comprenant le plateau central de l'Asie, ont été dès les temps primitifs la pépinière du genre humain; et c'est par masses innombrables qu'on a vu de temps en temps sortir de leurs vastes vallées des tribus qui allaient couvrir de leurs colonies le midi de l'Asie, ou le nord et l'occident de l'Europe. Les armées sorties de ces contrées n'ont pas été moins nombreuses ni moins puissantes. De nos jours l'empire de la Chine compte 240 millions d'habitans; et quoique cette population ait peut-être été plus faible dans des temps antérieurs, ce pays paraît avoir été de tout temps le plus peuplé de ceux que renferme l'Asie.

On doit s'attendre à trouver, sous tous les rapports, dans un aussi vaste empire de grandes diversités, bien des nuances de civilisation, et même des religions diverses. Quoique les plus anciennes histoires que nous ayons de la Chine vantent déjà les lumières de sa population, et qu'en effet cette nation ait eu à diverses époques quelques hommes marquans qui se sont occupés de l'édu-

cation du peuple, cependant les Chinois apparaissent de bonne heure comme d'aveugles idolâtres, prosternés devant une foule de dieux de bois et de pierre. Il paraît qu'anciennement ils se bornaient à adorer le soleil et les étoiles; mais ce culte, qui se répandit de Chaldée par toute l'Asie, dégénéra plus tard en un grossier polythéisme, tandis que les esprits plus polis de la nation se livrèrent à une philosophie panthéiste recouverte de quelques règles de morale.

Quand ce peuple en fut venu à l'idolâtrie, plusieurs adorèrent des idoles de métal, d'autres des bœufs, parce que ces animaux cultivent le pays; d'autres considérèrent les arbres ou d'autres objets naturels comme le séjour des dieux; la plupart restèrent sans religion. Martinius dit dans son *Histoire de la Chine* (liv. I) « que la langue des Chinois, quoiqu'elle soit extrêmement riche en mots, ne possède pas une seule expression pour désigner le Dieu suprême; et que ce sont les missionnaires syriens qui ont introduit les premiers parmi eux, à cet effet, le mot *Aleho*. » Il est vrai qu'un autre auteur, Trigautius, qui prétend puiser dans des sources chinoises, soutient le contraire; mais on peut supposer qu'il parle de quelques vues répandues peut-être chez la partie la plus éclairée de la nation.

En résumé il est facile de trouver, dans cette dernière classe du peuple, quatre systèmes religieux différens. Le premier dans l'ordre des temps, paraît avoir été incontestablement le culte symbolique des astres, qui sert de base à tous les autres sys-

tèmes. Il admet un être suprême, *Tyen*, mot qui semble désigner l'esprit qui gouverne le ciel comme un père de famille; car l'empereur et les administrateurs des provinces se désignent par le même mot, qui signifie gouverneur.

Plus tard, environ six cent trente ans avant Jésus-Christ, un philosophe du nom de *Laokium*, qui paraît avoir été un bramine indien, et avoir répandu en Chine le bramanisme primitif, vint modifier ce premier système. Il se donna lui-même pour un dieu et pour le bien suprême, auquel il promit d'amener ses sectateurs. Il entendait par-là un quiétisme parfait, un état de repos absolu, et de tranquille jouissance de la vie. Il apprit aux siens qu'il ne fallait pas s'inquiéter de l'avenir, mais qu'on devait passer sa vie sans soucis et sans ambition : que l'ambitieux vivait pour la postérité et non pour lui-même, etc. Cet homme prétendit en outre avoir découvert une boisson composée de différentes herbes, qui devait donner l'immortalité.

Environ quatre-vingts ans après lui parut le célèbre *Confucius* (Kon-fu-tse) qui essaya de donner à la religion encore une autre direction. Né environ cinq cent cinquante ans avant Jésus-Christ, il se distingua de très-bonne heure par de grands talens et beaucoup de savoir, et parvint aux places les plus honorables de la cour impériale, où le vice avait établi son trône. Il eut en peu de temps la joie de gagner à ses vues le cœur du monarque; mais ses adversaires l'éloignèrent de la cour, qui retomba dans ses vices précédens; et Confucius se

mit à parcourir le pays pour enseigner sa morale au peuple.

Cette morale, sans aucune liaison avec des idées religieuses, et qui ne consiste qu'en règles de conduite détachées et empruntées à des sages antérieurs, s'occupe presque exclusivement des rapports extérieurs de la société civile et domestique: elle demande aux souverains la justice et la douceur, aux sujets l'obéissance, à la jeunesse le respect envers les vieillards, et une conduite douce et convenable envers chacun. Les idées religieuses de Confucius sont incertaines : il favorisa l'idolâtrie de ses compatriotes, et il approuva le culte rendu à certains esprits bienfaisans qui veillaient sur les élémens et les différentes parties de la terre. On ne sait s'il a enseigné l'immortalité de l'ame; mais il insiste beaucoup sur le devoir de respecter les ancêtres, même après leur mort. Confucius fut ainsi le fondateur d'une secte qui s'étendit au loin dans tout le royaume, et qu'on trouve encore en Chine chez les classes supérieures (1).

Lorsque ce culte eut duré six cents ans, il y eut en Chine un mouvement singulièrement remarquable. L'empereur *Mim-Ti* crut (vers l'an 64 de l'ère chrétienne) qu'il fallait chercher le véritable Sage dans l'ouest de l'Asie; et il envoya au midi de l'Inde des députés qui devaient tâcher de découvrir quel était ce législateur. Nous savons par l'histoire de Tacite, qui vivait précisément à cette époque, qu'il s'était répandu alors dans tout l'Orient le bruit

(1) V. *Works of Confucius* par *Marshman. Serampore*, 1809, 4°.

qu'un grand roi du monde venait de naître; et il semble extrêmement probable que ce bruit, parvenu jusqu'en Chine, aura été l'occasion de cette ambassade. Mais les députés crurent avoir trouvé le sage dans la personne de *Fo*, au pays de *Sind* (dans l'Inde), d'où ils rapportèrent sa doctrine qui se répandit bientôt en Chine.

Ce Fo, ou Fohi, était adoré dans l'Inde depuis long-temps. Sa religion repose, dans le fond, sur un athéisme grossier : l'Être dont tous les autres sont provenus est selon lui le néant et le vide, d'où sont issues et où retournent toutes choses : un anéantissement total est la dernière limite de toutes les espérances humaines. Fohi rattachait à ce principe fondamental une divinisation de la nature qu'on retrouve encore dans ses nombreux sectateurs de l'Inde et de la Chine. Chaque élément et chaque objet de la nature a son Dieu tutélaire, devant lequel le Chinois ploie les genoux trois fois par jour. A cette idolâtrie s'associe en même temps la plus honteuse impureté, que la religion vient sanctifier en enseignant que la reproduction continuelle est l'unique caractère par lequel le Dieu de Fohi se révèle au monde. Ce Fohi doit être apparu en divers temps et sous diverses formes d'animaux comme Rédempteur des hommes; et il est adoré par cette raison dans l'Inde et dans la Chine sous différentes figures. Ses nombreux prêtres s'appellent *bonzes*, et ont exercé de tout temps sur le peuple ignorant une puissante influence.

C'est dans ces différentes superstitions qu'était plongée la Chine lorsque les messagers du salut

tentèrent d'y faire pénétrer l'évangile de Christ depuis l'occident de l'Asie. Les occasions ne pouvaient leur manquer pour cela, même dès le premier siècle du christianisme; car les Chinois étaient dès cette époque dans de nombreuses relations avec l'Asie occidentale : leurs armées victorieuses avaient pénétré jusqu'aux rives de la mer Caspienne : ils avaient aussi des colonies sur différentes côtes du grand Océan, dans l'île de Ceylan, etc.; de sorte que le centre de l'Asie, le chemin le plus direct pour arriver en Chine, et la voie des colonies étaient également ouverts aux missionnaires; et comme la Chine possédait déjà une écriture et une certaine civilisation, on put penser de bonne heure à cette contrée, malgré son grand éloignement.

Nous avons déjà remarqué plus d'une fois que presque toutes les nations qui ont reçu le christianisme dans les premiers siècles, ont prétendu le tenir directement de quelque apôtre. C'est ainsi que de vieilles traditions portent que lorsque l'apôtre Thomas eut achevé sa mission du Malabar, il se dirigea sur la Chine, s'établit à Cambalu, capitale de ce grand empire, et y établit une église chrétienne considérable, à la même époque où les députés chinois revinrent de l'Inde et cherchèrent à répandre la doctrine de Fo: et l'ancienne liturgie chaldéenne contient même quelques passages singuliers qui pourraient sembler établir cette tradition. « C'est par St Thomas, y est-il dit, que l'er» reur de l'idolâtrie a disparu des Indes; c'est par » lui que la Chine a été convertie à la vérité; c'est » par lui qu'ils ont reçu le sacrement du baptême,

» etc.; » — et le peuple chanta de très-bonne heure dans une de ses antiphonies : « Ils apportent l'ado-
» ration à ton saint nom dans l'Inde, dans la Chine
» et dans la Perse, en souvenir de l'apôtre Tho-
» mas. »

Cependant on sent que ces témoignages ne prouvent pourtant autre chose si ce n'est qu'au septième siècle, époque de la composition de ce bréviaire chaldéen, on croyait généralement dans l'église nestorienne que l'apôtre Thomas avait été le fondateur de l'église chrétienne de la Chine : mais on n'a aucune preuve que cette opinion fût fondée sur des documens authentiques; et il peut en être de ce fait comme des redites sans nombre qui se sont faites concernant le prétendu épiscopat de Pierre à Rome : ce ne sont que des répétitions d'assertions précédentes, qui ne remontent pas jusqu'au fait même; et quelque peine qu'aient pu se donner les missionnaires jésuites pour établir l'origine apostolique des premières églises de la Chine (1), il n'ont rien pu trouver de plus fort que ce qu'on vient d'indiquer, ni aucun document chinois qui s'y rapportât.

Mais si l'origine apostolique de l'église de Chine paraît absolument douteuse, il est certain par contre que la parole divine se répandit dans ces vastes contrées dès les premiers siècles. Dès le troisième, Arnobe pouvait dire (2) : « Les vertus des chrétiens, qui tombent sous vos sens, et les pouvoirs

(1) *Lettres édifiantes et curieuses*, t. 16, p. 14 de la préface.
(2) *Contra gentes*, l. 2, p. 50.

miraculeux et inouïs qui se sont révélés dans Christ lui-même, puis, par ses messagers, dans le monde entier, voilà ce qui est parvenu à éteindre les flammes du péché, et ce qui a réuni en une seule foi des peuples qui étaient entièrement différens par leurs mœurs. En preuve de cela on peut alléguer publiquement ce qui s'est fait parmi les *Sères*, les Perses et les Mèdes. » — Or l'ancienne géographie ne désignait par le nom de Sères autre chose que les *Chinois*.

Des témoignages positifs des églises grecques et syriennes établissent encore plus clairement que l'église chaldéenne (nestorienne) fit de bonne heure des essais prononcés pour répandre l'évangile dans la Chine. L'histoire mentionne entre autres *Achœus*, évêque de Séleucie, de 411 à 415, et *Silas*, qui fut patriarche de cette église de 503 à 520, comme ayant établi des métropolitains à Héria, à Samarcande, dans le centre de l'Asie, et dans la Chine (1). Or la circonstance que l'église de Chine eût besoin d'un métropolitain déjà dès le cinquième siècle, indique évidemment que l'église devait dès cette époque aussi, y être assez fortement répandue.

Depuis lors l'histoire ecclésiastique du pays continue régulièrement, et s'alimente de temps à autre par des indications qui montrent qu'il régnait, autant que le permettait la distance des lieux, des rapports réguliers et constans entre la Chine et le patriarcat nestorien.

(1) *Assem.*, *Bibl. or.*, t. 3, p. II, p. 521.

Le plus curieux, sans contredit, des documens que nous ayons à ce sujet est un monument qui fut trouvé en 1625 dans une petite ville de la Chine, à *San-xu-en*, près de *Si-gan-fu*, capitale de la province de *Xensi*. Ce document se range incontestablement parmi les pièces les plus précieuses des antiquités ecclésiastiques : c'est une grande pierre qui fut déterrée par des ouvriers qui posaient les fondemens d'un mur; au haut on voit une croix, et plus bas une inscription syriaque qui couvre toute la pierre, et qui est rédigée en partie en écriture chinoise et en partie en grandes lettres syriaques, ordinairement appelées *estrangelo*. Les jésuites qui prêchaient alors en Chine la foi chrétienne, envoyèrent en Europe une copie et une traduction de cette inscription, qui a été publiée depuis, en 1631, en plusieurs langues, et qui a été commentée par un grand nombre de savans (*Bibl. Or.*, T. 3, p. II, p. 538-552.) (1).

Ce monument remarquable qui, d'après son inscription, fut dressé en 781 par *Jazedbuzid*, ancien et chorévêque de la ville royale de *Chundan* (ou *Chun-thian-fou*, le *Pékin* de nos jours) contient des détails inestimables pour l'histoire des

(1) Mosheim a publié la traduction latine littérale de cette inscription, avec une paraphrase explicative, dans son *Historia Tartarorum ecclesiastica. Appendix.* n° 3. — L'authenticité de ce monument peut d'autant moins se mettre en doute que, publié par des jésuites, il tourne tout à la gloire de l'église nestorienne. Et pour n'ajouter à cette autorité et à cette preuve qu'un seul jugement bien impartial, Gibbon dit à ce sujet : « La » Croze, Voltaire et autres ont été *dupes de leur propre finesse* lorsqu'ils » ont voulu regarder cette inscription comme supposée. » (T. 9, c. 47, p. 113.)

missions de la Chine. On y découvre le sommaire de la doctrine chrétienne qui se prêchait dans ce pays, l'histoire de sa propagation depuis l'an 636 jusqu'en 781, et les noms des docteurs chrétiens qui travaillèrent à répandre l'évangile en Chine pendant cet intervalle de cent quarante-cinq ans.

Il est vrai que ce n'est pas sans regret que le chrétien, qui examine la doctrine exposée dans les six premières colonnes de ce monument, y trouve ce style enflé des orientaux, sous lequel on reconnaît à peine les expressions simples de l'évangile. L'inscription commence par ces mots :

« Monument dressé à la louange et à la mémoire éter-
» nelle de la doctrine de lumière et de vérité qui a été
» apportée de *Tatsin* (l'occident de l'Asie), et qui a été
» annoncée en *Sina*. ».

Puis on trouve dans la première colonne la doctrine du dieu un et triun qui a créé toutes choses de rien, qui a fait l'homme, qui lui a donné originairement la sainteté, et qui l'a établi maître du monde entier. Pour donner un exemple du style de ce monument, et pour montrer comment les premiers prédicateurs de la foi chrétienne dans ces contrées la défigurèrent par le langage païen et philosophique des écrits de Fo, nous donnerons ici une traduction littérale de quelques-unes des colonnes de cette inscription.

« Le Principe a été toujours le même, véridique,
» sans mouvement, premier du premier, et nécessaire,
» raisonnable et spirituel, dernier du dernier, et le plus
» excellent de tous les êtres. Il a ordonné les pôles du

» ciel, et les a créés de rien, de la manière la plus admi-
» rable; les parfaits de tous les saints l'adorent pour la
» création. Lui seul, la substance unique et parfaite de
» trois personnes, n'a aucun commencement; lui, la
» Vérité, le Seigneur *Aleho* (nom syriaque de Dieu) a
» dressé la croix pour amener à la paix les quatre par-
» ties du monde : il a mis en mouvement l'esprit du
» commencement; et il a produit deux causes des mou-
» vemens. »

(Elles sont appelées en chinois *Ym* et *Yam*, c'est-à-dire matière et forme.)

Puis la seconde colonne de ce monument continue ainsi :

« Il changea l'espace obscur et vide, et ouvrit le ciel
» et la terre : il donna au soleil et à la lune leur cours :
» il fit le jour et la nuit; et ainsi ce Formateur a tout
» créé. Le même voulut aussi établir l'homme, et l'orna
» avec la plus aimable subordination de paisible union.
» Il ordonna le calme aux flots de la mer. Selon son
» origine pure sa nature était exempte d'orgueil et hum-
» ble; et suivant le courant de son cœur, il ne con-
» naissait pas de désirs déréglés. »

Ce document continue ensuite à exposer l'histoire de la chute d'Adam et des égaremens de ses descendans, qui au lieu d'adorer le Créateur, honorèrent la créature, et se sont partagés en trois cent soixante-cinq sectes. Ici on emploie comme la Bible le mot syrio-hébreu *Sotan* (Satan). — Les colonnes suivantes traitent de l'incarnation, des œuvres, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de Jésus, des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, du baptême, du signe de la croix, et de la prière faite avec la face tournée

vers l'Orient. A la fin de l'exposé de la doctrine il est question de la prédication des apôtres, des saintes cérémonies et des usages des chrétiens, qui sont ordinairement désignés par le nom d'*isaïs*, adorateurs de Jésus, ou de *terzaïs*, nom qu'on a coutume de traduire en persan par celui de « confesseur de la croix. »

La septième colonne dit, en parlant des prêtres chrétiens :

« Les prêtres du christianisme se laissent croître la » barbe comme ornement extérieur, et se font sur la » tête une tonsure en forme de couronne, pour montrer » qu'ils ne sont liés intérieurement par aucune mau- » vaise passion. Ils n'ont point de serviteurs. Dans une » position élevée ou basse, ils se font égaux à tous par » humilité : ils n'amassent pas de richesses, mais ils » les ont en commun avec tous. Ils observent le jeûne » pour comprimer les convoitises, et pour garder les » commandemens de Dieu. Il prient sept fois le jour » pour les vivans et pour les morts. »

La huitième colonne ajoute en parlant des Écritures :

« La loi et les prophètes comprennent (selon l'an- » cienne manière de compter) vingt-quatre livres, et » les écrits du Nouveau Testament vingt-sept. Leur con- » tenu est vrai et toujours excellent, et il est difficile » de trouver un nom convenable pour cette loi ; son » effet est de tout éclairer et de tout couvrir de lu- » mière ; c'est pourquoi on a dû l'appeler *Kim-Kiao*, » c'est-à-dire la loi lumineuse et grande. »

La partie la plus importante de ce monument va depuis la huitième colonne jusqu'à la fin (colonne 28) : elle comprend en raccourci l'histoire de

la propagation du christianisme en Chine; et elle remplit ainsi une lacune de l'histoire que rien autre absolument n'eût pu combler. D'après elle la Chine vit arriver de Syrie, en 636, un nommé *Olopuën* comme prédicateur de l'évangile : c'était sous le gouvernement de l'empereur Taiçum. Il est évident par cette date que ce monument perpétue l'histoire d'une société de missionnaires que le patriarche Jésujabus, envoya en Chine, de Gadala, dans la même année, comme l'indiquent les annales de cette église (V. p. 55). On pourrait être surpris de voir ce document ne faire aucune mention de tentatives antérieures faites sur la Chine par des missionnaires chrétiens, et d'y trouver l'arrivée d'Olopuën indiquée comme le premier pas que l'évangile ait fait dans ce royaume; mais cette circonstance s'explique très-suffisamment par l'esprit de parti, qui aura porté les Nestoriens à ne compter les missions que de l'époque où ils les commencèrent, et à négliger celles qu'avait entreprises précédemment l'église grecque.

Mais nous continuons notre histoire à la suite du même guide.

En 639 l'empereur donna un édit par lequel il approuvait la religion chrétienne et en permettait la propagation, en ordonnant même à ses mandarins de bâtir une église, et d'envoyer à Olopuën vingt-un serviteurs. Le christianisme fit ensuite des progrès considérables sous le gouvernement du fils de cet empereur, Cao-çum, qui régna de 650 à 684.

« Cao-çum était un grand prince qui ne fut point

» étranger aux vertus de son grand-père (Hin-Yao-Ti, » qui régna de 618 à 627). Il sut faire honorer et éten- » dre les ordres qu'avait donnés son père, en ordonnant » de *bâtir des temples dans toutes les provinces de l'empire,* » et en honorant *Olopuën* du titre « d'évêque *de la grande* » *loi qui gouverne l'empire de la Chine.* » La loi de Dieu » fut propagée au loin dans les dix provinces. L'empire » jouit du plus profond repos; toutes les villes se rempli- » rent d'églises; et les familles florissaient dans la pros- » périté de l'évangile. »

Après la mort de Cao-çum il survint pour les nouvelles églises une persécution brusque et sanglante, qui dura avec quelques alternatives de 699 à 713. L'attaque vint des prêtres idolâtres, des bonzes, qui s'efforcèrent d'exciter le peuple contre le christianisme. Leur inimitié fut favorisée par l'agitation politique du royaume, qui vit quatre changemens de gouvernement en quatorze ans. Enfin en 712 Hiven-çum monta sur le trône; il régna jusqu'en 757, et rendit la paix à l'église chrétienne du royaume. On vit arriver sous son règne (719) de nouveaux missionnaires de la Syrie, et dans leur nombre deux prêtres nommés *Jean* et *Kielie*, qui travaillèrent avec les autres au rétablissement de l'église avec beaucoup de zèle. Les bonzes firent quelques nouvelles tentatives, mais l'empereur les comprima. Les progrès du christianisme furent tels que ce monarque crut pouvoir hasarder, en 743, de placer publiquement les images de cinq de ses prédécesseurs dans une église chrétienne. Il fit en outre aux missionnaires des présens considérables. Il fallut de nouveaux prédicateurs pour les nouveaux champs qui s'ou-

vraient de toutes parts; et en 745 arriva de Syrie un troisième renfort, dans lequel on nomme en particulier les prêtres *Kieho*, *Jean* et *Paul*.

So-çum qui régna de 757 à 763 fut pareillement favorable au christianisme; et l'on bâtit sur son ordre des églises chrétiennes en six différentes villes. Le monument donne de grands éloges à cet empereur et à son gouvernement :

« C'était un prince qui possédait de grandes qualités,
» et sous le gouvernement duquel la porte de la félicité
» fut ouverte à tout l'empire. »

Il eut pour successeur (763—780) Tai-çum qui marcha sur ses traces.

« Toutes les années il envoyait à la fête de Noël de
» l'encens céleste dans les temples des chrétiens, pour
» témoigner sa reconnaissance, et pour honorer les ser-
» viteurs de cette sainte loi. Ces derniers tiraient aussi
» leur nourriture des magasins royaux. »

L'église de Christ jouit des mêmes avantages sous son successeur Kien-çum (780—805).

« Cet empereur se servait de huit moyens différens
» pour récompenser les gens de bien et pour punir les
» méchans. Il ouvrit de nouvelles voies à l'établissement
» de l'évangile dans ses états : son gouvernement fut
» excellent; il fut humble, ami de la paix et instruit;
» ami de ses semblables et bienfaiteur des pauvres. C'est
» là le vrai moyen qu'enseigne notre loi sainte, pour faire
» que la pluie et le vent reviennent au temps convenable.
» Il faut que le monde ait du repos, que les hommes
» soient bien gouvernés et soient heureux. Ce sont là
» tout autant d'effets de la puissance et de la vaillance
» de notre saint évangile. »

Il arriva sous le gouvernement de cet empereur

un prêtre du nom d'*Usu*, qui gagna à tel point la faveur du monarque qu'il l'éleva à de hautes charges dans l'administration de l'empire et lui donna pour distinction un habit bleu de ciel. Ce missionnaire venait des Indes lointaines, appelées le pays des pagodes.

A cette époque se distingua aussi un vice-roi nommé Co-cu-y, par le zèle qu'il mit à répandre dans tout le pays la foi chrétienne : comme l'empereur le favorisait dans cette œuvre il fit rétablir à ses frais les églises qui en avaient besoin, et en fit bâtir de nouvelles en plusieurs endroits.

« Outre les observances de notre sainte loi, il pratiquait aussi les œuvres de l'humanité : il faisait venir toutes les années chez lui quatre prêtres, qu'il nourrissait pendant cinquante jours avec affection, et qu'il pourvoyait richement de tout ce dont ils avaient besoin : il donnait à manger à ceux qui avaient faim, et habillait ceux qui étaient nus : il prenait soin des malades et faisait enterrer les morts. C'est avec raison que, pour ses vertus, il est mis au-dessus de Tasa, le plus célèbre des princes des Bonzes, qui est si fort vanté des siens pour sa piété. »

Les sept dernières colonnes du monument contiennent encore différentes additions sur l'histoire des six règnes désignés ci-dessus, sous lesquels le christianisme fut protégé ; elles font l'énumération des nombreuses églises que les empereurs firent bâtir par tout le pays, et des riches présens dont ils enrichirent les temples des chrétiens. Le monument finit par ces mots :

» Ce monument a été dressé par moi Quim-Cim, la

» seconde année du règne de Kien-çum (781), le sep-
» tième jour du mois d'automne, en un dimanche, lors-
» que l'évêque Him-Cin présidait l'église de Chine. Le
» mandarin Tai-cieu-sie-su-can-kiun a rédigé cette ins-
» cription de sa propre main. »

Nous avons déjà dit qu'on a voulu représenter ce monument remarquable comme l'œuvre supposée des missionnaires jésuites du dix-septième siècle; mais on se rappellera aussi ce que nous avons observé à ce sujet (p. 68). Schrœckh (1), et avant lui déjà Mosheim (2), et d'autres encore ont prouvé son authenticité d'une manière victorieuse.

Il résulte évidemment de cette pièce précieuse que l'œuvre des missions chrétiennes fit en Chine, dans le cours du septième et du huitième siècle, des progrès remarquables, et qu'on trouvait des églises chrétiennes par tout le pays: cette œuvre fut tout entière celle de missionnaires nestoriens, qui arrivèrent en partie de l'Inde, et plus souvent encore à travers les contrées de la Tartarie.

Ce monument contient encore sur ses bords, en langue syriaque, les noms de soixante et dix hommes qui annoncèrent l'Évangile en Chine depuis 636 jusqu'à 781; mais il ne donne malheureusement que leurs noms, et l'on ne sait rien de leurs travaux. Ces noms sont distribués en sept classes, probablement d'après les différentes époques auxquelles les missionnaires travaillèrent. Les noms de famille sont rarement indiqués : on n'y voit le plus souvent que le nom chrétien qu'ils avaient reçu au

(1) Dans son *Hist. eccl.*, p. 19, p. 292 et suiv.
(2) *Hist. Tartar. eccl.*, p. 9 et suiv.

baptême. C'étaient, la plupart, des Syriens; mais on y trouve pourtant quelques Éthiopiens et quelques Égyptiens. On remarque dans ce nombre plusieurs évêques; d'autres sont désignés comme prêtres, d'autres comme anciens (presbytes), d'autres comme anciens et moines, et la plupart par leur simple nom. Mais il résulte clairement du tout, qu'on trouvait dès-lors dans l'église chinoise une hiérarchie complète; car la liste présente des patriarches, des évêques, des chorévêques, des archidiacres, des prêtres, et d'autres degrés encore du gouvernement de l'église chrétienne.

Nous ne négligerons pas d'ajouter à ce témoignage célèbre que l'histoire nous fournit pour les missions de la Chine, celui d'un autre monument, moins connu et bien moins étendu, mais qui mérite pourtant d'être cité, et qui fut dressé, à ce qu'il paraît, dans ce même royaume, en même temps que le monument précédent. Une ancienne inscription syrio-chinoise, conservée par Assemani (1), nous livre la courte notice qui suit :

« Aux jours du patriarche *Mar Ananjésus*, Adam, prêtre et chorévêque, et Mar Jazed-Buzid, prêtre de la ville royale de Chundan (*Chun-tian*, Pékin), et fils du bienheureux prêtre Millesius de Balch, ville du Taburistan (Caboul), ont dressé en l'an 1092 des Grecs (2) cette table de pierre, sur laquelle est tracée devant le roi des Chinois la doctrine de notre Sauveur et la prédication de nos pères »

Ce peu de mots nous apprennent clairement que

(1) *Bibl. or.*, l. 3, p. II, p. 482.

(2) C'est-à-dire l'an 781 de Jésus-Christ, en partant de l'ère des Séleucides qui commençait 311 ans avant Jésus-Christ.

des chrétiens de la ville de Balch s'étaient rendus à Pékin en l'an 781 pour y annoncer l'évangile publiquement et devant l'empereur même. On remarque la coïncidence exacte de cette date avec celle de l'érection du premier monument : il paraît que les deux auront été dressés par suite d'une même décision.

Autant que nous le permettent les traces trop peu nombreuses que l'histoire nous en a conservées d'ailleurs, il paraîtrait qu'entre les époques de 636 et de 781, indiquées dans le grand monument, les envois de missionnaires se renouvelèrent de temps à autre. Du moins trouvons-nous la mention d'un envoi de ce genre fait par le katholicos, ou patriarche, *Salibazacha* entre 714 et 728 ; et tout porte à croire que l'église de Christ continua de fleurir en Chine fort avant encore dans le neuvième siècle. Nous avons aussi nommé plus d'une fois un patriarche *Timothée*, qui gouverna l'église nestorienne depuis 777 à 820, et qui s'appliqua avec beaucoup de zèle à répandre l'évangile dans l'Orient (p. 25). Il envoya, entre autres missionnaires, un prêtre distingué du nom de *Subchaljesu*, qui savait le syriaque, l'arabe et le persan. Il le chargea d'abord d'annoncer l'évangile aux peuples situés sur les bords de la mer Caspienne, aux Gèles, aux Daïlamites, aux Moghanites, aux Gergianites, qui avaient abandonné le christianisme après l'avoir reçu des disciples de l'apôtre Thomas (1) ; puis ce

(1) V. *Assemani*, qui parle d'après une histoire manuscrite de *Thomas*, évêque de *Marga* (ville du district de Mosul). (*Bibl. Or.*, t. 3, p. 1, p. 491, et p. 11, p. 478.)

missionnaire finit par arriver aussi en Chine. Il avait étudié dans le couvent de Beth-Aben situé en Syrie, qui se distinguait à cette époque par son activité chrétienne et intellectuelle; et il avait réussi à ranimer l'esprit des missions parmi les frères qui habitaient ce même couvent. Il partit vers l'an 800, avec la qualité d'évêque; et il eut le bonheur d'appeler un grand nombre de païens de l'Asie occidentale à la connaissance du salut: il leur bâtit des églises, et il leur laissa des docteurs pris parmi les collaborateurs qu'il avait amenés avec lui. Puis, après avoir achevé son œuvre dans les contrées de la mer Gaspienne, il continua sa mission jusque dans l'orient de l'Asie, à *Chataja* et *Sina*, la Mongolie et la Chine proprement dite ; et Dieu lui donna de gagner à la foi un grand nombre de païens, et de ramener à la saine doctrine plusieurs chrétiens appartenant à diverses sectes, entre autres des Marcionites et des Manichéens. Il était sur le point, après avoir travaillé pendant plusieurs années, de retourner dans son couvent d'Assyrie, lorsqu'il fut assassiné en chemin par des barbares.

Le fidèle Timothée, qui s'intéressait vivement à la continuation de cette mission, envoya pour remplacer cet évangéliste, deux autres moines du même couvent, *Kardag* et *Jaballaha*, après les avoir sacrés évêques. Il les adressa d'abord, comme le premier, aux Gèles et aux Daïlamites; puis après avoir fortifié les mains de leurs frères chez ces peuplades, « ces deux missionnaires se remirent en chemin, accompagnés de quinze autres collègues, à travers la Grande-Tartarie pour Chataja et

Sina » : ils travaillèrent dans ces diverses contrées avec bénédiction, et établirent d'entre eux-mêmes des métropolitains et des évêques sur ces églises qui se multipliaient de jour en jour.

Assemani nous a conservé une lettre fort intéressante de Mar-Jaballaha, l'un de ces deux missionnaires, à son katholicos d'Assyrie Mar-Timothéus (c'est le patriarche Timothée), dans laquelle il lui dit entre autres : « ....C'est à ta prière et à la grâce de Christ que nous sommes redevables de ce que plusieurs pleuples ont été convertis à la vraie foi. Nous leur avons préposé, d'entre les moines qui sont venus avec nous dans ces pays, des évêques pour la direction de leurs églises. » — Timothée répondit à Jaballaha : « Comme l'ordination d'un évêque exige la présence de trois autres évêques, et que dans les contrées où vous vous trouvez vous ne pouvez réunir ce nombre, il vous est permis, par la parole de notre Seigneur, par laquelle tout subsiste et par laquelle tout doit se diriger, de consacrer vous et Kardag, le nombre nécessaire de coévêques. Au lieu du troisième évêque, dont la présence est exigée, vous placerez sur un fauteuil, à la droite de l'autel, le livre des évangiles ; et de cette manière vous ferez, avec la puissance de Dieu, la consécration d'un premier évêque indigène, qui assistera ensuite comme troisième à la consécration des autres. Puisse le Saint-Esprit propager par vous sa force de consécration, comme il l'a fait autrefois par les saints apôtres ! »

Quelques-uns des évêques qui furent alors consacrés furent envoyés dans les Indes, d'autres à

Chataja, d'autres dans le midi de l'empire, à Sina. Il y eut un Thomas qui partit pour l'Inde comme évêque; et un David, qui fut conducteur en chef ou métropolitain de l'église de Chine. Quant au respectable Jaballaha, il passa tout son temps dans une suite continuelle de missions; il retourna plusieurs fois chez son patriarche Timothée dans l'Occident, et il mourut dans l'un de ses voyages, parmi les Barbares. Timothée aussi mourut, en 820; et sa mémoire mérite d'être conservée avec respect dans l'église chrétienne.

Vers le milieu du neuvième siècle l'histoire des missions de la Chine commence à s'obscurcir. Il paraît qu'il éclata dans le midi de l'empire, parmi de grands troubles civils, une violente persécution contre les chrétiens, et qu'un certain prince Baïchu, de Canfu (Canton), se révolta tout ensemble contre le gouvernement et contre la foi chrétienne.

Cependant l'église prospérait encore, surtout dans le nord; car Théodose, patriarche nestorien de 852 à 858, a laissé un catalogue de son diocèse d'Asie où il est fait mention d'un métropolitain de l'église de Chine (1). Même dans le dixième siècle on trouve encore la trace isolée des travaux de quelques missionnaires qui se rendirent de Syrie en Chine au secours de l'église alors opprimée; mais depuis là cette trace se perd jusqu'au commencement du treizième siècle (1202), où Gengiskan vint pousser ses conquêtes jusque dans la Chine, qu'il se soumit. Après lui les missions se relèvent un

(1) *Bibl. or.*, t. 3, p. II, p. 523.

moment avec force; puis on en perd encore une fois le fil, à la suite d'une révolution politique, comme nous le raconterons dans le chapitre suivant. Mais il reparaît plus tard.

§ 5.

Asie centrale.

La contrée immense de l'ancienne *Scythie* qui, traversée du sud au nord par la haute chaîne de l'*Imaüs*, se divisait en Scythie en-deçà et au-delà (intérieure et extérieure), était désignée dans l'antiquité par les noms de *Gog* et de *Magog*, et a été appelée depuis l'époque de Gengiskan du nom de *Grande-Tartarie*. Elle s'étend, des frontières éloignées de la Chine proprement dite, jusqu'aux rives de la mer Caspienne, et depuis la ceinture de glaciers qui entoure les Indes jusque vers les steppes incultes du cercle polaire. De tout temps des centaines de peuplades ont parcouru avec leurs troupeaux les fertiles et innombrables vallées de cette vaste contrée; et tandis qu'il sortit de là, dans les siècles de l'invasion des Barbares, des essaims de tribus diverses qui venaient se fixer en Europe, il en resta toujours de plus puissantes encore dans le pays qui les produisait. Cette immense population, quoique très-diverse quant à son origine, à sa physionomie et à ses mœurs, avait cependant en commun, avant l'arrivée du christianisme, comme elle a repris depuis long-temps, une même barbarie et de communes ténèbres.

Une ancienne tradition, qu'on trouve dès le

commencement chez les peuples de l'Asie centrale, porte que Japhet, fils de Noé, avait laissé après lui un fils nommé *Turc*, à qui il avait donné autorité sur ses frères, et dont seraient issues toutes les populations qui nous occupent maintenant. Au nombre des descendans de ce Turc se trouva un Chan, nommé Alanga, qui eut deux fils, *Tatar* et *Moungl*, pères de deux peuples puissans. D'après cette tradition toutes les peuplades de l'Asie centrale pourraient se ramener généalogiquement, comme aussi par la physionomie qui les distingue, à trois branches-mères, les Turcs, les Tartares et les Mongols. Ces peuplades sont constamment décrites, dès les commencemens, comme une race farouche, nomade, et adonnée à l'idolâtrie. Grégoire *Abulfarage*, primat de l'église jacobite de Syrie, écrit à leur sujet dans sa Chronique : « La Tartarie est une contrée incommensurable, qui s'étend de l'orient au nord, et qu'on met huit mois à traverser en longueur ou en largeur. Elle est bornée vers l'orient par le pays des Chatajes, c'est-à-dire des Siniens, vers l'occident par le pays des Turcs Igurites, et vers le midi par l'Inde..... Avant que son premier roi Gengiskan s'en fût emparé, le pays était sans prince et payait tribut au roi des Chatajes : les habitans se couvraient de peaux de chiens et de loups, mangeaient la chair des souris et d'autres animaux morts, et buvaient du lait de jument, etc. »

Il paraît qu'à l'époque la plus reculée de leur histoire les Tartares avaient quelques anciennes traditions religieuses concernant un seul vrai Dieu,

créateur et maître du ciel et de la terre; mais que ces idées assez saines furent obscurcies peu à peu par celles de l'idolâtrie. Abulfarage dit à ce sujet : — « Les Tartares parcouraient leurs vastes vallées comme des hommes animaux : ils n'avaient ni écriture, ni parole fixe; ils menaient leurs troupeaux d'un lieu dans un autre; ils n'étaient nullement accoutumés à porter les armes; et ils étaient par cette raison, méprisés de tous et obligés de payer le tribut à tous leurs voisins..... Ils n'avaient au commencement aucune religion particulière, mais ils connaissaient un Dieu créateur de toutes choses, jusqu'à l'époque où les Chatajes et les Igurites introduisirent parmi eux une idolâtrie étrangère. » — Paul de Venise qui fit dans le treizième siècle un voyage dans ces pays, et qui en a rédigé le récit en trois livres (*De Regionibus orientalibus*) confirme ce qui précède et ajoute : « Les habitans du royaume de Tarsa s'appellent Jogurs, et ont toujours été idolâtres; les Tartares adorent une certaine idole fabriquée par eux-mêmes, qu'ils appellent Natagai, et qu'ils regardent comme le Dieu de la terre, qui prend soin d'eux et de leurs enfans, de leurs récoltes et de leurs troupeaux. Ils rendent de grands honneurs à cette divinité, et il n'y en a point parmi eux qui ne lui consacre une image dans sa cabane » (liv. 1, c. 58).

Nous ne devons pas nous étonner de trouver dans l'histoire ancienne de l'Asie centrale certaines traces d'une tradition scripturaire : plusieurs faits détachés semblent indiquer que les Israélites des dix tribus, qui refusèrent sous Cyrus de retourner

dans leur patrie, s'établirent peu à peu dans les fertiles vallées de l'Asie centrale, et propagèrent leurs connaissances religieuses parmi les Tartares et les Mongoles, en les conservant eux-mêmes, quoique de plus en plus mêlées d'erreurs et de superstitions. Ces contrées seraient donc peut-être celles où il faudrait rechercher les descendans des anciens Israélites ; et si ces présomptions sont fondées, ce peuple aurait été, même avant l'ère chrétienne, dans la main de Dieu un moyen pour préparer les voies au christianisme dans le centre de l'Asie.

Quant à l'histoire des missions elles-mêmes dans ces contrées, elle est plongée, pour ce qui concerne ses commencemens, dans une obscurité que nous ne sommes pas en état de dissiper de nos jours; et jusqu'à l'origine de l'église nestorienne nous sommes réduits presque uniquement à des présomptions. Mais dès le moment où cette communion apparaît, ses travaux nous montrent quelques traces assez marquées des pas de l'évangile dans ces vastes steppes : puis vers l'an 1000, on trouve tout-à-coup chez les Tartares Kérithes un pouvoir chrétien ecclésiastico-politique, qui fléchit ensuite sous le glaive sanglant de Gengiskan, mais qui subsiste encore quelque temps après lui, jusqu'à ce qu'à la longue le mahométisme, de concert avec un retour d'idolâtrie, anéantisse dans le centre de l'Asie tous les précédens travaux des évangélistes. C'est ce que nous allons voir plus en détail.

La *Scythie en-deçà*, comprenant les puissantes provinces de l'Hircanie, de la Bactriane, de la Margiane, de la Sogdiane et du Chorasan, est située

entre le pied de l'Imaüs et les rives de la mer Caspienne : elle est ainsi limitrophe de la Perse vers l'occident. Elle se trouvait encore, par la même raison, en rapport assez prochain avec les autres contrées situées entre la mer Caspienne et la Méditerranée, que dans les premiers siècles on désignait souvent par le nom général de Syrie. Ces circonstances devaient lui fournir une occasion bien naturelle de recevoir l'évangile de Christ. Sans doute c'est dans ces mêmes contrées qu'éclata, au troisième siècle, le mouvement tumultueux qui porta comme autant de vagues successives, sur les rives de la mer Noire, puis sur le Danube, et jusque dans le nord de l'Europe, les Goths, les Alains, les Huns et d'autres peuplades guerrières; et il était impossible que ce flux et reflux des peuples, qui dura jusqu'au cinquième siècle, permît la propagation et l'établissement de l'église chrétienne dans le centre de l'Asie; mais il paraîtrait qu'avant même cette époque le christianisme y avait déjà jeté des racines assez profondes. Les témoignages les plus anciens de l'église grecque et de celle de Syrie nous ramènent encore ici à l'apôtre Thomas, en lui rapportant l'origine de l'église chrétienne dans l'Hircanie, la Bactriane et chez les Marges; et quoiqu'il eût été impossible à cet apôtre de s'acquitter de la tâche immense que veulent lui donner les anciennes traditions, il est bien possible pourtant qu'il ait eu, ou par lui-même ou par quelques disciples, une grande part à l'établissement de l'église syrienne dans les contrées de l'Euphrate, si rapprochées de la Palestine.

Une autre tradition prétend pareillement que deux disciples de l'apôtre Thaddée, *Aghæus* et *Maris*, prêchèrent l'évangile parmi les Tartares; mais sans nous dire quelles églises ils y établirent.

Une nouvelle plus authentique, qu'on trouve chez Mares et Amrus, porte que deux prêtres, *Barsabas* et *Samuel*, furent revêtus, à deux époques différentes, de la dignité épiscopale dans les deux capitales du Corasan, Maru et Hara; le premier en 334, le dernier en 420; et cette donnée se confirme par la circonstance, qu'on trouve dans les annales de l'église chaldéenne une longue liste d'évêques qui ont effectivement travaillé dans ces deux métropoles jusqu'à l'an 1000 : or ces annales sont parfaitement authentiques. On sait en outre qu'il exista dès le cinquième siècle un évêché à *Samarcande*, capitale de la province de Mavar-al-Nahara, située encore plus loin du point de départ de l'évangile (1).

Sans doute les conversions n'avancèrent que lentement et au milieu de bien des interruptions; et l'on perd toujours de nouveau le fil qui devrait nous guider à travers le labyrinthe de cette partie de l'histoire des missions. Cependant ce fil se retrouve aussi de temps en temps. Nous avons déjà vu plus haut, en traitant de la Chine, que les Nestoriens envoyèrent des missionnaires dans cette partie de l'Asie qui nous occupe maintenant (p. 67) : Cosmas trouve, dès le sixième siècle, des églises sans nombre, dit-il, chez les Bactriens, les Huns

(1) *Bibl. or.*, t. 3, p. 11, p. 477.

et d'autres peuples encore de ces contrées (p. 52) : les mêmes missionnaires qu'on a vu partir pour la Chine à différentes époques, se sont occupés auparavant de l'Asie centrale, savoir : Achæus de 411 à 415 (p. 67), Silas de 503 à 520 (ib.), Salibazacha de 714 à 728 (p. 78) ; et l'on se rappellera que l'Église de l'Asie centrale existait tellement en 781, que c'était elle-même qui envoyait des missionnaires en Chine ; et qu'enfin le patriarche Timothée s'était occupé avec un zèle distingué à répandre l'évangile dans toutes ces contrées, ou à le rétablir chez les peuples qui l'avaient abandonné. On a rapporté à ce sujet la mission de Subchaljesu (ib.) et celle de Kardag et de Jaballaha (p. 79). On a vu que celle de Subchaljesu en particulier fut très-bénie, et que cet évêque missionnaire ramena un grand nombre d'habitans de ces contrées à la foi qu'ils avaient abandonnée ; qu'il leur bâtit des églises et leur laissa de nombreux docteurs. Timothée envoya encore dans ces mêmes contrées un autre évêque, du nom d'*Élie*, qui alla chez la tribu des Macanites, dont Thomas de Marga parle avec détails. Elle avait pour idole un immense charme appelé Jazdad. Les Barbares disaient que les branches de cet arbre étaient des fils de Jazdad, et ils leur accordaient les honneurs divins : Élie renversa cet arbre avec la hache. De là il parcourut encore comme évangéliste les contrées de Marga ; puis il retourna mourir dans son couvent de Beth-Aven en Syrie.

Enfin on voit encore par la liste détaillée des évêchés nestoriens (faite par Amrus, au quatorzième

siècle) et par celle d'Élie de Damas, qu'il se trouvait au neuvième siècle en *Hircanie*, chez les Daïlamites et chez les Gèles, deux siéges métropolitains, Raja et Tabrestana, ce qui suppose chez ces tribus tartares une assez forte extension du christianisme (1). On nomme entre autres un certain Abibus (836) et un nommé Marcus (893), comme métropolitains de Raja, sous les patriarcats de Jean et d'Abraham.

Le christianisme se propagea plus lentement dans la *Scythie ultérieure*, qui renfermait des peuplades mêlées de Turcs orientaux, de Tartares, de Mongoles, d'Igurites et de Chérites. Mais on ne manque pourtant pas de témoignages, tirés de l'histoire des églises nestoriennes ou jacobites, qui établissent qu'on trouve le christianisme d'assez bonne heure chez ces tribus qui peuplaient les frontières du nord de la Chine proprement dite jusqu'au pied oriental de l'Imaüs. Mais la profession qu'elles en firent ne tarda pas à s'effacer.

Mares écrit vaguement à ce sujet, dans son *Histoire des patriarches nestoriens* : « Que le patriarche Timothée avait été dans la main de Dieu l'instrument de la conversion d'un prince turc et d'un grand nombre des hommes les plus considérés de sa tribu. » — Cela tomberait entre 777 et 820.

Voilà du reste tout ce qu'on a pour la Scythie ultérieure jusqu'à l'an 1000; mais il est extrêmement naturel de penser que ces vastes contrées, sans

(1) *Bibl. or.*, t. 3, p. II, p. 479.

cesse traversées par des missionnaires qui se rendaient de l'Asie occidentale en Chine, et qui étaient avoisinées des deux côtés par de nombreuses églises, n'ont pu rester jusqu'alors entièrement étrangères à l'évangile.

Ce qui confirme ces suppositions, c'est qu'arrivés à l'an 1000 nous trouvons tout d'un coup dans ces contrées la conversion d'un peuple nombreux et puissant, que l'histoire désigne sous le nom de *Kérites*. C'était une tribu tartare établie sur les frontières même de la Chine : voici ce que nous dit sur ce sujet, dans sa *Chronique syrienne*, Abulfarage, d'accord avec Mares et autres écrivains nestoriens (1) : « Vers cette époque (vers l'an 1000), *Ebedjésu*, métropolitain de Maru, ville de la province de Chorazan, écrivait ce qui suit au katholicos, ou patriarche, *Jean*. « Le roi des Bérithes » (ou Kérithes), qui occupent le nord-est de l'in- » térieur, étant un jour allé à la chasse dans de » hautes montagnes, s'égara complètement au mi- » lieu de neiges profondes. Déjà il avait perdu » tout espoir de salut, lorsqu'il vit tout d'un coup » derrière lui un homme qui lui promit de le sau- » ver, s'il voulait se résoudre à embrasser le chris- » tianisme. — Qui es-tu, lui demanda le roi ? — » Je suis *Mar-Sergius ;* et je suis prêt à te montrer » le chemin si tu veux me suivre. — Alors le roi » déclara qu'il était prêt à devenir une brebis de » Christ ; et l'étranger lui montra son chemin. De » retour dans sa tente le roi fit appeler des mar-

(1) *Assem.*, t. 3, p. II, p. 484.

» chands chrétiens qui séjournaient justement dans
» le lieu de sa résidence, et leur demanda des in-
» formations sur le christianisme. Ceux-ci lui dirent
» que pour devenir chrétien il fallait qu'il reçût
» l'évangile et se fît baptiser. Alors il envoya un
» messager vers moi (ajoute Ebedjésu), et il me fit
» prier de venir vers lui, ou de lui envoyer un
» ecclésiastique qui l'instruisît dans le christianisme
» et le baptisât. Il me demanda aussi comment il
» devait se conduire à l'égard du jeûne, en me
» disant qu'il n'avait pour toute nourriture que de
» la chair et du lait : comment donc il devait s'y
» prendre pour jeûner. Le chakan (prince) ajouta
» encore que tous ses gens, au nombre de 200,000,
» étaient disposés à embrasser avec lui la foi chré-
» tienne. »

Là-dessus le katholicos répondit aussitôt au métropolitain de Maru : « Qu'il devait envoyer chez les Kérithes quelques prêtres et quelques diacres munis des vases sacrés ; que ces hommes devaient baptiser tous ceux qui croiraient en Christ, et leur enseigner les usages chrétiens : que quant au jeûne, ils devaient, dans les grands jours de jeûne, s'abstenir de viande et ne boire que du lait. »

Mares ajoute encore dans sa *Biographie de Mar-Bar-Tobi*, patriarche nestorien d'Assyrie depuis 987 à 999 : « Que tandis que ces peuples avaient accoutumé jusqu'alors de ne boire que du lait aigri, le patriarche leur ordonnait de n'en plus boire que de doux, afin d'adoucir leurs mœurs. »

Enfin la Chronique syrienne d'Abulfarage indique les prières que ce peuple était obligé d'ap-

troduisant chez la nation, jusqu'alors nomade et paisible, un esprit de guerre et de conquête qui la porta à tenter de subjuguer les peuples voisins. C'est ce que prouve un passage qu'Abulfarage a conservé dans sa Chronique syrienne concernant Jean II (1):

« En cette année (1060) le métropolitain nestorien de Samarcand envoya au katholicos (jacobite) une lettre qui fut lue à la cour du calife et qui porte : « Qu'un grand peuple, semblable à une armée de » sauterelles, s'était ouvert un passage par-dessus » la montagne (d'Imaüs), située entre le Thibet et » Chutan, passage qui avait été anciennement fer» mé par Alexandre le Grand. Depuis là ils se sont » avancés jusqu'à Chasgar (ville de Mavar-al» Nahara au-delà de l'Oxus). Ils ont à leur tête sept » rois, dont chacun conduit 70,000 hommes de » cheval. Le plus grand d'entre eux est Nazarat, » qu'un ordre de Dieu a établi leur général en chef. » Ces gens sont aussi noirs que les Indiens ; ils ne » se coupent pas les cheveux, mais ils se les atta» chent au-dessus de la tête en une touffe qui est » semblable à un casque. Ce sont d'excellens ar» chers : il leur faut peu de nourriture, et elle est » très-frugale. L'humanité et la justice sont leur » plus grand ornement. » — Il n'y a aucun doute qu'il ne s'agisse ici des Kérithes, chez lesquels l'évangile s'était répandu soixante ans auparavant, et qui passaient maintenant l'Imaüs pour aller conquérir l'occident de l'Asie : ce qui suit dans l'histoire confirme cette supposition. Il est réjouissant

(1) *Bibl. or.*, t. 3, p. II, p. 487.

de voir qu'on rendît témoignage à l'humanité de ce peuple; et il est bien permis de considérer ce trait comme un fruit de sa conversion au christianisme.

Les données de l'histoire concernant le prêtre Jean III sont plus détaillées, et probablement encore plus certaines, que celles qui regardent son prédécesseur. Il régna sur la Scythie vers le milieu du douzième siècle. Un évêque de Gabula, que les Arméniens envoyèrent de Syrie au pape Eugène III, vers l'an 1145, raconte à son sujet: « Qu'il y avait peu d'années qu'un certain Jean, prêtre-roi, chrétien comme tout son peuple, avait vaincu les rois des Perses et des Mèdes, et avait même conquis Ecbatane, leur capitale: qu'après une bataille longue et sanglante les Perses avaient été mis en fuite: que Jean avait ensuite résolu d'aller au secours des chrétiens de Syrie et de Palestine, opprimés par les Sarrasins; et qu'il s'était établi pour cela sur le rivage du Tigre; mais qu'il avait rencontré là de puissans obstacles qui ne lui avaient pas permis d'avancer plus loin; et qu'au bout de quelques années il avait été obligé de retourner chez lui. »

Assemani a encore introduit dans sa *Bibliothèque orientale* (1) des extraits d'une lettre du même Jean à l'empereur grec, qui régnait alors à Constantinople (Manuel Ier Comnène?) : le document original se trouvait dans la bibliothèque du Vatican. Mosheim prétend, il est vrai (2), que cet écrit est l'œuvre supposée d'un Nestorien; mais

(1) T. 3, p. II, p. 489. (2) *Hist. Tartar. eccles.*. p. 26.

missionnaires nestoriens, chez les peuples de l'Asie centrale. Un médecin de l'évêque de Rome, le magister Philippe, fit en ces jours, par l'ordre de son maître, un grand voyage par toute la Tartarie, et trouva ce prince-prêtre. De retour à Rome le voyageur raconta à Alexandre III des merveilles de cet état chrétien du fond de l'Orient, et lui dit combien son puissant souverain était prêt à entrer en rapport avec l'église romaine. Probablement ce n'était qu'une flatterie que le médecin faisait à l'évêque; mais le pape qui rêvait déjà depuis long-temps une domination universelle prit la chose au sérieux, fit conférer la prêtrise au médecin Philippe, et le renvoya au prince tartare avec une lettre où il recommandait le porteur au monarque avec instances comme un docteur chrétien, et le priait de lui prêter une oreille bienveillante. Mosheim a publié cette lettre de recommandation, datée de 1177, et tirée des *Annales* de Baronius (1) : en voici quelques passages :

« Le siége apostolique » (écrit le pape Alexandre à son cher fils en Christ, le célèbre roi des Indiens) « est, d'après le témoignage du Seigneur, le chef et » le docteur de ceux qui croient en Christ; car c'est » à lui qu'il est dit : « Je te donnerai les clefs du » royaume des cieux, etc. » Depuis long-temps nous » avons appris de la bouche de plusieurs, et par » une tradition générale, combien tu t'appliques » incessamment aux œuvres de la piété depuis que » tu portes le nom de chrétien, et comment ton ame

(1) *Hist. ecclés. de la Tartarie.* (App., n° 5, p. 33.)

» ne se dirige que sur ce qui plaît à Dieu. Mon fils
» bien-aimé! Maître Philippe, mon médecin et mon
» ami......, nous a dit que c'était ton désir d'être
» instruit dans la doctrine apostolique, et que toi
» et tout ton peuple vous ne vouliez avoir d'autre
» foi que celle qui s'accorde avec la doctrine du
» siége apostolique..... Or comme nous nous regar-
» dons comme débiteur des sages et des ignorans,
» des riches et des pauvres, nous éprouvons un vif
» intérêt pour le bien de ton ame et pour celui de
» ton peuple; et nous désirons vous ramener des
» erreurs (la doctrine nestorienne) par lesquelles
» vous différez de la foi chrétienne et apostolique.
» Nous avons pour cela député vers toi le dit mé-
» decin Philippe, afin que tu ne craignes pas plus
» long-temps que quelque erreur s'oppose à ton
» salut et à celui de ton peuple, etc. » — A la fin de sa lettre l'évêque de Rome faisait espérer au prince tartare qu'il pourrait obtenir une église à Rome, et un autel dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, comme il en avait fait l'humble demande.

L'histoire ne nous dit pas quel fut le résultat de cette ambassade; et d'ailleurs il est clair que l'orage qui ébranla vingt-cinq ans plus tard le grand empire tartare, et qui fit périr le prêtre-roi, détruisit, pour le moment du moins, les brillantes espérances que le siége pontifical avait conçues d'une alliance étroite avec l'Orient. Mais des espérances de ce genre étaient tout-à-fait dans l'esprit de cette époque, où tout l'occident de l'Europe se mettait en mouvement pour s'établir quelque part dans la Palestine. Et si le dessein ambitieux du pape échoua

contre les agitations du moment, le siége pontifical avait cependant trouvé le premier fil auquel il rattacha cent ans plus tard, ses vastes plans sur les mêmes contrées.

Avant que la brillante histoire des Unch-Chans disparaisse de devant nos yeux, jetons encore un coup-d'œil sur l'état de l'église chrétienne de la Grande-Tartarie au onzième et au douzième siècle. Quoiqu'il s'en fallût bien que toutes les tribus tartares fissent profession extérieure de christianisme, et quoique, en particulier les pays conquis par les deux derniers Unch-Chans, dans le midi de l'Asie, fussent encore remplis de païens, nous voyons cependant s'étendre en Orient, jusqu'aux frontières de la Chine, un puissant état ecclésiastique que les missionnaires nestoriens avaient formé en silence et qui paraît avoir eu, jusqu'au commencement du treizième siècle, une constitution civile et hiérarchique en rapport continuel et régulier avec le patriarche d'Assyrie. Les catalogues d'évêchés orientaux qu'Amrus et Élie de Damas nous ont laissés (1), nomment cinq siéges métropolitains érigés dans cet espace de temps dans le territoire de la Grande-Tartarie, à Cachar (ou *Kachgar*), à *Novakat*, à *Canda*, dans le *Turkestan* et à *Tanguth*. On trouve même, dans les chroniques ecclésiastiques syriennes, les noms de plusieurs de ceux qui revêtirent à cette époque les postes des métropolitains. Si la lettre que Jean III doit avoir écrite à l'empereur grec et dont nous avons extrait précédemment quelques passages est authentique, la cour du prince-prêtre

(1) *Bibl. or.*, t. 2, p. 458.

tartare fourmillait alors de dignitaires ecclésiastiques; ce qui nous indiquerait tout à la fois un progrès en étendue et un progrès en corruption: car ce monarque écrivait: « Mon panetier est pri-
» mat de l'église, et en même temps roi: mon échan-
» son est archevêque et roi: mon chambellan est
» évêque et roi: mon premier écuyer est archiman-
» drite et roi: et le prince des cuisiniers est abbé
» et roi. Et parce que mon altesse ne voulait pas se
» faire désigner par de telles dignités, j'ai préféré,
» par humilité, choisir un degré ecclésiastique plus
» bas, et je me fais appeler prêtre. »

Aucun ami éclairé du christianisme ne pourra féliciter l'histoire des missions de pareils documens; mais ils ne laissent pas de marquer de leur ombre des siècles qui sans cela nous seraient restés inconnus. Sans doute il est plus doux de s'asseoir au sein d'une forêt dans la cabane d'un Colomban ou d'un S[t] Gall; mais des histoires du genre de celles que nous traitons ici, si elles sont moins édifiantes, n'en contiennent pas moins des sujets de graves réflexions et des instructions importantes.

Tel était donc l'état des choses dans la Tartarie, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un orage qui non-seulement mit fin au règne brillant des Unch-Chans, mais qui détruisit aussi les vastes champs que les nestoriens avaient cultivés dans le centre de l'Asie. A l'armée de Jean IV, vivait un jeune Tartare plein de génie, du nom de Temugin (1), qui se distingua de

(1) Sa vie se trouve décrite dans l'*Histoire du grand Genghizcan*, Paris 1710, par *Petit de Lacroix* qui a puisé avec érudition dans les sources les plus authentiques de l'Orient.

bonne heure par un esprit entreprenant. Il descendait d'une famille considérée de chans de la Tartarie : il naquit en 1164. A 20 ans il parvint à se faire remarquer à la cour de l'Unch-Chan et à gagner sa faveur. Une liaison secrète qu'il établit au bout de peu de temps avec Visulogine, fille du monarque, le fit éloigner de la cour; et dès ce moment il mit tout en mouvement pour renverser le roi des Tartares et pour monter sur son trône. Une conjuration qu'il sut ourdir parmi les chans, l'encouragea effectivement à lever l'étendard de la révolte, et à déclarer la guerre au prince-prêtre. Celui-ci s'avança contre les rebelles avec une armée immense; mais il fut battu (1202), mis en fuite et cruellement assassiné.

Alors Temugin se mit à la tête de l'armée tartare et fut proclamé, aux acclamations du peuple, sous le nom de *Dschingis-chan*, c'est-à-dire chef suprême; et dès ce moment commence pour lui un règne de vingt-deux ans, qui ne fut qu'une suite continuelle de victoires et de conquêtes. Il se soumit non-seulement toute la Tartarie, mais aussi le pays des Mongols, la Perse et jusqu'à l'Asie mineure : c'était un empire plus grand que l'Europe entière. (Nous avons déjà fait observer que l'Italie formait sur la carte d'Asie un point de comparaison pour juger de l'étendue des contrées de cette partie du monde). Ce conquérant était sur le point de tourner ses armes victorieuses contre la Chine, lorsqu'une maladie le surprit, en 1224, dans sa marche triomphale et mit un terme à tous ses plans.

Cet immense événement donna à l'Asie centrale

en peu d'années une forme toute nouvelle, qui pesa de plus en plus sur l'église chrétienne, et qui prépara les voies aux progrès des Mahométans dans ces contrées.

Du reste, on peut le répéter pour sa consolation, l'église chrétienne ne s'était guère établie parmi ces peuples que comme un système de cérémonies brillantes, sans vie et sans force morale : les peuples tartares manquaient complètement d'instruction ; car ce n'est que sous Gengiskan que l'écriture s'introduisit parmi eux : elle leur vint d'un peuple de l'Asie occidentale, les Igurites. Ce n'est donc pas étonnant qu'un édifice fondé sur le sable ait croulé au premier choc.

Gengiskan lui-même n'était point, au fond, ennemi du christianisme ; au contraire il paraît s'en être fait quelques idées assez justes, et avoir estimé les principes des vrais chrétiens : lorsqu'il monta sur le trône il ordonna à ses Tartares de croire au Dieu immortel, et de lui obéir comme à celui qui l'avait fait leur roi : son peuple devait honorer en toute nation les hommes justes, sages et savans, et s'appliquer à la chasteté et à la pureté des mœurs : il ajoutait qu'on trouvait ces choses surtout parmi les chrétiens, et que c'était là une raison de les aimer plus que tous les autres. Voilà ce que raconte Abulfarage dans sa Chronique syrienne. Mais il ajoute aussitôt « que cette estime de Gen» giskan pour les chrétiens n'avait duré que peu » de temps, et qu'il avait bientôt changé son » amour en haine ; de sorte qu'il ne voulait plus » voir les chrétiens, et qu'en conséquence, des

» tribus entières étaient bientôt devenues hagaré-
» niennes (mahométanes). »

En effet Gengiskan ne paraît avoir considéré la religion que comme un des leviers de sa politique; car quoiqu'il eût reçu, par le christianisme, des idées assez justes de Dieu, il ne se montra cependant ni chrétien, ni mahométan, ni idolâtre; les peuples sur lesquels il régnait présentaient tant d'espèces de religions qu'il voulut les favoriser toutes, et dans leur nombre celle qui était la dominante, savoir l'idolâtrie.

Abulfarage dit à ce sujet : « Que les Mongoles
» n'avaient dans l'origine ni une religion propre,
» ni une écriture à eux; mais qu'ils se bornaient
» à reconnaître un seul Dieu, créateur de toutes
» choses, tandis que d'autres appelaient le ciel leur
» Dieu : que Gengiskan ayant observé que les Chi-
» nois avaient leurs prêtres et leurs idoles, il avait
» envoyé en Chine des députés pour inviter quel-
» ques-uns de ces prêtres à se rendre auprès de lui :
» que ceux-ci avaient soutenu en sa présence une
» dispute religieuse avec les kames (prêtres) des
» Mongoles et les avaient confondus, parce que ces
» derniers étaient beaucoup moins instruits : que
» dès-lors l'idolâtrie chinoise avait poussé des ra-
» cines chez les Mongoles, et que sur l'ordre du roi
» on avait dressé un grand nombre d'idoles. »

Voilà ce que l'histoire nous enseigne sur les missions du centre de l'Asie jusqu'au treizième siècle. Il est temps d'en venir à une conclusion générale de ce chapitre.

§ 6.

Coup-d'œil général sur l'état religieux de l'Asie à la fin du douzième siècle.

Si, au moment de quitter cette époque des missions d'Asie, nous jetons encore une fois un coup-d'œil sur les vastes champs que l'église nestorienne s'attacha à cultiver pendant l'espace de six siècles, nous verrons s'étendre devant nos yeux des centaines de stations missionnaires établies dans de vastes contrées, qui semblaient promettre une existence prolongée et complètement affermie; et nous admirerons la fidèle activité de cette communion indépendante dans le même temps où l'église orthodoxe grecque parvenait à peine à conserver, dans l'Asie mineure et dans la Syrie, sous les patriarcats de Constantinople et de Séleucie, une ombre d'existence. Si quelques-uns des ecclésiastiques grecs avaient encore une étincelle de l'esprit des missions, leur attention se portait de préférence sur l'orient de l'Europe; tandis qu'à la même époque la jeune église nestorienne voyait s'ouvrir devant elle toute l'Asie, et que, du sixième au douzième siècle, ses missionnaires couvraient tout le vaste terrain qui s'étend depuis les rives des golfes Arabique et Persique jusqu'en Chine, et depuis la pointe méridionale de l'Inde jusqu'au Volga. On a vu, en particulier, que les catalogues d'Amrus et d'Elie de Damas indiquaient des siéges métropolitains fort nombreux; et tout, en un mot, atteste l'immense étendue qu'avait prise l'église de Christ en Asie à l'époque où parut Gengiskan.

En commençant par l'*Inde* méridionale, nous aperçevons depuis Meliapor, près de Madras, où se trouve, sur la montagne de Saint-Thomas, un temple chrétien qui porte son nom (Beth-Thuma), jusqu'aux rivages de l'Indus, une suite d'églises chrétiennes dont l'existence remonte vers les premiers siècles. Nous trouvons à Angamala un siége métropolitain dont l'évêque prenait le titre d'évêque de l'Inde, et qui fut plus tard transféré à Goa par les missionnaires romains. A Caliana (Calicut) on trouvait un évêque dès le temps de Cosmas. On rencontre dans le neuvième et le dixième siècle d'autres siéges épiscopaux à Cochin, à Cananor, à Kranganor et en d'autres endroits encore. Comar même (Comorin), cette pointe méridionale de l'Inde, avait un prêtre.

L'île de *Seilan* (Ceylan) possédait un évêque dès le sixième siècle; et plus tard encore on y trouve des traces nombreuses d'une église liée à l'église nestorienne.

On a vu que l'*Arabie* avait reçu le christianisme de très-bonne heure. L'apôtre Paul lui-même, puis Pantœnus, Origène, et d'autres encore y annoncèrent le christianisme. Au quatrième siècle on y trouve les Homérites qui, même après les ravages du mahométisme, ont pendant plusieurs siècles encore, un métropolitain à Bosra, capitale de l'Arabie pétrée. Les catalogues d'Amrus et d'Élie y mentionnent, aussi tard que le quatorzième siècle, seize siéges épiscopaux; et l'histoire subséquente montre même que trois de ces siéges se conservèrent encore assez long-temps au-delà de cette

époque. On trouvait, de plus, des chrétiens en grand nombre dans les îles du golfe Arabique, comme à Socotara (Dioscoridis), à Cotroba et ailleurs.

Sur les frontières de l'Arabie pétrée était l'ancienne *Babylonie* ou la *Chaldée*, qui s'étendait depuis les rives de l'Euphrate et du Tigre jusqu'au golfe Persique. C'est là que se trouvait le siége véritable et primitif de l'église nestorienne. *Séleucia-Ctésiphon*, appelée autrefois Coche, et située sur le Tigre, était la capitale du pays et en même temps la résidence du patriarche nestorien, qui a dirigé de là pendant des siècles toute l'église de l'Asie. Lorsque, plus tard, cette capitale vint à tomber, le siége patriarcal fut transféré à Bagdad, dont le premier ecclésiastique porte encore de nos jours le titre de patriarche de la Babylonie. Parmi les villes considérables que renfermait en grand nombre ce pays populeux, se distinguait surtout Basra (Bassora) sur le Tigre, où nous trouvons depuis l'an 310 jusque dans le treizième siècle, une suite d'archevêques éminens, dont quelques-uns se sont acquis des droits impérissables à la reconnaissance de l'église d'Asie. L'ancienne histoire de Syrie nomme dans la Babylonie vingt-huit diocèses épiscopaux : leurs noms, qui nous sont restés comme les seuls vestiges de leur existence passée, pourraient encore intéresser ceux qui songent aux missions de l'Euphrate, si nous ne craignions en en donnant la liste d'entrer dans trop de détails (1).

(1) V. *Assem.*, t. 3, P. 2, p. 706-787.

La *Mésopotamie*, située à côté de ces deux contrées, ne fut pas moins féconde pour l'œuvre de Christ. Nous avons vu de bonne heure Nisibe, l'une des principales villes du pays, se distinguer comme un centre d'activité chrétienne. Dès l'an 553 on y trouve un siége métropolitain de l'église nestorienne, qui occupait le premier rang après le siége patriarcal. Encore dans le onzième siècle cette ville se distinguait par ses priviléges; et elle étendait sa circonscription métropolitaine jusqu'en Arménie, et jusque dans le pays des Mardes, sur les rives occidentales de la mer Caspienne. Avant Nisibe encore, Édesse, l'Orfa de nos jours, se montre comme le plus ancien berceau du christianisme de ces contrées. Ce poste s'attacha surtout à propager le christianisme dans la Perse; et on y vit travailler avec bénédiction quelques-uns des hommes les plus distingués de l'église nestorienne, entre autres les évêques Jean et Théodore. — Dans la même province l'ancien Haran, où Abraham se rendit dans sa jeunesse avec son père Tharé (Gen. 11, 31), est devenu un évêché associé à Édesse. Une ville plus célèbre encore est Mosul (Mozal) sur le Tigre, bâtie vis-à-vis de Ninive, cette célèbre capitale d'Assyrie, qui était située sur le rivage oriental du fleuve. Nous y trouvons dès 550 un évêque, du nom de Siméon. Cette ville fut érigée plus tard en siége métropolitain, et se maintint à ce rang jusque dans le cours du dixième siècle. Toute la contrée où se trouvent les dernières villes que nous venons de mentionner, paraît avoir été particulièrement peuplée de chrétiens; et aujourd'hui encore on trouve

dans les montagnes de la Mésopotamie, situées à l'orient de Mosul, des églises nombreuses de nestoriens qui ont sauvé du milieu des désolations passées une étincelle de foi chrétienne. On connaît aussi Marte (Mardine) sur le Tigre (près de Diarbékir), associée comme siége épiscopal à Nisibe, qui est dans son voisinage. Cette ville aussi a traversé heureusement les flots orageux des siècles précédens et conservé jusqu'à nos jours les germes de temps meilleurs.

Qui ne se sentirait, à la vue de ces ruines, embrasé du désir de courir au secours de ces églises déchues, avec tous les moyens que fournit le christianisme de nos jours, pour y ranimer l'étincelle de la foi! — L'histoire mentionne les noms de neuf évêchés qui s'étaient formés dans ce pays; mais nous les passons comme les précédens, puisque ce ne sont plus que des noms, de simples pierres tumulaires! Puisse le temps n'être plus éloigné où ces églises se relèveront de leurs cendres avec une vie toute nouvelle!

L'*Assyrie*, que la géographie ancienne considère quelquefois à part, mais qui s'associe souvent avec la Babylonie et la Mésopotamie, se tourna de bonne heure vers le christianisme, et conserva même des germes de sa vie primitive encore long-temps après l'orage des Sarrasins. Une de ses provinces les plus florissantes fut celle d'Adjabène, dont la capitale Adjaba fut pendant plusieurs siècles un siége métropolitain. L'histoire parle de même avec honneur de la contrée des Garmæens, et de sa capitale Bethgarmæ, qui se distingua particulièrement dans les

persécutions de la Perse, du temps de Sapor, par des martyrs courageux. Le catalogue d'Élie mentionne un nombre considérable d'évêchés qu'on trouvait encore fort tard dans cette contrée. C'est là aussi qu'était le célèbre couvent de Beth-Aven d'où nous avons vu sortir de temps en temps de fidèles messagers de Christ pour l'Orient.

L'Assyrie entretenait des rapports soutenus avec l'*Arménie* dont elle était limitrophe, et où, malgré les persécutions de Perse, l'église de Christ avait jeté des racines profondes. Dans ce pays aussi on vit de bonne heure un nombre assez considérable d'évêques s'unir à l'église nestorienne, comme le montre Cosmas. Dans la suite le patriarche Timothée érigea dans ce pays (vers l'an 800) un siége métropolitain spécial, fixé d'abord à Adabinum, puis plus tard à Wan. L'Arménie renfermait dans ces temps-là sept évêchés; et son influence s'étendait jusqu'en Géorgie, où nous trouvons Teflis et Siamcor. Gurgel (Gurjel) était à la fois capitale et siége métropolitain de l'église et de la province du même nom. Elle exerçait jusqu'à l'Étel (Volga), dans le pays des Chazares, une influence chrétienne.

Au milieu des orages violens qui ébranlèrent la *Perse* dans le septième siècle, l'église de cet empire conserva pendant plusieurs siècles quelques troupeaux, qui ne succombèrent que lentement à l'oppression des Islamites. Le catalogue d'Amrus nomme vingt-deux évêchés de Perse, et rapporte jusque dans le douzième siècle les noms des métropolitains de cette église, dont quelques-uns se distinguèrent par leur zèle pour les missions de l'Asie

centrale. Les diverses tribus du pays, les Elamites, les Suziens, les Cossœens, les Huzites, etc., avaient dans les principales villes leurs archevêques spéciaux, subordonnés au métropolitain du royaume; nous trouvons ici plusieurs noms qui se sont maintenus jusqu'à nos jours. Encore dans le douzième siècle il est question d'un évêque d'Urmia, ville de la province d'Aderbigana. On trouve aussi dans cette contrée Tabriz, capitale de la même province, où siégeait un évêque nestorien, de même qu'un autre des Jacobites. Il y avait encore à cette époque un archevêché à Soltania. En un mot l'histoire présente, comme on l'a vu, des traces nombreuses d'un établissement précoce et très-solide du christianisme dans cette Perse, dont, hélas! le chandelier de l'évangile a disparu entièrement, et qui, occupée par une population spirituelle et susceptible d'instruction, attend en gémissant le retour de la vérité.

Plus nous pénétrons profondément dans le cœur de l'Asie, et plus les traces du christianisme y deviennent obscures, sans toutefois se perdre jamais. Ce qu'il y a de certain, en résultat général, sur cette vaste contrée, c'est que tous les pays situés à l'orient et au midi de la mer Caspienne ont entendu de bonne heure la prédication de l'évangile; et qu'il s'y trouva bientôt de nombreuses églises chrétiennes. — Ce fut le cas tout particulièrement du pays de Chorasan, où les villes de Maru, de Hara et de Balch se présentent comme des siéges métropolitains; tandis que Sarachs, Tus, Dair-Hannes, et d'autres encore, y formaient autant d'évêchés. Et quoiqu'il ne paraisse pas que jamais

le christianisme ait régné généralement dans ces contrées, il est bien probable par contre que si les saintes Ecritures y eussent été traduites à temps dans la langue usuelle, l'évangile s'y fût enraciné comme en Arménie et en Syrie.

On trouve également dans l'*Hyrcanie*, dans la *Parthie*, dans la *Carmanie*, et dans les autres contrées environnantes situées en-deçà de l'*Imaüs*, différens points lumineux d'où l'évangile tendait à se répandre plus loin. Ghilan, dans l'Hyrcanie, avait été désignée par le patriarche Timothée comme un siége métropolitain, destiné à répandre le christianisme chez les Gèles et les Daïlamites. Ce fut plus tard aussi le cas de la ville de Daïlam. Dans la province considérable du Taborestan Abulfeda ne nomme pas moins de quinze villes dans lesquelles le christianisme s'était établi. Dans la Parthie on trouve les évêchés de Hamadan, de Dainur et de Com. Mais maintenant l'étoile de la foi chrétienne a disparu aussi pour ces contrées, et ce n'est qu'au péril de sa vie qu'un messager de Christ peut les parcourir!

Si nous nous transportons sur la rive orientale de l'Oxus (Guihon) nous entrons dans une contrée nouvelle que l'ancienne géographie désigne sous le nom de *Mawar-al-Nahara*, c'est-à-dire le pays au-delà du fleuve, et qui comprenait la Sogdiane, le Turkestan et même, selon la géographie confuse de ces siècles, le Chataja, c'est-à-dire une partie des contrées qui passaient d'ailleurs pour appartenir à la Chine. Nous trouvons dans ces vastes plaines les grandes villes de Samarcande,

de Bochara, Phargana, Giand, Nachsciab, Cas, Tanchet, Casgar, et autres ; tout d'anciennes stations de missions. *Samarcande* et *Casgar* étaient des siéges métropolitains.

Quant à la *Chine*, on a vu avec détail comment l'évangile s'y était répandu de bonne heure, et comment il avait percé dans toutes les provinces de ce vaste empire. Nous insisterons ici d'autant moins sur ce sujet que nous allons le continuer immédiatement, en donnant l'histoire des missions de la Mongolie dans le treizième et le quatorzième siècle.

Tel était donc l'état des missions de l'Asie vers l'an 1200; mais nous marchons au-devant de grandes révolutions.

Avis pour la carte d'Asie.

Une partie des indications relatives à la Chine étant mal écrites sur cette carte, on doit les lire de la manière suivante :

Vers l'an 1000 l'église paraît décliner; et bientôt on en perd entièrement les traces, jusqu'à ce que, vers 1250, les rapports avec l'Occident se renouvellent. Dès-lors les Nestoriens et les catholiques romains travaillent à l'envi dans ce royaume, dans l'Inde et dans le centre. Vers 1300, un franciscain bâtit, à Pékin, un temple pourvu de 3 colonnes : il baptisa 6,000 habitans : il a un siége à côté de l'empereur, etc. Mais une révolution politique détruit presque entièrement, en 1368, les travaux des siècles précédens.

CHAPITRE XXXII.

LES NESTORIENS ET LES CATHOLIQUES ROMAINS DANS LA MONGOLIE (CENTRE DE L'ASIE ET CHINE) (1). (1200—1400).

On se rappellera les raisons qui nous ont engagés à continuer, dans ce chapitre, l'histoire des missions d'Asie jusqu'au quinzième siècle (p. 1): nous poursuivons donc notre récit. Ce sera, du reste, presque uniquement sur les vastes contrées de la Mongolie que devra pour le moment se porter notre attention.

Les Mongoles, que les Occidentaux désignent depuis le dixième siècle par l'épithète injurieuse de

(1) Sources. La plus ancienne de nos sources pour cette histoire, est la *Chronique syrienne* de Grégoire Abulfarage, surnommé Ben Arum, primat (ou maphrien) de l'église Jacobite en 1264. Son ouvrage porte le titre de *Historia orientalis* : la dernière édition latine est de Bruns (Leipsik 1789).

Presque à la même époque (1269) un Vénitien célèbre, *Marco Polo*, se rendit comme missionnaire en Perse et dans la Tartarie, d'où il revint en 1295. Il écrivit, en italien, sur les Mongoles de l'Asie centrale un écrit qui fut traduit en 1315 sous le titre : *De Regionibus orientalibus* (L. 3, 1671).

Un ouvrage encore plus estimable est l'*Historia orientalis* (ed. Mullerus

Tatares ou *Tartares*, forment une des races principales du genre humain, et couvrent, encore aujourd'hui, de leur immense population la plupart des contrées de l'Asie. Malgré les importans travaux des Nestoriens parmi eux ils restèrent presque entièrement inconnus à l'Occident jusqu'à l'époque où leurs conquêtes sous Gengiskan attirèrent tout-à-coup l'attention de l'Europe entière : on a vu ce qui en était.

Ce conquérant célèbre eut pour successeurs quatre de ses fils, à la tête desquels se trouva *Octaï*. L'un d'eux, *Zagataï*, qui régnait sur les contrées qui portent ce même nom (c'est à peu près la province de Mawar-al-Nahar) doit, selon Paul de Venise (l. 1, c. 39), avoir fait profession du christianisme, et élevé dans sa résidence de Samarcande un temple chrétien, qui reçut le nom de Saint-Jean. On peut juger du grand nombre de chrétiens nestoriens qui se trouvaient alors dans le centre de l'Asie par ces mots d'un moine dominicain, Philippe, qui écrivait en 1237 au pape Grégoire IX, en confondant dans son rapport ce qui regarde les Nestoriens et les Jacobites : « Je fis connaissance, à Jérusalem, du patriarche des Jacobites orientaux,

1771) de l'Arménien *Haïto*, qui fut envoyé en Orient au commencement du quatorzième siècle pour des négociations importantes, et qui rédigea une histoire des Tartares en arménien : elle fut traduite en latin en 1307 par *Falconi*.

Il faut encore citer ici *Assemani* (*Bibliotheca orientalis*, t. 3).

Peut-être, après tout, que le plus important ouvrage sur notre sujet est celui de Mosheim : *Historia Tartarorum*, Helmst., 1741.

On peut consulter encore, pour l'histoire civile des Mongoles, l'estimable *Geschichte der Ostmongolen*, de Schmidt (Pétersbourg 1829).

dont le diocèse embrasse la Chaldée, la Perse, la Médie et l'Arménie, et qui ne renferme pas moins de soixante-dix provinces, où demeurent des multitudes de chrétiens qui tous, sauf leurs prêtres, sont tributaires des Sarrasins » (1). — Lors même que nous supposerions quelque exagération dans les récits des dominicains et des franciscains de cette époque, il semble qu'ils sont nécessairement moins suspects quand ils parlent des succès d'une communion rivale. Nous devons d'ailleurs nous rappeler que tous les documens que nous avons sur le même sujet nous conduisent à un résultat semblable.

Le grand Khan *Oktaï* continua les conquêtes de son père. Une armée se jette sur le midi de la Chine; d'autres hordes envahissent l'occident de l'Asie, couvrent les pays du Caucase, et pénètrent en Russie, en dévastant tout sur leur chemin; Moscou est pris en 1233; et en un seul mois quatorze villes considérables sont ruinées. L'église grecque de la Russie semblait être arrivée à son dernier moment; et l'église même d'Occident tout entière trembla devant ce fléau. Le féroce Batou, chef principal de l'armée tartare, qu'il appelait *la Horde dorée*, neveu d'Oktaï, s'avance encore plus vers l'Occident et se jette (1240) sur la Hongrie, tandis que deux autres divisions de son armée ravagent la Moravie, la Pologne et la Silésie. Béla, roi de Hongrie, s'adresse dans sa frayeur à Frédéric II, empereur d'Allemagne, et au pape Grégoire IX. Ce dernier ne

(1) *Ekhard Script. ord. Prædic*, t. 1, p. 104.

répond que par des gémissemens sur les jugemens sévères que l'Éternel envoie sur son peuple, et promet pourtant au roi qu'il trouvera pleine sûreté sous la protection apostolique du saint siége (1). Cela n'empêcha pas que, précisément dans la même année, les Allemands ne subissent une sanglante défaite à Wahlstadt en Silésie : leur général même, le duc Henri II de Silésie, y perdit la vie; et la détresse eût peut-être dépassé toutes les craintes si des troubles intérieurs n'eussent forcé Oktaï à rappeler tout d'un coup son armée victorieuse. Il mourut peu après, en 1243 (2).

Tous les princes et les peuples tremblèrent à la vue de la défaite que venait de subir l'Europe : le clergé passait les jours et les nuits en prières dans les temples, qui ne se fermaient plus, et le peuple jeûnait sans cesse. Mais pendant ce même temps les deux chefs de la chrétienté d'Occident, l'empereur Fréderic et le pape, se faisaient la guerre avec un acharnement dont l'histoire présente peu d'exemples. Ce fut donc, d'une manière tout particulièrement sensible, le Seigneur seul qui délivra

(1) *Raynaldi Annal. eccles.*, l. 13, *ad annum* 1241.

(2) L'histoire de ces faits présente quelque confusion ; et il me semble que, contre sa coutume, Gibbon glisse un peu sur la difficulté ; mais il peint du reste ici, comme en beaucoup d'autres endroits, à grands traits. « Les innombrables escadrons de Batou parcoururent en moins de six » années quatre-vingt-dix degrés de longitude, ou le quart de la circon- » férence du globe » (t. 12, c. 64, p. 303). Ailleurs il fait observer le fait singulier (il dit *plaisant*) « que les ordres d'un Khan qui résidait sur les » confins de la Chine aient fait baisser le prix des harengs dans les marchés » de l'Angleterre » (p. 306), etc.

son peuple, en laissant, comme on vient de le voir, la division s'établir parmi ses ennemis.

Cependant il y eut chez les Mongoles un interrègne de quatre ans, au bout duquel le trône fut occupé par *Kaschouk*, fils d'Oktaï. Ce prince se mit à faire de nouveau d'immenses préparatifs de guerre pour se jeter sur l'Occident, qui de son côté se disposa, comme il le put, à la résistance. Le siége pontifical était occupé, depuis 1243, par le puissant Innocent IV, qui ébranlait toute l'Europe d'un seul mot, et qui faisait trembler les souverains sur leurs trônes : le grand prince de Halisch (dans la Russie rouge) Daniel Romanowitsch, crut avoir trouvé dans cet évêque l'homme capable de venir à son secours ; et il songea à le gagner en flattant son ambition. Il lui envoya, en 1244, une ambassade, pour lui insinuer qu'il désirait voir l'église grecque de Russie s'unir à la latine, et qu'il était prêt à marcher avec les Latins contre les Mongoles. Innocent IV écouta ses propositions avec d'autant plus de plaisir qu'il croyait avoir en même temps des raisons d'espérer la conversion du grand Khan à la communion romaine. Il envoya à ce dernier, dans deux directions différentes, deux ambassades; l'une confiée à Anselin, moine dominicain, l'autre à un franciscain, Jean de Carpini, homme fin et fort instruit. C'est probablement à cette époque qu'il faut rapporter le commencement des missions romaines dans la Mongolie.

Le premier arriva au bout d'un long et pénible voyage, avec sa suite brillante, dans le camp du

prince *Batou*, et lui parla avec orgueil. Le général mongole, irrité de ce ton, refusa de laisser l'ambassadeur arriver jusqu'à la cour du grand Khan, et Anselin revint à Rome après un voyage de trois ans, sans avoir rien effectué. Carpini s'y prit avec plus de sagesse. Parti de Massovie, en Pologne, il arriva heureusement auprès de Kaschouk même, qui le reçut avec bonté et à qui il présenta une lettre du pape. Le prêtre romain faisait au prince mongole, sur le ton de la charité, des reproches pour les maux qu'il faisait endurer dans ses propres états à la multitude de ses sujets chrétiens; et il l'exhortait à se repentir, et à recevoir l'instruction des prédicateurs savans et pieux qui venaient se présenter à lui. Plusieurs hommes considérés de la cour parurent appuyer les instances du député de Rome: mais ce fut en vain; et Kaschouk continua ses préparatifs de guerre. Cependant la mort le surprit, déjà en 1249.

Il eut pour successeur son cousin *Mankou* (Mandschou), sous lequel on put concevoir de meilleures espérances pour la conversion des Mongoles. Un roi d'Arménie, Haïto Ier, à qui il importait tout particulièrement d'entretenir des rapports de bon voisinage avec le grand Khan, se rendit lui-même à la cour du Tartare, qui le reçut avec bonté. Il se fit accompagner de son cousin *Haïto*, celui que nous avons nommé parmi les auteurs dont nous tirons notre histoire : cet écrivain raconte que, sur les instances du prince d'Arménie, le grand Khan s'était décidé à recevoir le baptême chrétien, lui et sa famille ; et qu'il avait sur-

tout été conduit à cette résolution par sa mère, qui avait déjà été baptisée précédemment. Haïto ajoute encore que quelques-uns des princes les plus considérés de la cour embrassèrent le christianisme avec leur monarque.

Lorsque S[t] Louis, roi de France, qui se trouvait alors dans l'île de Chypre après une croisade contre les Sarrasins, eut appris cette grande nouvelle de la conversion du souverain des Tartares, il députa aussitôt en Mongolie le franciscain Rubruquis, accompagné de quelques collègues, pour aller s'informer plus exactement de cet événement si grave. Rubruquis publia plus tard son voyage (1). Si on ne s'appuyait que sur cet ouvrage on serait tenté de croire que le prince mongole et ses courtisans auraient joué dans toute cette affaire un rôle hypocrite; car Rubruquis dit qu'il ne trouva rien de toutes les choses dont le bruit s'était répandu. Cependant, comme il est certain que l'un au moins des courtisans, Sartachus, envoya un message spécial au pape Innocent, en lui notifiant son baptême, cette circonstance porte Mosheim à ajouter foi au rapport de Haïto qui parle comme témoin oculaire, et à recevoir tout l'événement comme réel. Et en effet toute la suite de l'histoire montre au moins que Mankou traita les nombreux chrétiens répandus dans ses états avec beaucoup plus de douceur que ne l'avaient fait ses ancêtres : ce fut tout particulièrement le cas envers les Nestoriens.

(1) V. *Recueil des voyages en Asie*, par Bergeron, t. 1.

Cette dernière circonstance s'explique aisément : car si le monarque mongole avait conçu quelque estime pour le christianisme il ne devait pas lui être difficile cependant de pénétrer les desseins ambitieux et impurs des papes de Rome : et les églises d'Orient, toutes ensembles, devaient naturellement se sentir indisposées envers ces troupes de moines dominicains et franciscains qui pullulaient alors dans la Mongolie, et qui venaient troubler sans nécessité l'action paisible des missionnaires précédens.

Mankou fut remplacé, en 1259, par *Koblaï*, qui acheva les brillantes conquêtes de ses prédécesseurs dans la Chine. Mais on conçoit qu'un empire d'une aussi énorme étendue, puisqu'il dépassa encore en grandeur celui de Gengiskan, ne pouvait se maintenir long-temps dans son intégrité. Il se divisa effectivement, du vivant même de Koblaï, en quatre états distincts : le royaume le plus occidental prit le nom de *Kaptschak*, et fut gouverné par *Hallacou*, frère du grand Khan, qui se montra favorable aux chrétiens de ses états et leur confia souvent des charges importantes. Ces circonstances encouragèrent la cour de Rome à faire quelques démarches auprès de lui : on a une lettre que le pape lui adressa, et dans laquelle il lui annonçait qu'un certain Jean s'était présenté à Rome, se disant son député, et assurant le pape qu'il demandait, lui, Hallacou, le baptême et l'envoi d'un ecclésiastique de considération. Mais il semblerait que ceci n'était qu'une intrigue mesquine de la cour de Rome qui cherchait un prétexte pour entamer de nouvelles

négociations : car l'histoire ne rapporte rien sur les suites de cette affaire.

Au bout de peu de temps Hallacou fut remplacé par son fils *Abaca*, qui donnait d'autant plus d'espérance qu'il épousa une personne de la famille de l'empereur grec. Il se mit effectivement en rapport avec le pape Clément IV, à qui il envoya une députation; mais évidemment son but unique en cela était d'exciter les princes d'Occident à une nouvelle croisade contre les Sarrasins, dont le voisinage l'inquiétait. Dans sa réponse le pape se plaignit d'abord de ce que le prince avait écrit en langue mongole, au lieu du latin dont on s'était servi jusqu'alors dans cette sorte de correspondance; mais il exprime en même temps sa joie, sans doute très-prématurée, sur ce que Dieu avait ouvert les yeux au prince...... « Voyez, ajoute le pape! Les rois de France et de Navarre se préparent déjà, avec la multitude de leurs nobles et une immense armée, à marcher contre les ennemis de la foi chrétienne, et à aller dresser l'étendard de la croix sur le tombeau des infidèles! Persévérez donc, grand prince, dans votre projet salutaire, etc..... »

Cependant ce n'étaient encore que des paroles; et le prince mongole ne cessait de demander des secours effectifs contre les Sarrasins. Pour gagner d'autant mieux la faveur du saint siége, il fit savoir au pape Jean XXI, par une ambassade spéciale, que son puissant oncle le grand Khan Koblaï, chef des Mongoles orientaux, qui avait déjà reçu le baptême, demandait qu'on lui envoyât de nombreux missionnaires pour instruire et baptiser tout

son peuple. Jean ne put s'occuper de cette affaire, parce qu'il mourut déjà en 1277, mais son successeur, Nicolas III, en ressaisit le fil, et envoya effectivement chez les Mongoles des deux grands royaumes d'occident et d'orient un certain nombre de moines, munis de recommandations instantes pour les deux princes. C'est parmi eux qu'était ce *Marco Polo*, alors âgé seulement de dix-huit ans, qui nous a donné le premier rapport authentique que nous possédions sur les missions de l'Orient vers cette époque. La division de missionnaires à laquelle il appartenait se rendit en Chine, où nous le retrouverons plus tard (1).

Dans l'un de ces écrits, le pape, après avoir énuméré toutes les doctrines principales du christianisme et de l'église romaine, ajoute : « C'est là avant tout le but de nos évangélistes; ils cherchent le salut de l'ame de chacun. C'est là aussi le but après lequel soupire le Remplaçant de Jésus-Christ, selon l'exemple du Sauveur qui fut attaché à la croix! Ceux qui marchent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort doivent trouver ce salut, que les promesses de Dieu leur permettent d'espérer. L'église-mère de Rome s'est réjouie d'une grande joie lorsque ton neveu Abaca, le célèbre monarque des Tatares orientaux (2), nous a appris de toi que tu avais résolu depuis long-temps de quitter les

(1) *Raynaldi*, *Annal. eccles.*, t. 14, p. 282.

(2) Ils étaient orientaux par rapport au pape : mais on vient de voir qu'il s'agit des plus occidentaux d'entre les Mongoles (p. 121).

sentiers de l'erreur, et de te joindre par le baptême au peuple des croyans, etc. »

L'histoire ne raconte pas ce qu'ont fait ces missionnaires : mais la demande qui fut bientôt après adressée au pape, qu'il voulût bien pourvoir ces peuples d'un évêque, semble indiquer que les missionnaires ne travaillèrent pas en vain. Nicolas III envoya effectivement en ces lieux, en qualité d'évêque et de légat un certain Philippe; mais on ignore le détail de ses travaux.

Après tout, les succès des Latins dans ces contrées apparaissaient encore bien faibles à côté de ceux des Nestoriens : Marco Polo lui-même est obligé d'en convenir (1). D'ailleurs nous avons là-dessus des documens positifs des Nestoriens de cette époque, d'après lesquels leur église continuait d'avoir, comme depuis long-temps, un temple métropolitain à *Cambalu* (Péking) (2), résidence de l'empereur Koblaï, tandis que les Latins n'avaient encore rien de pareil.

Le métropolitain de Chine mourut justement à cette époque (1278); il avait d'avance nommé à sa place un certain Denha; mais cet évêque perdit la vie en chemin, et fut remplacé par un nommé Jaballaha, qui travailla pendant assez long-temps dans la Chine avec activité.

Vers ce même temps (1282) Abaka, roi du Kaptschak, mourut empoisonné, et fut remplacé par son frère *Tangador* qui fut d'abord favorable aux chrétiens, mais qui au bout de peu de temps

(1) *De Reg. or.*, c. 1, p. 13. (2) Ou *Chundan* (p. 65, 68 et 77).

devint leur persécuteur. Il avait été baptisé dans sa jeunesse; et lorsqu'il parvint au gouvernement, il confirma le maphrien (patriarche) de l'église nestorienne, dans sa dignité, et fit bâtir en Assyrie et en Mésopotamie plusieurs églises, dont il exempta les possessions de toute charge civile. Mais tout d'un coup il se déclara pour les Mahométans : il fit alliance avec le sultan d'Égypte, et mit tout en œuvre pour détruire le nom chrétien dans ses vastes états : les églises y furent renversées et les prêtres punis de mort. Cette conduite excita une irritation générale chez le peuple, dont une bonne partie professait déjà la foi chrétienne, vers laquelle inclinaient peut-être un plus grand nombre encore. Argon, fils d'Abaka, profite de cette fermentation pour se soulever contre son oncle : Tangador périt dans une bataille, et *Argon* monte sur le trône en 1284. Il paraît qu'il était sincèrement attaché à la foi chrétienne; car il mit les plus grands soins à bander les plaies que son prédécesseur avait faites à l'église : il releva les temples, reforma les troupeaux dispersés, et en vint même à s'occuper du projet d'arracher la Terre sainte aux Sarrasins. Il fit, dans ce dessein, une alliance avec les rois chrétiens de la Géorgie et de l'Arménie, et envoya, en 1285, une députation au pape pour lui annoncer sa conversion et pour l'exciter à une croisade contre les Sarrasins. Mais les troubles de l'Europe étaient alors si grands que la chose traîna en longueur et n'eut aucune suite.

Cependant Argon ne se découragea pas. En 1288 il envoie au pape Nicolas IV une nouvelle ambas-

sade, pour lui dépeindre l'état florissant du christianisme dans la Tartarie, lui demander de nouveau des missionnaires, et l'exciter encore une fois à une croisade contre les Sarrasins. Il paraît qu'il n'exagérait pas en décrivant l'état de l'église de la Tartarie comme florissant, et qu'en ces jours les missionnaires y jouissaient véritablement de grands succès : l'évangile s'y prêchait dans les cabanes du pauvre et dans le palais de l'empereur. Seulement ce dernier différait toujours de se faire baptiser jusqu'après la campagne projetée contre les Sarrasins.

C'étaient surtout des Franciscains qui parcouraient alors ces contrées. Il s'en était établi à la cour d'Argon un grand nombre, parmi lesquels on remarque particulièrement *Jean de Monte Corvino*, homme pieux, savant et plein d'une fidèle activité. On pensera aisément que les Nestoriens de leur côté redoublaient de zèle pour rivaliser avec les Franciscains : et pour le moment l'évangile semblait ne tirer que du profit de cette concurrence. Nicolas IV en particulier était rempli de joie; et on a encore plusieurs lettres de lui où il exhortait Argon et ses deux femmes à montrer un zèle croissant, à protéger spécialement les évangélistes qui leur étaient envoyés de Rome, et à leur aider à bâtir des églises par tout le pays.

Avant qu'il fût peu, toutes ces nouvelles réjouissantes furent confirmées au pape par plusieurs missionnaires qui revenaient d'Orient après y avoir travaillé une dixaine d'années, et qui racontèrent en détail tout ce qu'on vient de dire, et en particulier les travaux actifs de Jean de Monte Corvino.

Cet homme, qui tire son surnom d'une petite ville d'Apulie, s'était consacré au service de l'église dans les couvens de l'Italie, dès sa première jeunesse; il paraît qu'il fut réellement un des missionnaires les plus pieux et les plus instruits de ces jours. Le pape jugea nécessaire de le rappeler momentanément à Rome pour recevoir de sa bouche même les détails nécessaires sur l'état de la Mongolie; puis il le renvoya dans la Tartarie, muni de lettres de recommandation. Il écrivait entre autres à Argon : « Notre cher fils Jean nous a raconté l'amour qui vous anime pour nous et pour l'église romaine, et comment vous accordez aussi votre bienveillance aux autres églises des chrétiens. Nous vous recommandons de continuer à travailler à la conversion de vos sujets, afin qu'ils soient conduits à cette foi qui efface tous les péchés, qui perce de ses rayons les nuages de l'erreur, qui forme la base de toutes les vertus; à cette étoile brillante qui éclaire cette vie, et que suivra le jour de la gloire éternelle. C'est pourquoi nous voudrions aussi prier votre Grandeur royale de penser à l'instabilité de la vie humaine, et de ne plus différer, pour la gloire de Dieu et pour votre propre salut, de recevoir le saint baptême, etc...... »

Dans une seconde lettre le pape faisait connaître à Argon qu'Édouard, roi d'Angleterre, avait rassemblé une puissante armée de croisés pour chasser les Sarrasins de la Terre sainte; et il exhorte instamment le prince mongole de se joindre à cette entreprise, et pour cela de se faire auparavant baptiser par les prêtres latins. Il lui rappelle que son fils

Nicolas l'a devancé dans la conversion publique au christianisme, que ses deux femmes avaient pareillement reçu cette bénédiction, etc. (1).

En partant de Rome Jean de Monte Corvino avait reçu de Nicolas IV l'ordre de se rendre, avec quelques-uns de ses collaborateurs, non plus chez Argon, mais dans la Mongolie orientale, pour y répandre l'évangile chez les Mahométans et les païens; et il était muni à cet effet d'une lettre de recommandation pour le grand Khan *Koblaï* à Péking. Le pape encourageait ce monarque, comme celui du Kaptschak, à se déclarer ouvertement pour la cause de l'évangile. «.... Nous nous réjouissons au Seigneur, et nous vous rendons grâce du fond du cœur de ce que vous vous appliquez à étendre les limites de l'église chrétienne dans vos empires. Nous avons appris avec joie par les ambassadeurs d'Argon, roi des Tartares, comment vous vous êtes soumis sincèrement, vous et votre peuple, à notre saint siége, et que vous désirez que l'église romaine vous envoie des missionnaires; c'est pourquoi nous avons donné ordre à notre cher fils Jean de se rendre auprès de vous, avec un certain nombre de prédicateurs de son ordre, etc..... »

Mais achevons ce qui concerne la Mongolie occidentale.

Malheureusement les heureux temps que nous venons de décrire ne durèrent que peu. Argon mourut en 1291; et comme on n'avait appuyé la mission mongole que sur le bras des princes, l'œu-

(1) *Reynaldi*, *Annal.*, t. 14, p. 441.

vre devait crouler aussitôt qu'un prince animé de dispositions hostiles remonterait sur le trône. C'est ce qui arriva. Aussi long-temps qu'Argon avait régné, il avait réussi à tenir en bride les Mahométans de ses états : mais il les craignait trop pour pouvoir, sur le moment du moins, se déclarer publiquement par le baptême; il ne voulait se soumettre à cette cérémonie que dans le temple de Jérusalem, et après s'être couvert de gloire; c'est pourquoi il n'avait cessé de provoquer une croisade contre les puissances mahométanes. Tout semblait prêt enfin pour l'union de ses efforts avec ceux d'Édouard, lorsque la mort vint mettre un terme à tous ses projets, et arrêter en même temps toute l'œuvre des missions dans ces contrées : car dès ce moment princes et peuples de la Mongolie occidentale et orientale vont incliner vers l'union avec les Sarrasins. — Depuis deux cents ans que les croisades avaient commencé contre les puissances mahométanes, comme on le verra dans l'histoire de l'Occident, les princes mongoles avaient hésité entre la chrétienté et la puissance musulmane, qui devenait toujours plus menaçante pour eux; mais lorsqu'ils virent triompher cette dernière ils se déclarèrent d'autant plus aisément pour elle que le Mahométisme s'était répandu depuis long-temps dans leurs propres états.

Argon eut pour successeur son frère *Kareïtou*, homme débauché et cruel, qui fut assassiné en 1295 et remplacé par *Baïdou*, petit-fils de Halakou. Tous les historiens dépeignent ce dernier comme un prince humain et juste, qui rendit aux chrétiens

de ses états la liberté religieuse, et qui était disposé à faire beaucoup plus encore; mais la crainte des partisans toujours plus nombreux de l'Islam l'empêcha de se déclarer davantage.

Et cette crainte n'était que trop fondée : car son seul penchant pour le parti chrétien excita chez son peuple une conjuration qui lui enleva le trône et la vie. Les Mahométans se donnèrent alors pour chef un fils d'Argon, *Gasanou*, gouverneur de la province de Corazo; mais ils ne l'élurent pour roi que sous la condition qu'il se déclarerait publiquement pour le mahométisme, et qu'il l'établirait comme religion de l'état. Gasanou accepta : il monta sur le trône en 1296; et aussitôt on vit éclater une persécution furieuse contre l'église de Christ : les temples furent rasés, et une foule de chrétiens, et surtout de prêtres, perdirent la vie sous les mains des Mahométans, à Arbèle, à Tauris, à Mosul, à Bagdad et dans d'autres villes encore : cet orage dura deux ans. — Heureusement la division des ennemis vint au secours des chrétiens. Un chef mahométan, celui même qui avait le plus contribué à porter Gasanou sur le trône, se révolta contre lui; mais il fut battu; et avec lui périt le plus violent instigateur de la persécution. En même temps Gasanou, effrayé par la crise qui l'avait menacé, commença à montrer aux chrétiens plus de bienveillance; et le pape Boniface VIII profita de cette heureuse révolution (1298) pour envoyer de nouveau en Tartarie une multitude de franciscains et de dominicains, auxquels il donna les pleins pouvoirs les plus étendus pour qu'ils répandissent le

culte latin par tout l'Orient. Mais l'histoire n'a pas conservé de détail sur leurs travaux.

Maintenant laissons pour un moment la Mongolie occidentale, pour voir ce qui se passait plus à l'orient, en Chine.

Koblaï, monarque de la Mongolie orientale (p. 121), mourut, en 1302, après avoir gouverné son vaste empire et tous ses peuples avec sagesse et dans une longue paix. Marco Polo qui résida long-temps à sa cour, où il jouit de sa faveur, parle longuement de la puissance et de l'éclat de cette cour à laquelle s'étaient entassées toutes les richesses de l'Asie. Haïto prétend même que ce monarque avait embrassé le christianisme; et quelques-uns des documens qu'on possède à ce sujet sembleraient l'indiquer : mais ce qui repousse cependant absolument cette supposition, c'est que Marco Polo lui-même ne dit rien de semblable; il convient seulement que l'empereur favorisa dans son royaume la religion des chrétiens.

On a vu comment ce dernier avait été envoyé dans ces contrées sur la demande même de Koblaï, vers 1280 (p. 123), et que Monte Corvino était parti en 1288 pour la même destination; ce sera ici le lieu de donner un peu plus de détails sur l'intéressante mission de ce dernier.

Il passa par l'Inde, et arriva, après un voyage de quelques années, heureusement à la résidence du grand Khan à Péking : nous le laisserons parler lui-même dans une lettre qu'il écrivait plusieurs années après, à ses amis d'Europe.

« Je ne partis de Tauris, la ville des *Perses*, qu'en

1291 ; et je me rendis dans l'*Inde* auprès des églises du saint apôtre Thomas où je m'arrêtai un an, et où je baptisai en différens endroits une centaine de convertis. C'est là que mourut mon compagnon de voyage que j'ai enterré moi-même. Je continuai ensuite mon voyage pour *Chataïa*, le royaume de l'empereur tartare qu'on appelle le grand Khan ; je lui remis la lettre du pape, et l'invitai à la participation à la foi de notre Seigneur Jésus-Christ. Ce prince est trop attaché à son ancienne idolâtrie ; mais cependant il fait beaucoup de bien aux chrétiens de ses états. Il y a déjà deux ans que je suis à sa cour..... Les Nestoriens de ce pays portent, il est vrai, le nom de chrétiens ; mais ils sont bien éloignés de la vraie foi chrétienne (1) : ils sont en si grand nombre dans cet empire, qu'ils n'accordent à personne de se joindre à une autre église chrétienne qu'à la leur. Ils commencèrent donc à me persécuter de la manière la plus cruelle, en me signalant comme un imposteur, qui tramait la trahison du pays. Cette persécution dura environ cinq ans, pendant lesquels je fus souvent amené devant les tribunaux et exposé à la mort. L'empereur apprit enfin à connaître mon innocence, et chassa du pays ces méchans prêtres nestoriens, avec leurs femmes et leurs enfans. Alors je parcourus seul le royaume pendant onze années, jusqu'à ce qu'enfin je vis arriver le frère Arnold, Allemand de la province de Cologne, qui est auprès de moi depuis deux

(1) On se souvient que c'est un catholique romain qui parle.

ans. J'ai maintenant bâti à *Cambaliech* (Cambalou, Péking) grande résidence de l'empereur, un temple qui a trois cloches. J'ai baptisé depuis ce temps environ 6,000 habitans; et j'en aurais tout aussi bien gagné 30,000 à la communion de l'église romaine si la persécution des Nestoriens ne m'eût entravé. Cependant il vient encore bien du monde qui me demande le baptême. J'ai aussi baptisé 150 jeunes garçons païens : je les ai instruits selon nos usages dans les langues latine et grecque ; et j'ai composé pour eux quelques bréviaires et un livre de cantiques ; de sorte que ces jeunes garçons chantent maintenant à l'autel pendant le culte : leur chant fait grand plaisir à l'empereur. J'ai aussi commencé un service avec les enfans et les nourrissons (1) ; et nous chantons maintenant à la louange du Seigneur.... Un certain prince de ces contrées, nommé Georges, de la famille du grand roi qu'on appelait dans l'Inde le prêtre Jean (c. 31, p. 93, etc.), et qui avait appartenu jusqu'à présent à la secte des Nestoriens, s'est attaché à moi depuis que je suis ici, s'est fait moine franciscain, et me sert maintenant dans le culte, vêtu de ses habillemens royaux. Les Nestoriens l'ont accusé d'apostasie; car il a amené une grande partie de son peuple à la vraie foi catholique et a bâti un beau temple, qu'il a appelé le temple romain. Mais ce prince Georges est mort il y a six ans; et ses frères, qui sont attachés à l'erreur des Nestoriens, ont ramené tous les nouveaux convertis à cette secte. Comme j'étais seul, et ne pou-

(1) On sait que Zinzendorf avait établi une chose toute semblable. Voilà une de ces *supériorités* dont parle la préface de cet ouvrage.

vais abandonner la cour du grand Khan, je n'ai pu aller au secours de cette église, qui est à vingt journées d'ici. Si j'eusse eu seulement deux ou trois collaborateurs, je suis sûr que l'empereur lui-même se serait décidé à recevoir le baptême. Je prie donc qu'on m'en envoie : *mais que ce soient des hommes qui se présentent comme des modèles, et qui ne cherchent pas leur propre gloire*. La route qui traverse le pays des Tartares occidentaux est beaucoup plus courte et plus sûre; de sorte que les missionnaires pourraient, étant accompagnés, la faire dans l'espace de six mois, tandis que le voyage par mer est beaucoup plus long et plus dangereux...... Il y a déjà douze ans que je n'ai reçu aucune nouvelle de la cour de Rome, des frères de mon ordre, ni de l'état de l'Occident. Un médecin lombard qui vint ici il y a deux ans a répandu dans ce pays, sur la cour de Rome et sur notre ordre, beaucoup de calomnies; je désire donc beaucoup apprendre la vérité. Je prie les frères de m'envoyer quelques exemplaires des livres ecclésiastiques et des saintes légendes; car je n'ai avec moi qu'un petit bréviaire..... Je me fais déjà vieux; et ce n'est pas même l'âge, autant que les peines et les travaux, qui m'ont fait blanchir. Je possède maintenant parfaitement la langue des Tartares, dans laquelle j'ai déjà traduit tout le Nouveau Testament et le livre des Psaumes : j'ai une copie très-bien écrite de cette traduction, et j'ai commencé à faire des lectures publiques de cette sainte loi de Christ devant le peuple » (1).

(1) *L. Waddingi, Annal. Minor.*, t. 6, p. 69.

Peu de temps après avoir écrit cette lettre, Jean de Monte Corvino en adressa une seconde au général des franciscains. « En cette année, lui dit-il (en 1305), j'ai bâti devant le palais du grand Khan, et à un jet de pierre de distance, une nouvelle maison de missions. Un négociant chrétien, Pierre de Lucalanco qui est auprès de moi, a acheté le terrain et me l'a donné pour la gloire de Dieu. On ne pouvait trouver dans tout l'empire mongole un plus bel emplacement pour la construction d'une église catholique : la place est entourée d'une muraille; et elle renferme une maison de prières, avec quelques autres habitations qui peuvent contenir environ deux cents personnes. Je pense bâtir là un beau temple quand l'hiver sera passé. Les gens s'étonnent au-delà de toute idée en voyant ce nouvel emplacement, et la grande croix rouge dont il est surmonté, et notre culte dans notre maison de prières. Cette circonstance remarquable a excité dans toute la contrée une sensation générale, et agira salutairement par la grâce de Dieu. La seconde église est à deux lieues d'ici ; et j'ai distribué entre ces deux églises les jeunes gens qui m'assistent au culte. Je vais faire tour-à-tour le service de l'une à l'autre..... L'empire du grand Khan est incontestablement le plus grand qu'il y ait dans ce monde..... Il m'est permis, en ma qualité de légat du pape, de me présenter en tout temps à la cour et de m'asseoir à côté de l'empereur, qui m'honore plus que tous les autres prélats des autres communions, et qui désire beaucoup qu'il lui vienne d'Occident de nouveaux missionnaires. Il y a dans ces contrées

beaucoup d'espèces différentes d'idolâtries païennes, et beaucoup de sectes de prêtres, qui mènent une vie encore beaucoup plus sévère que nos moines d'Occident. Il y aurait aussi beaucoup à faire dans l'Inde pour la propagation de la foi chrétienne; mais il faut envoyer ici des hommes d'un caractère ferme qui sachent résister aux tentations de la chair..... Ces pays sont extrêmement beaux, pleins d'épices et de pierres précieuses, mais il ne s'y trouve pas beaucoup des fruits qu'on rencontre chez nous. Les habitans sont nus, à cause de la grande chaleur, et n'ont pas besoin de nos tailleurs ni de nos cordonniers, parce qu'il fait toujours l'été et jamais l'hiver..... J'ai baptisé dernièrement plus de cent indigènes, etc. »

Encouragé par ces lettres, Clément V envoya (1305 à 1314) sept moines franciscains dans la Mongolie orientale. Pour donner à leur établissement religieux plus de fermeté, Jean de Monte Corvino fut nommé archevêque de Kambalu; et plusieurs des moines qui lui furent envoyés reçurent la dignité d'évêques suffragans, et les pleins pouvoirs apostoliques nécessaires pour s'acquitter de toutes les fonctions ecclésiastiques en Orient. Le pape envoya de plus à Jean un diplôme spécial d'après lequel toutes les églises romaines de l'Asie devaient lui être soumises, sous la seule condition qu'il resterait soumis, lui-même et chacun de ses successeurs, au siége de Rome, et qu'il recevrait le pallium d'archevêque de la part du pape. Le pape envoya en même temps par ses missionnaires une lettre adressée au grand Khan de cette époque,

Jessun Timur, à qui il recommandait d'écouter les missionnaires et de favoriser la propagation de l'évangile dans ses états.

Ces missions avaient si peu les facilités de nos jours que plusieurs des évangélistes moururent en route : l'un d'eux retourna en Italie; et il n'y en eut que trois qui purent trouver leur chemin pour atteindre la Mongolie orientale : Gérard, Pérégrin et André de Perusio. La cour de Rome envoya en 1312 un renfort de trois autres missionnaires; et peu d'années après, le pape fit rédiger par Aegidius, savant romain, quelques écrits chrétiens en langue mongole, qu'il envoya aux chrétiens de ces contrées. Une riche dame arménienne fit alors bâtir à ses frais un temple dans la ville de Kaydon (Sayton ?) dont Gérard fut l'évêque. Il fut ensuite remplacé, en 1322, par son collègue André.

Jean de M. C., l'archevêque de Kambalu, mourut en 1332, après avoir travaillé quarante-quatre ans avec bénédiction à la propagation de l'église chrétienne dans la Mongolie : le pape Jean XXII lui nomma pour successeur un franciscain nommé *Nicolas*, qu'il envoya en Tartarie avec vingt-six aides missionnaires du même ordre, qu'il pourvut de toutes sortes de lettres de recommandation pour les divers souverains de cet immense empire. On voit par ces lettres qu'aucun de ces souverains n'avait encore été baptisé; mais il paraît que plusieurs étaient réellement bien disposés pour l'œuvre des franciscains; car le pape les en loue longuement. Cependant l'histoire ne dit pas ce que devint le nouvel archevêque; et certaines lettres

qu'envoyèrent plus tard quelques princes tartares à Benoit XII se plaignent vivement de ce que le siége archiépiscopal restait si long-temps vacant. Le grand Khan lui-même envoya à ce sujet une ambassade au pape pour l'engager à presser cette affaire; et plusieurs princes mongoles qui avaient reçu le baptême saisirent cette occasion pour témoigner à cet évêque toute leur vénération : « Nous saluons le saint Père en nous prosternant en terre : nous lui baisons les pieds, et nous le prions qu'il ne nous oublie jamais dans ses prières. Nous voulons faire connaître à votre sainteté que nous avons été instruits dans la foi catholique par votre envoyé Jean, cet homme vaillant, saint et actif. Il y a huit ans qu'il est mort; et depuis lors nous sommes sans conducteur spirituel et sans consolation, quoique nous ayons appris que vous nous avez envoyé un autre conducteur : mais il n'est pas encore arrivé. C'est pourquoi nous prions votre sainteté de nous envoyer un homme sage et bon qui prenne soin de nos ames; et qu'il vienne bientôt, parce que le troupeau des Mongoles est sans pasteur. Nous vous prions aussi de répondre avec bonté à l'empereur notre maître, qui désire ardemment qu'il s'ouvre entre vous et lui une route sûre et commode, afin que, pour le maintien de l'union, vos messagers puissent arriver facilement chez lui, et les siens chez vous. »

Il paraît qu'à cette époque le nombre des chrétiens était déjà très-grand dans la Chine, même dans les contrées méridionales de cet empire; et que le monarque, de même qu'un grand nombre

de ses courtisans, les favorisait en plusieurs manières. Les franciscains avaient pareillement rassemblé une église considérable et bâti plusieurs temples dans le Nord et dans la Tartarie centrale, en particulier à Ourmouleg (entre Ourga et le lac Baïkal) : et tous les jours le pape avait plus de raisons d'espérer que l'église d'Occident allait régner sur l'Orient. Il envoya dans ces contrées une nouvelle troupe d'évangélistes, qui n'arrivèrent à la résidence de l'empereur qu'en 1342 : ce monarque les reçut avec une grande bonté et les logea dans son propre palais, afin de pouvoir les seconder en tous temps d'une manière plus efficace : un nouvel édit impérial confirma encore la liberté qui était donnée aux missionnaires de prêcher l'évangile sans aucun empêchement dans toutes les parties du royaume, et on vit chaque année se former de nouvelles églises par tout le pays.

L'histoire mentionne, encore en 1353, une nouvelle ambassade de l'empereur mongole au pape, par laquelle ce souverain se déclare soumis au saint siége, lui et tous ses sujets, et demande de nouveaux prédicateurs. On en envoya effectivement une nouvelle troupe; mais il éclata en Chine une violente révolution qui renversa en peu d'années la puissante dynastie des Mongoles, et qui y détruisit presque entièrement tous les travaux précédens de l'église chrétienne; il importe de dire quelques mots d'un événement qui réagit si puissamment sur l'église.

En obéissant aux Mongoles, le peuple chinois portait depuis long-temps un joug étranger; il en

frémissait; et le fils d'un pauvre journalier de la province de Kiaeng-nan, *Tschu-yuen-Tschang*, devint l'instrument de son émancipation. Il se mit à la tête des mécontens; il remporta victoire sur victoire; les troupes mongoles furent repoussées de toutes parts; et bientôt (1368) toutes les provinces s'accordèrent à le proclamer ou à le reconnaître comme leur monarque légitime. Les Mongoles et leur grand Khan furent chassés de l'empire; et les chrétiens, qui avaient été protégés par cette race, partagèrent le même sort: l'église fut abandonnée en un instant: et depuis ce moment jusqu'au milieu du seizième siècle on perd soudain toute trace de l'œuvre des missionnaires romains dans la Chine; l'église semble avoir reçu alors un coup dont il lui sera difficile de relever. Il est vrai que le pape Urbain V, à qui cette catastrophe resta inconnue pour assez long-temps, envoya encore en 1370 un certain nombre de missionnaires dans la Mongolie orientale, et qu'il nomma à l'archevèché de Kambalu un célèbre franciscain, docteur de théologie à Paris, nommé Guillaume. Mais on ne sait rien du tout sur le sort de cette dernière mission; et les portes du monde tartare vont rester fermées devant nos yeux pendant près de deux cents ans.

Cependant nous avons dépassé l'époque où nous avions laissé l'histoire des missions de la Mongolie occidentale; et nous y revenons. *Gasanou* mourut en 1303, et fut suivi de *Chodabenda*, qui se montra d'abord disposé favorablement envers les chrétiens. Sa mère, chrétienne déclarée, l'avait fait baptiser

et lui avait inspiré de bonne heure du respect pour l'évangile : mais plus tard il se déclara pour les Mahométans, et il fut suivi en cela par ses principaux courtisans. Dès-lors, et pendant les quatorze ans que dura encore son règne, il se montra l'ennemi des chrétiens, moins sans doute par aversion pour la foi que par complaisance pour ses puissans voisins, les califes mahométans, dont le pouvoir devenait toujours plus menaçant. La preuve en est une tentative qu'il avait d'abord faite auprès du pape pour l'exciter à une croisade contre les Sarrasins, en lui promettant sa coopération. Le pape lui avait répondu de son côté avec beaucoup d'affection, et lui avait promis d'arriver bientôt à la tête de 100,000 cavaliers. Mais ces deux hommes s'étaient trompés l'un l'autre. Chodabenda mourut en 1317, en laissant son royaume plein d'élémens de discorde et des apparences les plus menaçantes pour l'église chrétienne, qui ne tardèrent pas à se réaliser. Chodabenda ne laissait qu'un fils mineur, *Abu-Saïd.* L'un de ses proches parens, *Usbek*, gouverneur d'une des provinces du royaume, et zélé mahométan, le renversa du trône, et sut tellement s'attirer le respect du peuple, qu'il changea le nom même de la nation, celui de Kaptschakes (p. 121) contre le sien propre, que porte encore aujourd'hui l'une des tribus mongoles les plus puissantes de l'Asie; et aussitôt les chrétiens de ses états furent persécutés. Mais non content de cela, Usbek marcha contre les Russes ses voisins. Michel, grand prince de Moscow, se rendit à Saraï, ou Bosna Seria en Bosnie (V. carte d'*Europe*, Dalmatie), résidence

d'Usbek, pour implorer la paix; mais il fut cruellement assassiné, et des milliers de Russes emmenés en esclavage. Avec tout cela, le rusé Tatare sut tromper le pape par des paroles flatteuses, et l'engager à une croisade contre les Sarrasins. Il alla même jusqu'à demander à Benoit XXII de lui envoyer des missionnaires, qu'il accueillit et favorisa effectivement dans ses états : la ville de *Sultanie* en Perse fut érigée en archevêché, et le poste occupé par un dominicain, auquel on associa six évêques suffragans : la ville de *Caffa* aussi, en Crimée, qui appartenait au territoire d'Usbek, reçut un évêque, chargé de conduire l'œuvre des missions de ces contrées. Il est vrai que les Gênois qui s'emparèrent de la ville le renvoyèrent, et qu'il revint à Rome sans avoir rien fait.

Usbek mourut en 1343; et dès-lors commencèrent pour l'empire mongole une suite de guerres civiles, en même temps qu'une lutte sanglante de cette même puissance contre les Russes. Ceux-ci rassemblèrent de leur côté leurs dernières forces pour détruire la puissance des Tartares : mais nous sortirions de notre sujet en entrant dans ces détails qui ne concernent plus l'histoire des missions : nous les laissons donc à l'histoire profane.

Les rapports qui continuaient d'arriver à cette époque, sur les succès des franciscains et des dominicains chez les Tatares, restaient encore brillans; mais il était pourtant visible que l'église de ces contrées s'avançait vers sa ruine; et déjà l'Éternel des armées avait fait sortir du désert son ange exterminateur pour bouleverser les royaumes mon-

goles, et pour fonder chez eux, sur des monceaux de cadavres, une nouvelle dynastie : c'était *Timour-Begh*, ordinairement appelé *Tamerlan* par les occidentaux. Il naquit en 1335 dans la tente d'un pieux émir du désert de Dschaggatai (Mawar-al-Nahar) (p. 115) : il prétendait descendre de Gengiskan qu'aussi il se proposa pour modèle durant toute sa vie. Ce fut un homme éminent de son époque par ses talens extraordinaires, sa ruse et sa vaillance : ennemi de la foi chrétienne dès son enfance, il paraît ne s'être attaché à l'islamisme que parce qu'il y voyait un moyen d'exécuter ses plans gigantesques. D'abord prince de la petite contrée de Kasch, près de Samarcande, il sut agrandir rapidement ses possessions par une suite de guerres avec ses voisins ; et il fut encouragé dans ces premières guerres par un fanatique du nom de Seid Beretre, descendant de Mahomet, qui lui présenta un étendard en signe de sa domination future. La petite armée de Timour en conçut un tel enthousiasme qu'elle battit complètement les troupes de son rival Hussein, et que son armée le proclama solennellement à Samarcande *Saheb Kere*, c'est-à-dire seigneur du monde (1369).

Dès-lors Timour commença à étendre son pouvoir d'une manière irrésistible dans l'orient et l'occident de la Mongolie. Il se soumit en peu d'années les royaumes du Khowaresan et de Kashgar sur l'Oxus : il conquit en 1376 tout le Kaptschak, sur lequel il établit un de ses favoris ; les vastes contrées du Korazan et de Hérat se rendirent à lui en 1379 ; en 1384 il se soumit la Perse presque tout

entière; ivre de succès, il s'avança contre l'Occident; il entre, en 1386, en Géorgie dont il force les princes à embrasser le mahométisme : en 1392 il semble aller se reposer un moment à Samarcande, mais ce n'est que pour lancer de nouveau vers l'Occident des armées innombrables : en 1395 il rentre dans la Géorgie qu'il ravage de toutes parts: il passe le Dnieper, incendie Moscow, s'empare d'Azof, et retourne encore une fois, en 1396, dans sa tanière de Samarcande. Mais ce n'est encore que pour y rassembler de nouvelles forces; il fond, en 1397, sur l'Inde; 100,000 cadavres couvrent les campagnes de Delhi; et tous les pays entre le Gange et l'Indus sont soumis à son sceptre. En 1400, et pendant qu'il marche sur Bagdad, il reçoit une ambassade de l'empereur grec qui implore son secours contre le sultan Bajazet Ier. Ce grand guerrier était un des monarques les plus puissans de son époque, et Timour hésita long-temps à se mesurer avec lui; mais enfin il en tenta la fortune, et les deux immenses armées se heurtèrent à Angora (Ancire) en Natolie (1402). L'armée turque était forte de 400,000 hommes, la mongole de 800,000. — Schiltberger, qui fut au nombre des combattans, indique le nombre énorme de 1,600,000, dans le remarquable écrit qu'il a laissé sous le titre de : « *Schiltberger der vill Wunders erfahren hat* » (Ulm, 1473). L'armée de Bajazet fut détruite jusqu'à 18,000 hommes, et le sultan lui-même tomba au pouvoir de Timour qui le fit prisonnier. Rassasié de sang humain, Timour reparaît de nouveau à Samarcande (1404), où il se préparait à une puissante expédition contre la

Chine : on vient de voir que les Mongoles en avaient été chassés trente ans auparavant. Mais la mort le surprit en chemin, en 1405, dans le Turkestan.

Timour fut incontestablement un des plus grands conquérans dont l'histoire ait jamais parlé; mais sa cruauté fut atroce. Tout ce qui lui tombait dans les mains passait au fil de l'épée; et c'est surtout envers ceux qui refusaient d'admettre le Koran que cette cruauté touchait à l'incroyable. Il doit avoir, un jour, fait piler 3,000 prisonniers persans; c'est, du reste, un genre de mort qui se pratique encore de nos jours chez les despotes de l'Asie. Une autre fois on doit avoir muré, d'après ses ordres, 15,000 hommes dans un monument qu'il avait fait élever en souvenir de ses victoires. Ce monstre avait un plaisir particulier à des pyramides de têtes humaines; et lorsqu'il avait pris une ville il fallait ordinairement que chaque soldat livrât une tête dans ce but sanguinaire. L'histoire rapporte qu'il fit une fois élever à Bagdad une pyramide de ce genre, composée de 80,000 têtes.

On conçoit les coups mortels qu'un pareil homme dut porter à l'église chrétienne d'Asie. Les princes chrétiens ou favorables au christianisme, étaient renversés du trône, les temples démolis, les prêtres ensevelis sous les ruines de ces édifices, et les fidèles massacrés ou emmenés en esclavage. Ce fut le triomphe le plus éclatant que la religion de Mahomet eût jamais remporté : un événement qui dressa devant l'église chrétienne les portes de fer qui jusqu'à ce jour s'opposent à sa propagation dans tout le Centre de l'Asie et, par contre-coup, dans

toute la Chine. Le siége pontifical, et l'église d'Occident tout entière, ne purent faire la moindre démarche pour empêcher ce désastre, qui laissa à peine subsister de tous les travaux précédens de l'église chrétienne quelques débris ensanglantés. C'est là surtout que cette parole de Jésus trouva un grand accomplissement : « Celui qui entend ma parole et » qui ne la met pas en pratique est semblable à un » homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable : » la pluie est venue, les vents ont soufflé, la mai» son est tombée, et sa ruine a été grande » (Matt. 7, 26, 27) ; et c'est ainsi que, dans toute l'étendue de l'Asie centrale et orientale, s'écroula tout d'un coup jusque dans ses fondemens l'œuvre de tant de siècles : car s'il a survécu à cette grande ruine, surtout en Chine, quelques faibles restes des travaux précédens, ils sont comme imperceptibles en comparaison des masses, et il n'en reste pas moins vrai qu'il plane dès-lors sur toutes ces vastes contrées un silence de mort et une nuit profonde.

Du reste, les causes de cette ruine soudaine sont évidentes ; on vient de les signaler : l'édifice était bâti de matériaux qui ne pouvaient soutenir le choc. Les apôtres avaient dit : « Personne ne peut poser » d'autre fondement que celui qui est posé, savoir : » Jésus-Christ » (1 Cor. 3, 11) ; mais les missionnaires romains, et même les nestoriens, ne posaient guère ce fondement qu'en paroles : on cherchait l'agrandissement du pouvoir du pape ou d'une communion particulière, au lieu de chercher à amener des ames immortelles au Chef de l'église ; et les moyens qu'on employait pour cette œuvre ne

valurent pas mieux que le but lui-même. Au lieu de propager la sainte Parole de Dieu, et de l'honorer par les bonnes œuvres, on ne dressait les peuples qu'à de vaines cérémonies et qu'à des pratiques matérielles ; et au lieu de s'appuyer sur la puissance de la vérité divine, on ne recherchait que le bras de la chair et la faveur des princes. Ce que le bras de l'homme avait bâti, le bras de l'homme put le renverser.

Avec tout cela, nous sommes loin d'oublier qu'il dut y avoir dans tous ces maux quelques exceptions consolatrices, et sans doute plus d'un ouvrier fidèle qui échappa au feu dans lequel périt son œuvre.

Il nous sera doux de retourner en son temps dans ces vastes campagnes, et en particulier dans la Chine, pour chercher à nous faire une idée un peu exacte de l'état où se trouve actuellement l'église de ces contrées, soit dans les communions nestorienne et romaine, soit dans la protestante qui, enfin, a commencé à s'en occuper : car Morrisson, Gutzlaf et de fidèles catholiques, pieux malgré leurs erreurs, travaillent à l'envi dans ce vaste empire. Les bornes de nos vues nous désunissent : mais l'amour et la foi en un même Sauveur nous rangent, même à notre insu, et presque malgré nous, sous une grande unité !

Ton règne vienne ! Ta volonté se fasse sur la terre *comme au ciel !*

LIVRE HUITIÈME.

DE CHARLEMAGNE A GRÉGOIRE VII (771—1073).
MISSION CHEZ LES SAXONS ET CHEZ LES PEUPLES SCANDINAVES.

CHAPITRE XXXIII.

CHARLEMAGNE ET LA CONVERSION DES SAXONS.

Avec Charlemagne commence une nouvelle période pour l'histoire de l'Occident en général, et par conséquent aussi pour celle de ses missions. Cette cause sainte se trouvait alors dans un état bien critique. Boniface venait de mourir; et le nombre des ouvriers fidèles était très-petit. Sans doute le martyr fut remplacé par quelques disciples fidèles : Lullus avait reçu de ses propres mains la haute charge de métropolitain de Mayence : Sturm continuait de former à Foulde un grand nombre de missionnaires : Grégoire en faisait au-

tant à Utrecht près du tombeau de son maître ; de même que l'évêque Bourchard à Wurtsbourg. Mais d'un autre côté les symptômes les plus menaçans pour l'œuvre de l'évangile ne manquaient pas non plus. Les opiniâtres Saxons, ces ennemis acharnés des Francs et du christianisme, étaient rentrés dans la Thuringe et l'avaient ravagée : ils ne cessaient de tenter la continuation de l'invasion des Barbares : la mort violente de Boniface montrait combien peu on devait se fier à la soumission apparente des Frisons : et le clergé franc n'était pas encore sorti de la profonde décadence dans laquelle nous l'avons vu.

Cependant Dieu avait résolu de renverser d'abord l'obstacle que les farouches Saxons opposaient à la propagation ultérieure du christianisme : c'est ce que nous allons raconter dans ce chapitre.

A la mort de Pepin (768) ses deux fils Charles et Karloman s'étaient partagé le royaume ; mais on a vu (T. 2, p. 520) que le dernier lâcha déjà en 771 les rênes du gouvernement pour aller passer le reste de ses jours dans un couvent. Charles fut alors élu seul souverain de la monarchie franque ; c'était le plus grand roi qui en eût occupé le trône jusqu'à cette époque. Au bout de peu de temps son vaste empire eut pour limites, en Orient, le Danube, la Theiss et l'Oder, et en Occident, l'Océan et l'Èbre. Il soutint pendant l'espace de trente années une suite de guerres sanglantes avec ces Saxons que rien ne semblait pouvoir dompter : d'une seule campagne (774) il soumit le royaume de la Lombardie et étendit sa domination en Italie jusqu'à

Bénévent, dans le royaume de Naples : aux Arabes même que son aïeul Charles Martel avait déjà chassés de France, il enleva leurs possessions espagnoles depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre, avec les îles de Majorque et de Minorque : du côté de l'Orient il repoussa jusqu'à la Raab (791) les Avares qui avaient pénétré depuis la mer Noire jusque dans l'Autriche actuelle : il subjugua la Bavière et l'Allemannie : il battit les tribus Slaves qui s'étaient établies le long de l'Elbe supérieure et de la Saale jusqu'au Danube : enfin il se soumit Rome et son territoire, qui était censé appartenir encore à l'empereur de Constantinople, mais qui se trouvait depuis long-temps sans maître, ou plutôt qui était tombé insensiblement dans les mains des papes, comme un état dont ils étaient les premiers magistrats. Pour s'assurer définitivement cette possession, le pape Léon III lui-même rendit hommage (796) à Charlemagne comme à son suzerain : quatre ans après ce monarque vint à Rome, et le pape le couronna (à Noël, 800) dans l'église de Saint-Pierre comme empereur d'Occident, au milieu de tous les grands dignitaires de son empire et des acclamations du peuple. C'est là la naissance du nouvel empire romain, qui s'est continué en Allemagne jusqu'à nos temps.

De cette manière le Seigneur avait de nouveau préparé les voies à une libre et vaste propagation de l'évangile et à l'établissement définitif et régulier de l'église d'Occident : car ce n'est pas sans étonnement que nous verrons ce Charlemagne, qui surpassait en puissance matérielle et intellec-

tuelle tous ses contemporains, employer chaque instant de sa vie, au milieu même des affaires temporelles de son royaume, à répandre les moyens d'une instruction chrétienne et à seconder de tout son pouvoir la prospérité de l'église et la propagation de l'évangile.

Ses états avaient un pressant besoin d'un gouvernement pareil. La profession du christianisme était sans doute établie dans toute l'étendue de son vaste empire; mais on trouvait encore dans bien des retraites cachées des restes prononcés de paganisme; et d'ailleurs la génération tout entière était barbare dans toute la force du mot. Chacun sait que Charlemagne lui-même était déjà sur le trône, qu'il n'avait pas encore appris à lire: chaque printemps rappelait sous les armes tous les hommes en état de faire la guerre; et des campagnes souvent lointaines les entraînaient, jusqu'au retour de l'hiver, au milieu d'un élément de dépravation qui opposait de grands obstacles à l'influence du christianisme. Personne ne pensait à des écoles pour le peuple: nulle part des livres: et si, à la cour même de Pepin, où se trouvaient les hommes les plus instruits et les plus distingués de l'époque, les héritiers même de la couronne ne savaient ni lire ni écrire, qu'on juge de l'état du peuple partout ailleurs!

Le clergé, nous l'avons vu en différentes occasions, n'était guère en meilleur état; les richesses l'avaient corrompu. Un certain Elipand, évêque espagnol, reprochait à Alcuin, qui fut abbé du couvent de Saint-Martin de Tours dans sa vieillesse,

que son couvent possédait, outre d'énormes richesses, 20,000 serfs. Sans doute Alcuin pouvait lui répondre dans son cas particulier, puisque c'était un homme pieux, et que ce n'était pas lui qui avait accumulé ces richesses : « Que ce n'était » pas de posséder des trésors, mais d'y attacher » son cœur qui déplaisait à Dieu : et qu'autre » chose était d'être maître du monde ou d'en être » maîtrisé. » Mais, outre la pauvreté de cette excuse prise en elle-même, la plupart des ecclésiastiques de son temps n'eussent même pu la présenter : ils étaient vendus au monde : il n'y avait guère, à cette époque, que les couvens écossais ou anglo-saxons qui se distinguassent par leur culture et leur piété : et à peine trouvons-nous dans les missions de ces temps un seul évangéliste de l'église franque. Plusieurs prêtres ne savaient pas même lire leur bréviaire latin. Lorsque Gislemar, au moment d'être sacré archevêque de Rheims fut appelé, avant la cérémonie, à lire les évangiles, il se trouva qu'il ne pouvait ni en lire la traduction latine, ni en expliquer le sens. Nous avons déjà vu des ecclésiastiques manier le sabre ; c'était fréquent. Soit pour s'attirer l'estime de leur prince, soit pour protéger leurs propriétés dans ce temps de désordre contre une multitude d'attaques, les évêques de l'église et les abbés des couvens avaient pris l'habitude de marcher à la guerre avec une partie de leur clergé. Charlemagne s'opposa fortement à de pareilles mœurs, mais il ne put en venir entièrement maître; et il arrivait encore souvent que, dans les grandes villes de France même, on vît

entrer des prêtres dans l'église pour y lire la messe en bottes et en éperons, avec l'épée au côté.

A la vue de tant de désordres, Charlemagne sentit le besoin de s'entourer des hommes les plus éclairés de son temps; on remarque surtout dans leur nombre, cet Alcuin que nous avons déjà nommé quelquefois (T. 2, p. 320). Il avait reçu sa première éducation dans un couvent anglo-saxon d'York, dont il devint de bonne heure abbé à son tour : ce fut sans contredit le savant le plus distingué de son époque. Charlemagne avait fait sa connaissance à la cour de Pepin, où Alcuin s'était arrêté en faisant le voyage de Rome; et à peine ce monarque eut-il pris les rênes du gouvernement qu'il résolut de s'attacher cet homme pieux et éclairé. Alcuin vint en effet s'établir, en 782, à la cour franque avec quelques-uns de ses disciples. Charlemagne, quoique âgé déjà de quarante-cinq ans et surchargé de guerres et d'affaires d'administration, résolut cependant d'arracher de nombreux momens à la multitude de ses travaux pour se faire instruire par ce savant, et donner l'exemple à son clergé paresseux ; il fonda dans son propre palais une école où les principaux prélats de son empire vinrent s'asseoir à l'exemple de leur souverain. On y enseignait dans la langue allemande, alors seule dominante dans le pays, le grec, l'astronomie, l'histoire, l'éloquence et la poésie : chacun des élèves prit un nom savant. Alcuin s'appela Horace; Éginhard, célèbre chancellier du roi, Calliopus; Adalhard, abbé du couvent de Corbie, prit le nom d'Augustin; et Char-

lemagne qui s'était particulièrement affectionné aux psaumes de David, et qui en avait appris par cœur le plus grand nombre, prit le nom de ce roi-poëte. Pendant le repas royal, qui était toujours simple et frugal, on lisait quelques portions des saintes Écritures ou de quelque autre bon livre.

Charles fit aussi rédiger de petits recueils contenant les plus beaux traits de la vie des saints, et en fit répandre un grand nombre de copies parmi le peuple. Il s'était tellement affectionné à l'écrit de S[t] Augustin : « *De la cité de Dieu* », qu'il le plaçait toutes les nuits sous son coussin pour en lire quelques passages dès son réveil. Cet homme extraordinaire surpassa en peu de temps tous ses évêques dans l'étude des langues : il apprit même un peu de grec et d'hébreu, afin de se mettre en état de connaître les originaux des Écritures, et il voulut travailler avec Alcuin à une correction, devenue nécessaire, de la Bible latine, qu'une foule de fautes de copistes avaient défigurée et rendue douteuse. Enfin il se donna beaucoup de peine pour perfectionner la langue, alors encore barbare, de la nation; il en composa lui-même une grammaire, et s'efforça de traduire dans cette langue quelques portions des saintes Écritures.

Il est réjouissant pour le chrétien, et remarquable pour le philosophe, d'observer à quel point Charlemagne appréciait la Bible comme moyen de civilisation. Dès 804 il obligea par un édit tout le clergé, jusque dans ses derniers rangs, à étudier ce livre saint, et nommément à apprendre par

cœur le livre des Psaumes (1). Dès l'année suivante il donna l'ordre de lire publiquement au peuple les saintes Écritures dans les temples. Il prit dans ce but à son service Paul *Warnefrid*, moine savant, qui avait précédemment occupé un poste important chez les rois lombards et écrit l'histoire de leurs peuples. Il le chargea de corriger la litanie de l'église, et de chercher dans les œuvres des Pères une collection de discours sur les évangiles et sur les épîtres de chaque dimanche, afin que les ecclésiastiques les lussent dans les temples. Il est bien probable que cette collection est la première postille qui ait existé en Allemagne. Alcuin y mit de son côté la main avec zèle.

Dans le concile de Tours, 813, que l'empereur présida en personne, il fut ordonné que chaque évêque se procurerait un livre d'homélies, où seraient contenues toutes les instructions nécessaires pour le troupeau, et surtout celles sur la doctrine de la résurrection, du jugement à venir, des récompenses et des peines éternelles, des bonnes et des mauvaises œuvres, etc. L'évêque devait faire traduire ces leçons dans la langue du peuple (2), c'est-à-dire dans un patois latin qui était encore très-répandu dans les campagnes, afin que ces doctrines importantes fussent mises à la portée de l'intelli-

(1) V. *Concilia*, 7, p. 1182, ed. *P. Labbei.*

(2) L'auteur allemand dit ici « *la langue franque*, » mais il nous semble qu'il ne peut être question ici de cette langue. Le franc était un dialecte allemand ; il s'agira ici de la langue du peuple *soumis aux Francs*, c'est-à-dire de celle du peuple *gaulois-romain*, langue qui est devenue avec le temps la langue française.

gence de tous (1). Il se tint encore la même année à Rheims, et pareillement sous la présidence de Charlemagne, un autre concile, où l'on décréta « Que les évêques et les abbés devaient de temps en temps inviter les pauvres à leur table, leur y lire et expliquer la Parole de Dieu, et prendre ainsi avec eux leur nourriture accompagnée de prières et d'actions de grâces » (2).

Des institutions de ce genre ne pouvaient qu'agir d'une manière salutaire sur le clergé et sur le peuple des Francs; et l'empereur poursuivait ces vues avec une telle ardeur qu'il menaçait de la déposition tout ecclésiastique, de quelque rang qu'il fût, qui ne s'appliquerait pas à l'étude des Écritures.

Du reste on sent qu'en s'occupant ainsi du clergé c'était surtout le peuple qu'il avait en vue. Dès 789 il avait ordonné à tous les évêques de ses états de fonder, dans chacun de leurs diocèses, non-seulement des écoles pour l'éducation du clergé, mais aussi des institutions du même genre destinées au peuple; et il répéta très-souvent des ordres pareils. Il ordonna que dans ces écoles populaires on enseignerait la lecture et l'écriture; et qu'on y joindrait, dans les classes supérieures des couvens ou des siéges épiscopaux, l'étude de la musique, des langues, de la logique et de l'éloquence. Toutes ces écoles devaient être gratuites; et la discipline devait y être douce, afin que les élèves prissent

(1) *Concil. Turon.* 3, t. 7, p. 1163.

(2) *Le Long, Biblioth. sacra*, t. 1, p. 371.

plaisir à l'instruction. Charles ordonna encore qu'il se trouvât dans toutes les églises, à côté des saintes Écritures, dont l'usage devait être mis à la portée de tout le monde, une petite bibliothèque composée des livres les plus utiles au peuple. Il exigea que les ecclésiastiques eussent soin qu'on ne se servît dans les églises que de manuscrits dont les leçons fussent authentiques (*Ut in ecclesiis libri canonici veraces habeantur*).

Charlemagne s'occupait de ces écoles et des progrès des élèves avec une attention et un détail qu'on a peine à concevoir quand on se rappelle la multitude de ses affaires : il assistait lui-même aux examens publics aussi souvent que cela lui était possible; et un seul trait de lui, dans une de ces occasions, montre bien vivement quelle importance il mettait à toutes ces choses. Il s'aperçut un jour que les écoliers des classes inférieures du peuple avaient devancé les nobles dans leurs études; et en donnant à ce sujet aux premiers des éloges publics, il leur déclara en même temps, qu'à l'avenir ils seraient l'objet tout particulier de ses faveurs. « Il paraît, dit-il aux jeunes nobles, que vous n'attendez de l'avancement que du mérite de vos ancêtres ; mais sachez qu'ils ont déjà reçu leur récompense; et que la patrie n'est obligée qu'envers ceux qui, par leur application et leur bonne conduite, se mettent en état d'augmenter sa gloire et sa prospérité. »

Voilà comment cet homme, si supérieur à son époque, cherchait à défendre ses états de la barbarie qui les envahissait de toute part, et qui devait

les envahir plus complètement encore après lui.

Mais il est temps d'en venir à l'objet spécial de ce chapitre, la mission chez les Saxons, et pour cela de donner d'abord l'histoire des longues guerres par lesquelles Charlemagne les soumit.

Ces Saxons étaient sans contredit les ennemis les plus opiniâtres et les plus redoutables de cette civilisation que Charlemagne s'efforçait d'introduire dans ses états : il les rencontrait sans cesse à sa frontière. Déjà depuis long-temps, et dès le cinquième siècle, on en a vu quelques divisions se jeter sur la Grande-Bretagne, pour y détruire à la fois le christianisme et la civilisation : notre histoire nous amène maintenant à ceux qui étaient restés en Allemagne. Boniface, d'ailleurs si zélé et si courageux, n'avait pu ou osé les aborder : et cette nation belliqueuse avait défendu victorieusement son indépendance, depuis le temps de Clovis jusqu'à cette époque, contre les envahissemens des Francs, tandis que les Allemans et les Thuringiens avaient succombé devant eux depuis long-temps.

Sans doute ce fut sous certains rapports une malheureuse entreprise de la part de Charlemagne que de mener de front les guerres et les missions ; car toute la constitution et toutes les habitudes des Saxons étaient diamétralement opposées soit à la constitution franque, soit à la religion chrétienne qu'on voulait leur imposer l'une et l'autre. Les *Sasses* (Saxons) ne pouvaient entendre parler d'une religion d'après laquelle un roi avait droit de vie et de mort sur les siens, et pouvait exiger d'eux patience, obéissance et impôts : il leur semblait

insupportable qu'un homme ne fût pas en plein droit de venger une injure, et qu'un héros ne fût pas libre comme l'air qu'il respirait; la force seule des armes pouvait donc briser leur résistance, et il fallait anéantir leur constitution politique avant que le christianisme pût se présenter à eux avec quelque apparence de succès. Mais ne fut-on pas injuste envers eux, et ne furent-ils pas les victimes de l'ambition du plus fort? Voilà une question qu'il semble naturel de se poser avant d'entrer dans cette histoire, et avant de raconter tant de cruautés.

Il semble à plusieurs que la couleur religieuse qu'on donna à cette guerre ne la rend que d'autant plus odieuse, et presque ignominieuse pour la cause du christianisme : voilà ce qu'on a dit bien souvent. Cependant il nous paraît qu'en traitant cette question on a trop généralement méconnu combien peu le christianisme intervint dans ce sanglant débat, et trop oublié les torts des vaincus. Les Saxons ne furent-ils pas les agresseurs primitifs? Et si c'est le cas, qui peut s'étonner que la guerre ait fini par devenir offensive de la part de Charlemagne? Quant aux cruels efforts qu'il a faits pour contraindre les Saxons à embrasser le christianisme, il est bien probable que la conversion de ce peuple n'était nullement pour lui un but, mais seulement un moyen et un symptôme; un moyen de civilisation, un symptôme de soumission. Il ne serait donc pas impossible que l'entreprise de Charlemagne trouvât une excuse et presque une justification dans les incursions opiniâtres, incessantes et dévastatrices que les Saxons ne cessaient de faire sur les frontières occi-

dentales qui bornaient leur territoire. Il faut se souvenir de l'observation déjà indiquée plus haut, que ces Barbares n'étaient autre chose qu'une division de cette nuée d'autres Barbares qui avaient noyé l'Europe dans le sang pendant la grande invasion, et qui voulaient recommencer. L'objet premier de Charlemagne ne fut donc nullement, selon notre opinion, d'amener les Saxons au christianisme, mais de les subjuguer, de les arrêter, de les dompter, de les briser : et peut-être, après tout, sa guerre ne fut-elle dans le début qu'une guerre défensive. Si ensuite il s'occupa avec ardeur, comme ce fut effectivement le cas, à répandre le christianisme chez ce peuple, c'est sûrement parce qu'il vit, ou crut voir, dans la foi chrétienne le moyen le plus puissant ou le seul véritable d'adoucir graduellement et de plier sous un joug moral des caractères sauvages. S'il s'y prit mal, c'est une autre question, qu'il est peut-être impossible de décider avec quelque certitude à la distance où nous sommes des événemens, et à cause de la complication du sujet lui-même : mais dans tous les cas il semble qu'on doit écarter la pensée que Charlemagne ait imaginé de convertir les Saxons dans le sens chrétien de ce mot, par les moyens qu'il employa envers eux. Enfin si le clergé approuva sa marche, et crut que la violence fût légitime pour la propagation de la foi, cela tint à la barbarie des temps et à la décadence où se trouvait l'église. Il n'y a rien sans doute de plus opposé aux principes évangéliques que la violence ; mais il nous paraît encore une fois qu'il ne faut voir dans toute la conduite de Charlemagne

sur ce point qu'une question de politique, décidée par la considération que nous venons de présenter, une guerre des amis de la civilisation contre des Barbares agresseurs (1).

Sans doute il reste après tout, et d'autant plus, à regretter que cette époque ait déjà été si pauvre en missionnaires fidèles et pieux, qui eussent pu bander les plaies du peuple soumis, et lui faire entendre, sous le joug où il gémissait, la voix d'une douce persuasion. Mais c'est le caractère des temps où nous entrons. L'œuvre des missions y devient de plus en plus l'affaire du gouvernement ou d'une froide administration ecclésiastique; de toutes parts la force matérielle et la contrainte s'emparent d'une œuvre qui ne réussit jamais bien qu'à la charité unie à la liberté; et tandis que Charlemagne couvrait son clergé et ses grands de vêtemens magnifiques et les comblait de richesses, pour les gagner par ces fausses douceurs, il enchaînait le pauvre peuple avec une main de fer, et le soumettait à l'église par des lois d'une sévérité dont on n'a presque plus d'idée. Qu'on en juge par quelques exemples. Dans des capitulaires particuliers qui furent établis pour la nouvelle église de Saxe (2), il était ordonné que tout Saxon baptisé qui se cacherait pour continuer à pratiquer le paganisme serait

(1) Ce sont entièrement les vues du grand historien que nous avons si souvent cité et constamment consulté (*Cours d'Hist. mod.*) : « *C'étaient* » *donc*, dit-il, *des guerres essentiellement défensives*, » .... « *Il transporta* » *la guerre sur le territoire des peuples qui voulaient envahir le sien*, *etc.* » (T. 2, p. 275 et 276.)

(2) *Baluzii Capitul. Reg. Francor.*, t. 1.

puni de mort. Il y avait la même peine pour ceux qui selon l'usage des païens, feraient brûler leurs parens décédés, au lieu de les ensevelir. La peine de mort frappait même ceux qui, par mépris contre le christianisme, auraient mangé de la viande en temps de carême. Il y avait des amendes contre ceux qui ne faisaient pas baptiser leurs enfans pendant le cours de leur première année : peine de mort contre les sacriléges ; contre celui qui tuerait un ecclésiastique, celui qui croirait aux sorciers, celui qui sacrifierait au diable, etc.

Déjà long-temps avant la pacification de Seltz, qui mit un terme définitif à ces guerres cruelles, le sage et pieux Alcuin, qui exerçait tant d'influence sur Charlemagne avait fait de nombreux efforts pour indiquer à ce monarque des mesures plus convenables à prendre envers les malheureux Saxons. Après l'avoir félicité de ses victoires il lui écrivait en 796 : « Cherchez, pour ce nouveau peuple, des prédicateurs de bonnes mœurs, bien instruits dans la foi, et qui d'après l'exemple des apôtres donnent aux commençans du lait, c'est-à-dire une doctrine douce. Le saint docteur voulait nous apprendre en donnant ce précepte (1 Corinth. 3, 1, 2) qu'il fallait nourrir la foi encore tendre des peuples nouvellement convertis, avec des commandemens plus doux, comme on donne du lait aux enfans ; de peur que l'esprit encore faible, effrayé par la sévérité, ne rejette ce qu'on veut lui donner. C'est pourquoi Notre Seigneur lui-même disait dans son évangile à ceux qui lui demandaient pourquoi ses disciples ne jeûnaient pas : « que

» personne ne met du vin nouveau dans de vieil-
» les outres, de peur qu'elles ne se déchirent, et
» que le vin ne se répande. (Matth. 9, 17.) » Réfléchissez donc bien s'il est convenable d'imposer au peuple barbare, et dès le commencement de la foi, le joug des dîmes, et d'aller faire lever rigoureusement cet impôt dans chaque hutte saxonne. Demandez-vous aussi si les apôtres, instruits par le Seigneur lui-même, l'auraient fait ou s'ils l'ont jamais recommandé....... Il faut aussi prendre soin que la prédication et le sacrement du baptême aient lieu de la manière convenable, de peur que le baptême extérieur ne devienne inutile, s'il n'a pas été précédé dans l'ame raisonnable par la connaissance de la foi. Le Seigneur lui-même a ordonné d'enseigner premièrement la foi, et de ne baptiser qu'ensuite (Matth. 28, 19). Il faut que les doctrines de l'évangile se répètent souvent, et en temps convenable, jusqu'à ce que l'homme soit parvenu à la stature parfaite, qu'il soit devenu un temple du Saint-Esprit, et qu'il soit saint comme son Père au ciel est saint (1).

Alcuin écrivait les mêmes choses, la même année, à son ami l'évêque Arno, auquel Charlemagne avait confié la conversion des Avares en Hongrie :

« A quoi sert le baptême sans la foi, puisque l'apôtre dit qu'il est impossible de plaire à Dieu sans elle. C'est pour cela que le malheureux peuple des Saxons a si souvent perdu le sacrement du

(1) *Alcuin epist.*, ed. *Froben*, ep. 28, p. 37.

baptême, *parce qu'il n'a jamais eu dans son cœur le vrai fond de la foi.* Nous ne devons non plus jamais oublier que, comme le dit St Augustin, la foi est l'affaire d'une volonté libre et non de la contrainte. Comment l'homme peut-il être forcé de croire ce qu'il ne croit pas ? On peut lui donner le baptême, mais non la foi : il faut donc instruire et élever par la prédication l'homme doué de raison, afin qu'il apprenne à reconnaître la vérité de la foi. Mais nous devons surtout invoquer en sa faveur la grâce du Tout-Puissant : car la langue du docteur ne peut rien faire si la grâce divine ne pénètre le cœur de l'auditeur » (ép. 31).

Dans une autre lettre, Alcuin revenant encore à la pensée des ménagemens avec lesquels on devrait traiter les Saxons, cite la résolution que prirent les apôtres à Jérusalem, de n'imposer aux païens que le joug le plus léger, et le moins d'observances possibles. — Ailleurs il cite l'exemple de Paul qui n'avait voulu être en rien à charge aux nouveaux croyans (1); puis il ajoute : « Si on avait parlé au peuple opiniâtre des Saxons du joug léger de Christ avec autant de zèle qu'on en a mis à leur imposer la dîme et des punitions pour les moindres fautes, peut-être ne se roidirait-il pas autant contre le baptême. Puissions-nous avoir bientôt des docteurs qui se soient instruits à l'école des apôtres ! Il nous faut des prédicateurs et non pas des voleurs (*sint prædicatores*, *non prædatores*) : de tels hommes

(1) Actes 20, 34 — 2. Thess. 3, 8. — 1 Corinth. 9, 15, 18.

pourront se confier hardiment en Celui qui a dit : « Ne prenez avec vous ni bourse ni souliers. »

« Du reste, ajoute Alcuin, mon cher David (Charlemagne) sait tout cela mieux que moi, et Dieu lui a donné la sagesse et la bonne volonté : il emploie avec plaisir tous ses moyens à faire le bien ; mais c'est le malheur des temps qu'il y ait encore si peu de collaborateurs à l'œuvre de Dieu ! » (ép. 37.)

Et en effet on ferait tort à Charlemagne si l'on s'imaginait, à cause de tout ce que nous venons de citer, qu'il n'employât que la rigueur pour répandre l'évangile chez les Saxons. Il seconda chez eux de tout son pouvoir l'instruction publique ; et c'est dans ce but qu'il y fonda un grand nombre d'évêchés et de couvens, qui étendirent dans le pays une influence salutaire. Mais il ne cessa d'être contrarié par la barbarie même à laquelle il désirait remédier : le vaste territoire des Saxons ne présentait presque ni villes ni villages où l'on pût établir un évêché régulier : or on ne pouvait pourtant le faire, à cette époque, que dans un lieu fortifié et sous la garde d'une forte garnison. D'ailleurs, on l'a vu, l'esprit missionnaire ne se rencontrait presque plus dans l'église. Les moines francs aimaient mieux s'engraisser dans l'oisiveté que d'embrasser la carrière pénible de l'évangéliste ; l'Angleterre même avait presque entièrement cessé d'envoyer des ouvriers : en un mot le venin de l'église romaine, de ses superstitions et de son ambition commençait à tout paralyser.

Mais il est temps d'en venir aux faits : et nous

allons d'abord débarrasser notre histoire de tout ce qui regarde les malheureuses guerres dont nous ne pouvons éviter de donner quelque idée.

Charlemagne avait affaire à un peuple vaillant et terrible : les Saxons (T. 2, p. 174) tiraient peut-être leur nom d'un long poignard appelé *sax* qu'ils portaient toujours avec eux : en tous cas ils étaient prompts à s'en servir. Ils s'avancèrent dans le quatrième siècle, à travers la Westphalie et la Hesse jusqu'au Weser, et enfin même jusqu'au Rhin; cent ans après, un essaim des leurs s'empara de la Grande-Bretagne : on désigna plus tard ceux qui restèrent en Allemagne, sous le nom de vieux Saxons (*Alt-Sachsen*), en opposition à ceux qui avaient occupé l'Angleterre. Du temps de Charlemagne ils s'étaient emparés des vastes contrées situées entre l'Elbe, le bas Rhin et la Baltique : c'était un pays absolument inculte, plein de marais et de forêts profondes.

Ces Barbares vivaient de la chasse ou de la pêche, et de leur bétail qu'ils faisaient paître de lieu en lieu. Charles Martel leur avait déjà imposé un tribut ; Pepin les avait battus plusieurs fois ; mais ce peuple était encore indompté.

A peine Charlemagne se vit-il seul à la tête de la monarchie franque que, dans une diète tenue à Worms (772), il leur déclara de nouveau la guerre. Les motifs qu'en donne le chancelier de ce monarque, le célèbre Einhart (Éginhart) (1) sont : « Que » ce peuple farouche, adonné au plus haut degré » à l'idolâtrie, et ennemi du christianisme, n'avait

(1) V. *Pertz*, t. 2, p. 446.

» pas craint jusqu'alors de fouler aux pieds tous » les droits divins et humains, de commettre tou- » tes sortes de crimes, et de troubler sans cesse les » frontières de l'empire par le meurtre, le pillage » et la dévastation. » Les troupes de Charles eurent le bonheur de s'emparer la même année de la forteresse saxonne d'*Ehresbourg* (Stadtberg) en Westphalie, à la fois forteresse et quartier principal de l'idolâtrie saxonne, où se trouvait la célèbre statue d'*Irmen*, que Charles fit renverser. C'était l'image en pierre d'un guerrier colossal, qui tenait dans sa main droite un étendard déployé et dans sa gauche une balance, pour marquer l'issue douteuse des événemens de la guerre. Sur sa poitrine couverte d'une cuirasse, était un grand ours, pour désigner le courage guerrier, et sur le bouclier l'image d'un lion prêt au combat. Cette statue, appelée *Hirmensul*, peut-être parce qu'elle était adorée de chacun (Jedermanns-Saüle) (1) portait pour inscription : « Je suis le conducteur du peuple saxon, et je promets une victoire assurée à tous ceux qui m'honorent » (2).

Charlemagne s'avança irrésistiblement jusqu'au Weser; et les Saxons vaincus furent obligés de lui donner en ôtage douze fils de leurs principaux chefs, qui furent placés à Wurtsbourg et dans d'autres monastères.

Mais à peine Charles avait-il retiré ses troupes

(1) Ne serait-ce pas plutôt *Huar-men*, *War-men*, *Ger-men* (Saüle), la colonne des guerriers ?

(2) *Schedii Liber de diis germanis*, p. 713.

du pays que, dès l'année suivante (773), les Saxons revinrent ravager la Hesse et la Thuringe, et pénétrèrent jusqu'au Rhin. Tous les missionnaires, et même les moines de Foulde avec Sturm à leur tête, furent obligés de s'enfuir, en emportant avec eux les restes de Boniface jusqu'à ce qu'ils pussent revenir dans des temps meilleurs.

En 776 Charles retourna d'une heureuse campagne d'Italie, écrasa de nouveau les Saxons, les repoussa jusqu'aux rives du Weser, et les assouplit tellement que plusieurs d'entre eux se firent baptiser, aux sources de la Lippe, par les évêques que Charlemagne menait toujours à sa suite. L'année suivante un plus grand nombre encore embrassèrent le christianisme de la même manière, à Paderborn (Patrabruna), où Charles, accompagné d'une forte armée, tint une assemblée générale des Francs et des Saxons.

Mais peu après, la guerre recommença plus sanglante que jamais; et les deux vaillans chefs *Wittekind* et *Albion* soulevèrent la population entière jusqu'aux rives des deux mers, pour tenter un dernier effort en faveur de la liberté mourante de la patrie et de la foi des ancêtres. Charlemagne, voyant qu'on ne pouvait se fier à aucun traité et à aucun serment avec ces sauvages qui se jouaient de tout, se crut autorisé à des mesures encore plus sévères que les précédentes; et le droit de guerre de cette époque l'y autorisait. Après une victoire qu'il remporta sur eux en 782, il ne laissa aux prisonniers que le choix d'embrasser le christianisme ou de souffrir la mort; 4,500 d'entre eux eurent

l'ame assez forte pour choisir ce dernier parti et furent décapités. Cependant les deux généraux saxons finirent par être définitivement abattus (785); Charles couvrit de ses armées tout le pays jusqu'aux rives de l'Elbe; Wittekind et Albion furent baptisés à Attnach (*Attigny*), dans la Champagne de nos jours; et leur démarche eut pour suite une trève de huit ans, pendant laquelle des milliers d'autres Saxons furent encore incorporés à l'église chrétienne.

Charlemagne ne négligea rien pour répandre sous mille formes un christianisme qui méritât ce nom chez la portion subjuguée des Saxons. Mais une portion considérable de ce peuple, à laquelle étaient venus se joindre des milliers de mécontens, habitait encore sur la rive opposée de l'Elbe, dans l'Albingie du Nord (le Holstein de nos jours). Ce peuple se souleva (793), et Charles fut obligé de retourner pour les contenir. Il y réussit facilement; car la lutte devenait toujours plus inégale : les Saxons étaient épuisés; les plus braves d'entre eux étaient morts; des milliers d'autres avaient embrassé la foi chrétienne; plusieurs familles avaient été transportées sur le territoire franc; il fallut en venir à une paix définitive (803). Elle eut lieu à *Seltz*, château situé sur la Saale, en Franconie; elle fut très-honorable pour les Saxons, et elle mit décidément fin à cette guerre odieuse. La première condition fut que tous les Saxons sans distinction renonceraient à l'idolâtrie et recevraient le baptême : du reste le roi leur laissa leur constitution et leurs anciennes lois; il les traita sur le pied d'un

peuple allié; il ne les obligea à aucun impôt civil; seulement il stipula la dîme pour l'église et l'obéissance envers les évêques.

Tel est l'événement qui ouvrit aux missionnaires une entrée définitive chez ce peuple si long-temps rebelle; nous pouvons maintenant entreprendre, en remontant plus haut, l'histoire des travaux chrétiens qui eurent lieu auprès de lui, pour l'amener à une connaissance effective du salut qui est en Christ.

Déjà cinquante ans avant l'avènement de Charlemagne quelques missionnaires anglo-saxons, formés sous Grégoire à l'école d'Utrecht, avaient fait quelques tentatives chez ces Barbares; et plusieurs y avaient trouvé la mort. *Willibrord* et *Grégoire* avaient long-temps continué leurs efforts chrétiens sur les rives de l'Yssel et de l'Ems (T. 2, p. 450 et 531), mais sans succès. Le premier mourut en 746; et Grégoire, qui vécut jusqu'en 776, continua à former des disciples en espérant contre toute espérance.

Il eut pourtant la douceur, encore avant de mourir, de voir se lever quelques compagnons d'œuvre pour le seconder dans sa rude tâche. A une époque où il était déjà fort avancé en âge, un étranger se présenta un jour à lui pour lui dire qu'il était décidé à aller sacrifier sa vie parmi les Saxons afin de leur annoncer le salut; et il venait lui demander quelques directions. Cet étranger était *Liafwin* (Liebwein, Lebuinus), Anglo-Saxon, que son amour pour ses anciens compatriotes avait amené jusqu'ici. Grégoire accueillit le nouveau venu, lui donna les directions nécessaires, et lui conseilla ensuite de se rendre au-delà de l'Yssel dans un dis-

trict qui tour-à-tour se trouvait sous le pouvoir des Francs et sous celui des Saxons. Il lui adjoignit un de ses élèves, le pieux *Marcellin*, qui avait déjà tenté précédemment la mission parmi les Saxons de la Hesse, sur les rives de l'Éder.

Ils se rendirent donc ensemble au lieu assigné : ils s'établirent chez une veuve nommée Abachild, et ils eurent le bonheur de trouver par-ci par-là une bonne réception. On bâtit à Wilpa, petit village situé au midi de *Deventer*, une petite maison de prière; puis, le troupeau s'étant augmenté, on en bâtit une seconde plus grande sur la rive orientale de l'Yssel, où Liafwin se fixa. Les païens, frappés de la sérénité et de l'affabilité de cet étranger, sans comprendre encore son message lui accordèrent leur confiance, et plusieurs des plus considérables d'entre eux s'attachèrent à lui.

Cependant la chose finit par faire quelque éclat. « Que veut parmi nous cet aventurier, disait-on de toutes parts ? Ne voyez-vous pas combien des nôtres il a déjà ensorcelés et rendus fous ? Il faut le chasser ou le tuer ! » Les ennemis mirent le feu à sa maison de prière, et expulsèrent effectivement de leur canton ces deux étrangers, avec tous ceux qui s'étaient attachés à eux.

Comme le district était, à cette époque, entre les mains des Saxons, Liafwin voulut recourir à leur propre autorité. Le peuple était sans roi : il se divisait en trois classes : les *Édelinger* (Adelige, nobles), les *Frilazzen* (Freigelassene, affranchis), et les *Lazzen* (serfs, esclaves). Chaque village nommait ses chefs. Une fois par an, à un certain temps fixé, chacune

des trois classes des Saxons envoyait dans la Saxe centrale, en un lieu appelé *Markloh*, au-delà du Weser, douze députés, qui s'occupaient ensemble des intérêts généraux du peuple : c'est là que se décidaient la paix et la guerre. Liafwin eut le courage de se rendre, en vrai soldat de Christ, dans cette assemblée « afin, dit son biographe, d'y aller enrôler une armée pour son roi céleste; » et il alla demander l'hospitalité à un homme considéré, nommé Folkbert qui lui avait déjà précédemment témoigné une grande affection. — « Tu arrives au bon moment, lui dit ce dernier avec joie; il y a long-temps que j'étais inquiet pour toi, et que je craignais pour ta vie. Dis-moi maintenant où tu veux aller? — Je pense, répondit Liafwin, aller, si Dieu m'en fait la grâce, assister à la diète. — Je sais, lui dit son hôte, que beaucoup d'entre nous t'estiment; mais tu as aussi beaucoup d'ennemis qui en veulent à ta vie. Je t'en prie donc, retourne chez toi, ou va faire une visite à notre ami Davo; puis tu reviendras après la diète, sans plus courir de risque. — Le vaillant serviteur de Christ sentit son courage s'accroître devant cette timidité de son ami : « Je ne puis aller ailleurs, répondit-il; car Jésus-Christ mon roi m'a ordonné d'aller assister à l'assemblée comme son Envoyé, et je ne veux ni ne puis résister à son commandement. — Mais j'ai peur pour ta vie, dit Folkbert. — Sois tranquille, lui répondit le missionnaire : Dieu est mon aide, c'est pourquoi je ne craindrai point; que me ferait l'homme? » — Folkbert se retira affligé et inquiet.

Le jour de la diète arriva; et de grandes multitudes s'étaient rendues sur les lieux. Liafwin aussi se mêla à la foule, et fut bientôt reconnu à son vêtement de prêtre. D'un visage serein, dans lequel le farouche Saxon lui-même était obligé d'apercevoir un rayon d'un monde supérieur, la croix dans une main, et le livre des évangiles dans l'autre, il s'avança dans les rangs des représentans du peuple. La foule décréta d'abord, selon l'antique tradition, de maintenir les droits et les mœurs des ancêtres, et de commencer par rendre ses vœux aux dieux. Alors le missionnaire sentit son ame s'enflammer d'une sainte ardeur; animé de l'esprit d'Élie, il s'avança au milieu de l'assemblée et leur dit d'une puissante voix : « Écoutez-moi tous, ou plutôt écoutez Celui qui vous parle par moi! Je vous » apporte ici les ordres d'un Maître à qui tout doit » obéir dans le ciel et sur la terre....... » La foule fut muette de surprise à la vue de cet étranger inconnu. « Hommes de la Saxe, continua le messager de Christ! Il n'y a qu'un seul Dieu véritable, le Seigneur de toutes choses, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qui est en elle. Les images que, trompés par Satan, vous tenez pour des dieux, et que vous adorez comme tels (1), ne sont que de l'or, de l'argent, de l'airain, de la pierre ou du bois; elles ne peuvent secourir ni vous ni elles-mêmes. C'est pourquoi le seul Dieu véritable et bon a eu pitié de votre erreur, et m'a envoyé dans

(1) Le brave Liafwin oubliait seulement que le culte des images régnait déjà dans sa propre église.

votre assemblée afin que vous vous convertissiez. Si vous voulez vous repentir, vous faire baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et garder les commandemens de Dieu, ce Dieu vous fera grâce dans le temps et dans l'éternité; sinon, je vous l'annonce, la détresse fondra sur vous comme le voleur dans la nuit. Déjà Dieu a établi, non dans l'éloignement, mais tout près d'ici, un roi sage et vaillant, qui viendra comme un fleuve pour briser votre endurcissement; il ravagera votre pays, massacrera vos guerriers, emmènera vos femmes et vos enfans en esclavage, et se soumettra tout ce qui aura échappé. »

Alors toute l'assemblée retentit d'un bruit effroyable; et l'on entendit les cris : « Voilà le séducteur, l'ennemi de nos dieux et de notre patrie! » Punissons-le comme il l'a mérité! » — La foule saisissait déjà des pierres pour le lapider, lorsque la petite troupe de ses amis saxons l'entoura, et que l'un des plus considérés d'entre eux, nommé Buto, prit la parole en ces mots : — « Hommes vaillans, écoutez le discours de ma bouche! Combien souvent les peuples voisins, les Slaves, les Normands et les Frisons n'ont-ils pas envoyé leurs députés à nos diètes? De tout temps nous les avons bien reçus; nous nous sommes consultés sur leurs messages, et nous les avons renvoyés à leurs princes avec des présens. Or voici maintenant un envoyé du grand Dieu, un homme qui nous apporte ses ordres pour notre salut, et vous le méprisez! et vous voulez le lapider! Mais le Tout-Puissant l'a arraché merveilleusement de vos mains; et je ne doute plus

que les jugemens qu'il nous a annoncés au nom de son Dieu ne fondent sur nous. » — Ce discours fit une impression profonde sur le peuple; et on décréta que le messager de Dieu ne serait offensé de personne, mais qu'on le renverrait sous bonne garde dans le pays des Frisons d'où il était venu.

Liafwin continua de travailler avec fidélité dans le nouveau champ qui lui était donné; puis il revint plus tard chez les Saxons où nous le retrouverons bientôt, et où il demeurera jusqu'à la fin de ses jours, pour poser les premières bases de l'église chrétienne chez ce peuple si long-temps rebelle.

Dans ces mêmes temps (vers 775) arriva aussi du Northumberland sur les côtes de la Frise le pieux *Willehad* (1). Il avait senti de bonne heure dans sa solitude le besoin d'aller annoncer l'heureux message de la grâce qui est en Christ à ses anciens compatriotes, les Saxons; et il était parti avec l'approbation de son roi et la consécration des évêques de sa patrie. Il arriva heureusement à *Dockinchirika*, église de *Dockum*, dans le district de Hostraga (*Ostergo*) où le vénérable Boniface avait trouvé la mort vingt ans auparavant, et où s'était formée depuis lors une église considérable. Le troupeau accueillit avec joie le nouveau missionnaire : plusieurs des principaux habitans du pays lui confièrent l'éducation de leurs enfans; et il eut le bonheur d'amener à la foi un bon nombre d'entre les païens encore répandus dans toute la contrée.

(1) *Monumenta Germaniæ historica*, p. 378; de Pertz.

Après quelque séjour il voulut pénétrer plus avant dans le pays; il passa le *Lowcke* (Lauwerz-See) pour se rendre à Humarcha où il y avait encore un très-grand nombre de païens. Quelques-uns le déclarèrent blasphémateur de leurs dieux et voulaient qu'il fût lapidé; d'autres dirent que puisque la nouvelle religion leur était encore inconnue ils ne pouvaient savoir si c'était la sienne ou la leur qui était la bonne; qu'en conséquence il fallait tirer au sort pour que le ciel décidât si l'étranger était digne de mort ou non. Le sort le déclara innocent; et Willehad se retira dans la province de *Drenthe*, où d'autres serviteurs de Dieu avaient travaillé précédemment et où il trouva des chrétiens dispersés et sans pasteurs. Willehad les rassembla de nouveau, et passa quelques heureuses années au milieu de ces petits troupeaux. Mais quelques-uns de ses disciples, plus pétulans que lui, ayant voulu commencer à détruire les bosquets et les temples des païens du voisinage, il s'éleva un tumulte général chez ces idolâtres, et l'un d'eux tira son épée pour faire sauter la tête de Willehad. Heureusement ce dernier avait suspendu à son cou une capsule où il renfermait des reliques; elle reçût le coup et lui sauva la vie. Peu à peu l'agitation s'apaisa, et Willehad put continuer ses travaux en paix.

A cette époque (779) Charlemagne régnait depuis huit ans; et c'est dans ce moment surtout qu'il s'occupait du projet de dompter les Saxons, qui ne cessaient de peser sur ses frontières orientales et de les inquiéter. Il entendit parler de Willehad, et il l'appela auprès de lui : le missionnaire gagna

bientôt toute sa confiance, et l'empereur le renvoya dans le district de *Wigmodia* (Brême), avec la commission d'y bâtir des églises aux frais du gouvernement partout où il le trouverait bon, afin d'annoncer avec d'autant plus d'avantage la Parole sainte aux idolâtres. Willehad se mit alors à parcourir le pays avec un zèle tout nouveau; et il eut la joie de voir au bout de peu d'années une grande partie des habitans, Frisons et Saxons, entrer dans l'église chrétienne. Il paraîtrait même que Willehad poussa ses travaux plus avant encore; car on lit dans sa vie que plusieurs indigènes du *Bardengau* reçurent vers ce même temps le baptême de ses mains. C'est encore à cette époque qu'on trouve pour la première fois le nom de *Thitmarsgau* (Ditmarsen-Gau), comme celui d'un endroit où la connaissance de Christ commençait à s'établir (1).

Mais au bout de quelque temps (vers 782) Wittekind souleva tout le pays contre les Francs; il dispersa les troupeaux chrétiens, et ordonna à tous les prédicateurs de quitter aussitôt le pays s'ils voulaient sauver leurs jours : Willehad se vit obligé de gagner le rivage de la mer pour se faire emmener dans la Frise; et les Saxons irrités se jetèrent sur ceux de ses collaborateurs qui étaient restés en arrière, et les maltraitèrent cruellement. Son fidèle ami Forcard, qui était prêtre chez le comte Emmig dans le district de Léri (Oldembourg sur le Weser), Benjamin, Atreban, prédicateur à Ditmarsen, et Gerwal, ce dernier resté à Brême, périrent par

(1) *Adam Brem.*, L. 1, c. 9.

l'épée; il parut un moment que tout était perdu.

Willehad profita de ce moment pour faire (783) le voyage de Rome, où il présenta au pape avec un cœur oppressé la détresse de la mission saxonne. Adrien lui promit d'y penser sérieusement; et Willehad retourna plein d'espoir s'établir chez les Francs, en attendant que les événemens de la guerre lui permissent de recommencer ses travaux parmi les Saxons. Il arriva heureusement à Epternay (près de Trèves) dans le couvent qu'avait fondé et habité Willibrord (T. 2, p. 526), où se retrouvèrent peu à peu ceux de ses compagnons qui avaient échappé aux massacres précédens. Ils passèrent là deux ans, en puisant dans la solitude et dans l'étude de la Parole du Seigneur de nouvelles forces pour recommencer bientôt leurs fidèles travaux.

De là Willehad alla (785) rendre une visite à Charlemagne, qui se trouvait alors dans la forteresse saxonne d'Éresbourg (1) d'où il se préparait à reprendre vivement la guerre avec les Saxons. Le roi le reçut de nouveau avec cordialité, et l'exhorta à retourner courageusement à ses travaux et à s'occuper aussi des Nordalbingiens. Willehad revint donc à son poste de Brême; il fit rebâtir les églises, il rétablit des pasteurs et reforma les troupeaux. Il le put, parce que dans le même moment Wittekind se soumit (785), et demanda le baptême; les plaies de l'église furent donc de nouveau pansées pour quelque temps.

En 787 Charles érigea la ville de Brême en évê-

(1) Ou *Ehresberg* (p. 168). Elle est sur la *Diemel*, affluent du *Weser*.

ché; le diocèse embrassa non-seulement tout le pays des *Ostphales* (Saxons orientaux), mais il s'étendit jusqu'à la mer d'Allemagne et à celle du Nord, particulièrement sur les territoires de Laras, Riustri, Asterga, Nordendi et Wanga, presque encore entièrement habités par des païens, mais où il se trouvait pourtant déjà de petits troupeaux. L'acte relatif à la fondation de cet évêché, et qui porte la date de 788, ne fut très-probablement rédigé qu'en 803 et présente plusieurs caractères douteux; mais on a cependant lieu de croire qu'il y eut vers ce temps quelque chose de pareil: cet acte se trouve dans la chronique d'Adam de Brême (1). Le roi y déclare à tous les Saxons chrétiens: « Qu'il leur a rendu leur vieille liberté: qu'il les a » exemptés de toute espèce d'impôts: et qu'ils ne » doivent de taxe qu'à Dieu, à qui ils donneront » tous, riches et pauvres, en la personne de Christ » et de ses prêtres, la dîme de leur bétail et du » revenu de leurs champs: que selon l'usage des » Romains il avait formé de leur pays une pro» vince, et qu'il en avait assigné la partie sep» tentrionale, riche en poissons et propre aux » pâturages, à Christ et à St Pierre: qu'en consé» quence il avait érigé à Wigmodia une église et » un archevêché, auxquels il avait adjoint dix » districts du pays, pris sur les deux cantons de » Wigmodia et de Lorgoe. » — Il ajoute: « qu'il » avait confié cette église de Brême avec toutes » ses dépendances à Willehad, homme de mœurs

(1) *Hist. eccles.*, l. 1, c. 10.

» honorables devant Dieu et devant ses saints ;
» qu'il l'avait fait consacrer évêque, afin qu'il
» bâtît cette nouvelle église; et que, comme cet
» homme respectable lui avait témoigné que le dio-
» cèse assigné à l'évêché ne suffisait pas à l'entre-
» tien des serviteurs de Dieu, à cause des attaques
» des Barbares, il avait encore donné à l'église
» de Brême une portion de la Frise voisine, où il
» s'était pareillement ouvert une porte pour la
» foi. »

Willehad revint donc dans ces contrées; il visita encore une fois Ditmarsen, où il amena à la foi plusieurs des habitans les plus considérés du pays; à Brême il commença, dans sa vieillesse (789), la construction d'un beau temple; puis il entra en son repos à la fin de la même année, avant même que cet édifice fût achevé.

L'histoire nous a conservé le nom d'un autre missionnaire pareillement très-zélé qui travailla à la même époque chez les Saxons. C'était *Liudger* (1). La carrière de cet homme, telle qu'Aldfrid nous en a conservé le récit, est d'autant plus intéressante qu'elle nous permet de jeter un coup-d'œil dans l'intérieur d'une famille chrétienne de ces temps, et sur les rapports cachés que Dieu établit toujours entre les destinées des individus et celles de son église : car on trouve ici toute une famille de missionnaires. En voici les principales circonstances.

Du temps de Radbod (710 — 720), ce cruel roi

(1) V. sa vie dans *Perth : Monumenta Germaniæ*, T. 2, p. 403.

des Frisons (T. 2, p. 441) vivait dans la Frise un homme considérable nommé Wursing qui, sans avoir encore reçu l'évangile, trouvait cependant injuste que son roi persécutât les chrétiens; et il se sentit pressé de faire à ce sujet à Radbod quelques représentations. Comme celui-ci en fut irrité et en voulut dès-lors à sa vie, cet ami des chrétiens fut obligé d'aller chercher sa sûreté dans le pays des Francs, avec son épouse et un fils unique. Bientôt ils y embrassèrent le christianisme les uns et les autres. Radbod de son côté voyant approcher sa fin eut des remords; il envoya prier Wursing de rentrer dans le pays, en lui promettant qu'on lui rendrait tous ses biens; ou que s'il ne voulait plus revenir, il envoyât au moins l'un de ses fils, auquel il ferait, lui Radbod, toute sorte de faveurs. Wursing avait eu un second fils, Thiatgrimm, et quelques filles; il envoya ce fils.

Peu après, Radbod mourut (720), et Charles Martel monta sur le trône. Comme Willibrord était évèque de ces contrées (T. 2, p. 448) et que le collége d'Utrecht fleurissait sous l'abbé Grégoire, Charles Martel conseilla à Wursing de retourner chez lui pour y protéger la cause des missions. Wursing obéit, revint avec tous les siens, et s'appliqua à seconder Willibrord dans ses travaux. Son fils aîné et ses trois filles avaient fait des mariages chrétiens, et élevaient une nombreuse famille; et ainsi les missionnaires de la Frise trouvèrent dans la maison de Wursing un point d'appui plein de douceur. Le vieux père étant mort, son second fils épousa la fille, également pieuse, d'un

homme considérable. Elle s'appelait Liafburch; elle avait déjà deux frères missionnaires chez les Frisons et chez les Saxons, Wullibrad et Thyatbrad; et ainsi cette famille portait un sceau de bénédiction tout particulier. Cette belle-fille de Wursing, dont nous parlons ici, avait été préservée d'une manière merveilleuse dans sa première enfance. Sa vieille tante était une païenne, qui en voulut à la vie de cet enfant dès l'heure de sa naissance; elle la fit enlever par des mercenaires et jeter dans une rivière voisine. La petite fille se retint ou fut arrêtée près du rivage par quelques roseaux, et une femme qui l'entendit crier vint la recueillir, l'éleva pendant quelque temps, puis la rendit à sa mère. Elle eut de son mariage avec Thiatgrimm deux fils, ce *Liudger* dont nous donnons l'histoire, et Hildegrimm; tous deux furent zélés missionnaires, puis évêques chez les Saxons.

Le jeune *Liudger* en particulier témoigna de très-bonne heure un grand désir de s'instruire. Il se retirait dès son enfance des jeux de ses camarades, et se faisait, avec des écorces d'arbre, des livres dans lesquels il inscrivait au moyen d'une pointe ce qu'il avait vu ou entendu pendant le jour. Il fut bientôt placé à l'école de l'abbé Grégoire, sous lequel il fit des progrès distingués : il s'était attaché de prédilection à l'étude de la Parole de Dieu; et Grégoire l'aimait par cette raison, comme s'il eût été son propre enfant.

Sur ces entrefaites arriva de Northumberland à Utrecht un missionnaire *Alubert* (Adelbert), qui venait aussi annoncer l'évangile dans ces contrées.

Il travailla quelque temps sous Grégoire; puis il désira retourner se perfectionner dans son couvent d'York, dont le célèbre Alcuin dirigeait alors les études. Liudger se joignit à lui; mais son séjour dans cette école fut plus court qu'il ne l'avait voulu. L'un de ses compatriotes, un Frison, ayant tué en duel le fils d'un comte du Northumberland, tous les Frisons furent obligés de se sauver du pays pour échapper à la vengeance du père : Liudger aussi par conséquent dut retourner dans sa patrie, où il rapporta, outre les connaissances qu'il avait acquises, un bon nombre de livres : c'était alors une importante acquisition.

Cependant Liafwin, assisté de Marcellin, avait continué son œuvre parmi les Frisons et les Saxons. On a vu qu'il s'était fixé à *Daventer* où il avait bâti une église considérable : les Saxons la lui brûlèrent au bout de quelque temps : mais le mal et le remède étaient faciles à cette époque, où ces édifices ne se faisaient qu'en bois : la charité des nouveaux convertis eut bientôt relevé cette maison de prière; et Liafwin eut la joie d'y annoncer le chemin du salut à des multitudes de Saxons qui accouraient l'entendre. Malheureusement il mourut de bonne heure; ses os furent déposés dans cette église.

A peine venait-il d'expirer que les Saxons revinrent à Daventer, et en incendièrent l'église une seconde fois; mais ils ne purent découvrir les ossemens du défunt, sur lesquels ils auraient voulu exercer leur fureur.

L'abbé Grégoire aussi mourut vers ce temps (776). Il eut pour successeur son petit-fils *Albrich*, hom-

me animé des mêmes sentimens et du même zèle que lui, qui obtint de Liudger qu'il se rendît aussitôt au poste de Daventer, qu'il y rebâtît une église, et qu'il se mît de nouveau à rassembler le troupeau de ces contrées, encore une fois dispersé. Liudger y réussit en effet : il déclara une guerre ouverte aux temples idolâtres du pays; et il fit même par ce moyen un grand butin, dont deux tiers furent donnés à Charlemagne, et un tiers au couvent d'Utrecht, pour l'œuvre des missions. — Pauvre argent!

Cependant l'abbé Albrich quitta bientôt le couvent d'Utrecht pour l'évêché de Cologne; et il nomma aussitôt son ami Liudger pour le remplacer dans ce district d'Ostrach (T. 2, p. 531) qu'on regardait comme particulièrement sacré pour avoir été le lieu du martyre de Boniface. Le diocèse d'Albrich, de même que ses travaux, ayant pris une extension considérable, il avait partagé ce diocèse en quatre parties, dans chacune desquelles il passait trois mois. Liudger aussi trouva dans ce champ d'activité un travail abondant. Il songea une nuit que son maître Grégoire lui apparaissait en lui disant d'une voix amicale: « Frère Liudger, suis-moi! » et qu'il était alors monté avec lui sur une hauteur où Grégoire avait jeté devant lui plusieurs pièces détachées de parchemin et de toile, en lui disant : « Rassemble-les par monceaux; » qu'il en avait fait trois tas; et que Grégoire avait disparu en lui disant : « Distribue toutes choses avec soin dans l'œuvre du Seigneur, et tu seras dans l'abondance. » — Marcellin lui expliqua ce songe en lui disant que les trois monceaux qu'il avait vus marquaient

trois peuples différens qui seraient confiés à ses soins spirituels. — Hélas! s'écria Liudger, puissé-je porter quelques fruits dans la place que le Seigneur m'a confiée! » — Mais il crut voir dans les événemens qui eurent lieu quelque temps après, l'accomplissement de cette espèce de prédiction.

Il avait déjà travaillé dans ces lieux pendant sept ans avec bénédiction, lorsque éclata cette insurrection des Saxons (782) dont nous avons déjà parlé à l'occasion de Willehad (p. 178). « Wittekind, (dit » un historien) cette racine du crime, se révolta; il » détourna les Saxons et les Frisons de la voie de » Dieu, chassa les docteurs chrétiens, mit à mort » leurs partisans, et força tous les habitans du pays, » jusqu'au Fléostrom (Zuidersée), à servir de nou- » veau les idoles.» En même temps l'évêque Albrich mourut; et Liudger se vit obligé de quitter le pays. Il se rendit avec quelques-uns de ses collaborateurs à Rome, et de là dans le célèbre couvent du *Mont-Cassin*, où il passa quelques années dans la retraite: puis lorsque le pays des Saxons eut enfin trouvé le calme (785), il retourna y continuer ses travaux.

Cependant le bruit de la mission de Liudger parmi les Ostphales était parvenu aux oreilles de Charlemagne, qui saisit avec plaisir l'occasion de renvoyer ce zélé missionnaire dans son premier champ de travail de la Westfrise et de Groningue. Il lui assigna près du lac de Lauwers (Labeka) cinq districts, outre une île située près de la côte, nommée Bant. Liudger rentra avec joie dans ce travail, rassembla de nouveau les fidèles, renversa à son tour les temples idolâtres pour bâtir des

églises chrétiennes; et secondé des nombreux aides-missionnaires qu'il avait formés lui-même et qui l'avaient suivi, il ne négligea rien pour amener enfin dans ces contrées une victoire définitive de l'évangile sur le paganisme. Son zèle le fit même sortir des bornes de son diocèse; et il s'embarqua courageusement pour l'île danoise de *Fosetes* (Helgoland), siége principal de l'idolâtrie des Nordalbingiens, où on honorait l'idole *Foseté* avec des sacrifices humains. Il désirait relever l'étendard de Christ dans ces lieux où Willibrord avait déjà travaillé précédemment et avait baptisé quelques indigènes (T. 2, p. 450); et il y trouva même plus d'accès que son prédécesseur. Il eut la joie de baptiser le fils d'un prince, nommé *Landrich*, et même de laisser plus tard, après l'avoir suffisamment instruit, ce nouveau converti comme directeur du petit troupeau qui s'était formé en ces lieux.

Cependant les païens du continent relevèrent bientôt la tête, et se rassemblèrent sous deux chefs, Hunno et Eilrat, pour recommencer à brûler les temples chrétiens et à chasser du pays les serviteurs de Dieu. Mais Charlemagne vint de nouveau apaiser l'insurrection; et pendant même que la guerre durait encore, Liudger se rendit au milieu du danger, pour y vaquer autant que possible à sa vocation. Au bout d'un an de pénibles travaux il eut le bonheur de pouvoir relever encore une fois les églises; de rassembler de nouveau les croyans, et d'affermir même mieux qu'auparavant l'église de Christ dans cette contrée. Sans doute les succès de Charlemagne contre les

insurgés avaient surtout contribué à lui donner ces facilités.

Quand la révolte fut apaisée, Charlemagne demanda à Liudger de se fixer en Westphalie; et il lui assigna pour résidence la ville de *Mimigerneford* (Munster), où Liudger fonda un petit monastère. Protégé par les armes franques, il parcourut de là le pays, bâtit des églises, et établit des prédicateurs. Depuis long-temps l'évêque de Cologne, Hildibald, désirait lui conférer la dignité d'évêque: mais Liudger résistait toujours, disant que l'évêque doit être irrépréhensible, et demandant qu'on choisît un homme plus capable. Cependant il n'y en avait point qui le fût plus que lui, et il dut accepter. Charlemagne ajouta à son nouveau diocèse, dont le siége resta à Munster, les églises qu'il avait antérieurement fondées dans la Frise orientale, et un district du Brabant : Liudger pensa que c'était là l'explication du songe que son ami Marchelm (Marcellin) lui avait interprété.

Il travailla avec succès jusqu'en 809. Son occupation favorite était l'étude des Écritures : et il se levait tous les jours de grand matin pour s'en entretenir avec ses disciples. Il s'occupa aussi de l'histoire de ceux qui l'avaient précédé dans les missions chrétiennes ; et il a laissé une *Vie de Grégoire*. Son esprit vigoureux résista toujours aux souffrances corporelles qui finirent par l'assaillir en grand nombre : encore le dernier jour de sa vie, il rassembla son nombreux troupeau en deux endroits différens, le matin et le soir, pour prendre congé des siens en leur annonçant

la grâce de Christ; puis il se coucha fatigué, fort avant dans la nuit, et mourut à Billurbike au milieu des prières de ses disciples. Son histoire ajoute naturellement à tout ce que nous avons dit de lui un grand nombre de miracles qu'il aurait faits dans la Saxe. Mais il nous suffit du pieux modèle qu'il a laissé : une vie vraiment dévouée est un miracle non-seulement plus grand, mais peut-être aussi plus rare que bien d'autres.

Voilà quelques-uns des traits de l'histoire des missions chez les Saxons. On voit que cette œuvre était difficile; et elle le resta encore long-temps. Pendant bien des années aucun missionnaire n'osa se hasarder dans le cœur de la Westphalie, dans ce centre de la Saxe païenne, où tant de messagers de paix avaient trouvé la mort; et on n'abordait ce peuple farouche que de côté. Vers le nord on s'appuyait sur la *Frise*, pour arriver aux embouchures du Weser et de l'Elbe, et élever par-ci par-là quelques petites chapelles. Du côté de la *Thuringe* on partait de Foulde et de Wurtsbourg : car on a vu que Bourchard, évêque de cette dernière ville, avait fait des tentatives sur la Saxe (T. 2, p. 502). Son successeur Mégingaud, Franc de naissance, avait suivi ses traces, en élevant dans les deux monastères de Foulde et de Wurtsbourg les jeunes Saxons que Charlemagne se faisait donner en ôtage; Sturm aussi s'était appliqué à cette œuvre avec zèle (ib., p. 513) : il avait même suivi Charlemagne dans ses campagnes contre la Saxe, accompagné d'un grand nombre de prêtres et d'autres missionnaires, afin d'essayer d'adoucir jusqu'à un certain point par l'évangile ces

peuples qui en étaient doublement ennemis par la nature et par les circonstances : et c'était surtout sur la Westphalie que Charlemagne lui avait demandé de diriger son attention.

En résultat, tout ce qui put se faire dans cette œuvre difficile se fit avec zèle et avec dévouement : l'histoire parle beaucoup, en particulier, des donations considérables dont Charlemagne enrichit les nouveaux évêchés de la Westphalie et de la Basse-Saxe : il convient d'en dire quelques mots.

Il est probable que la forteresse d'*Ehresberg* sur la Diemel fut le premier endroit où la prédication de l'évangile s'établit d'une manière permanente et solide. Depuis 772, époque où Sturm, protégé par l'armée franque, s'était établi en ces lieux avec ses compagnons, il avait travaillé de là, parmi les Saxons jusqu'à sa mort (779); et l'histoire a conservé les noms de plusieurs troupeaux qu'il avait rassemblés dans les environs, et pour lesquels il avait élevé des maisons de prière.

Lullus, dernier disciple de Boniface, gouverna l'archevêché de *Mayence* avec bénédiction, et mourut la même année que Sturm. C'est là encore un des postes dont il faut se souvenir en traitant des travaux de la mission saxonne.

On nomme *Osnabruck* comme le premier évêché de la Westphalie proprement dite : Charlemagne l'aurait fondé après une victoire sur les Saxons (783). Quelques messagers de Christ étaient déjà venus de la Frise en ce lieu, cinquante ans auparavant, mais sans pouvoir s'y fixer. Ce fut *Wiho*, disciple de Grégoire d'Utrecht, qui en fut le premier évêque.

Vers 800 fut aussi fondé l'évêché de *Paderborn*, qui se trouvait dans le cercle des premières conquêtes que Charlemagne fit sur les Saxons. Ce fut un nommé Hathumar, l'un des ôtages saxons que Charlemagne s'était fait donner en si grand nombre, qui fut nommé premier évêque de cette ville (803).

Il est probable que ce fut à la même époque environ qu'un autre Saxon, pareillement élevé à Wurtsbourg, et nommé Erchambert, s'établit comme évêque à *Minden*.

Nous avons déjà parlé de l'évêché de *Munsrer* où Charlemagne appela Liudger peu après la conquête du pays; et on a vu que ce missionnaire travailla dans ces contrées avec une bénédiction marquée jusqu'à sa mort.

Tels sont les évêchés qui se fondèrent du temps de Charlemagne chez les Saxons de la *Westphalie*. Sans doute ils produisirent peu, à proportion de leur étendue, pour la génération d'alors; mais c'étaient autant de racines qui portèrent dans la suite, comme elles portent même à ce moment encore, des fruits plus ou moins abondans : « l'un trente, l'autre soixante, l'autre cent ».

A peine Charles eut-il achevé ce qui concernait la Westphalie, qu'il porta son attention sur la Basse-Saxe, — la Basse-Saxe d'alors, c'est-à-dire le *Meklembourg*, le *Hanovre* et les environs. Il érigea des évêchés à Brême, à Verden, à Halberstadt et à Hildesheim. On dispute beaucoup sur l'année précise de la fondation de ces établissemens; mais elle n'importe guère à notre histoire. Celui des quatre

qui s'est le plus distingué par la suite, fut celui de *Brême*. Nous avons déjà raconté plus haut ce qui concerne les travaux de Willehad, qui en fut le premier évêque. On a vu que ce pieux Anglo-Saxon avait été envoyé par Charlemagne dans ce district déjà dès l'an 780; et que forcé par Wittekind de quitter momentanément le pays, il y était revenu plus tard, et y avait travaillé jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 789.

Après avoir exposé ainsi tout ce qui regarde la mission chez les Saxons, nous devons dire quelques mots d'une œuvre qui se fit dans une tout autre contrée, mais qui eut également lieu sous Charlemagne, et dans le même système. Ce souverain n'avait pas encore achevé ses guerres avec les Saxons, que les succès qu'il avait déjà obtenus éveillèrent chez lui le désir d'aller porter ses armes à l'orient de l'Europe aussi bien qu'au nord. Depuis long-temps les *Avares* s'étaient fixés dans l'ancienne Pannonie, et rendus redoutables aux états francs par des incursions dans la Bavière. Ils s'étaient même ligués, vers l'an 791, avec l'un des ducs de ce dernier état, et l'avaient engagé à secouer le joug de la suprématie de Charlemagne. Ce monarque fit donc marcher ses troupes, dès la même année, sur le Danube. Arrivées sur ce grand fleuve, en vue des Avares, elles passèrent trois jours, selon la règle qu'avaient établie les aumôniers de l'armée, en exercices religieux. Toute l'armée chantait des litanies chrétiennes; elle s'abstint de viande et de vin; on fit des aumônes générales; et chaque prêtre dut chanter cha-

que jour au moins cinquante psaumes. Telle était la forme de la piété dans ces temps-là ; il serait injuste, il nous semble, de n'y pas voir une fidélité intéressante, et une respectable intention, qui cherchait à compenser par des exercices que l'on croyait pieux la disette d'exercices plus éclairés. Nous en appelons là-dessus au jugement de Dieu.

Au bout de trois jours on s'avança courageusement sur l'ennemi; les Francs remportèrent victoires sur victoires; et en 796 la résidence royale des Avares tomba entre les mains de Charlemagne, avec ses immenses richesses que les Francs se distribuèrent entre eux, sauf une portion qui fut envoyée « dans le trésor de Saint-Pierre à Rome » : (car le St Pierre de Rome a toujours demandé beaucoup plus d'argent que le St Pierre d'Antioche). Le Chagan (roi) des Avares vint même à la cour de Charles avec un grand nombre de ses principaux officiers, se fit baptiser avec eux à Aix-la-Chapelle, résidence habituelle de Charles, et jura fidélité au monarque des Francs. Mais à peine ce prince barbare fut-il de retour dans sa patrie qu'il abandonna de nouveau le christianisme.

Pour prévenir le retour probable d'apostasies pareilles on envoya dans ce pays des colonies chrétiennes tirées de la Bavière et de la Carinthie; et un successeur de Charlemagne, son petit-fils Pepin, qui remporta sur les Avares de nouvelles victoires, établit sur le pays, pour l'amener à l'évangile, l'évêque de Salzbourg, *Arno*, ami particulier d'Alcuin, qui envoya de temps en temps dans ces contrées un certain nombre de mission-

naires, parmi lesquels on remarque surtout un moine nommé *Jugo*. Mais chaque pas nous montre que notre histoire des missions va toujours en déclinant quant aux moyens qu'emploient les missionnaires et quant à leur spiritualité. Le biographe de Jugo raconte que ce missionnaire, lorsqu'il avait quelque occasion de donner à manger chez lui, faisait placer à sa table tous ceux qui étaient chrétiens, n'eussent-ils été que des domestiques, tandis qu'il faisait donner leur repas aux maîtres devant la porte comme à des chiens, s'ils étaient encore païens; et que lorsqu'il eut fait connaître la cause de cette différence on vint se faire baptiser en foule!

En 798 Arno se rendit lui-même chez les Avares; il établit sur les nouvelles églises de la Carinthie un évêque-missionnaire spécial; et une partie de ce peuple entra ainsi peu à peu en contact avec les Bavarois et les Francs : en outre, plusieurs des nouveaux convertis s'établirent sur les rives du Rahab où ils formèrent une église chrétienne. Nous verrons dans le neuvième siècle les Avares disparaître entièrement de l'histoire, pour faire place aux belliqueux Hongrois : mais pour le moment nous avons atteint le terme de l'histoire des missions qui se firent du temps et sous la protection des armes de Charlemagne : et nous finissons ce chapitre par un coup-d'œil jeté en arrière sur les rapports de ce souverain avec l'œuvre des missions et avec son époque en général.

Charlemagne fut, après tout, au milieu de la barbarie de ces temps ce qu'est l'étoile du matin

long-temps avant le jour. Son génie était incontestablement fort au-dessus de la superstition des peuples qu'il gouvernait, et de l'ignorance du clergé de son époque : il fit ce qu'il put pour répandre la foi chrétienne ; et lors même que nous penserions qu'il ne vit dans cette foi qu'un puissant moyen de civilisation, encore cette vue même indiquerait-elle qu'il appréciait jusqu'à un certain point l'efficace morale du christianisme. Mais il ne fut point secondé. Son clergé, fainéant et esclave des sens, poussa des cris de joie lorsque ce souverain eut généralisé dans ses états la loi de la dîme : car le prêtre n'eut dès-lors plus rien à faire qu'à réciter en latin le symbole des apôtres et l'oraison dominicale : Charlemagne avait beau ordonner sans cesse que les prêtres expliquassent la Parole de Dieu dans la langue usuelle ; ils ne le pouvaient même, puisqu'ils ne comprenaient plus le peu de latin qu'ils avaient à lire. Cette ignorance profonde, ce silence de la Parole de Dieu à cette époque, provoquèrent l'usage exclusif de quelques formules liturgiques, qui devinrent au bout de peu de temps le seul symptôme de vie religieuse qu'on trouvât encore dans l'église ; et cette décadence lamentable amena les ténèbres et le joug de fer sous lequel gémirent pendant quelques siècles les peuples du moyen-âge.

Lorsque Charlemagne, avancé en âge, se retira dans la solitude pour y déposer le poids énorme de ses affaires précédentes, il n'eut quant à lui, d'occupation plus douce que l'étude de cette même Parole de Dieu si négligée des siens, et la prière.

Sans doute il eût mis la main lui-même à la traduction des saintes Écritures en langue allemande si cette langue ne s'était trouvée, encore à cette époque, dans un état de rudesse et de barbarie qui rendait pour le moment un tel travail impossible. Malgré les encouragemens que Charlemagne donna souvent à cette œuvre, aucun des savans de son temps n'osa y mettre la main ; et le peuple allemand dut attendre encore pendant des siècles pour recevoir ce trésor des mains de Luther.

Il y eut cependant un peu plus tard quelques tentatives détachées de ce genre, et ce sera ici le lieu d'en dire quelques mots. Un disciple d'Alcuin, le savant *Raban Maur*, qui mourut en 856 abbé de Foulde, et qui s'occupa des premiers de donner aux Allemans une grammaire, doit avoir travaillé avec *Heimo* et *Strabus* à une traduction des saintes Écritures en ancien allemand. Cependant, s'il a réellement fait quelque travail de ce genre, on n'en trouve plus aucune trace (1).

Quelques années plus tard vécut *Otfrid*, moine du couvent de Weissembourg en Alsace, dont nous possédons encore une harmonie en vers des quatre évangiles, en langue franque (*Frankisga Zungun*) avec le texte latin en regard. Nous en avons donné un échantillon, tiré d'une paraphrase de l'oraison dominicale, lorsque nous traitions des langues germaniques (T. 1, p. 543, n° 8). Dans une dédicace naïve à Luidbert, évêque de Mayence de 863 à 889, Otfrid s'exprime en ces termes sur son travail :

(1) *Le Long Bibliotheca sacra*, t. 1, p. 347.

« Depuis quelque temps les oreilles de certains hommes distingués sont fatiguées de vains sons; et leur piété est offensée par les chants impurs d'un peuple mondain. En conséquence quelques frères respectables, et une noble dame nommée Judith, m'ont demandé de mettre en vers dans la langue franque une partie des évangiles, afin de bannir ces misérables chants par l'usage de ces saintes paroles. » — Quant aux difficultés de l'entreprise Otfrid ajoute : « Comme cette langue est encore barbare et inculte, et que même elle n'est guère susceptible d'être travaillée, parce qu'elle n'a jamais reçu le frein de l'art grammatical, il est très-difficile de représenter avec des lettres certains mots d'un son compliqué. Souvent un mot exigerait trois consonnes de suite : souvent je n'ai pas été en état de rendre un ton par l'une des voyelles existantes, et j'ai dû prendre le ου des Grecs : mais certains autres sons ne peuvent pas même se représenter. Cette langue use souvent du *k*; et du *z*, que les maîtres de langue regardent comme superflus : on veut exprimer par là un certain sifflement avec les dents, et un son tiré du fond du gosier..... Nos savans auraient honte de faire la moindre faute dans une langue étrangère, et ils ne savent pas écrire un mot comme il faut dans la leur propre ! Chose singulière que ces grands hommes fassent tout ce qu'ils peuvent pour honorer une langue qui n'est pas la leur, et qu'ils négligent entièrement leur langue maternelle ! Il est pourtant bien juste que chaque peuple honore dans sa propre langue, fût-ce d'abord de la manière la plus imparfaite, le Créateur de toutes choses, qui

lui a donné cette langue dans ce but même, et qui ne regarde pas à des mots bien polis, mais à la pieuse intention du cœur (1)!..., »

Mais il est temps d'en finir sur le règne célèbre qui a fait le sujet de ce chapitre.

Lorsque Charlemagne termina sa carrière, après un règne de quarante-sept ans et une vie de soixante-douze, et qu'il remit à son fils Louis le Débonnaire l'œuvre à peine commencée de la propagation du christianisme dans tout le reste de l'Europe, il restait encore devant les évangélistes une vaste carrière de travaux : depuis les bords du Danube, et ceux de la mer Noire, jusqu'aux rives inabordables de la mer Glaciale, et depuis l'Elbe jusqu'au Volga, il y avait encore des centaines de peuplades païennes assises dans les ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie : c'est parmi elles que nous allons maintenant pénétrer.

Ces différentes peuplades peuvent se subdiviser en trois grandes races, qui différaient par la langue, les mœurs et la religion : nous en avons déjà traité sommairement en parlant des trois familles de peuples qui ont couvert l'Europe (T. 1, p. 329) : il ne s'agit ici que de la troisième.

La première subdivision de cette famille, c'est-à-dire celle qui reçut le plus tôt les appels de l'évangile, se trouve au fond du nord de l'Europe, sous le nom de *Normands*, ou de *Scandinaves;* ces peuples sont établis depuis les embouchures de l'Elbe jusqu'en Islande, et se subdivisent en Danois, Suédois et Norvégiens.

(1) *Schilteri Thesaur. antiq. teuton*, t. 1, p. 10.

La seconde race prend depuis l'Elbe jusqu'en Orient vers l'Asie. Elle fut en partie appelée à l'évangile dans le même temps que la première, et elle renferme les *Slaves*, établis depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire. Au nombre des ramifications de cette race se trouvent, parmi beaucoup d'autres, les Obotrites, les Lusitiens, les Bohémiens et les Moraves; et surtout les Polonais et les Russes, qui s'étaient établis sur la Vistule et le Volga.

La troisième race, qui arriva la dernière à la connaissance de l'évangile, fut la race *Finnoise* qui peupla le nord-ouest de l'Europe et à laquelle appartenaient les Finlandais, les Estoniens, les Lithuaniens, les Lettes, les habitans de la Livonie et de la Courlande, et les Prussiens.

Voilà la vaste étendue de pays qui se développe maintenant devant nos yeux, et que nous allons parcourir pendant six siècles consécutifs.

CHAPITRE XXXIV.

NORDALBINGIE (HOLSTEIN), ET COMMENCEMENS DU DANEMARK. (750—822.)

Nous entrons donc à ce moment dans les contrées du Danemark, de la Suède et de la Norwége, dans ces pays froids, austères et éloignés, mais qui s'étaient cependant fait connaître dès long-temps, par leur commerce d'ambre, au reste de l'Europe. Des Saxons, des Angles, des Yutes, des Normands et d'autres peuplades s'étaient établies dans ces contrées; et tandis que, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, des populations puissantes, comme celles des Goths par exemple, avaient quitté ces pays septentrionaux pour se jeter dans le midi, les contrées du Caucase y renvoyaient de temps en temps de nouvelles colonies. Lorsque la pente générale des Barbares vers l'Occident eut été arrêtée, ces peuples du nord se jetèrent à leur tour pendant long-temps sur les rivages de la Gaule, de l'Angleterre et de la mer Baltique : ainsi le genre humain a son flux et reflux et ses courans, comme la grande mer à

laquelle il est souvent comparé; comme l'océan il change aussi de rivages.

L'idolâtrie des peuples Scandinaves était, dans tous ses traits principaux, la même que celle des Goths et des autres peuples germains que nous avons déjà décrite (T. 1, p. 333 et 528). C'était le dieu *Thor*, le maître du tonnerre, armé d'une massue, roulant sur un char, au bruit de la foudre et à la lueur des éclairs : c'était le dieu du soleil, *Odin*, dont le sanctuaire principal était dans l'île de Leyre (Danemark) où brillait le feu sacré qui ne devait jamais s'éteindre : une troisième grande divinité du nord était *Freyr*, le dieu de la lune, qui dirigeait la pluie ou le retour du beau temps et la fertilité de la terre.

Ces peuples du nord s'attendaient après la mort à des peines et à des récompenses. Ils pensaient qu'il y avait dans les chaudes régions du midi un séjour de lumière et de bonheur, nommé *Muspelheim*, et dans le nord un séjour de ténèbres et de tourmens, un monde de brouillards, nommé *Nifelheim* (*Nebel*, brouillard), où les méchans souffraient des châtimens. Il ne paraît pas que leur culte admît des temples; au moins n'en trouve-t-on aucun reste.

De même que l'ancienne idolâtrie des Germains avait subi diverses modifications par les rapports de la nation avec les Romains, de même on s'apperçoit aussi, avec le cours du temps, de différentes modifications qui eurent lieu dans l'idolâtrie du nord, et qui ne s'introduisirent pas sans de violens combats. Mais elles préparèrent un état

moral et religieux plus favorable au christianisme : car c'est un fait aussi constaté que remarquable, qu'après une immobilité de mille ans, l'idolâtrie d'Asie ait fait, précisément vers l'époque de la naissance de Christ, un effort soudain et très-sensible pour se propager au loin. On se rappellera sûrement, de l'histoire de l'Asie (c. 31, p. 63), que soixante ans après la naissance de Christ la religion de Fo vint s'établir dans l'orient de cette partie du monde, et s'étendre sur la Chine et sur la Grande-Tartarie. Elle en avait fait autant déjà cent ans auparavant dans le nord de l'Europe. A cette époque (50 av. J.-C.) on vit un célèbre prêtre idolâtre, qui se donnait pour être une incarnation du dieu du soleil, s'avancer à la tête d'une colonie de prêtres nommés *Ases* (Asiatiques), des contrées du Caucase dans la Scandinavie, pour y faire des prosélytes. Comme les habitans du nord étaient accoutumés à des idées d'incarnation, ce nouvel Odin et ses compagnons n'eurent pas de peine à obtenir du succès ; d'autant plus que ses maximes de morale étaient celles d'un aventurier qui cherchait à faire son chemin par la flatterie et de grands mots. « As-tu un ami auquel tu puisses t'attacher ? Si tu veux en retirer quelque avantage, unis ton esprit avec le sien ; fais échange de présens avec lui et visite-le souvent. Mais si tu ne te fies pas à un ami, et que cependant tu veuilles en retirer quelque chose, donne-lui de bonnes paroles, mais cherche à le tromper, et donne-lui mensonge pour mensonge. » — C'était là une de ses maximes.

Cet homme s'appuyait en outre sur des arts magiques, sur la connaissance qu'il avait de plusieurs langues, et surtout sur un nouveau genre d'écriture, l'écriture runnique, avec laquelle il rédigeait ses amulettes, et qui lui procura la réputation d'un magicien du premier rang. Un roi de Suède, *Gylfe*, lui donna près du lac Mœlar un territoire où s'éleva plus tard la ville de *Sigtuna*, qui devint le lieu central du nouveau paganisme et le siége du grand-prêtre. Il y bâtit le premier temple qui ait été élevé dans le nord, un temple dont la destruction coûta plus tard au christianisme de violens combats; et il y établit comme prêtres et juges ses onze dieux inférieurs. Son culte se répandit bientôt chez les Danois et les Saxons, où il lutta avec succès contre l'ancienne idolâtrie de Thor. C'est dans cet état de division que se trouvaient les peuples du Nord quant à leur foi, lorsque les messagers de Christ y arrivèrent pour y détruire les deux religions rivales.

Du reste, la religion des Scandinaves ne respirait que la guerre et l'effusion de sang. Comme la chasse, la pêche et l'agriculture ne fournissaient pas à ces peuples un entretien suffisant, ils allaient piller hors de chez eux. A la suite de quelque aventurier qui prenait le titre de *roi de la mer*, ces barbares se jetaient dans leurs longs et légers canots, qu'ils appelaient des kioules, pour aller braver les tempêtes de la mer et infester les côtes les plus lointaines, depuis la Frise jusqu'aux rivages de l'Espagne. Toute embouchure d'un fleuve leur fournissait une porte pour pénétrer jusqu'au cœur d'une

contrée quelconque comme un voleur dans la nuit, pour en piller les habitans et se retirer à la mer ou retourner dans leur pays. Les Saxons avaient vécu long-temps de cette manière; maintenant ce furent les Normands qui leur succédèrent.

L'habitude de la guerre habituait ces hommes à la pensée de la mort; et rien n'était plus beau aux yeux de l'homme du Nord que la perspective d'entrer triomphant dans le temple de Walhalla, dans le séjour des héros décédés. Le mépris de leur propre vie portait aussi ces barbares à mépriser celle des autres: il n'existait aucune justice publique; la vengeance s'enflammait pour un rien, et passait ensuite de neveux en neveux.

Voilà l'état des peuples vers lesquels l'évangile s'avançait: la vue des horreurs au milieu desquelles vivaient ces hommes doit nous faire apprécier les bienfaits, trop oubliés et trop méconnus, que le christianisme a fait succéder chez nous-mêmes à d'aussi sombres ténèbres.

Il s'était passé huit siècles avant que l'heureuse nouvelle du salut qui est en Christ arrivât directement aux frontières du nord; et ce ne fut qu'après les premiers travaux des missionnaires anglo-saxons dans la Frise, qu'un bruit confus d'une nouvelle religion se répandit au-delà de l'Elbe dans l'Albingie septentrionale (Holstein). Willibrord avait prêché, vers 690, avec un tel succès aux environs de Dorstadt (T. 2, p. 449), qu'il avait pu y changer cinquante-deux temples païens en églises chrétiennes. Il s'était encore hasardé jusqu'à l'île de *Helgoland* où résidait alors Radbod, roi

des Frisons; et on a vu qu'il avait même passé de là chez les Danois et les Yutes (ib., p. 450).

Alors régnait à *Leyre*, dans l'île de *Secland*, le vaillant roi de Danemark, *Harald-Hildetand* (dent de guerre), dont le vice-roi, qui résidait dans le Jutland et le Schleswich, s'était rendu redoutable en ces jours même par ses pirateries jusque sur les côtes éloignées de l'Orient. Alcuin dit à ce sujet, dans la vie de Willibrord : « Que les Danois étaient des gens terribles; mais que leur roi était plus terrible encore qu'une bête féroce, et plus dur qu'un caillou (1) ». Cependant Willibrord fut d'abord reçu dans le Jutland d'une manière hospitalière; peut-être parce qu'on pensait au premier moment que le culte de Christ était simplement celui d'un dieu des Anglo-Saxons, qui ne nuirait en rien au culte d'Odin. Mais l'évangéliste n'eut malgré cela aucun succès, et il dut retourner chez les Frisons, en se bornant à emmener avec lui trente jeunes garçons, pour en faire des missionnaires destinés à revenir annoncer l'évangile dans leur patrie ou chez quelque autre peuplade de la Germanie. Dans ce nombre se trouvait un *Sinwald*, qui se distingua plus tard comme prédicateur chez les Bavarois, à Ratisbonne et à Nuremberg, jusqu'à sa mort qui eut lieu vers 750 (2).

L'œuvre de Dieu continua néanmoins d'avancer insensiblement sur le territoire danois; mais il dut cependant se passer à peu près un siècle entier après

(1) *Alcuini opp.*, t. 2, p. 187.

(2) *Pontoppidan Gesta Danorum*, t. 3, p. 81.

cette première tentative de Willibrord, avant que d'autres missionnaires rentrassent dans le même champ de travail.

Mais quand Charlemagne se fut soumis les Saxons, et que le christianisme eut fini, avec beaucoup de peine, par s'établir chez ce peuple, les Nordalbingiens, qui s'étaient quelquefois alliés aux Saxons pour combattre les Francs, participèrent au même sort qu'eux. Nous avons déjà vu plus haut dans la vie de Willehad (c. 33, p. 178) que Charlemagne avait envoyé ce missionnaire avec quelques compagnons de travaux dans cette contrée (779), où il s'arrêta pendant quelques années; mais qu'il éclata bientôt une persécution qui coûta la vie à plusieurs nouveaux convertis et à quelques missionnaires, et força le reste à s'enfuir. Cependant Willehad ayant été nommé plus tard (vers 787) par Charlemagne premier évêque du nouvel évêché de Brême, il revint encore une fois à Ditmarsen, où il engagea un grand nombre des habitans les plus considérés du pays à recevoir le baptême. Son successeur dans l'évêché de Brême, *Willerich*, continua cette œuvre, et visita soigneusement l'église de *Meldorf*, qui venait de s'y fonder et que nous retrouverons à l'avenir souvent sur notre chemin.

Cependant la guerre avec les Saxons, de même que ses suites, avaient fortement attiré l'attention des Danois. Une même religion, presque les mêmes mœurs, une grande ressemblance des langues, et de fréquentes unions de familles avaient rapproché les deux nations depuis plusieurs siècles : mais le christianisme venait les diviser : car le christia-

nisme n'était pour eux que la religion des Francs, c'est-à-dire celle des oppresseurs de la liberté du nord : ces Francs, qui long-temps n'avaient osé passer l'Elbe, avaient fini par le tenter, et avaient bâti sur les deux rives de ce fleuve des châteaux de guerre, dont l'un, Hochbuchi devint le noyau d'une petite ville qui reçut le nom de *Hamaburg* (Hambourg). Plus avant dans le pays, et probablement auprès du *Itzehö* de nos jours, les soldats de Charles avaient établi un autre petit fort nommé Essesfleth : toutes ces circonstances étaient bien propres à exciter chez les Danois la crainte que les Francs ne songeassent à se fixer dans leur voisinage. Des divisions intérieures les avaient empêchés de venir sincèrement au secours des Saxons dans leurs guerres contre les Francs, malgré les efforts que Wittekind avait faits pour les y engager; mais maintenant le danger était instant et tout se préparait à la guerre.

Lors de la paix de Selz, Gudrod, que les Francs nomment *Gotfrid*, était devenu souverain du Jutland, et même régent de tout le Danemark en qualité de tuteur du jeune roi *Hardeknut* qui régnait dans l'île de Seeland. Ce pouvoir considérable, de même qu'une alliance avec *Biörn Jernside*, roi de Suède, semblait autoriser Gotfrid à résister au roi des Francs qui s'était déjà avancé jusqu'à l'Eider. Pendant long-temps les deux partis parurent se craindre mutuellement; car les Danois avaient déjà inspiré depuis long-temps de la terreur aux Francs par leurs pirateries. A la fin Gotfrid s'avança le premier, en 810, et fondit sur la Frise avec une

puissante flotte, après avoir auparavant protégé ses frontières continentales par un retranchement en terre qu'il établit le long de l'Eider, depuis la Baltique jusqu'à la mer du Nord. Les Francs furent battus dans la Frise, pendant que Charlemagne s'avançait sur la Nordalbingie; des troupes de Barbares se rassemblaient déjà sur ses derrières et détruisaient le fort de Hochbuchi : heureusement pour Charles que la mort de Gotfrid vint mettre la paix entre les deux peuples; l'Eider fut désigné comme la frontière commune.

Dans le traité de paix qui se fit alors il ne fut nullement question de conversion au christianisme. Peut-être que l'expérience avait appris à Charlemagne que la foi ne se laisse pas si facilement imposer : l'âge d'ailleurs, et puis des peines domestiques, l'avaient un peu dompté : et c'est peut-être par des causes de ce genre qu'il alla jusqu'à refuser son consentement au projet de *Liudger*, qui voulait alors passer de Helgoland (p. 187) dans le Danemark. Mais on rebâtit Hochbuchi avec une nouvelle église. *Amalar*, archevêque de Trèves, parcourut ces contrées pendant un an; puis il acheta un certain nombre de jeunes garçons païens qu'il emmena dans son monastère (812) pour en faire, selon l'usage, des missionnaires.

Les difficultés que le christianisme rencontrait dans le Nord étaient sans cesse alimentées par cette pensée des païens, que le christianisme était la religion des Francs et le moyen dont Charlemagne se servait pour étendre indéfiniment sa domination dans le Nord. Ces peuples ne pouvaient d'ailleurs

aimer une religion qui défendait la polygamie, les sortiléges, l'honorable duel, l'héroïque suicide, le meurtre des enfans maladifs : ils étaient fiers de leur liberté, fiers du culte de leurs ancêtres, et prêts à massacrer le premier étranger qui venait les troubler d'une manière quelconque dans leurs vieilles coutumes. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si l'on voit à cette époque un si petit nombre d'ouvriers se hasarder au milieu de ces peuples : et cela d'autant moins que les couvens de la Grande-Bretagne, si zélés et si riches en excellens missionnaires pendant qu'ils jouissaient encore d'une indépendance évangélique et de la divine lumière des saintes Écritures, se corrompirent presque à vue d'œil et perdirent leur dévouement sacré, aussitôt qu'ils furent tombés sous le gouvernement despotique et impur de cette église de Rome, intéressée à cacher des portions entières de la vérité divine, et pour cela toujours ennemie du libre usage des Écritures.

Tel était l'état des choses au moment où mourut Charlemagne (814). Son fils Louis que l'histoire a surnommé le Débonnaire (ou plutôt le Pieux), fut héritier de son zèle pour la propagation du christianisme, comme il le fut de son trône : mais le moment où il prit les rênes du gouvernement était excessivement critique. Les Saxons menaçaient encore à chaque instant de renoncer la foi qu'on leur avait imposée et de secouer le joug de l'obéissance; et il ne fallait ainsi qu'une étincelle pour rallumer tout un incendie. Les autres peuples du Nord, qui infestaient toutes les côtes de l'ancien

empire romain, présentaient à ces mêmes Saxons un attrait continuel à la révolte : aussi vit-on Louis s'occuper sans cesse, soit dans les diètes, soit dans de nombreux conciles, de l'affermissement des églises saxonnes et de la conversion des peuples du Nord, comme du seul moyen d'opposer une digue à des malheurs si menaçans. Heureusement il se trouva parmi les prélats de son église un homme qui parut un moment posséder toutes les qualités nécessaires pour arriver à ce double but, et qui brûlait du désir d'annoncer l'évangile aux pauvres païens. Cet homme était *Ebbo*, Saxon de naissance, archevêque de Rheims, qui avait eu jusqu'alors des occasions nombreuses d'apprendre à connaître l'état lamentable des idolâtres de la Scandinavie. Ses rapports avec les Danois l'avaient décidé à renoncer à son rang éclatant d'archevêque, et à se vouer à l'humble vocation de missionnaire : il s'offrit donc à l'empereur, qui accepta avec joie.

Ebbo ne pouvait ignorer les dangers de son entreprise. A peine le christianisme avait-il fait ses premiers pas parmi ces peuples farouches, qui ne craignaient pas, dans un moment d'emportement, de tuer jusqu'à des envoyés de l'empereur, dès que ceux-ci leur déplaisaient. Cependant il ne redouta ni les dangers ni les peines de tout genre, et il résolut, lui, ami intime et compagnon d'enfance de l'empereur, d'aller hasarder sa vie et peut-être achever sa course parmi les païens.

Nous ne pouvons nous refuser de transcrire à ce sujet un passage de l'*Histoire ecclésiastique du Danemark et de la Norvége*, publié en 1823, par

Munter, évêque de Seeland : son observation sera d'autant plus frappante qu'il a prouvé d'ailleurs qu'il était fort impartial dans des questions de ce genre :

« On a fort incliné dans ces derniers temps, dit-il (1re partie, p. 241), à stigmatiser du nom de fanatisme toutes les résolutions du genre de celle d'Ebbo; et comme on ne regarde le fanatisme que comme une folie, on n'a que rarement compris des résolutions héroïques qui ne pouvaient s'exécuter qu'avec de grands sacrifices. L'homme qui ne voit pour but final que lui-même, ne poursuit ordinairement que la jouissance du moment, et se perd surtout à l'idée que le zèle pour la propagation de biens invisibles puisse produire des efforts extrêmes : c'est une suite du genre de lumières de notre époque que ce relâchement de toutes les forces physiques et morales, qui pèse comme une maladie sur les hommes du jour; et ce mal ne peut guère se guérir que par la main et les châtimens du Tout-Puissant, au moyen de la marche sévère des événemens. L'époque d'Ebbo, comparée à la nôtre, était incontestablement une époque de ténèbres; mais c'était aussi une époque de force; elle ne recevait pas sans doute les impressions avec vivacité, mais elle concevait fortement celles qu'elle avait une fois reçues; et elle était capable par cette raison, de résolutions puissantes, dans l'exécution desquelles on ne tenait pas même compte des renoncemens et des sacrifices : c'était une époque dans laquelle les forces des hommes étaient en plein développement, et où l'on s'étonnait moins des actions héroïques, parce que plusieurs s'en sentaient

capables. Quoique défiguré, l'esprit du christianisme n'y était pas entièrement éteint : c'était sa sainte flamme qui donnait aux hommes la force des grandes actions et des grands sacrifices; car celui qui verse son sang au service de la religion n'est pas moins un héros que celui qui donne sa vie sur le champ de bataille..... Non-seulement ce dévouement était alors le même (et ces réflexions sont applicables à tous les temps), mais il était considérablement augmenté par les peines innombrables dont il avait été précédé. Seulement l'esprit de nos jours méprise le dévouement religieux, tandis qu'il élève l'autre jusqu'aux nues. »

Ebbo crut que son dévouement avait besoin de la sanction du pape. Il se rendit donc à Rome, où Pascal Ier lui donna une bulle qui contenait entre autres : « Qu'ayant appris qu'il y avait encore dans le Nord des peuples privés de la connaissance de Dieu et idolâtres, il avait, de concert avec les saints de Dieu, jugé nécessaire d'envoyer à ces peuples son coévêque Ebbo, et le moine Halitgar, en autorisant ces deux missionnaires à aller ainsi annoncer le chemin du salut. Que si quelque chose leur paraît douteux, ils seront tenus de s'adresser au saint siége pour y prendre les directions nécessaires, etc..... » L'entreprise d'Ebbo est recommandée à la coopération de tous les croyans, et la bulle prononce anathème contre quiconque leur opposerait obstacle.

On voit que cette bulle n'a rien de nouveau. Elle n'est pas pire, peut-être pas même aussi mauvaise que celle que Grégoire Ier avait donnée à

Boniface presque un siècle auparavant. Cependant il est clair qu'on y retrouve tout l'orgueil de la cour de Rome : car la bulle ne fait aucune mention de l'empereur Louis, quoiqu'il ait été le premier auteur et le seul soutien de cette mission. Mais la politique romaine voulait être seule en vue.

Quoi qu'il en soit, Ebbo retourna plein de joie avec son collaborateur à la cour impériale d'Aix-la-Chapelle (822), où il se rencontra justement avec les députés de *Harald Klak*, roi de Jutland, et les deux fils de *Gotfrid*, qui lui disputaient la couronne paternelle; ils étaient venus auprès de Louis afin de renouveler la paix et de rechercher les uns et les autres la faveur des Francs. Le roi, sans rien décider entre les compétiteurs, les accueillit également bien; et lorsque les députés repartirent, Ebbo fit avec eux le voyage du Danemark, chargé par l'empereur de riches présens pour Harald, afin de le gagner au christianisme, et de lui témoigner les bonnes dispositions du puissant monarque des Francs.

La piété de Louis ne se borna pas à cette seule tentative pour faire pénétrer l'évangile dans le nord. Il sentit qu'il lui fallait absolument former un clergé nombreux et instruit, pour affermir l'église des Saxons et pour agir de là sur les autres Barbares. Aussi avait-il dès la première année de son gouvernement (815), fait bâtir à Hechi, près de Cassel, un monastère qui fut d'abord donné à des moines de la célèbre abbaye de Corvey (Corbie) en Picardie : puis, peu après, afin de s'approcher davantage du champ des missions, on transplanta

le couvent plus bas, en descendant le Weser, au pied de la forêt de Sollinge, et on lui donna le nom de *Neu-Corvey*, ou selon l'appellation française *Nouvelle Corbie*. Ce fut bientôt une école de missions, d'où l'on vit sortir de temps à autre quelques compagnies de jeunes prêtres, qui se dirigèrent vers le nord comme autant de missionnaires.

Vers la fin de 822 Ebbo arriva à la cour de Harald à *Hadeby* (le Schleswick de nos jours), où le roi le reçut très-bien, mais cependant sans répondre nettement aux propositions que lui faisait le missionnaire. Il était évident que Harald tenait infiniment plus à s'affermir sur le trône du Jutland contre les attaques des deux fils de son prédécesseur, qu'à embrasser le christianisme. Sans doute il eût volontiers fait ce dernier pas s'il y avait vu un moyen assuré de se maintenir sur le trône dont il venait de s'emparer; mais la chose lui paraissait douteuse; et même il craignait, en changeant de religion, de s'attirer la haine des prêtres et du peuple, et d'augmenter encore de cette manière la force de ses rivaux.

Cependant il fut permis à Ebbo de prêcher dans le pays : mais pour ce qui concernait Harald lui-même, ce prince dit à l'évêque franc qu'il avait résolu d'aller voir l'empereur, afin d'examiner de plus près ce qui en était de la doctrine chrétienne; que s'il trouvait alors qu'elle fût la vraie, et que Christ lui valût plus de prospérité que ses dieux précédens, il embrasserait sa foi avec plaisir; qu'en attendant toutes choses devaient continuer sur le pied actuel; mais que s'il se convertissait

un jour il ferait alors fondre ses idoles de métal.

Ebbo passa cinq ans à parcourir le Jutland au milieu de dangers nombreux, mais non sans bénédiction. Il demeurait dans une campagne nommée Villenach, maintenant *Munsterdorf* (ou *Neu-Munster*) d'où il faisait ses excursions dans la contrée. Willerich avait rassemblé une église et bâti un temple près des côtes occidentales de cette contrée, à *Meldorf* (p. 206); mais il est probable que c'est aux travaux d'Ebbo que le Holstein doit l'érection de trois autres églises, à Hambourg, à Heiligensteten et à Schenefeld. Au bout de ces cinq ans Ebbo, fatigué des peines inattendues de sa mission, retourna à son évêché de Rheims. Peut-être qu'Adam de Brême le juge trop sévèrement, en attribuant son retour à un penchant aux douceurs de la vie *(occupatione seculi delectatus rediit)*. Car Éginhard, qui était alors chancelier de la cour, et qui a écrit une histoire de son époque, lui donne un honorable témoignage. Il est vrai que plus tard Ebbo se laissa entraîner dans de malheureuses démarches, en consentant à se mêler de la conjuration des fils de Louis contre leur père, et qu'en conséquence de ces faits il fut chassé du pays par l'empereur; mais il fut ensuite rappelé à l'évêché de Hildesheim (près de Hanovre), où il mourut en 851.

A peine Ebbo eut-il quitté le Danemark qu'il éclata de nouvelles contestations entre Harald et les fils de Gotfrid : et le premier ne vit d'autre parti à prendre que d'aller rechercher l'appui de l'empereur. Il arriva en effet, en 826, avec son épouse, son fils, et un grand nombre de ses sujets

sur cent canots, en remontant le Rhin jusqu'à *Ingelheim*, résidence ordinaire de Louis, où ce monarque avait rassemblé une diète. Ebbo avait déjà annoncé le roi danois, en disant qu'il venait demander le baptême. Louis le reçut donc avec de grands égards, et *Harald* affirma en effet qu'il renonçait à l'idolâtrie. En conséquence ce prince fut baptisé avec son épouse et son fils aîné Gotfrid dans l'église de Saint-Alban; et son exemple fut suivi le même jour par un grand nombre de ceux qui l'avaient accompagné. L'empereur lui-même, l'impératrice Judith, et le prince Lothaire furent les parrains de la famille royale. Après le baptême, Harald se rendit au château dans les vêtemens blancs qu'il avait revêtus pour la cérémonie, et reçut de l'empereur des cadeaux précieux en vêtemens, en ornemens et en armes. Tout était calculé dans l'intention d'exciter chez les Danois une impression profonde de la magnificence du rite catholique et de la puissance de l'empereur : et Harald en fut effectivement saisi à tel point qu'il se soumit dès le lendemain, lui et son pays, à l'empereur comme à son suzerain. — Rien n'était plus opposé à l'esprit du christianisme qu'une semblable négociation : aussi, quoique une politique de ce genre ait réussi quelquefois, cette fois-ci elle trompa et Harald et Louis : car les Danois repoussèrent le premier comme un indigne vassal de l'empereur « romain », et il fut obligé de venir de nouveau se réfugier auprès de Louis, qui lui assigna quelques contrées sur le Rhin et la Moselle, et lui donna en fief un district, celui de Riustri dans

le territoire d'Oldenbourg sur le Weser, et une seigneurie dans la Nordalbingie, en attendant qu'il pût faire valoir de nouveau ses prétentions sur la couronne du Danemark.

Ruric, neveu de Harald, avait été baptisé avec lui. Il ne s'en mit pas moins à exercer la piraterie sur les côtes de France, et il finit par s'établir à Dorstadt, qu'il obligea l'empereur à lui donner en fief.

Bientôt le baptême devint parmi ce peuple un objet de spéculation ; et ce fut une coutume qu'un grand nombre de Danois se présentassent à Pâques à la cour de l'empereur pour recevoir, avec le baptême, de riches présens en habits et en armes. Un jour il en vint un si grand nombre, qu'on n'eut pas assez de vêtemens blancs pour en donner à tous, selon la coutume; et l'empereur ordonna d'y suppléer par des manteaux de laine. Mais un Danois considéré qui en reçut un de ce genre au moment qu'il sortait de l'eau, s'écria en colère : « Voilà déjà vingt fois que je viens ici, et on m'a toujours donné les plus beaux vêtemens; un sac pareil n'est pas fait pour un guerrier, mais pour un gardien de cochons ; et si je n'avais pas honte de me voir nu je te jetterais sur-le-champ sous les pieds ton sac avec ton Christ ! »

Voilà des choses auxquelles on devra s'attendre toutes les fois qu'on voudra répandre la vérité par des moyens indignes d'elle.

Nous sommes entrés insensiblement dans l'histoire des missions danoises, en traitant de celles du Holstein : mais les deux champs sont si voisins, et ils se lient tellement l'un à l'autre que nous

n'avons pu les séparer. Nous allons même continuer de les unir dans le chapitre suivant, qui, à son tour, finira par embrasser déjà une partie de l'histoire des missions de Suède.

CHAPITRE XXXV.

MISSION D'ANSCHAR ET DE SES COMPAGNONS DANS LE DANEMARK (1) ET LA SUÈDE.

§ 1.

Première époque.

L'empereur Louis éprouva des peines cuisantes de la part de ses trois fils Lothaire, Pepin et Louis, qui furent sans cesse en guerre entre eux et avec lui-même; puis il fut enfin obligé de partager la monarchie entre eux (817) : Lothaire, l'aîné, eut la meilleure part de l'empire : il partagea avec son père le gouvernement principal : Pepin eut l'Aquitaine, et Louis, le cadet, devint roi de Bavière et des provinces slaves.

Au milieu de tout cela Louis ne se laissa pas

(1) Il existe plusieurs très-bons ouvrages sur l'histoire ecclésiastique du Danemark, et en particulier sur ses premiers temps. Nous ne nommerons que *Pontoppidan*, *Annales ecclesiæ Danicæ*. (Copenhague 1743 — 1753) — et l'*Histoire ecclésiastique du Danemark et de la Norwége*, par Munter (Leipsik. 1829, allemand). — La source la plus ancienne de l'histoire des missions du nord est *Adamus Bremensis*, *Historia ecclesiastica*, dans les *Scriptores rer. germanic. septentrional.* (Hambourg. 1706). — Puis *Saxo grammaticus* (m. 1204) *Historiæ Danicæ libri* 16 (Lipsiæ 1771).

détourner des travaux qu'il avait entrepris pour répandre chez les peuples du Nord cet évangile qui peut-être était devenu encore plus cher à son cœur par toutes les épreuves dont il était assailli. S'il commit plusieurs fautes dans cette œuvre, il faut les imputer plutôt à son clergé ambitieux et mondain qu'à lui, qui n'avait pas l'intelligence supérieure de son père.

Le baptême de *Harald* avait fait la joie de ce monarque, qui s'occupa dès-lors avec un redoublement de zèle de la conversion des Danois. Dès le moment où ce roi barbare était arrivé à la cour franque, on avait cherché de tous côtés des ecclésiastiques qui pussent accompagner ce prince à son retour en Danemark : mais il eût été plus facile à l'empereur des Francs de ramener le roi du Jutland dans son pays à la suite d'une bonne armée, que de trouver dans tout le clergé de son vaste empire quelques hommes instruits et pieux, disposés à renoncer aux douceurs de leur vocation tranquille pour suivre Harald dans les dangers d'une mission. Mais on trouva pourtant enfin un homme de ce genre, un homme encore jeune, le pieux *Anschar* (Ansgarius) qui accepta avec joie la vocation proposée, et à la vie duquel se rattache maintenant pendant une longue suite d'années, l'histoire des missions du Danemark.

Anschar (1) naquit en 801 dans le sein d'une fa-

(1) On a de nombreuses biographies de ce missionnaire. La source la plus ancienne de son histoire est une *Vita S. Anscharii* rédigée par son successeur Rimbert, d'où Adam de Brême a tiré ses matériaux. (*Hist. eccles.*, t. 1, c. 14-31.)

mille franque distinguée; il paraît que son père avait revêtu quelque charge considérable à la cour de Charlemagne. Le jeune Anschar passa quelques années dans le couvent de Corbie (Corvey) en Picardie qui était destiné à de jeunes nobles, et où il s'appliqua soigneusement à l'étude des sciences, sous la direction de son abbé Wala. A peine parvenu à l'adolescence, son cœur le porta à entrer chez les Bénédictins : il est probable qu'il faut attribuer cette résolution à la mort prématurée de sa pieuse mère, à laquelle il était tendrement attaché, et à celle de Charlemagne, qui dérangea peut-être quelques plans ambitieux de sa jeunesse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se sentit porté de bonne heure au projet de consacrer quelque part ses jours au service d'un peuple idolâtre : et lorsqu'on fonda sur le Weser, le couvent de Neuf-Corvey en vue des missions du Nord (p. 214), il accepta avec joie, en 823, la vocation que lui adressa son abbé de se rendre avec un certain nombre de moines dans cette nouvelle colonie. Comme il était instruit, il gagna bientôt, quoique jeune encore, le respect de ses frères, qui le nommèrent d'un commun accord pasteur de l'église attachée au monastère.

Cependant les choses s'étaient arrangées de manière que Harald songeait à s'en retourner dans ses états, ou au moins dans les cantons qui en étaient le plus voisins; et, comme nous l'avons dit, ce fut Anschar qu'on choisit pour accompagner ce prince en Danemark. Anschar accepta : et on laissa choisir au missionnaire entre les compagnons de sa

solitude ceux qui seraient disposés à le suivre; mais, quelque attachement qu'on eût conçu pour lui dans le monastère, personne ne pouvait se résoudre à aller partager avec lui une carrière dont on voyait tous les dangers. Enfin l'un des moines, *Autbert*, déclara pourtant qu'il était résolu d'aller tenter l'entreprise.

Ces deux frères se rendirent d'abord à la cour impériale. Ils n'eurent pas de peine à apprendre la langue du pays auquel ils se destinaient, parce que dans le neuvième siècle les langues franque, anglo-saxonne, et celles du Nord ne différaient pas beaucoup entre elles : puis ils se mirent en route.

Anschar était âgé de vingt-cinq ans quand il partit ainsi pour sa première mission, descendant le Rhin dans la compagnie de Harald. Il eut beaucoup à souffrir des mœurs encore grossières de ce prince nouvellement converti, parce que, comme dit Rimbert dans la *Vie d'Anschar* (c. 7), « ce » prince ne savait pas encore bien comment on de- » vait se conduire envers les serviteurs de Dieu. » A Cologne l'évêque de cette ville, à qui la position d'Anschar inspira de la compassion, lui donna, pour lui et son compagnon de voyage, une petite barque arrangée pour deux logemens; mais ce bâtiment plut tellement à Harald qu'il s'établit lui-même dans l'une des chambres, en ne laissant que l'autre aux deux missionnaires. Cependant ceux-ci apprirent bientôt à supporter les manières du roi, et leur position devint plus douce. Ils arrivèrent à Dorstadt dans la Frise, et partirent de là par terre pour le Jutland, en automne 826.

Harald, craignant les fils trop puissans de Gotfrid, n'osa s'avancer que jusqu'à la frontière de cet état, où il s'établit à *Hadeby* sur la Schley, et d'où les deux missionnaires hasardèrent de temps en temps de pénétrer plus avant dans le pays.

D'après l'histoire de ces temps il paraît qu'ils répandirent partout avec abondance la Parole de Dieu, et que le nombre de ceux qui demandaient à être sauvés s'augmentait tous les jours. Les missionnaires crurent bon de prendre chez eux, d'après l'exemple de leurs prédécesseurs, de jeunes enfans païens rachetés de l'esclavage, pour en former des évangélistes pour leur propre nation. C'est de ce premier institut de missions de Hadeby, qui eut bientôt douze élèves, que sont sortis les premiers évêques auxquels l'église du Danemark et de la Suède rattache son existence. Peu à peu le désir d'une instruction chrétienne se répandit parmi les habitans du Jutland; et le peuple finit par accourir en masses pour se faire baptiser dans la Schley. On montre encore dans le voisinage du Schlesvick actuel, qui a succédé à l'ancien Hadeby, la place où l'on prétend que se faisaient ces baptêmes; cette tradition est dans tous les cas un indice bien positif que la mission eut dans cet endroit des succès marqués.

Mais bientôt la perspective riante de cette œuvre du Jutland se troubla. *Érich*, l'un des fils de Gotfrid, paraissait d'abord disposé à observer sincèrement le traité que l'empereur Louis était parvenu à lui faire conclure avec Harald : il devait partager le pays avec ce prince, et Anschar de son côté croyait

déjà avoir trouvé le chemin du cœur du jeune roi. Mais bientôt Érich ne voulut plus entendre parler de rien, et refusa tout. Harald ennuyé de ses longs délais hasarda de faire une irruption au-delà de la Schley, avant même que l'armée franque fût venue pour l'appuyer; mais il fut battu près de Flensbourg, et se réfugia (828) dans l'Albingie septentrionale avec un petit nombre de combattans. La cause du christianisme parut donc perdue pour le moment dans le Jutland : on y releva les temples païens; et les missionnaires furent obligés de quitter Hadeby, et de se retirer comme Harald. La position d'Anschar devint d'autant plus pénible que son ami Autbert fut en même temps obligé de le quitter, à cause du délabrement de sa santé (829), et se retira dans le monastère de Neuf-Corvey, où il mourut peu après. Les fils de Gotfrid continuèrent d'attaquer le christianisme par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir; et Louis donna ordre à Anschar de revenir à la cour pour attendre un moment plus favorable.

Mais cette bourrasque momentanée n'était peut-être destinée qu'à conduire Anschar à une nouvelle œuvre, et à le faire passer en *Suède*, où le christianisme avait pareillement commencé à poindre, et dont nous avons maintenant à nous occuper.

Tout ce pays, anciennement appelé *Scanie*, qui s'étend depuis la mer Glaciale jusqu'à l'Œresund, et depuis les montagnes de Sève, ou les rochers norwégiens, jusqu'à la Baltique, était alors divisé en quatre royaumes : la Suède proprement dite,

la Gothie, le Hærlsingeland et le Wærmeland, qui se trouvaient sous le gouvernement de plusieurs rois, ou chefs supérieurs, et d'un grand nombre d'autres petits souverains secondaires. La vieille *Upsala* était déjà à cette époque une des principales villes du pays, et tout à la fois la résidence du roi en chef, et le chef-lieu de l'idolâtrie de tout le pays. Une autre ville célèbre de ces contrées était *Sigtuna* (1), l'ancien séjour d'Odin; puis *Strengnäs*, lieu depuis long-temps consacré aux sacrifices, et où le peuple tenait toutes les années son *samting* (assemblée générale du peuple). On trouvait encore, dans le Westmanland (pays des hommes de l'ouest), les villes de *Westeräs* et de *Köping*, puis dans l'Ostergothland (pays des Goths de l'Orient) *Linköping* et *Suderköping*, quatre villes où séjournaient des chefs subordonnés, et qui entretenaient un commerce considérable avec la Frise, la Gaule et la Grande-Bretagne.

La guerre et la piraterie faisaient l'occupation favorite des Suédois : des milliers d'aventuriers en sortaient toutes les années pour aller chercher sur les mers la gloire et le butin; et ces rapports, soit du commerce soit de la guerre, avec les autres peuples de l'Europe avaient déjà fourni aux Suédois plus d'une occasion d'entendre parler de la foi chrétienne, et d'en rapporter dans le pays quelques faibles notions. Une autre circonstance qui dut contribuer au même résultat, c'est que depuis l'époque de Constantin le Grand, et ainsi depuis

(1) Près du lac Mœlar, dans le voisinage de Stockholm.

près de cinq cents ans, des compagnies entières de Scandiens avaient pris l'habitude de se rendre à Constantinople sous la dénomination de *Waregers* (anglais : *warriers*) pour y servir de gardes aux empereurs d'Orient. Ces militaires revenaient souvent dans leur patrie, après un séjour plus ou moins prolongé à Constantinople, et y répandaient quelques notions de civilisation et de christianisme; tandis que d'autres, comme il est infiniment probable, restaient dans cette capitale éloignée, et s'y faisaient recevoir avec leurs familles dans l'église chrétienne. Enfin les Suédois emmenaient fréquemment, dans leurs pirateries, des centaines d'Allemans, de Gaulois et de Bretons, qu'ils vendaient chez eux comme esclaves; et ces chrétiens répandus dans le pays étaient encore autant d'instrumens dans la main de Dieu pour y préparer les voies à l'introduction de l'évangile. Quelques traces de la première histoire de ces contrées semblent même indiquer que quelques missionnaires vinrent parfois visiter ces chrétiens dispersés, pour les entretenir dans la foi.

Ce sont là autant de moyens par lesquels l'évangile avait commencé à s'insinuer dans l'esprit d'un grand nombre de Suédois à l'insu des prêtres païens : il ne fallait plus qu'une occasion favorable pour faire éclater tous ces germes, et cette occasion se trouva dans les troubles même du Jutland.

A l'époque où Anschar travaillait encore dans ce dernier pays, la Suède était gouvernée par deux rois, Biœrn (p. 207) et Anand. Quelques circonstances que l'histoire ne rapporte pas, ayant engagé le pre-

mier à envoyer une députation à l'empereur Louis à Aix-la-Chapelle (829), l'un des ambassadeurs raconta à ce monarque combien il se trouvait en Suède de personnes déjà attachées à l'évangile; et il assura que son roi verrait avec plaisir arriver quelques prédicateurs chrétiens. Louis fut enchanté de cette nouvelle, et pensa aussitôt à Anschar qui venait d'être obligé de quitter le Danemark; tandis qu'on destina aux Danois un nouveau missionnaire, *Gislemar*, moine pieux de Neuf-Corvey. Anschar partit donc avec une grande caravane qui se rendait en Suède pour le commerce : il se fit accompagner de *Willemar* comme aide-missionnaire. Il laissa en chemin Gislemar auprès de Harald, et il prit la mer depuis la Schley. Les dangers qu'il venait de traverser n'étaient encore que peu de chose auprès de ceux qui l'attendaient. Déjà les voyageurs étaient en vue de la côte de Suède, lorsqu'ils se virent tout-à-coup entourés de pirates : ils purent repousser une première attaque; mais les pirates ayant reçu du renfort, il ne resta à l'équipage d'autre salut, après s'être longtemps défendu, que de se faire échouer, et de s'enfuir dans les forêts en abandonnant aux pirates le vaisseau et sa charge. Les pauvres missionnaires perdirent ainsi non-seulement leur petit avoir et les présens qu'ils apportaient au roi de Suède de la part de l'empereur, mais encore une collection de quarante-cinq livres qu'ils avaient pris avec eux pour l'instruction du peuple. La compagnie consternée délibéra sur ce qu'elle avait à faire. Une partie de l'équipage voulait s'en retourner

sans délai; mais Anschar et son compagnon ne voulurent pas en entendre parler. « Si je n'ai pas » un signe de la part de Dieu, dit-il, qui m'an- » nonce qu'il n'y a rien à faire dans ce pays pour » l'évangile, je reste. » Ces deux hommes se mirent donc à parcourir les profondes solitudes de cette contrée inculte : ils traversèrent des forêts sans chemin, des montagnes et des lacs inconnus, jusqu'à ce qu'enfin ils eurent le bonheur, après mille dangers et mille travaux, d'atteindre Sigtuna, où Biœrn les reçut avec une grande joie (840). Quoique pauvres et moitié nus, et privés de tous les présens dont l'empereur les avait chargés, ils eurent pourtant le plaisir de s'apercevoir que le roi les respectait par égard pour leur vocation. Il convoqua aussitôt ses conseillers; et après une courte délibération il permit aux deux missionnaires d'annoncer l'évangile par toute la Suède, en publiant même qu'aucun de ses sujets ne rencontrerait d'obstacle à embrasser publiquement la foi chrétienne, dès que ce serait sa conviction.

Le cœur d'Anschar fut rempli de joie et d'actions de grâces pour tout ce qu'il voyait et entendait; et il entra avec d'autant plus de courage, soutenu de son ami Willemar, dans le vaste champ qui s'ouvrait devant lui. Un grand nombre de Suédois, parmi lesquels se trouvaient plusieurs hommes considérés, reçurent la foi; et ainsi se forma, sous une coopération visible de la grâce de Dieu, la première église de Suède. — Au nombre des nouveaux convertis se trouvait le Jarl, ou gouverneur, de Sigtuna, conseiller intime et

favori du roi, qui ne cessa dans la suite de se conduire comme un ami fidèle, sincère et zélé du christianisme. Il bâtit à ses frais la première église chrétienne de l'endroit, et, en un mot, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour ouvrir à l'évangile un accès général parmi ses compatriotes. Les nombreux esclaves chrétiens répandus dans le pays se réjouirent vivement de l'arrivée des deux missionnaires ; ils s'attachèrent à leurs pas autant qu'il leur était permis ; et ils contribuèrent beaucoup de leur côté à la propagation de l'œuvre des missions dans tout le pays. C'est ainsi que la sagesse mystérieuse de Dieu sait employer les épreuves les plus douloureuses et les plus inexplicables de la vie, pour les faire tourner d'une manière inattendue au bien d'une multitude d'êtres qui semblaient hors de l'atteinte de ses bénédictions.

Anschar venait de passer en Suède presque deux années, des plus heureuses et des plus bénies de sa vie, lorsqu'il jugea que le succès croissant de son travail l'obligeait à se rendre sans plus de délai à la cour impériale pour y demander de nouveaux collaborateurs et de nouveaux secours. Les deux missionnaires retournèrent donc, vers la fin de 831, auprès de Louis, portant avec eux une lettre en écriture runnique que Biœrn adressait à l'empereur : Louis éprouva la plus vive joie à l'ouïe des nouvelles que ces deux évangélistes lui apportaient ; et dès ce moment ce prince pieux n'eut d'objet qui l'intéressât davantage que la propagation toujours croissante du règne de Dieu dans les pays du Nord. Déjà avant l'arrivée d'Anschar

en Suède, et vers le commencement de 831, Louis avait insisté dans une diète, sur l'ancien projet qu'avait eu son père de fonder à Hambourg un archevêché chargé de répandre l'évangile dans toutes les contrées situées au nord et à l'orient de l'Europe : l'arrivée d'Anschar fut une occasion naturelle de reprendre ce projet. On le fit, dans une diète qui se tint à Ingelheim; et alors non-seulement la chose fut approuvée, mais Anschar fut nommé à l'unanimité métropolitain de ce poste important; et quoiqu'il n'eût encore que trente ans, il fut effectivement installé archevêque de Hambourg, encore la même année, par le frère de l'empereur et l'évêque Trogo de Metz, assistés des archevêques de Rheims, de Mayence et de Trèves.

Il fallait à cette nomination la confirmation du pape. Anschar fut en conséquence envoyé à Rome, dans la compagnie de deux évêques et d'un comte illustre de ces temps, Gerold. Le diplôme impérial que Louis le Débonnaire donna peu d'années après (834) comme édit de fondation de l'archevêché de Hambourg, est remarquable comme monument de la piété que ce souverain mettait à tous ses actes : « Si notre pouvoir temporel, dit-il, nous impose l'obligation de prendre soin de chacun de nos sujets, combien plus devons-nous pourvoir à la propagation et à la prospérité de l'église catholique et apostolique que Christ a rachetée par son précieux sang, et a confiée à notre direction !..... Nous faisons donc savoir aux pieux enfans de l'église de Dieu que sa providence s'est ouvert en nos temps

une large porte pour la prédication de la Parole divine dans les royaumes des Danois et des Suédois..... Nous avons mûrement réfléchi, avec nos prêtres et les autres fidèles de l'empire, qu'il serait digne de Dieu d'ériger, en deçà des frontières de nos états, un archevêché qui pût fournir en abondance le pain de la vie éternelle à tous ces peuples barbares..... Nous avons donc résolu d'élever pour la Transalbingie, province extrême du pays des Saxons, dans le lieu appelé Hamabourg, un siége archiépiscopal, et de faire consacrer Anschar comme le premier des archevêques de ce diocèse..... Le territoire de l'archevêché de la Nordalbingie s'étendra le long de l'Elbe jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans la mer, par tout le pays des Slaves, le long de la Baltique et sur tous les peuples du Nord désignés plus haut, de même que sur toutes les marches (provinces : proprement *marais*) situées le long de l'Elbe et au-dessous, afin que les habitans de la Transalbingie puissent venir s'y mettre en sûreté contre les irruptions des païens qui sont toujours à craindre (1). »

Anschar et sa suite furent accueillis à Rome avec joie ; et le pape Grégoire IV ne tarda pas à confirmer le décret de Louis, et à sceller cet acte, sur le prétendu tombeau des apôtres, d'une malédiction qui portait que : « Quiconque opposerait des obs-
» tacles à cette œuvre aurait sa part avec le diable
» et ses anges. »

Anschar se hâta alors de se rendre dans son arche-

(1) *Staphorst*, *Hamburgische Kirchengesch*, t. 1, p. 31; t. 2, c. 2.

vèché. Mais le champ était immense : il savait à peine où trouver des ouvriers : et le diocèse n'existait encore qu'en espérance. Dans le Holstein, qui entourait sa résidence de plus près, il n'y avait guère de chrétien que Meldorf, Schenefeld, et quelques petites églises répandues dans le pays. Dans tout le reste de la péninsule Cimbrique, on trouvait le petit monastère de Hadeby et un certain nombre de chrétiens dispersés et opprimés ; et les îles danoises gémissaient encore dans l'idolâtrie et sous le poids de guerres civiles continuelles. On a vu que la Suède offrait une perspective un peu plus riante ; mais cependant il n'y avait encore, après tout, qu'une petite église chrétienne à Sigtuna. Quant à la Norvége, ses habitans ne se trouvaient guère que sur la mer, occupés de pirateries ; et l'histoire ne mentionne à cette époque aucune tentative quelconque qui se soit faite dans ce pays pour y répandre la foi chrétienne. Enfin les contrées situées plus à l'Orient, le long de la Baltique, promettaient encore moins. Il est vrai que Charlemagne avait soumis, dans ses guerres contre les Saxons, quelques peuplades de ces contrées, et dans leur nombre les Obotrites, qui occupaient le pays situé entre l'Elbe, l'Oder et la mer ; et que le conquérant avait forcé cette population à professer le christianisme. Mais faute de docteurs et d'instruction, l'idolâtrie se rétablit rapidement dans ces contrées. — Quant aux peuples situés encore plus avant dans l'Orient, il fallut encore des siècles avant que l'évangile leur parvînt.

C'est dans cet état que se trouvait l'archevêché

de Hambourg, lorsque Anschar s'y rendit, au commencement de 832.

Il éprouvait un besoin pressant d'être secondé par des hommes dignes de la vocation de missionnaire. Ebbo, cet archevêque de Reims qu'on a vu précédemment dans ces lieux, et qui aimait encore à se considérer comme le légat de l'église romaine auprès des peuples du Nord, vint au-devant des vœux d'Anschar. A cette époque il n'était pas encore entré dans la conjuration des fils de Louis contre leur père, et il jouissait encore à la cour d'un grand crédit : il offrit à Anschar l'un de ses parens, nommé *Gautbert*, comme son représentant auprès de la mission du Nord : l'empereur ratifia cette offre : Gautbert fut sacré évêque de Suède, sous le nom de Simon; et il partit pour cette dernière contrée dans la compagnie d'Anschar, richement pourvu, par l'empereur et par son oncle Ebbo, de toutes les choses nécessaires à son entreprise. Anschar s'arrêta seul à Hambourg, et laissa Gautbert continuer sa route.

Ce secours envoyé à l'église de Suède n'était rien moins que superflu : car les chrétiens ne pouvaient encore compter avec sécurité sur Biœrn, puisqu'il ne s'était pas encore prononcé personnellement en faveur du christianisme. On ne pouvait non plus attendre une réponse bien favorable de la diète à la question qu'on venait de lui présenter : « si la » nouvelle foi des occidentaux devait être soufferte » dans le pays » : car il n'y avait encore qu'un petit nombre de jarles (comtes) qui se fussent déclarés en sa faveur. Enfin un co-régent de Biœrn, le fameux

Ragnar (1) *Lodbrok* donnait beaucoup à craindre pour l'œuvre de Dieu dans ces contrées. Il parcourait alors toutes les mers à la tête de sa flotte de pirates : à peine avait-il achevé d'effrayer toute la Baltique avec ses kioules guerrières, et d'y détruire le commerce slave, que développant toutes ses voiles il se rend dans la mer du Nord pour y piller les côtes de la Flandre, de l'Écosse et de l'Irlande. Partout prospère et vainqueur, il se jette ensuite sur l'Angleterre avec trente-cinq bâtimens, et prend terre à Charmouth, en 833. Le Northumberland est dévasté jusque dans ses dernières retraites : et déjà les îles Britanniques, où le christianisme était devenu général, menaçaient de tomber comme elles le firent plus tard, sous le pouvoir de ces païens du Nord, lorsque Ragnar se décide tout d'un coup à retourner en Suède avec ses troupes.

Cependant Gautbert, accompagné d'un neveu, *Nidhard*, était arrivé heureusement dans ce même pays, et avait été accueilli favorablement par Biœrn comme représentant d'Anschar. Il recommença les prédications dans le temple de Sigtuna; il reforma les petits troupeaux chrétiens, qui depuis le départ d'Anschar s'étaient déjà retirés dans l'obscurité : et le nombre des fidèles augmenta de nouveau rapidement de jour en jour.

Pendant ce temps Anschar s'était établi à Hambourg, d'où il faisait de fréquentes excursions dans les environs, afin de ranimer de toute part les

(1) Les historiens français en ont fait un monsieur *Régnier*; mais nous avons préféré lui laisser son nom barbare.

petits troupeaux chrétiens, d'instruire les habitans réputés fidèles, mais qui n'avaient guère reçu que le baptême, et d'appeler les païens à la foi; et il posa ainsi dans l'Albingie septentrionale les fondemens de plusieurs églises qui dans la suite devinrent considérables. Il est probable qu'il faut mettre dans ce nombre celles de *Bramstedt* et de *Kellinghausen*, et le village de *Willenscharen*, qu'on assure avoir reçu son nom des mots *villa Anschari* (le séjour d'Anschar). Afin d'avoir toujours quelques aides à sa disposition, il donna encore quelque accroissement à ce monastère de Neuf-Corvey où il avait enseigné lui-même précédemment; il fit achever l'église de Hambourg, déjà commencée en 810, et bâtit, à côté, un collége destiné comme toujours en ces temps, à former à la vocation de pasteurs et d'évangélistes des jeunes gens qu'il rachetait de l'esclavage. L'empereur lui fournit des secours abondans pour l'érection de ce séminaire, et Anschar put y placer, comme il avait fait précédemment à Neuf-Corvey, une bibliothèque considérable, d'autant plus nécessaire en ces lieux et en ces temps, que les pays civilisés étaient extrêmement éloignés, et se couvraient d'ailleurs de plus en plus des profondes ténèbres de la superstition.

Le Seigneur bénit ces divers travaux de telle manière, qu'on peut avancer sans exagération que, déjà du temps d'Anschar, la grande majorité des habitans du Holstein professaient le christianisme. On conçoit d'avance qu'à cette époque les lumières de ces chrétiens devaient être exces-

sivement imparfaites, et fortement mélangées de plusieurs restes d'idées et de pratiques païennes : il resta même dans le pays, encore un grand nombre de familles qui refusèrent d'embrasser la foi, et qui conservèrent leur idolâtrie jusqu'assez près du temps de la réformation. Mais cependant les bases du temple du Seigneur s'y posaient et s'y étendaient de plus en plus, et préparaient ainsi à la postérité les bénédictions supérieures dont elle jouit maintenant, et celles, bien plus grandes encore, dont elle jouira de plus en plus à proportion de ses progrès dans la foi.

Anschar n'oubliait pas non plus la mission danoise. Il allait quelquefois visiter *Hadeby*, et prêcher aux habitans des environs. Quelquefois aussi il se hasardait plus avant encore vers le nord, autant que le lui permettaient la prudence chrétienne et le caprice des fils de Gotfrid, toujours méfians et mal disposés pour la foi. Il est probable que ce fidèle missionnaire n'aura pas travaillé en ces contrées sans quelque succès, et sans réussir à élever par-ci par-là quelques petites maisons de prière : mais l'histoire n'en donne cependant aucun détail. La guerre sourde entre Érich et Harald continuait toujours ; et quoiqu'elle ne causât pas un dommage capital à la cause des missions, parce que l'un et l'autre de ces rois tenait à ne pas offenser trop ouvertement le roi des Francs, cet état de choses nuisait cependant plus ou moins aux travaux des évangélistes. Anschar eut la sagesse de ne pas se mêler de ces affaires politiques, non plus que de celles qui agitaient la monarchie franque,

quoique les fils de Louis lui en sussent mauvais gré, et cherchassent à l'envelopper dans leurs querelles, comme ils étaient parvenus à le faire d'Ebbo. — Cependant il fut obligé quelquefois de se retirer pour un temps en Flandre, dans le territoire de Turhold (1), que Louis lui avait donné avec tout son produit, au profit de la mission du nord. Mais ce séjour même n'était pas perdu pour la cause chrétienne; car Anschar s'occupait dans le monastère qui venait de s'établir en cet endroit, comme il le faisait ailleurs, à former de jeunes prêtres au service du Seigneur : puis quand l'orage était passé, il retournait sans se lasser à son diocèse de Hambourg.

Il ne paraît pas qu'Anschar ait tenté d'aller jusqu'aux îles danoises de la Baltique : il aura craint, vu ses rapports avec Louis, et avec les princes du Jutland, Érich et Harald, de compliquer sa position en se liant encore avec le souverain de ces îles, ce *Gorm* que plus tard nous reverrons souvent, et qui résidait à Leyre. C'était un homme farouche, qui se déclarait ouvertement ennemi de la nouvelle foi, comme il l'était des Allemands, et qui avait habitué de considérer les princes du Jutland comme des vassaux désobéissans, et tous les efforts de Louis pour propager l'évangile dans ces contrées, comme un piége de sa politique pour étendre sa domination jusque dans les états du nord. En général tout le peuple du Danemark opposa une longue résistance

(1) *Turnhout*, près d'Anvers, ou plutôt *Tourout*, près de Bruges?

à l'introduction décisive du christianisme. Wittechind, élève instruit de Neuf-Corvey et plus tard du monastère de Hirschau, qui écrivit vers l'an 980, des annales sur les règnes de son époque et sur l'histoire des Francs (1), dit en parlant de ce peuple, tel qu'il existait en son temps : « que les » Danois avaient depuis long-temps embrassé le » christianisme, mais qu'ils n'en servaient pas moins » encore les idoles à la manière des païens. »

Quoi qu'il en soit, Anschar avait consacré dans ces contrées à l'œuvre du Seigneur, au milieu d'une alternative continuelle de succès et de revers, quatorze ans entiers de sa vie (831—845), lorsqu'il vit arriver tout-à-coup un temps d'épreuve, où tout ce que sa main avait cultivé dans le nord parut pour le moment anéanti, quoique l'orage n'ait été que passager, et que le missionnaire ait pu retourner ensuite à son poste avec plus de courage et d'espoir que jamais.

L'empereur Louis était mort en 840; et avec lui avait été enseveli le protecteur le plus puissant des missions du nord : on peut lui disputer les qualités d'un grand administrateur; mais l'histoire des missions se souviendra toujours de lui avec reconnaissance. Ses fils se firent d'abord la guerre pour le partage de l'empire; puis ils s'accordèrent enfin de manière que Lothaire, l'aîné, eut l'Italie et la Lorraine, en descendant jusqu'à l'Escaut; Charles, le cadet, eut le reste de la France et de l'Espagne jusqu'à l'Èbre; et Louis, surnommé le Germani-

(1) *Annalium libri tres ed. per Martinum Frechtum. Basil.*, 1532.

que, toute l'Allemagne, et les villes de Mayence, de Worms et de Spire sur la rive gauche du Rhin.

A peine les princes du nord eurent-ils aperçu ces divisions, qu'ils se révoltèrent contre l'espèce de suzeraineté que les rois francs exerçaient sur eux. Érich, roi du Jutland, s'allia en 844 avec Ragnar, roi de Suède; et tous deux surent rassembler en peu de temps dans la mer du Nord une telle masse de vaisseaux, qu'ils se sentirent assez forts pour l'entreprise la plus audacieuse qui eût été exécutée depuis long-temps. Ils parcoururent et pillèrent dans toutes les directions les côtes de l'Allemagne, de la Frise et de la Gaule; et partout où ils mirent le pied ils ne laissèrent que dévastation. Partout les églises chrétiennes étaient réduites en cendres et les ecclésiastiques massacrés : et l'apparition de ces pirates répandit une telle désolation dans le cœur de l'Europe que, dans toutes les églises des Francs et des Allemands, les prêtres avaient introduit dans les litanies de chaque jour cette prière : « De la fureur des Normands préserve-» nous, ô Seigneur Dieu! »

Les fils de Louis ne savaient opposer à tous ces maux aucune résistance; et l'insolence des Normands monta à son comble. En 845 Ragnar remonta la Seine avec une flotte de 120 vaisseaux, et jeta la terreur dans toute la France : il pénétra jusqu'à Paris qui se rendit sans conditions, et dont les trésors furent livrés aux soldats du Nord. — Une autre flotte beaucoup plus puissante, de 600 bâtimens, se chargea d'aller porter la dévastation dans le cœur de l'Allemagne, et d'y détruire ainsi d'un seul coup

toute l'influence des princes chrétiens sur les peuples encore païens. Érich remonta effectivement l'Elbe avec cette flotte, et apparut si subitement devant Hambourg que la consternation se répandit chez les habitans. Comme le gouverneur impérial était alors absent, tous les yeux se dirigèrent sur Anschar, qui conseilla d'abord une courageuse résistance, et qui voulait se mettre à la tête de la population. Mais bientôt il vit l'impossibilité de défendre la ville contre les milliers de canots qui s'avançaient de tous cotés contre l'île où Hambourg se trouvait alors bâti : il fallut fuir; et au bout de quelques heures Anchar vit son église et son couvent en flammes, son troupeau dispersé, massacré ou emmené en esclavage : et lui-même il eut à peine le temps d'échapper à la ruine générale avec ce qu'il avait sur le corps. Les Danois s'en retournèrent chargés de butin, et allèrent persécuter pendant quelques années dans leur propre territoire les petits troupeaux qui s'y étaient formés depuis quelque temps.

Anschar, que la ruine de Hambourg forçait à aller chercher un autre asile, espérait être reçu avec charité, dans sa détresse, par son collègue l'évêque Leuterich de Brême. Mais cet homme, qui avait toujours été jaloux de la faveur d'Anschar auprès de Louis, le repoussa avec dureté; et le missionnaire dut chercher un refuge à *Ramslo* (entre Hanovre et Verden) dans le Bardengau. Il le trouva chez une veuve noble, nommée Ida, qui l'accueillit chrétiennement, et lui fit même présent d'un bien de terre, dans lequel il put de nouveau réunir son clergé

et se préparer dans le silence à reprendre ses travaux dans des temps meilleurs. C'est depuis cette époque qu'Anschar s'associa son élève *Rimbert*, qui fut plus tard son successeur et son biographe.

Cet asile de Ramslo fut d'autant plus précieux pour Anschar qu'il avait perdu déjà depuis cinq ans son monastère de Turholt (p. 237) : car avec la mort de Louis la faveur du gouvernement envers les missions parut être à son terme. Ce couvent, dont les revenus formaient le principal soutien des missions du Nord, était échu dans la succession, à Charles le Chauve, qui le retira aussitôt des domaines de l'archevêché de Hambourg : le séminaire qui s'y trouvait fut dissout : tous les efforts d'Anschar pour conserver aux missions du Nord les ressources de ce couvent furent perdus; et la mission de l'Albingie septentrionale et du Danemark fut momentanément abandonnée.

Ce n'était pas là la seule épreuve d'Anschar. A peine ce missionnaire s'était-il établi à Ramslo, qu'on apprit qu'après le retour des pirates en Suède il s'était élevé dans ce pays, contre les chrétiens, une persécution qui menaçait d'y ruiner toute l'œuvre commencée; et le retour de l'évêque Gautbert, qui s'enfuyait de ce pays, ne confirma que trop tôt cette nouvelle affligeante. Dans une émeute populaire la maison de l'évêque avait été pillée, son collaborateur Nidhard tué, et lui-même jeté dans les fers avec ses autres collègues, puis ensuite banni du royaume. L'histoire ne dit pas quelle fut la cause de cette catastrophe soudaine; mais il n'y a pas de doute qu'elle n'ait été due aux prêtres, qui voyant le

triomphe du parti païen dans le Danemark en avaient profité pour renverser le christianisme dans leur propre pays. On apprit plus tard, il est vrai, que ce n'avait été qu'une bourrasque populaire; mais il sembla pour le moment, dans ces jours d'affliction, que tout ce qui s'était fait jusqu'alors pour la propagation de la foi dans le Nord fût perdu, et que l'Elbe dût former encore pendant des siècles, comme autrefois le Rhin, la ligne de démarcation entre les peuples païens et les peuples qui avaient embrassé la foi. Pour un temps les églises de ces contrées restèrent sans pasteurs : mal affermies encore, elles recommencèrent à se disperser; et on pouvait se tenir pour assuré que si, contre toute espérance, l'œuvre ne se reprenait pas bientôt par des hommes expérimentés et pieux les travaux passés seraient absolument perdus.

Plus d'un missionnaire eût perdu courage au milieu d'un semblable état de choses; mais Anschar résista à l'abattement, et attendit avec patience, dans la petite société de ses chers élèves, le moment où Dieu reviendrait les appeler tous à son service.

Et ce moment arriva. Hambourg était encore en cendres, lorsqu'on fit déjà quelques efforts (846) pour le rétablissement de la paix. Louis le Germanique désirait particulièrement renouer des relations de bon voisinage avec Érich, qui venait de réduire tout le Jutland sous sa domination : il espérait avec raison se mettre par-là à l'abri des redoutables incursions des pirates du Nord. Pendant ces négociations Anschar saisit avec soin, depuis son couvent de Ramslo, toutes les occasions

qui se présentèrent pour rassembler de nouveau les troupeaux dispersés sur les rives de l'Elbe, et pour ouvrir à l'évangile quelques nouvelles voies : la paix entre les deux rois n'était pas encore conclue, que ce zélé missionnaire envoyait déjà au-delà de l'Elbe plusieurs de ses élèves pour y annoncer la foi aux païens, et pour en ranimer l'étincelle chez ceux qui l'avaient déjà embrassée. Bientôt il les suivit en personne, et il se hasarda même jusqu'au-delà de l'Eider, dans le territoire danois; parce qu'il avait quelque espérance de trouver accès auprès du cœur du souverain, ou du moins de faire quelque bien parmi ses sujets. Les années 846 à 850 s'écoulèrent dans ces préparatifs; et Anschar eut la joie, pendant ce temps, de reformer dans l'Albingie plusieurs troupeaux, de voir Hambourg se relever peu à peu de ses ruines, sur plusieurs petites îles de l'Elbe, et son église métropolitaine renaître ainsi une troisième fois, pour former un nouveau boulevard des missions du Nord.

En même temps une trève provisoire venait de se conclure : Louis avait appris que la douceur seule et le christianisme pouvaient établir solidement ses rapports avec les états du Nord, et il se montra dès ce moment beaucoup plus favorable à l'œuvre des missions qu'il ne l'avait fait encore. Érich aussi eut moins de méfiance envers les chrétiens, parce que le parti de Harald avait beaucoup perdu de son influence; et il désirait d'ailleurs ne pas se brouiller de nouveau avec l'Allemagne, en persécutant le parti chrétien de ses états qui s'accroissait de jour en jour.

Pour combler la mesure des événemens heureux, l'évêque de Brême, cet ennemi d'Anschar, venait de mourir; et ainsi les obstacles tombaient et les espérances renaissaient de tous côtés. Anschar vit même réparer jusqu'à un certain point le dommage qu'avait causé à sa mission la perte du riche couvent de Turholt: car on avait résolu tout dernièrement (848) à la diète de Mayence, de réunir à l'archevêché de Hambourg l'évêché de Brême devenu vacant, et de placer Anschar à la tête de ces deux postes réunis. Anschar se refusait d'abord à l'augmentation de travaux que cet arrangement lui occasionnerait, au moment où ses forces commençaient à décliner; mais la chose resta décidée, et le pape la confirma en 850.

A peine Anschar fut-il rentré en possession de son archevêché ainsi agrandi, qu'il se présenta à lui une occasion favorable de reprendre ses missions du Nord. On vient de dire qu'Érich s'était soumis depuis peu tout le pays, depuis le Skagerrak jusqu'à l'Eider; c'était après une victoire remportée sur le parti de Harald. Louis sentit le besoin d'affermir la paix avec un roi dont le pouvoir allait en croissant; et il pensa ne pouvoir employer dans cette affaire un meilleur négociateur qu'Anschar, qui jouissait de la confiance du prince danois. Anschar accepta la commission; et la paix se conclut définitivement entre les deux pays, en 851. L'une des conditions fut que la doctrine de Christ pourrait se prêcher dans le Danemark en toute liberté. La probité et la sagesse d'Anschar lui gagnèrent tellement la confiance du roi de cette contrée, que

ce prince le fit dès-lors assister habituellement à l'assemblée de ses états, quand il se trouvait à proximité, et ne décida plus aucune démarche importante sans le consulter.

L'histoire ne dit pas qu'Érich ait embrassé la foi; mais il est certain qu'il accorda à ses sujets une liberté religieuse illimitée, et qu'il seconda même de tous ses moyens la propagation du christianisme dans ses états. On a vu (p. 223) que les chrétiens avaient élevé de bonne heure à Hadeby un temple, que les païens avaient, peu après, réduit en cendres. Anschar obtint la permission de le rebâtir et de le pourvoir d'un ecclésiastique; et ainsi cette ville importante, située tout près de la frontière d'Allemagne, où le commerce attirait des hommes de toutes les contrées, et qui renfermait des chrétiens déjà depuis le temps d'Ebbo, devint l'église-mère du Danemark. Une ancienne chronique, que Staphorst a insérée dans son Histoire ecclésiastique de Hambourg, dépeint avec de vives couleurs la grande révolution que le rétablissement de cette nouvelle église causa dans toute la contrée. « La grâce de Dieu commença à se répandre depuis cet endroit avec une force croissante. Déjà précédemment un grand nombre d'habitans s'étaient fait baptiser à Hambourg ou à Dorstedt (chez les Frisons), et dans leur nombre, plusieurs personnes considérées; celles-ci en entraînèrent par leur exemple encore beaucoup d'autres des deux sexes à renoncer à l'idolâtrie, et à se vouer au Seigneur. La ville en fut remplie de joie; et beaucoup de Danois qui n'avaient osé se rendre auparavant à Hadeby,

et un grand nombre de négocians du voisinage vinrent visiter cet endroit où il se faisait tant de bien. Plusieurs vécurent encore long-temps après le baptême; mais une multitude ne se couvrit des saints vètemens du baptême que pour entrer dans les cieux; car ils prenaient avec joie sur eux le signe de la croix, afin d'entrer dans les rangs des catéchumènes et de fréquenter l'église, mais ils renvoyaient volontiers le baptême, parce qu'ils pensaient qu'il valait mieux n'être baptisé qu'à la fin de ses jours, afin d'entrer ainsi pur et sans tache dans les portes de la vie éternelle (1). Plusieurs malades, pour le rétablissement desquels on avait long-temps offert en vain des sacrifices aux faux dieux, se tournèrent vers la miséricorde du Seigneur et firent vœu d'embrasser le christianisme; et quand le prêtre s'approchait d'eux pour les baptiser, la grâce divine les guérissait. Ainsi la miséricorde divine se révélait de plus en plus dans ce lieu; et il se convertit une grande multitude. »

(1) On se rappelle avoir vu la même chose dans les premiers siècles, et entre autres à l'époque de Constantin (T. 1, p. 226). Nous le consignons ici comme un simple fait : car c'est une pratique contraire à l'institution de Notre Sauveur, et basée sur une idée superstitieuse de l'efficace du baptême.

§ 2.

Progrès en Suède (1).

Le soleil de la grâce se leva à la même époque sur la Suède. Malgré le désir d'Anschar de ne pas laisser périr l'œuvre entreprise dans ce royaume, aucun missionnaire n'avait osé y rentrer depuis la fuite de Gautbert et le meurtre de Nidhard. Mais enfin Anschar parvint cependant à engager un ermite du nom d'*Ardgar* à faire une tentative ; et ce missionnaire ne fut point aussi mal reçu qu'on aurait pu le craindre. Il paraît, d'après un mot de Rimbert dans la vie d'Anschar, que l'émeute qui avait coûté la vie à Nidhard, avait eu lieu à l'insu du roi Bïœrn, qui en avait témoigné publiquement son déplaisir au parti païen. D'ailleurs, à ce que rapporte Rimbert, il était arrivé, peu après ce tumulte, aux auteurs de la persécution plusieurs malheurs, où l'on crut reconnaître un châtiment de Dieu pour le crime qui avait été commis. Ainsi le fils d'un homme riche qui s'était associé aux conjurés, perdit successivement sa femme et ses enfans : et s'étant adressé à un devin, afin d'apprendre de lui lequel était son ennemi entre les dieux, et ce qu'il avait à faire pour l'apaiser : « Tous les dieux

(1) V. pour l'histoire des premiers temps de la Suède *Adam de Brême* (*Hist. eccles.*).

Œrnhjœlms Historia Suevorum Gothorumq. — Stockholm, 1689.

Snoro Sturleson. Historia regum septentrionalium, Stockholm, 1697.

Benzel, Monumenta historica ecclesiarum suevo-gothicarum, Upsal, 1709.

t'aiment, lui dit le devin, sauf le Dieu des chrétiens, qui est ton ennemi, et qui prépare ta perte parce que tu recèles dans ta maison des objets volés qui lui sont consacrés. » — Le malheureux s'effraya, et se rappela d'avoir emporté chez lui un livre des chrétiens, pris parmi les objets que Gautbert avait abandonnés. Après avoir long-temps hésité pour savoir ce qu'il devait faire de ce livre, dont il désirait se débarrasser sans le moindre délai, il le porta dans l'assemblée du peuple, où il déclara tout ce qu'il avait souffert pour cet objet. Comme personne ne savait que lui conseiller, on enveloppa le livre avec soin, et on le déposa dans la campagne, avec la promesse d'un sacrifice expiatoire pour le Dieu Christ » (1). — Quelque insignifiante que puisse paraître cette histoire, considérée en elle-même, elle montre cependant la crainte et le respect que la foi des chrétiens avait déjà excités dans le cœur des païens; et ce sentiment pouvait facilement contribuer à protéger tout au moins, à l'avenir, la vie des messagers de Christ.

Ardgar commença donc à prêcher la parole de Dieu à *Birka* (c'était un autre nom de *Sigtuna*) aussi bien qu'il le savait; et personne n'osa s'opposer à lui. En même temps Dieu avait pourvu d'un autre côté encore, et par un ouvrier plus actif et plus puissant, au maintien de l'œuvre commencée. Il se servit du pieux Hérigar, gouverneur de Birka (p. 228), qui était resté fidèle à la foi chrétienne

(1) *Vita Anscharii*, c. 15.

malgré tous les obstacles, et autour duquel se rassembla constamment le petit troupeau des croyans. Hérigar paraît avoir été animé, dans son opposition à l'idolâtrie, du même esprit que les prophètes de l'Ancien Testament: et l'histoire de ces jours raconte de lui plusieurs traits qui, lors même qu'ils sont défigurés par quelques additions fabuleuses, doivent cependant avoir eu un fonds de vérité, et qui ne contribuèrent pas peu à préparer en Suède la victoire du christianisme sur le paganisme. Ainsi (1), un jour que Hérigar avait disputé long-temps dans une assemblée populaire contre les partisans du culte idolâtre, en soutenant la supériorité de la religion chrétienne, il s'amassa tout-à-coup au-dessus de l'assemblée un violent orage: — « Eh bien! » cria Hérigar à ses adversaires, rassemblez-vous » là-bas sur cette place, et moi je me mettrai ici. » Demandez à vos dieux qu'ils détournent la pluie » de dessus vous, et j'en demanderai autant au » mien pour moi. Ceux dont la prière sera exaucée, » ceux-là auront le vrai Dieu, seul digne d'être » adoré. » — On accepta le défi; les païens se rassemblèrent en un même endroit; et vis-à-vis d'eux Hérigar, seul avec un petit garçon. Bientôt il fondit sur les païens une telle averse qu'ils en furent entièrement trempés, et qu'ils furent même couverts des feuilles d'arbres que la pluie avait abattues, tandis que Hérigar et son petit garçon furent épargnés. — Ainsi, du moins, dit l'histoire.

Un autre jour ce zélé missionnaire était saisi de

(1) *Vita Anscharii*, c. 16,

si vives douleurs dans les jambes qu'il fut obligé de se faire porter dans la maison de prière, pour y présider la petite assemblée des fidèles. Là il se sentit pressé de demander, de concert avec ses frères, d'être guéri sur-le-champ et complètement; et il put retourner chez lui sain et sauf.

Un autre jour, au moment où les Danois assiégeaient Birka, et où la ville se voyait sur le point de succomber, Hérigar demanda à Dieu dans une prière ardente la délivrance de la ville; et dans le même moment les chefs de l'armée ennemie consultaient de leur côté pour savoir s'ils devaient livrer l'assaut à la place, ou aller essayer d'aborder sur un autre point du pays; ils tirèrent au sort, et le sort décida pour la délivrance de Birka.

Il est fâcheux que dans ces histoires et dans d'autres pareilles, Rimbert n'entre pas dans plus de détails; car telles qu'elles sont, elles ne constituent pas nécessairement des miracles; et pourtant elles sont racontées comme devant en être. Mais quoi qu'il en soit on peut toujours y voir des directions miséricordieuses du Seigneur, bien propres à produire sur les esprits une impression favorable et à les disposer à embrasser le christianisme. Quant à Anschar il n'eut jamais de prétentions sur le point des dons miraculeux. Quoiqu'il eût éprouvé plus d'une fois dans sa vie que Dieu exauce réellement les prières des siens, il ne paraît pas avoir aspiré particulièrement aux dons extraordinaires; et il s'exprima même une fois à ce sujet d'une manière qui fait honneur à sa sincérité et à sa sagesse : « Si j'étais digne devant

» mon Dieu qu'il fît pour moi un miracle, je lui » demanderais de vouloir bien faire de moi par sa » grâce un parfait homme de bien. » — Du reste rappelons-nous que l'un n'est pas ennemi de l'autre, tant sans faut; et qu'il restera toujours écrit au contraire : « Ce sont ici les signes qui accom» pagneront ceux qui auront cru, etc. » (Marc 16, 17).

Le pieux Hérigar mourut en 852; et le petit troupeau de fidèles de la Suède perdit en lui un puissant et précieux appui. Ardgar était encore présent pour lui donner la cène dans ses derniers momens; mais il se retira aussitôt après cette perte que venait d'éprouver l'église, abattu lui-même et découragé. Cet ami de la solitude, peut-être un peu sombre et fuyard, n'était pas à ce qu'il paraît, homme à gagner beaucoup de cœurs à l'heureuse nouvelle de l'évangile. Manquant de persévérance ou de dévouement, il retourna bientôt, sans rien espérer de la Suède, dans sa solitude précédente.

Cependant l'œuvre de Christ ne périt pas pour tout cela dans cette contrée; et l'histoire de ces jours nous rapporte un trait aimable, qui nous marque la pieuse simplicité qu'on trouvait chez quelques ames ignorées du monde, à côté de bien des superstitions; simplicité pieuse qui formait comme un rayon lumineux au milieu des ténèbres générales.

Il y avait alors en Suède une dame pieuse que les païens n'avaient pu détourner du vrai chemin de la foi qu'elle avait appris à connaître à l'école de Gautbert. Souvent, lorsqu'elle se trouvait dans

quelque embarras, on lui conseillait de sacrifier aux idoles comme l'avaient fait ses ancêtres; mais elle répéta sans cesse qu'il était inutile de chercher du secours auprès d'idoles muettes et sourdes, et qu'il serait abominable à ses yeux qu'elle fût infidèle au vœu qu'elle avait fait à son baptême en se donnant à Jésus-Christ. « Il est puissant, disait-elle, et il peut me donner la santé et tous les biens dont j'ai besoin, si c'est sa volonté. » — *Friedeburga*, c'est son nom, approchait de la vieillesse. Depuis la fuite de Gautbert, le pays était resté assez long-temps sans prédicateur chrétien. Lors de la fuite du missionnaire, comme on avait appris à cette pieuse femme à voir dans la cène, prise en elle-même, un moyen de salut, elle avait conservé dans un vase un peu de vin consacré, en disant à sa fille, chrétienne comme elle, de lui en verser quelques gouttes dans la bouche lorsqu'elle serait au lit de mort, afin qu'elle pût jouir en ce moment de la grâce de son Dieu. Elle avait conservé ce vin pendant trois ans dans sa maison, lorsqu'enfin Ardgar arriva en Suède. Elle se rendit au culte aussi long-temps que ses forces le lui permirent : puis, lorsque sa mort approcha, elle fit appeler le prêtre auprès d'elle, afin de recevoir de ses mains ce dernier repas de la communion chrétienne; elle chargea ensuite sa fille *Cathle* de vendre après sa mort tout ce qu'elle possédait et de le distribuer aux pauvres. Mais, ajouta-t-elle, puisqu'il n'y a dans le pays qu'un petit nombre de pauvres (les Suédois s'étaient enrichis depuis plusieurs années par la piraterie), donne

quelque chose aux pauvres du pays ; puis va avec le reste à Dorstadt (Frise) et cherches-y les fidèles, pour qu'ils te disent de quelle manière tu dois distribuer tes aumônes.

La fille exécuta ces ordres. Arrivée à Dorstadt, elle se mit à parcourir la ville avec quelques femmes de l'endroit pour faire ses distributions. Résolue à ne pas retourner chez elle avant d'avoir placé tout son argent, elle rentra tard et fatiguée dans sa demeure; puis elle replaça sa bourse vide dans un coin de la maison. Au bout de quelque temps elle fut bien surprise d'y retrouver précisément la somme qu'elle avait déjà distribuée. Elle raconta la chose aux ecclésiastiques de l'endroit, qui lui dirent simplement que Dieu l'avait récompensée de son obéissance envers sa mère, et que le Seigneur lui avait donné cet argent pour qu'elle l'employât d'une manière qu'il pût approuver.

Il n'est pas difficile de supposer que quelqu'une des personnes chrétiennes que Cathle avait touchées par sa piété et son dévouement se sera fait un plaisir de replacer dans la bourse de cette jeune chrétienne la somme qu'elle avait si bien employée. Mais en ôtant le miracle, nous pouvons encore conserver le fait tout entier. Dieu vient au secours de ceux qui crient à lui; et dans tous les cas il est réjouissant de trouver en Suède, dès l'époque où nous sommes parvenus, des dispositions pareilles à celles que présente ce récit. Ni Odin, ni Jupiter, ni Gibbon, ni Voltaire, ni la philosophie de quelque siècle que ce soit, utilitarisme, industrialisme ou égoïsme, ne produisent des œuvres de ce genre.

L'histoire belliqueuse du peuple suédois de cette époque présente un contraste saillant avec ces tableaux aimables de la vie privée de quelques chrétiens; car on ne rencontrait guère dans ces contrées et vers ces temps, que l'esprit chevaleresque, aventureux et farouche du pirate, qui se joue des dangers, et qui méprise la mort. Le terrible *Ragnar*, devenu le premier des chefs de la Suède, continuait à couvrir les mers de ses kioules guerrières et à effrayer tout l'Occident. Quand Charles le Chauve eut acheté la paix au prix du pillage de Paris et de sept mille marcs d'argent, le guerrier suédois retourna triomphant dans sa patrie (vers 847) pour s'y préparer à de nouvelles aventures. Mais il s'était passé chez lui en son absence de grands changemens. Ses deux fils aînés, Agnar et Érich, élevés par leur mère dans l'esprit du jour, avaient déclaré la guerre à Eisten, l'un des vassaux de Suède. Eisten marcha contre eux; Agnar fut tué, Érich fut pris. Eisten lui offrit la vie et sa fille Ingeberg, pour réconcilier les deux familles; mais le jeune homme déclara qu'il ne voulait pas songer à mariage à côté du cadavre de son frère : il ne demanda au roi, pour toute grâce, que le renvoi de ceux de ses compagnons d'armes qui avaient été pris avec lui, et il offrit sa propre vie pour leur rançon. Il fit planter en terre un monceau de lances, la pointe en haut; il tira son anneau du doigt, en ordonnant à ses guerriers de le porter à sa mère comme ses adieux; il chanta un hymne héroïque, et se précipita sur les lances.

La reine pleura en apprenant la mort de ses deux fils : mais ils avaient deux frères cadets, Ifwar et

Sigurd, dont le dernier avait à peine dix ans : ces deux adolescens rassemblèrent une flotte de 29 voiles ; ils allèrent attaquer Eisten, et lui ôtèrent la vie. Les deux jeunes guerriers rentraient chez eux en triomphe au moment où leur père Ragnar revenait de ses exploits : il les envoya aussitôt (847) avec sa flotte pour recommencer le pillage de l'Occident : ils abordèrent dans l'Aquitaine et assiégèrent Bordeaux, pendant qu'une autre de leurs flottes remontait le Rhin. Les fils de Louis ne savaient de quel côté porter du secours : à peine avaient-ils envoyé leurs troupes à marche forcée sur un point, que les pirates s'éloignaient comme l'éclair, et allaient d'un tout autre côté répandre la mort et le carnage.

Ragnar, jaloux de ces triomphes, songea à une nouvelle expédition ; et cette fois ce fut sur le Northumberland qu'il décida de porter ses coups. Il ne fit équiper, pour cette aventure, que deux de ses *knarrs* (c'est ainsi qu'ils appelaient aussi leurs barques guerrières) ; il les remplit de l'élite de ses guerriers ; et il mit à la voile. Mais à peine eut-il mis le pied à terre qu'Ella, comte breton, rassembla ses guerriers et écrasa la troupe des aventuriers ; il prit Ragnar vivant. Le vieux forban fut jeté nu dans une fosse remplie des vipères, où il se mit, au milieu des tortures, à chanter un hymne héroïque aux dieux immortels du Walhalla, et expira sans pousser un gémissement. (*Dallin*, *Histoire de Suède*, P. 1, p. 375) (1).

(1) Henderson nous a conservé, dans son écrit sur l'Islande, ce chant remarquable, dans l'ancienne langue des Normands. Il y joint une tra-

A l'ouïe de cette terrible nouvelle les deux fils de Ragnar allèrent porter en Angleterre une guerre longue et sanglante pour y venger la mort de leur père. Mais dans le même temps, le jour de l'évangile se levait sur le sombre horizon de leur patrie; et plusieurs choses réjouissantes qu'Anschar avait apprises de ce pays à cette époque, réveillèrent chez lui la pensée d'aller lui-même y faire un second voyage. La mort d'Hérigar, qui venait d'avoir lieu, et la retraite d'Ardgar étaient pour lui des raisons de plus de s'intéresser à ce pays; et sa dignité d'archevêque du Nord lui faisait un devoir de penser à la Suède et à la Norvége, et même aux îles lointaines de l'Océan glacial, aussi bien qu'au Dane-

duction de Johnstone. Nous ne pouvons nous refuser à donner ici quelques strophes de ce chant, qui est d'une poésie et d'une énergie effrayantes. Sous quelque rapport qu'on s'occupe de l'histoire d'un pays, un document qui donne une idée aussi vive des mœurs de ses habitans et de leur état intellectuel ne peut qu'être utile à l'intelligence du sujet. Voici ces strophes :

Hatt barom tha geyra,	Haute je portais ma lance,
Er tri-togir taldunz,	et au loin je brandissais mon épée teinte de sang,
Oc tyr nithom vitha.	encore avant de compter vingt ans.
Unnom atta Jarla,	Huit Jarles ornaient mes triomphes,
Austr i Dyno-Mynni	à la large embouchure de la Dwina
Gera fengom tha gnoga	Là les faucons se repaissaient
Gisting at thri vigi.	aux riches repas des massacrés.
Sveiti fell i solling :	La sueur sanglante de la mort enflait la mer, qui en était tachée :
Ses Tyndi lith cesi :	Les guerriers abandonnaient la vie :
Hefi'c fim-tio sinnom,	Plus de cinquante fois ma lance proclama,
Folk-orrostor framdar	(cette farouche messagère de la mort)

mark : l'impulsion de son cœur se joignait encore à toutes ces considérations. Et comme il était occupé de ces pensées il vit en songe son vieux maître Adalart du couvent de Corbie en France, qui l'appelait, en lui citant une parole du prophète Ézéchiel, à se rendre chez les habitans des îles : il n'hésita plus. Mais comme il avait besoin, pour cette entreprise importante, d'un collaborateur fidèle et capable, il s'adressa pour le trouver, à son ancien ami Gautbert (p. 241) qui savait la langue du pays, et il le pria instamment de venir le joindre dans cette œuvre si salutaire. Mais Gautbert, qui ne pouvait oublier les peines qu'il avait endurées en Suède, ne put se résoudre à ce sacrifice,

Flein-things-bothi oc eino.	mes exploits dans les contrées lointaines.
Minnz hugda ec manna At mer vera skylldi Ungr nam'c odd at rioda Annar Konongr freegri.	Sans doute aucun prince n'a plus de raisons que moi de se glorifier; car dès l'âge du garçon, ce fut ma joie que de plonger ma lance dans le sang humain.
Oss mano Æsir bioda.	Déjà les Ases m'ouvrent leur demeure.
Er'at sytandi dandi.	Pas un soupir ne déshonorera les tourmens de la mort.
Heim biotha mer Disir Sem fra Sherians hanllo Hefir Odinn mer sendar.	Voyez! Les vierges du ciel, envoyées du séjour des dieux, Odin siégeant dans le cercle des héros..... ils m'invitent dans leur demeure.
Glathr scall ec aul med Asom	Là haut, heureux sur le trône sublime,
J aund-vegi drecka.	je me désaltérerai avec les Ases à la coupe des dieux.
Lifs ero lithnar stundir!	Les instans de la vie ont disparu!
Ecegiandi scall ec Deyia.	Le sourire de la mort vient rougir mes joues!

et chercha même d'abord à détourner Anschar lui-même de son projet. Comme celui-ci ne pensa pas un instant à écouter des suggestions pareilles, Gautbert lui indiqua alors l'un de ses parens, du nom d'*Érimbert*, et Anschar ne s'occupa plus que de rechercher la protection de l'empereur Louis, qui lui accorda effectivement une lettre de recommandation très-instante pour *Olof*, roi de Suède, et qui revêtit même Anschar du titre honorable de son ambassadeur auprès du souverain de cet état, afin qu'il pût se présenter d'une manière d'autant plus respectable. Érich, roi du Jutland, lui donna pareillement une lettre d'entrée, en déclarant qu'il n'avait pas encore connu un homme de plus grande probité que cet évêque, et que, par cette raison, il lui avait accordé déjà depuis plusieurs années, la liberté de prendre dans ses états tous les arrangemens qui lui paraîtraient le plus convenables pour la propagation du christianisme.

Anschar, ainsi abondamment pourvu de tout ce que l'homme pouvait lui donner, partit plein de joie, et arriva à Birka (en 852) après une traversée de vingt jours, sans rien éprouver de pareil à tous les malheurs qu'il avait eus vingt ans auparavant dans le même voyage. Olof que nous venons de nommer, n'était pas le véritable souverain de la Suède : mais après la mort de Ragnar, et durant l'absence de ses fils, qui furent ses véritables successeurs, sa domination s'était étendue par le fait sur une grande partie du pays.

Malgré les progrès qu'avait déjà faits le christianisme chez plusieurs habitans, on conçoit que

l'idolâtrie y restait encore puissante et dominante; et plusieurs même de ceux qui avaient reçu le baptême croyaient que le Christ n'était que l'un des dieux du ciel, à qui on pouvait rendre un culte en même temps qu'aux autres. Cependant cette opinion, encore plus répandue chez ceux qui étaient restés païens, devint favorable à son tour à l'introduction du christianisme : on compara les deux religions : on commença plus généralement à douter de la puissance supérieure des dieux du Walhalla; on voyait que ceux qui adoraient Christ avaient, en général, l'avantage sur les autres; et la catastrophe de Ragnar et de ses deux fils aînés avait puissamment fortifié ce jugement.

Cependant le parti païen conservait, après tout, des partisans nombreux et opiniâtres; et à peine le bruit de la prochaine arrivée du célèbre Anschar se fut-il répandu parmi le peuple, qu'avant même qu'il eût abordé, un païen s'avança au milieu d'une grande assemblée populaire, comme député des dieux de la patrie, et tint d'un ton inspiré, et au nom de ces mêmes dieux, ce discours au roi et à la multitude : — « Hommes de la Suède! Depuis long-temps vous avez éprouvé quelle est notre bienveillance (celle des dieux) envers vous, et vous vous réjouissez en paix des riches produits de la contrée. Aussi nous avez-vous apporté de tout temps des sacrifices; et votre obéissance nous a-t-elle toujours été agréable. Mais maintenant vous commencez à nous retirer les sacrifices ordinaires, et vous ne nous rendez plus vos vœux qu'avec négligence! Bien plus! Vous voulez établir sur vous un

Olof fut profondément touché : il assura Anschar de l'approbation qu'il donnait, pour sa personne, à son entreprise ; et il lui dit qu'il avait toujours désapprouvé la conduite qu'on avait tenue précédemment en chassant les missionnaires du pays ; mais il ajouta que la constitution du pays ne lui permettait pas de le soutenir de sa propre autorité comme docteur d'une nouvelle religion : qu'il fallait, selon l'antique usage, consulter les dieux par le sort, puis rechercher ensuite l'avis du peuple.

Cette affaire importante allait donc dépendre de cette double décision : car l'usage du sort était regardé, dès les temps les plus anciens, par tous les peuples du Nord comme indiquant la voix des dieux. Anschar se prépara avec ses amis, par le jeûne et par des prières ardentes, à recevoir la grande réponse qui allait être donnée par ce moyen ; son historien dit qu'en célébrant la cène avec le petit troupeau des fidèles il témoigna avoir reçu une assurance divine d'une issue heureuse de toute cette affaire.

Il communiqua cette assurance entre autres à son ami *Rimbert*, cet auteur de sa biographie dont nous tirons nos récits, et qui lui succéda plus tard dans l'archevêché d'Hambourg. Il s'était joint à lui depuis quelque temps (p. 241); et il le suivit dès-lors avec fidélité pendant plus de vingt ans (1).

Enfin arriva l'heure solennelle dans laquelle on allait recevoir l'avis des dieux. Les conseillers du roi et les prêtres idolâtres se rendirent en proces-

(1) Il faut le distinguer d'*Érimbert* que nous avons nommé plus haut.

sion solennelle sur une place désignée à cet effet en rase campagne ; et c'est au milieu de ce cercle qu'en présence du roi on tira au sort sur la question : « Si l'accès auprès des Suédois devait être » accordé à la religion chrétienne ou non ». Le sort fut pour l'affirmative. On ne peut penser, dans ce cas, à aucune supercherie ; car c'étaient les prêtres eux-mêmes qui conduisaient toute l'affaire, et le tirage se faisait publiquement. Ce fut donc une direction de Dieu qui conduisit la chose de cette manière : et le chrétien sait en effet que les choses que nous appelons fortuites sont aussi bien soumises au gouvernement du Seigneur que celles dont nous avons l'habitude de juger d'après l'enchaînement ordinaire des causes et des effets. — A peine la réponse eut-elle été connue, que l'un des amis d'Anschar, qui avait été présent, courut en porter à ce missionnaire l'heureuse nouvelle.

Mais il restait encore de puissans obstacles à surmonter : car lorsque le jour fixé pour l'assemblée générale du peuple fut venu, et que le roi eut communiqué à cette assemblée, soit la demande des docteurs étrangers, soit la décision du sort, les impressions de la multitude furent très-diverses. Quelques-uns témoignèrent une vive joie, d'autres au contraire commençaient à manifester un esprit de révolte. Le tumulte allait grandir, lorsqu'un vieillard s'adressa en ces mots à l'assemblée : « Écoutez-moi, roi et peuple ! Il y en a déjà plusieurs parmi nous qui connaissent le culte du Dieu des chrétiens, et qui savent que ce Dieu accorde une assistance puissante à ceux qui se confient en lui. Plusieurs

d'entre nous en ont fait d'abondantes expériences dans leurs dangers sur l'eau ou en d'autres cas de détresse. Pourquoi repousserions-nous donc ce qui nous est présenté, quand nous savons que cela nous est utile et même nécessaire ? Autrefois plusieurs des nôtres se rendaient à Dorstadt (p. 253 et 245, et T. 2, p. 529) pour y embrasser la religion chrétienne, parce qu'ils attendaient leur salut de cette religion. Maintenant ce voyage est sujet à divers dangers, surtout à cause des pirates. Pourquoi irions-nous chercher péniblement au loin ce qui nous est maintenant présenté de tout près ? Et pourquoi, ayant souvent éprouvé le secours du Dieu des chrétiens, n'accorderions-nous pas volontiers à ses serviteurs la permission de séjourner parmi nous ? Écoutez mon conseil, qui est bon, et ne repoussez pas votre propre avantage. Ce serait folie que de résister à un Dieu plus puissant et plus miséricordieux que tous ceux que nous avons adorés jusqu'à présent ».

Le discours raisonnable de ce bon vieillard produisit une impression favorable, et on résolut d'accorder aux prédicateurs du christianisme toute la liberté qu'ils pouvaient désirer.

Il restait cependant encore à régler un point important, pour lequel Anschar dut adresser de nouveau des prières ardentes au Seigneur : il s'agissait d'obtenir aussi le consentement du royaume des *Goths*, comme on venait de gagner celui de Birka. On en fit la tentative, et le peuple de ce royaume se joignit sans hésiter à la résolution prise par ses confédérés. Il paraît que ce qui

contribua à cet heureux résultat, fut l'absence momentanée des deux souverains de cet état, les fils de Ragnar, alors occupés à piller la Grande-Bretagne; on a déjà dit que ce fut cette circonstance qui permit à Olof d'étendre pendant tout ce temps son influence sur tout l'empire.

Ainsi l'église de Christ avait surmonté dans la Suède ses premières difficultés; et Anschar put bâtir à Birka un nouveau temple, établir des ecclésiastiques dans le pays, et instituer partout un service public. Son collaborateur, le prêtre Érimbert (p. 258) fut nommé évêque de Birka, et Anschar fit venir de nouveaux ouvriers des monastères de la Saxe et de la Frise. Désintéressé lui-même au plus haut degré, et habitué à toutes sortes de renoncemens, il exigeait les mêmes dispositions de ceux qui lui étaient subordonnés : il ne leur permettait point d'extorquer du peuple ni paiement ni dîmes, ni même de recevoir des présens; ils devaient se contenter de leur nourriture et de leur vêtement tels qu'ils les trouvaient; ou même ils devaient se les procurer, au cas de besoin, par le travail de leurs mains.

Anschar s'étant ainsi acquitté de sa mission en Suède, se souvint que son vaste diocèse de Hambourg et de Brême redemandait sa présence. Il repartit donc (856), accompagné des bénédictions du roi et du peuple, en laissant continuer l'œuvre à Érimbert et à ses compagnons.

Il ne put encore visiter en chemin les *îles danoises*, parce que Gorm, roi de cette portion du Danemark (p. 237) continuait à y résister au chris-

tianisme : il était irrité de ce qu'Érich, roi du Jutland, avait cessé de se reconnaître son vassal, et avait entraîné toute la Péninsule cimbrique sous sa propre domination. Dans le *Jutland* même, les choses allaient, pour le moment, encore plus mal. Harald, cet ancien prétendant au trône (p. 213, 224, etc.) était mort; et ses fils qui avaient toujours moins d'espoir de faire valoir leurs prétentions sur sa succession s'étaient jetés dans la piraterie: puis après avoir, pendant quelques années, pillé les côtes de la Frise et de la France, et s'être rendus redoutables dans toutes les eaux du Nord, ils s'étaient fait payer la paix avec les rois de l'Occident par des sommes énormes, et ils étaient revenus dans leur patrie avec la résolution de tenter un nouvel effort pour soutenir leurs anciennes prétentions. A la suite de *Gotrum*, le plus âgé d'entre eux, ils avaient débarqué avec une puissante armée dans la presqu'île, et marché contre Érich qui retenait, disaient-ils, leurs domaines patrimoniaux. Les deux partis se livrèrent une longue et sanglante bataille, on croit près de *Hadersleben* où se trouvent encore d'anciennes tombes, et dont le nom signifie « vie de combats ». Il périt des deux parts une foule de peuple : du côté des Danois toute la noblesse, et dans ce nombre plusieurs des anciens amis d'Anschar : le roi Érich lui-même y perdit la vie. Du côté des ennemis tous les chefs tombèrent pareillement par l'épée. Après quelques jours d'effusion de sang la victoire inclina cependant pour le parti d'Érich qui venait de succomber; et l'unique rejeton qui resta de lui, *Érich II* sur-

nommé *Barn*, ou l'enfant, à cause de sa jeunesse, fut élu roi des Jutes.

Les apparences étaient donc maintenant fort tristes dans tout le Danemark ; et elles le restèrent encore pendant quelque temps. Nous verrons bientôt comment le Seigneur y vint au secours de son église ; mais nous nous retournons pour un moment à l'histoire de la Suède, où les choses se présentaient plus favorablement.

Tandis qu'Anschar s'occupait, dans sa résidence provisoire de Brême, à relever Hambourg de ses désastres précédens et à ouvrir de nouvelles portes à l'évangile parmi les peuples Scandinaves, il arriva en Suède un événement qui donna le plus grand espoir pour la cause du christianisme dans ce pays. Après le départ d'Anschar, les Suédois avaient entrepris, sous la conduite d'Olof, une expédition contre la Courlande, qui depuis longtemps payait un tribut annuel à la Suède, comme le faisaient toutes les autres contrées des rives septentrionales de la Baltique. La Courlande, profitant de l'absence du souverain, venait de refuser ce tribut : elle était résolue à défendre sa liberté jusqu'à la dernière goutte de son sang ; et elle comptait d'autant plus sur la victoire, qu'elle avait repoussé heureusement, l'année auparavant, une irruption des Danois. Olof aborda avec une armée considérable près de Seebourg (plus tard *Selebourg*) sur la rive droite de la Duna, et prit cette forteresse d'assaut : les Suédois s'avançèrent ensuite jusqu'à Apulia, capitale du pays, qu'ils assaillirent pendant huit jours, mais dont ils furent tou-

jours repoussés avec des pertes considérables. Le courage commençait à leur manquer : en vain leurs chefs consultaient les dieux par le sort; la réponse leur était toujours défavorable. Alors quelques soldats se rappelèrent la doctrine d'Anschar, et demandèrent que l'on consultât aussi le puissant Dieu des chrétiens, qui avait été nouvellement reçu parmi les Suédois. On le fit : le sort promit la victoire; les troupes se jetèrent avec un nouveau courage sur la ville; les assiégés demandèrent à capituler; et la paix se conclut d'une manière satisfaisante pour la Suède. L'armée suédoise retourna alors triomphante dans sa patrie, en célébrant avec enthousiasme le Dieu des chrétiens; et on décréta que toute la nation célèbrerait à son honneur, d'après le conseil de l'évêque Érimbert, un jeûne ou plutôt un carême de quatorze jours : on s'abstint de toute viande, et on ne prit pour toute nourriture que du gruau, du lait et des poissons. Une pratique semblable peut encourir également, soit du côté d'un vrai christianisme, soit de celui d'une incrédulité moqueuse, le blâme du trop ou du trop peu : on peut dire avec ironie qu'un changement de nourriture n'est pas un jeûne; et la légèreté de nos jours rejette entièrement l'idée du jeûne lui-même. Mais après tout, de pareilles choses renferment une sagesse cachée. Il y a beaucoup de gens, barbares ou civilisés, pour lesquels un régime sévère, qui dompte les sens et les affaiblit, a quelque chose des avantages d'un jeûne véritable : une sage diète nous apprend à nous maîtriser nous-mêmes, et à réprimer les

divers désirs de la chair : c'est une condition favorable non-seulement au christianisme, mais même à l'humanité.

Le résultat de tout cet événement fut que la doctrine chrétienne et ceux qui l'annonçaient gagnèrent auprès du peuple suédois de la considération ; le nombre de ceux qui demandaient le baptême s'augmenta sensiblement, et avec lui la probabilité que l'idolâtrie avançait vers sa fin.

Cependant les choses continuaient d'aller bien mal pour ce qui regardait le Danemark.

Après la boucherie qui avait mis fin aux jours d'Érich Ier, il régna d'abord dans le pays comme un silence de mort ; mais Érich II se montra bientôt adversaire du parti des chrétiens, parce que ce parti était encore faible dans le pays. Le jeune souverain se vit entouré de conseillers puissans qui demandaient qu'on étouffât à jamais dans le pays la nouvelle foi, et qui soutenaient que tout le malheur des Danois venait de ce qu'on s'était détourné des dieux anciens pour en introduire un nouveau. Ils obtinrent bientôt du roi un décret qui ordonnait de démolir tous les temples chrétiens du Jutland, et d'interdire à tous les habitans du pays le culte du nouveau dieu. Le gouverneur de Schleswig, *Hovi*, se montra particulièrement sévère dans l'exécution de ce décret : le prêtre placé à la tête de cette église-mère du Danemark fut obligé de quitter le pays ; et plusieurs chrétiens abandonnèrent avec lui leurs biens et leur patrie : un grand nombre même perdirent la vie.

Anschar en conçut les plus vives craintes, même

pour l'église de l'Albingie et pour Hambourg, cette station principale des missions du Nord; car les païens du Jutland essayaient, par tous les moyens, d'exciter le peuple de ces contrées contre les Francs. Et comme tous les anciens amis d'Anschar avaient succombé dans la dernière guerre, ce missionnaire éprouvé n'eut de nouveau plus d'autre recours qu'à Dieu seul et qu'à la prière.

Mais sa confiance dans le rocher de son salut ne fut pas non plus trompée : il se fit bientôt dans la cour du Jutland quelques changemens, qui y donnèrent à toute l'affaire des missions une nouvelle tournure, et qui préparèrent au christianisme de nouvelles victoires. D'abord le gouverneur Hovi tomba dans la disgrâce du roi; et celui-ci parut sentir que le paganisme ne pouvait subsister plus longtemps dans sa lutte contre l'évangile. Déjà Anschar avait résolu de tenter un voyage à Schleswig pour chercher à adoucir l'esprit du jeune monarque envers les chrétiens, lorsque, au-delà de toute son attente, il reçut tout-à-coup une députation de ce prince qui lui demandait de vouloir bien engager le prêtre de Schleswig à revenir, parce qu'il tenait maintenant, lui, le roi, à vivre dans la grâce de Christ, et en bonne intelligence avec l'archevêque. Anschar ne tarda pas un instant à entreprendre ce voyage lui-même (vers l'an 858), dans la compagnie d'un comte Bernhardt, parent de la maison du roi, qui avait rendu des services à la cause chrétienne, déjà sous le règne précédent. Il fut reçu à la cour d'une manière distinguée : il eut le bonheur de remettre dans le pays toutes choses sur le pied

précédent; et le christianisme prit même en un instant tout l'air de la religion de l'état. L'église de *Hadeby*, qui n'avait pas été détruite, fut rouverte avec solennité; et même, ce qui n'avait jamais été permis jusqu'alors, les chrétiens purent introduire pour le service de leurs temples l'usage des cloches. On établit sur la côte occidentale du Schleswig une seconde église métropolitaine à *Ribe*, qui était un port de mer, et, dans ce temps, la ville la plus commerçante du pays après Hadeby. Le prêtre placé à la tête de cette église avec l'assentiment du roi, fut *Rimbert*, ce disciple favori d'Anschar, jusqu'alors son compagnon inséparable (p. 262), l'un des jeunes garçons qu'il avait rachetés de l'esclavage et formés dans l'institut de Turholt (p. 235 et 237). D'après quelques historiens Érich II lui-même aurait reçu le baptême; et il y aurait eu dans cette contrée, comme précédemment en Suède, une assemblée populaire où le libre exercice du culte chrétien aurait été régulièrement décrété.

Des expériences pareilles devaient d'autant plus réjouir le cœur d'Anschar, que ce missionnaire sentait approcher sa fin. Les nouvelles de la Suède étaient également réjouissantes; et l'on voyait s'avancer lentement, il est vrai, mais décidément l'heure où l'idolâtrie quitterait à jamais l'une et l'autre contrée. Nous retournons à la Suède.

Le vieux Gautbert, premier missionnaire de ce royaume (p. 257), vivait encore; et la vue des fruits que portait maintenant ce champ de ses premiers travaux lui avait rendu un nouveau courage. Évêque à Osnabruck, il travaillait avec zèle, de son côté,

à envoyer des missionnaires en Suède : et comme Érimbert désirait se reposer de ses travaux de Birka, et rentrer dans quelque couvent de sa patrie, Gautbert, du consentement d'Anschar, envoya pour le remplacer, *Ansfrid*, l'un de ses prêtres, Danois de naissance, qu'Ebbo avait déjà précédemment élevé pour la vocation missionnaire. Ansfrid partit effectivement et passa plus de trois ans en Suède, jusqu'à la mort de Gautbert qui lui avait fourni jusqu'alors ses moyens de subsistance : puis il se retira dans le couvent de Neuf-Corvey, où il termina, peu après, sa carrière. Anschar envoya pour le remplacer Ragenbert, homme qui paraissait plein des dons qu'exige sa vocation; mais ce dernier tomba dans les mains des pirates qui le maltraitèrent, et il mourut.

Cependant Anschar ne pouvait plus se décourager : « Je suis, disait-il, aussi convaincu que de ma propre existence, de la réussite des travaux que j'ai entrepris pour le christianisme; et si par momens la conversion des païens est interrompue à cause de nos péchés, elle ne peut cependant manquer ni faillir; il faut au contraire que le nom du Seigneur soit annoncé jusqu'aux extrémités de la terre, pour y porter des fruits d'un salut éternel. » — Anschar envoya donc en Suède un prêtre du même nom que celui que nous avons vu établir sur l'église de Ribe. Cet autre *Rimbert*, pareillement Danois de naissance, n'eut pas de peine à apprendre le suédois, et partit avec joie. Anschar lui fit sentir, comme à tous les missionnaires qu'il avait envoyés jusqu'alors chez les païens, qu'il ne

devait rien exiger de ceux à qui il annonçait Christ, mais qu'il devait, à l'exemple de l'apôtre Paul, se nourrir du travail de ses mains, et se contenter de peu. En même temps il restait disposé, lui, Anschar, à fournir en tout temps, des revenus de son archevêché, tout ce qui serait nécessaire à l'entretien de la mission.

Anschar seul comprenait, peut-être, à cette époque ce que devrait être l'administration des dons que l'église fournit pour l'œuvre de Dieu; et il n'y a pas de doute qu'une partie considérable des biens des églises ne dût être, encore de nos jours, appliquée à l'œuvre des missions, si on avait égard aux intentions primitives des donateurs.

Ce second Rimbert fut accueilli avec joie à son arrivée en Suède par le roi et par le peuple (859): il y survécut de quelques années à Anschar, et il y fut, dans la main du Seigneur, un instrument béni pour faire traverser heureusement à l'église du pays les mauvais jours qu'elle eut encore à passer: car ses épreuves n'avaient pas encore complètement atteint leur terme.

Cependant Anschar qui vieillissait se vit obligé (vers l'an 860) de concentrer le peu de forces qui lui restaient, dans son évêché de Brême: (car cet évêché reçoit indifféremment ce nom et celui de Hambourg). Même dans son voisinage il restait encore infiniment à faire; et où que ses yeux se portassent il apercevait encore un triste mélange d'idolâtres et de chrétiens. Il avait pu, il est vrai, se réjouir de voir poser les bases de la conversion des peuples du Nord; il avait même écrit à quelques évê-

ques du voisinage que : « Déjà l'église de Christ était établie chez les Danois et les Suédois ; et que les ecclésiastiques y exerçaient leurs fonctions sans obstacles ; » mais partout aussi, au fond du Nord, en Suède, dans le Danemark, du côté de l'Orient, et autour de lui-même, il voyait encore une œuvre immense à faire ; il résolut donc de consacrer ses dernières années aux besoins pressans qui l'entouraient de plus près.

Il importait avant tout, comme toujours, de former des ouvriers fidèles et capables ; il établit en conséquence plusieurs couvens et plusieurs écoles destinées à cet objet.

Il régnait encore, vu la pauvre éducation religieuse de ces temps, des désordres lamentables chez les chrétiens eux-mêmes : Anschar voyait surtout avec douleur ce barbare commerce d'esclaves chrétiens et païens auquel se livraient les comtes de l'Albingie. Il s'opposa avec l'éloquence courageuse d'un jeune homme plein de vigueur à cet opprobre de l'église de Christ, et il obtint enfin (856) que les esclaves baptisés de tout le pays seraient mis en liberté, et que leurs maîtres précédens s'engageraient solennellement à renoncer pour jamais à cet indigne commerce.

Il s'occupa avec la même ardeur à fonder des établissemens pour les pauvres, les étrangers et les malades ; et il les visita lui-même soigneusement, en leur portant les consolations de Christ, et en partageant toujours avec eux jusqu'au dernier denier qu'il possédait. Il n'est donc point étonnant qu'un pareil homme, à cette époque de barbarie et de

ténèbres, ait passé pour faire des miracles et ait été mis au rang des saints; et que de nos jours encore sa mémoire se conserve avec respect dans les contrées du Nord.

Nous n'avons pas encore dit que la vie d'Anschar se passa tout entière dans les austérités et les renoncemens volontaires qu'imposait la règle sévère de S[t] Benoit. Il ne portait d'ordinaire sur la peau qu'un vêtement rude, et ne se nourrissait que de pain et d'eau : ce ne fut qu'à l'époque où ses forces diminuèrent par la vieillesse, qu'il consentit à mêler à son eau un peu de vin. Fidèle, même depuis qu'il fut archevêque, à la règle qu'il avait embrassée, il travailla de ses mains, aussi souvent que le lui permettait sa vocation; il fabriquait des filets. Cette sévérité dont il usait envers lui-même l'autorisait jusqu'à un certain point à exiger aussi beaucoup des autres, et surtout des missionnaires; et il est bien probable, en même temps, que cette disposition était le seul moyen de faire, à cette époque surtout, de grandes choses avec les faibles moyens qu'elle fournissait : ce qu'il épargnait sur sa personne servait à l'entretien des pauvres ou à l'œuvre des missions. Dans ses visites d'église il était sans cesse entouré d'indigens qui venaient chercher du secours; et jamais il ne manquait de les faire asseoir à sa table avant de prendre son repas, et de les servir lui-même. Jamais non plus il ne renvoya un pauvre à vide; parce qu'il craignait d'affliger Jésus-Christ dans sa personne.

En même temps il n'oublia nullement au milieu de tout cela les dangers de l'orgueil, qui vient sou-

vent entacher les plus belles actions; et les scrupules dont son ame était assaillie prouvent bien fortement qu'il était loin de mettre sa confiance dans ses bonnes œuvres : car, au contraire, il eut besoin que le Seigneur le soutînt contre l'abattement; et on lit dans sa biographie qu'un jour où il était particulièrement découragé par le sentiment de ses péchés, il entendit comme une voix intérieure qui venait le rassurer et lui dire : « Crois seulement; crois seulement avec fermeté; Dieu te tiendra sa double promesse : il te pardonnera tes péchés, pour lesquels tu t'inquiètes maintenant, et il accomplira aussi toutes les autres choses qu'il t'a promises! »

C'est au milieu de ces sentimens, et en continuant ses fidèles travaux, que ce digne vieillard vit approcher sa fin. Il avait accompli sa soixante-quatrième année, et il en avait passé trente-cinq dans les peines et les dangers d'une mission distinguée. Il mourut le 3 février 865 au milieu des prières de ses disciples et de ses amis, dont quelques-uns étaient accourus d'une grande distance; il quitta sa tente mortelle en répétant jusqu'au dernier soupir, avec les yeux fixés sur le ciel : « O Dieu! aie pitié de moi, pauvre pécheur! » —

Que je meure de la mort de ce juste!

Effacez à la page 237 les mots *ce Gorm*..... jusqu'à *résidait à Leyre*. Ce roi n'était pas encore le *vieux Gorm* dont il va être question, et qui ne monta sur le trône que vers 880. — De même, page 265, au bas, pour *Gorm*, lisez *le roi*.

CHAPITRE XXXVI.

ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DE L'ÉGLISE DE CHRIST DANS LE DANEMARK ET DANS LA SUÈDE.

§ 1.

Danemark.

Anschar venait de quitter la vie au moment d'une perspective réjouissante pour la cause de l'évangile dans le Nord; et cependant il fallut encore cent cinquante ans de lutte, et de combats quelquefois sanglans, jusqu'à ce que l'église de Christ pût détruire dans ces contrées l'idolâtrie qui s'y était si profondément enracinée. Dès les temps les plus anciens, le nord de l'Europe avait été en quelque sorte le trône et le sanctuaire du paganisme germain; c'est là qu'on rencontrait le berceau des anciens dieux et la racine de leur première histoire : chaque pas que l'évangile faisait en avant, lui faisait rencontrer de nouveaux monumens du culte qu'on leur rendait : c'est ici que les bardes célèbres des anciens temps avaient chanté leurs hym-

nes immortelles en l'honneur des dieux : c'était là que s'était perfectionnée la doctrine belliqueuse et sanguinaire des Ases, qui ne savait montrer aux hommes quelque joie ou quelques pressentimens divins qu'au milieu du bruit des batailles et dans le sang des vaincus. C'est pourquoi, à mesure que l'église de Christ s'avançait vers le nord, avec sa lumière d'ailleurs déjà si ternie et ses moyens déjà si affaiblis, la résistance des idolâtres devenait plus opiniâtre; et comme le christianisme avait adopté depuis long-temps un grand nombre de formes et de pratiques païennes, il ressemblait davantage par celà même à une autre forme de paganisme, et il perdait dans la même proportion cette puissance spirituelle qui lui avait valu dans les premiers siècles des triomphes si éclatans : ce n'est qu'au milieu du onzième que l'idolâtrie du nord céda entièrement le pas à ce christianisme surchargé de superstitions que lui apportait la communion romaine. Mais arrivons aux faits.

Après la mort d'Anschar ce fut son fidèle disciple *Rimbert* (p. 271) qui fut élu pour le remplacer dans l'archevêché de Hambourg. Comme on l'a vu, il avait accompagné son maître pendant plus de vingt ans sur le champ des missions : il avait partagé avec lui toutes ses joies et toutes ses peines; et il ne l'avait quitté quelque temps, que pour aller remplir le poste des missions de Ribe. Il était venu assister aux derniers momens de son maître chéri; et quoiqu'il parût incliner à finir ses jours dans le silence de quelque monastère, le clergé et le peuple furent unanimes à le nommer à la charge

importante de l'archevêché du Nord. Le pape lui envoya le pallium encore la même année (865); et Rimbert revêtit cette dignité pendant vingt-trois ans, en s'attachant à imiter le grand modèle que les missions venaient de perdre (1).

Quoique le diocèse de Rimbert fût d'une étendue immense, il était cependant encore bien faible, lorsqu'on n'en considérait que la partie effectivement soumise à la foi: car les églises de Brême, Hambourg, Meldorf, Heiligenstetten, Schenefeld, Schleswick et Ribe, puis, la plus éloignée de toutes, Sigtuna (ou Birka) en Suède, formaient tout le troupeau. mais le champ de missions qui se développait devant Rimbert était d'autant plus vaste. Il s'appliqua avec zèle à parcourir ces nouvelles églises : il leur envoya, des instituts de Brême et de Ramslo, des prédicateurs pieux, et il fit en un mot tout ce qui était en lui pour la propagation du christianisme dans le diocèse qui lui avait été confié. Il ne reste que peu de données précises sur les différens voyages de mission qu'il peut avoir faits lui-même; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il visita quelquefois le territoire danois, où il doit avoir baptisé, vers l'an 870, le roi de Jutland, cet Érich II, qui avait fini par devenir l'ami d'Ans-

(1) On a une *Vita S. Rimberti* (dans les *Scriptores rer. danicar.*), remplie d'histoires miraculeuses, mais accompagnée d'excellentes observations de l'éditeur. Cet ouvrage, et l'Histoire ecclésiastique d'*Adam de Brême*, sont peut-être les seules sources qui conduisent l'historien au travers du labyrinthe de cette époque. — On peut y joindre secondairement une *Histoire du Danemark* par Suhm, et l'*Histoire ecclésiastique du Danemark et de la Norvége* par Munter.

char (p. 270). Il se rendit aussi quelquefois en Suède; sa biographie raconte que dans un de ces voyages il fit naufrage et échappa avec peine à la mort (1)

Il employa le peu d'heures de loisir que lui laissaient ses nombreux travaux, à rédiger une biographie d'Anschar (2).

Rimbert aussi eut, comme Anschar, la douleur de voir souvent dévaster son diocèse par les pirateries toujours croissantes des Nordmans, et emmener en esclavage des multitudes de ses ouailles chrétiennes. Il s'attacha, comme tant de ses prédécesseurs, à racheter le plus grand nombre possible de ces malheureux; et lorsque les revenus de son église ne suffirent plus pour la dépense, il livra les vases sacrés des autels, en disant avec raison que ce n'était pas un péché que de racheter Christ captif au prix des trésors de l'église; qu'on pouvait toujours recouvrer ce qui était nécessaire au service divin; mais que lorsqu'un chrétien perdait la foi dans la détresse et dans la captivité, c'était un malheur irréparable : et qu'il vallait mieux présenter au Seigneur des ames que de l'or. — Un jour, entre autres, qu'il voyait emmener dans les environs de Schleswick une quantité de chrétiens chargés de chaînes, et dans leur

(1) *Vita Rimberti*, c. 7, 21.

(2) La meilleure édition s'en trouve dans les *Scriptores rerum danicar.* t. 1, (1772); elle est accompagnée d'observations utiles et sages; et quoique remplie, d'après le goût de l'époque, de légendes qui ne paraissent pas être toutes dignes de foi, elle forme cependant l'un des documens historiques les plus précieux que nous ayons pour les missions du Nord.

nombre une religieuse qui le conjurait avec des instances déchirantes de venir à son secours, il offrit une somme considérable d'argent pour la rançon de cette femme; et comme les maîtres de l'esclave refusaient cette offre, en disant qu'ils ne céderaient leur esclave que contre le cheval que montait Rimbert, celui-ci en descendit aussitôt, en leur abandonnant sa monture avec joie.

C'est avec plaisir que l'esprit rencontre, au milieu de l'histoire affligeante de ces temps, quelques traits de ce genre; une seule perle pareille console le cœur de beaucoup de peines, au milieu des maux sans nombre que le péché produit dans le cœur de l'homme en tout temps et en tous lieux.

Et cette observation s'applique avec une vérité particulière à l'époque de la mission de Rimbert, qui fut incontestablement l'une des plus sombres et des plus tragiques de l'histoire de l'Occident. Où que ce missionnaire portât les yeux, il ne voyait que dévastation et désolation; et l'Occident semblait se précipiter, pendant la dernière moitié du neuvième siècle et pendant tout le dixième, dans de nouvelles ténèbres, plus terribles et plus désespérées que celles qui avaient suivi immédiatement l'invasion des Barbares. Les états francs, que Charlemagne avait rassemblés cent ans auparavant dans sa puissante main, étaient gisans sans défense, comme un cadavre en dissolution; et les plus belles institutions que ce prince puissant avait fondées pour la propagation du christianisme, semblaient devoir périr pour jamais dans un naufrage universel. Près de Rimbert, les guerres se

succédaient sans interruption dans la presqu'île danoise ; les Slaves et les Madjares se jetaient depuis l'Orient sur les provinces déchirées de l'Allemagne, où l'église chrétienne n'avait encore qu'une existence précaire : depuis le nord, les Nordmans, plus furieux encore que les Slaves, venaient fondre sur l'Occident, tandis que les Arabes du midi pénétraient dans le cœur de l'Italie, égorgeant tout sur leur passage. C'était comme la dernière et la plus cruelle agonie de l'église dépravée de l'Europe, luttant contre le paganisme du Nord et de l'Orient; un combat universel, où la puissante main de Dieu pouvait seule, comme elle le fit pourtant, donner la victoire à la religion chrétienne sur l'idolâtrie, qui recouvrait l'Europe sous des formes chrétiennes là où elle ne régnait plus sous sa forme primitive.

Naturellement le cœur et les yeux de Rimbert se portèrent avant tout sur le diocèse dont il était particulièrement chargé. Ce n'était encore que dans le midi du Jutland, dans le territoire de *Schleswick*, que l'église chrétienne avait jeté des racines un tant soit peu profondes : tout le reste et surtout les *îles danoises*, étaient encore la proie d'une idolâtrie fanatique : le christianisme n'avait pénétré qu'accidentellement et comme à la dérobée dans l'île de Seeland, où régnaient toujours des chefs puissans, mais ennemis déclarés de l'évangile. Ces princes étaient fiers de leur résidence de Leyre, dans l'île qu'on vient de nommer; car cette ville jouissait alors, par sa position maritime, d'une réputation des plus étendues.

Le règne court d'Érich II fut une lutte continuelle de ce roi avec des rivaux qui lui disputaient la couronne du Jutland; et l'histoire ne dit presque rien de lui, quant à la cause du christianisme au-delà de ce qu'on vient de rappeler (p. 270). — Il eut pour successeur *Érich III*, qui fut ennemi et persécuteur de la foi, et se jeta avec une armée sur l'Albingie, où il détruisit partout les églises chrétiennes, et brûla tout ce qu'il put trouver de livres. Le comte Bruno de Saxe s'avança contre lui avec une armée allemande, dans les landes du Lunebourg; mais il fut entièrement défait; et *Érich III*, fortifié par une armée slave qui était venue se joindre à lui, pénétra même, en 882, jusque dans les contrées du Rhin. Il pilla avec une fureur inouïe Cologne, Bonn, Aix, Trèves, Mayence et Worms, dont il réduisit en cendres toutes les églises et tous les monastères. — On comprend comment, dans des temps pareils, des chrétiens pouvaient penser qu'il ne leur restait plus autre chose à faire qu'à se retirer en silence sous les voûtes de quelque monastère pour échapper au désastre général. Dès-lors les Pays-Bas, les côtes de la France, les îles Britanniques se virent exposées sans défense aux pirateries toujours plus audacieuses des hommes du Nord, qui se faisaient un égal plaisir de ravager et de piller des vaincus, et de travailler à la ruine de l'église de Christ en Occident. Ils abordaient sur les côtes dégarnies, remontaient les fleuves dans de légers canots comme des oiseaux de proie, pillaient les grandes villes, et se plaisaient surtout à exercer leur fureur sur les évêques, les

moines et les religieuses, sur les églises et les couvens. Jamais la position de l'église d'Occident n'avait paru plus désespérée : tout ce que les missionnaires avaient fait depuis cinq cents ans semblait marcher au-devant de l'anéantissement, et on recommença de nouveau en ces jours, comme autrefois vers la fin du sixième siècle, à s'attendre à la fin du monde. On ne doit pas oublier que les coups qui se portaient alors à l'église chrétienne étaient d'autant plus dangereux qu'elle renfermait moins de lumière et de foi. Mais Dieu y pourvut.

Rolf-Gaange, fils d'un jarle, ou comte norvégien, parcourait depuis long-temps la mer comme l'un des aventuriers de l'époque. Dès sa jeunesse, déjà vers l'an 867, il s'était exercé à ce brigandage vers les embouchures de la Seine : plus tard il continua ses pirateries sur les rives de la Baltique; et lorsqu'il fut revenu dans sa patrie, il ne voulut pas quitter le métier auquel il avait pris plaisir. Le roi de Norvége *Harald-Haarfager* (aux beaux cheveux) l'ayant chassé de son pays par cette raison, Rolf recommença à parcourir la mer du Nord; mais il fut repoussé de l'Angleterre, où régnait alors le grand Alfred. Il se rabattit alors sur les côtes de France, où il fut bientôt élu chef suprême de tous les Nordmans qui se trouvaient dans ces contrées. Déjà il s'était fixé dans une partie de la Neustrie, et il y avait bâti des châteaux forts, lorsqu'il conçut le projet de faire la conquête de la France entière. Il partagea sa nombreuse armée en trois grandes flottes qui remontèrent la Seine, la Loire et la Garonne, en ravageant toutes les contrées

qu'arrosent ces rivières. Charles le Simple, faible roi de France de cette époque, n'eut d'autre ressource que de négocier avec ce guerrier; et Rolf qui commençait à vieillir écouta quelques propositions. On fut long-temps sans pouvoir s'accorder; Rolf renouvelait ses dévastations; jusqu'à ce qu'enfin, en 912, la paix se conclut entre lui et le roi des Francs, sous la condition que Rolf recevrait la Neustrie comme un fief, et qu'il se ferait recevoir avec tous ses Nordmans dans l'église chrétienne. Rolf fut effectivement baptisé à Rouen : des foules de Nordmans suivirent son exemple, et plusieurs évêques francs s'appliquèrent avec soin à achever la conversion de ce peuple. C'est ainsi que Rolf devint duc de cette partie de la France qui prit, de ses troupes, le nom de *Normandie :* il se montra ensuite législateur et père de son peuple, qu'il gouverna en paix et avec sagesse pendant près de vingt ans encore. Cette tournure inattendue des événemens eut dans le Nord même les résultats les plus précieux. Les Nordmans, voyant toute une province de la France dans les mains de leurs compatriotes, cessèrent peu à peu d'infester les côtes de ce pays, et préférèrent venir s'établir en paix dans ces mêmes campagnes, en y embrassant la foi chrétienne : l'effet se généralisa; et il contribua pour beaucoup à détruire chez ces terribles hommes du Nord la passion de la piraterie.

Cependant Rimbert continuait, au milieu des désordres du temps, à travailler de son mieux au bien de ses églises; et il profita en particulier des diètes de l'empire qui se tenaient annuellement, et

auxquelles il assistait en sa qualité d'archevêque, pour seconder l'œuvre de Christ de toutes ses forces. Un songe dans lequel il vit son ami Anschar dont il n'était séparé que par un mur, et une multitude de gens qui recherchaient son anneau épiscopal, l'engagea à s'occuper d'avance de se nommer un successeur; et on élut effectivement (888) sur sa proposition, *Adalgar* archevêque de Brême. Rimbert mourut au bout de peu de temps, le 11 juin 888, à l'âge d'environ soixante-huit ans.

L'histoire ne nous donne pas de détails sur Adalgar, non plus que sur *Hoyer* qui lui succéda, en 911, pour sept ans : les circonstances furent sûrement telles qu'elles ne permirent aucune action un peu suivie, ni aucun succès. En 915 Hambourg fut de nouveau dévasté par les Danois; et les temps restèrent si désastreux que, loin de songer aux missions, les archevèques avaient déjà de quoi se féliciter lorsque, par-ci par-là, quelque prêtre pouvait rester auprès de son troupeau, pour s'y opposer à la ruine complète du christianisme; et parmi les chrétiens mêmes, les évèques et archevèques se voyaient dans l'impossibilité de quitter leurs siéges pour travailler à quelque distance. Ce n'est que sous *Unnis* que l'histoire des missions de ces contrées nous fait retrouver un fil qui alors ne se perd plus, jusqu'au moment où l'église triomphe décidément dans le Danemark des derniers restes du paganisme. Unnis lui-même parvint d'une singulière manière à sa charge élevée. Le clergé et le peuple de Brême avaient élu, en 916, le prévôt Leidrad pour archevêque de Brême, et l'avaient

envoyé à l'empereur Conrad Ier, avec Unnis, son chapelain, pour y être confirmé dans son élection. Mais l'empereur, à qui peut-être l'air de Leidrad ne plut pas, ou qui avait probablement contre cette élection quelque objection plus grave, chercha dans toute l'assemblée quelque autre personne à qui il pût remettre la crosse de l'archevêque; et son choix tomba sur un petit moine sans apparence qui se tenait derrière le prévôt : c'était Unnis, qui se vit ainsi tout-à-coup archevêque du Nord, et en qui l'église trouva aussi l'homme qu'il lui fallait dans ces jours calamiteux (918).

Cependant le trône du Danemark était échu depuis 883 à un *Gorm* qui fut surnommé *le vieux* à cause de son long règne. Il s'était soumis en peu de temps tous les autres princes danois; même cet Éric III qui avait été un moment si terrible; et quoiqu'il restât encore dans le Jutland quelques vassaux puissans, il les avait fait plier sous son sceptre. Il était païen zélé; mais son épouse Thyra, qui avait appris à connaître le christianisme dans la Frise, prévint pendant long-temps toute persécution contre les chrétiens. Cependant Gorm finit par entrer en conflit avec l'empereur d'Allemagne au sujet de l'Albingie; et comme il fut battu (915), il crut pouvoir se venger sur ses sujets chrétiens, qu'il regardait avec quelque raison comme partisans de son ennemi. Les ecclésiastiques du pays furent ou mis à mort dans les tortures, ou exilés; les églises de Schleswick, de Ribe et d'Aarhus démolies, et la profession publique de la foi chrétienne déclarée crime d'état. L'église du Danemark eût peut-être péri

sous la persécution, si un second fils de Gorm, *Harald-Blaatand* (1) (dent noire), qui avait hérité de sa mère un certain attachement pour le christianisme, ne se fût intéressé aux chrétiens au point d'exposer sa propre vie.

Ces épreuves de l'église chrétienne dans le Danemark continuèrent, avec de faibles interruptions, jusqu'au moment où l'empereur d'Allemagne, Henri Ier, porta ses armes assez avant dans le nord (934) pour mettre fin aux irruptions des Barbares. Alors le vieux Gorm demanda la paix, qu'il acheta d'une portion de son territoire, et en promettant de ne plus mettre d'obstacles à la prédication de l'évangile.

Cependant Unnis occupait depuis plus de seize ans l'épiscopat de Brême ; et il avait vu la persécution de ses frères du Danemark avec d'autant plus de douleur qu'il ne savait comment venir à leur secours. A peine eut-il appris la nouvelle de la paix qui venait de se conclure, qu'il accourut dans ce royaume, accompagné d'un grand nombre de moines de Corvey. La reine Thyra vivait encore; et depuis 930 Harald partageait le gouvernement du royaume avec son père, qui régnait depuis près de cinquante ans. La reine et son fils reçurent l'évêque avec joie, et lui offrirent tout ce qui était en leur pouvoir pour qu'il pût recommencer à propager le christianisme dans le pays. Gorm persévéra dans l'idolâtrie; mais Frode, l'un de ses vassaux, qui avait appris à connaître le christia-

(1) *Black* en anglais, ou plutôt peut-être, *blaw*, et *Zahn* en allemand.

nisme en Angleterre pendant le cours de ses pirateries, demanda le baptême à l'évêque, et fut suivi en cela par une forte portion du peuple. Les églises du Jutland furent rétablies, et la religion chrétienne ouvertement professée dans tout le royaume. Alors Unnis pensa ne devoir plus mettre de bornes à ses travaux : plein de confiance en son Dieu, et accompagné de quelques employés du prince Harald, il passa dans les *îles danoises* pour aller annoncer la nouvelle du salut à *Leyre*, dans ce centre de l'idolâtrie du pays, où aucun messager de Christ n'avait encore osé se hasarder (p. 282). L'entreprise était dangereuse au plus haut degré; mais la main du Seigneur était avec Unnis, et il eut la joie et l'honneur d'avoir porté le premier l'épée de l'évangile dans ce camp retranché d'une idolâtrie qui paraissait invincible. Le succès l'encouragea à passer aussi en *Fionie*, où se trouvait le sanctuaire de la déesse de la terre (Herda), toujours couvert de sang humain. L'histoire ne nous dit rien des suites de cette première tentative dans les îles du Danemark; mais c'était déjà un grand pas de fait que cette arrivée d'un témoin de la vérité sur le terrain, jusqu'alors interdit, que l'idolâtrie germaine s'était consacré. Unnis s'embarqua (935) ensuite pour Birka, où il passa un an à y rassembler de nouveau les débris des troupeaux chrétiens, et à y ranimer le feu de la foi. Il était sur le point de revenir dans son diocèse, lorsque la mort le surprit (septembre 939); et sa dépouille mortelle fut déposée à Birka.

Bientôt après, Gorm mourut, et son fils Harald,

Blaatand lui succéda comme seul monarque du Danemark. Ce fut une direction de la Providence envers le christianisme, que ce prince si bien disposé pour la cause chrétienne ait régné pendant cinquante ans entiers (941 —991), tandis qu'à la même époque, et pour un temps presque aussi long, *Adaldag*, successeur du pieux Unnis, et pieux comme lui-même, occupa l'archevêché de Hambourg, et continua ainsi sous la protection d'un roi les travaux de son fidèle prédécesseur. Car quoique la foi chrétienne n'ait exercé, à ce qu'il paraît, absolument aucune influence régénératrice sur le cœur de Harald, et que cet homme soit resté pendant toute sa vie passionnément adonné à l'amour de la gloire, et même au brigandage dont ses compatriotes avaient la coutume, il chercha cependant à adoucir son peuple en lui donnant des lois, et il favorisa le christianisme comme moyen de civilisation.

Adaldag de son côté ne négligea aucune occasion de frayer à l'œuvre du christianisme de nouvelles voies dans le Nord; et ses relations avec l'empereur Otton Ier, qui monta en ces temps sur le trône, lui fournirent un moyen précieux d'établir dans le Danemark quelques nouveaux évêchés, destinés à procurer au christianisme une solidité et une considération dont il n'avait pas encore joui dans le. pays. Comme il y avait maintenant, dans les diverses parties du Jutland, assez de petits troupeaux dispersés pour qu'on fût autorisé à les distribuer sous quelques évêchés, Adaldag établit un nommé Harald évêque de Schleswick, Leofdag

évêque de Ribe, et Rembrand évêque d'Aarhus (1). C'étaient autant de cadres à remplir. Les petits troupeaux situés en Fionie, dans l'île de Seeland, dans la Scanie et dans le reste de la Suède, furent incorporés pour le moment à ces évêchés danois.

Ainsi l'évangile faisait en ces jours des progrès qu'on n'aurait point osé attendre peu d'années auparavant. Un jarl nommé Otton, qui paraît avoir appris, comme tant d'autres, à connaître le christianisme dans le cours de ses pirateries, invita un ecclésiastique de la Frise, du nom de Poppon, à venir auprès de lui en Danemark. Ce prêtre se rendit effectivement dans l'île de Seeland, où il commença à annoncer l'évangile (966). On raconte de lui un trait extraordinaire. Dans un grand repas où assistait le roi, on vint à parler de religion; et les païens disaient que quoique Christ fût aussi un dieu, leurs dieux étaient pourtant plus anciens, plus puissans et plus célèbres par leurs signes et leurs miracles que le Dieu des chrétiens. Poppon soutint le contraire : et le roi Harald lui ayant demandé s'il oserait confirmer la vérité de sa foi par un miracle, Poppon y consentit, et se soumit à ce qu'on appelait alors le jugement de Dieu, en plaçant sa main, aussi long-temps que le roi le voulut, dans un gant de fer rougi au feu. Il la retira intacte, dit la légende. Quoi qu'on veuille penser de ce trait, affirmé par tous les anciens historiens, ce qu'il y a de certain, c'est que la présence de Poppon mit le christianisme en grande considération dans l'île de Seeland, et

(1) *Adam Brem.*, l. 2, c. 16.

que le roi commanda à tous les habitans d'abandonner les idoles et d'adorer Christ comme le seul vrai Dieu. Adam de Brême dit à cette occasion (l. 2, c. 26) « que la nouveauté de ce miracle produisit plusieurs milliers de conversions. » — Il est bien probable que le village de Popponbuttel, près de Hambourg, porte ce nom en souvenir du missionnaire qui prêcha dans ces contrées.

Cependant tout cela n'étaient encore que de faibles commencemens; et il restait encore à l'église à traverser bien des retours de défaveur et même de persécution. Harald remarquait depuis longtemps que, sous le prétexte de la propagation du christianisme, l'empereur Otton Ier se mêlait, selon lui, beaucoup trop des affaires intérieures du royaume; il se mit donc en mouvement (en 968) pour aller reprendre un district situé sur l'Eider, dont l'empereur s'était emparé; il y réussit en effet, et il détruisit dans cette contrée une ville que les Allemands venaient d'y fonder. Ce ne fut que quatre ans plus tard (972) que l'empereur put prendre sa revanche: mais alors il s'avança dans le territoire de Schleswick, et Harald fut obligé de demander la paix, après avoir été complètement défait. Otton exigea même que le roi, avec son épouse Gunhild et son jeune prince *Svend* (Suénon) se fissent baptiser par l'évêque Adaldag. L'empereur fut parrain du jeune prince, qui par cette raison fut appelé *Svend-Otton*. Il semblerait qu'Harald se soumit sincèrement, et que depuis cette époque il fut réellement attaché au christianisme: au moins Adam de Brême, qui écrivit son *Histoire*

ecclésiastique soixante-dix ans plus tard, dit à son sujet ces mots assez expressifs (l. 2, c. 19) : « Son » souvenir et celui de son épouse Gunhild reste- » ront toujours chez nous en bénédiction. »

Mais à peine l'orage se fut-il apaisé dans ces contrées pour quelque temps, qu'il en éclata un nouveau dès 983. Le jeune Svend se révolta contre son père, abjura publiquement le christianisme, et chercha à gagner à sa cause le parti des païens, qui était encore le plus puissant. Harald fut obligé de s'enfuir du pays, et ne trouva d'asile que chez les fameux pirates de *Jomsbourg* (à l'embouchure de l'Oder), qui infestaient alors la Baltique. Le culte d'Odin fut momentanément rétabli dans le pays, les prêtres installés de nouveau, et le christianisme déclaré aboli. Les prédicateurs chrétiens furent mis en fuite; Poppon même fut obligé de se réfugier à Brême, où il mourut vers l'an 999. Un autre missionnaire de ces jours *Odinkar-Huide* (le cadet), Danois de naissance, et parent de la maison royale, se réfugia pareillement à Brême. C'était, selon Adam de Brême (l. 2, c. 16), un homme savant et pieux, qui prêchait l'évangile depuis plusieurs années avec succès dans les îles de Seeland, de Schonen et de Fionie, et qui, en sa double qualité de Danois et d'homme considéré, avait trouvé beaucoup d'accès auprès du peuple. La persécution des chrétiens dura environ deux ans; mais Harald remporta sur son fils une victoire qui obligea ce jeune prince à se réfugier en Écosse.

Cependant, comme le Danemark avait été extrêmement affaibli par cette guerre, l'empereur

Otton III, qui venait de monter sur le trône d'Allemagne, voulut en profiter pour se soumettre tout le pays. Il fit, en 985, le vœu de convertir tout le Nord au christianisme; et il envoya en conséquence à Harald des députés, qui lui demandèrent de faire déclarer par un édit royal le christianisme seule religion de l'état. Harald, quoique chrétien, irrité d'une pareille demande, parce qu'il s'attendait avec raison à la plus vive résistance, soit de la part du parti païen dans le pays, soit de la part d'Érich, roi de Scanie, résista à Otton, et chassa son armée du pays. Mais Otton jeta sa lance dans la mer, en faisant le vœu solennel de revenir bientôt pour se soumettre tout le royaume.

Au milieu de tous ces orages Adaldag mourut (988), et eut pour successeur un Suisse, nommé *Libentius*, à qui Adam de Brême donne le témoignage d'avoir été un homme pieux et actif pour la propagation de l'évangile, quoiqu'il ne paraisse pas avoir jamais visité par lui-même son vaste diocèse du Nord.

Cependant Otton tint parole avant qu'il fût peu, et revint dans le Danemark avec une puissante armée. Il pénétra jusque dans le nord du Jutland; et partout où il mit le pied il renversa le paganisme, et introduisit la religion chrétienne comme la dominante. Harald fut obligé de faire la paix, et de consentir à tout. Les armes même de l'empereur furent mises pour cet effet à sa disposition, et il parcourut ses propres états pour forcer tous ses sujets à se faire baptiser, ou pour punir ceux qui le refusaient : partout les autels païens furent ren-

versés pour faire place à des temples chrétiens; et le nombre des évêchés fut augmenté. C'est à cette époque que remonte celui d'*Odensee* dans l'île de *Fionie*, dont le premier évêque fut cet *Odinkar-Huide* que nous venons de nommer, qui recommença à parcourir de là les îles de Seeland et la Scanie.

On sent que de pareilles conversions, et que l'introduction forcée et violente d'un christianisme d'ailleurs extrêmement dégénéré, ne présentaient nullement un état de choses qui eût quelque solidité; et que le premier retour d'une circonstance favorable devait rappeler le parti opprimé des païens à la révolte et à des représailles.

Cependant le jeune Svend, s'appuyant toujours contre son père sur le parti des païens, avait suscité contre lui ces mêmes pirates de *Jomsbourg* chez qui Harald s'était précédemment réfugié. C'était une peuplade républicaine de l'île de Wollin, dans la Poméranie, qui de la sainte ville de *Julin*, consacrée au soleil, ne cessait de répandre sur toutes les côtes environnantes la dévastation ou une continuelle inquiétude. C'était chez eux que le paganisme du Nord avait son point d'appui le plus puissant; et tous les aventuriers ou les ennemis du christianisme allaient se joindre à cette troupe de pirates pour s'en couvrir. Harald s'avança contre eux; mais il fut défait, et il périt lui-même dans son entreprise (991).

Avec Harald, les chrétiens danois avaient de nouveau perdu un puissant appui; et il était facile de prévoir que Svend (qu'on surnomme aussi

Tweskiæg, à la barbe fourchue), ne préparait rien de bon pour l'église chrétienne de toutes ces contrées. L'archevêque Libentius chercha à adoucir le nouveau roi par des présens considérables : mais heureusement qu'il existait d'autres circonstances pour rassurer les chrétiens. Svend n'avait pas le temps de penser à une persécution : occupé d'un vaste plan de conquêtes, il désirait au contraire se concilier autant que possible les deux partis, chrétiens et païens, pour aller envahir avec leur secours le beau pays où il avait déjà passé sept ans, et qui lui avait présenté des attraits tout particuliers. Ce pays était l'Angleterre, où on a vu qu'il s'était enfui précédemment devant son père, et dont maintenant il ambitionnait le trône. Dans un festin solennel, où pour s'attacher le parti chrétien Svend vida une coupe au souvenir de son père Harald, une seconde à Christ, et une troisième à l'archange Michel, ce jeune guerrier jura en présence des grands de son empire, qu'il voulait d'ici à trois ans aller en Angleterre, et en tuer le roi Éthelred ou périr lui-même dans cette entreprise.

Cependant le parti païen du Danemark sentit bien que toutes les flatteries du roi envers les chrétiens n'étaient qu'une feinte pour les gagner, et que dans le fond son cœur n'était pas pour eux : les grands de l'empire ranimèrent donc une nouvelle persécution, quelques temples furent renversés, et la position des chrétiens fût de nouveau devenue très-périlleuse si les plans ambitieux et guerriers du roi n'eussent présenté aux païens un objet plus attrayant et fait diversion à leur haine contre l'évangile.

Svend (nous rappelons qu'on l'appelle ordinairement en français Suénon) partit effectivement pour l'Angleterre avec une puissante armée (993): il remporta bientôt une brillante victoire; et cette île qui, depuis le temps du grand Alfred (dont nous allons bientôt parler) avait recouvré une nouvelle prospérité, fut de nouveau ravagée pendant de longues années par les terribles Danois. Son roi Éthelbert essaya, en 1002, d'une ressource des faibles : il fit surprendre, dans un moment de calme apparent, tout ce qu'il y avait de Nordmans dans ses états, que Svend venait de quitter après les avoir rançonnés; et il fit massacrer tout ce qui lui tomba sous la main : la sœur même de Svend succomba dans cette occasion. Le guerrier danois, furieux, revient alors en Angleterre, et y venge la mort des siens dans des flots de sang. Lorsque ses soldats prirent Cantorbéry (1011), ils ne laissèrent vivre qu'un homme sur dix, en tirant le sort sur tous les habitans sans distinction : l'archevêque et huit mille hommes périrent dans les tortures les plus cruelles; de sorte qu'il ne survécut à tout ce désastre que huit cents habitans et quatre moines. Les vainqueurs ne s'arrêtèrent pas jusqu'à ce qu'ils eussent foulé aux pieds l'Angleterre tout entière; et l'église de cette contrée se vit pour la troisième fois dans le danger le plus imminent de retomber sous la puissance du paganisme. De bouche en bouche on entendait pour devise le proverbe danois :

« Ruten, Roven, dat en is ghein Schande,
» Dat doyet de besten im Lande : »

c'est-à-dire :

Assassiner, voler, il n'y a point de honte à cela ; c'est ce que font les meilleurs du pays.

Quand Svend se fut fatigué pendant quelques années à répandre le sang et se fut complètement emparé du pouvoir (1013), il se passa dans son esprit un de ces changemens soudains que l'on peut concevoir chez des hommes ardens et peut-être supérieurs. Tout d'un coup il ne voulut plus être seulement un conquérant et un dévastateur, mais un conservateur et un bienfaiteur du pays : l'histoire n'indique nullement quels furent les mobiles ou l'occasion d'un pareil changement; mais il est très-possible qu'il ait pensé qu'il ne pouvait régner sur un pays chrétien qu'en favorisant la foi chrétienne, et en se faisant ami de son nombreux clergé. Il appliqua même ce principe au gouvernement de ses états danois : il y fit rentrer les prédicateurs chrétiens; et Libentius eut la joie, dans ses vieux jours, de rappeler de nouveaux évêques dans les siéges abandonnés. Svend alla jusqu'à faire venir des missionnaires anglais en Suède et en Norvége, et il s'appliqua à seconder dans tous ces états les travaux de la propagation de l'évangile.

Svend mourut en Angleterre (1014), la vingt-troisième année de son règne. Son fils *Knud le Grand* (1), qui avait été baptisé dans sa jeunesse, devenait son successeur; Svend lui recommanda sur son lit de mort de continuer à répandre le

(1) On l'a appelé Canut ; mais nous lui laissons aussi son nom danois : il faut prononcer *Knoud*.

christianisme dans le Danemark. Il demanda aussi qu'on transportât ses restes dans ce pays.

Libentius n'eût pas la joie de voir monter sur le trône ce nouveau roi, que Dieu avait élu pour achever dans le Danemark le triomphe du christianisme; il mourut déjà en 1013, et fut le dernier d'une suite d'archevêques qui se distinguèrent à Hambourg par leur piété et par leur zèle pour la propagation de la foi.

Knud, surnommé *le Grand*, est un des princes les plus distingués de son siècle. A son avènement il se trouva régner sur l'Angleterre, le Danemark et la Norvége, et même sur une portion de la Suède; comme aussi sur les peuplades Véndes qui bordaient la Baltique. Il avait hérité de son père quelque chose de rude et de sanguinaire, qui l'eût rendu capable de tout sacrifier à son ambition : mais, comme son père aussi, il comprit au bout de peu d'années qu'il ne pouvait, sans danger, vouloir gouverner à la manière des Barbares les Bretons civilisés par le christianisme; et dès-lors il poursuivit cette idée avec plus d'intelligence et de persévérance encore que ne l'avait fait Suénon. Il prit même toutes les mesures nécessaires pour civiliser ses états du nord par le moyen de ceux de l'ouest, et pour y favoriser par conséquent le christianisme par tous les moyens possibles : il établit dans les villes des instituts d'éducation publics : il protégea le culte : il chercha à réparer le dommage que, comme son père, il avait causé aux couvens; et il s'abandonna aux directions du clergé, soit parce que c'était depuis long-temps la forme du sentiment

religieux, soit parce qu'il voyait bien qu'il ne pouvait se passer des ecclésiastiques dans son double but d'unir l'Angleterre avec ses états du nord, et d'amener ces derniers à embrasser définitivement la foi chrétienne comme religion de l'état.

Lorsque, plus tard, il vint en Danemark (1019) il s'y fit accompagner d'un grand nombre de missionnaires anglais, qu'il distribua par tout le pays: on créa encore quelques nouveaux évêchés; on bâtit une multitude d'églises; et l'on s'attacha par tous les moyens possibles, a répandre chez le peuple, et dans les îles danoises aussi bien que dans le Jutland, la connaissance de l'évangile, telle du moins qu'on la possédait alors. L'architecture des plus anciennes églises du Danemark, si parfaitement semblable à celle des vieilles églises anglaises, montre évidemment que les premières furent élevées par des architectes de cette nation, qu'effectivement Knud avait fait venir pour hâter l'ouvrage. Les particuliers même commencèrent à imiter le roi; et quiconque se croyait engagé envers l'église, ou voulait bien mériter d'elle, s'employait à faire élever un temple. On ne peut guère douter en même temps que, dans ces jours, plusieurs temples païens n'aient été cédés au nouveau culte.

Enfin pour témoigner de la manière la plus décisive son dévouement à l'église, Knud résolut de faire un pélerinage à Rome (1027). Le pape se réjouit de l'occasion de voir à ses pieds, comme un pénitent, le plus puissant des princes du nord, et de resserrer ainsi les liens entre son siége et la nouvelle église scandinave: car dans ces jours l'é-

vêque de Rome s'avançait à grand pas au-devant de cette énorme puissance temporelle qu'il n'avait encore jamais possédée, mais qui tomba bientôt dans ses mains : dans cinquante ans Grégoire VII allait monter sur le trône pontifical, et présenter au monde étonné le spectacle d'un homme devant qui trembleraient tous les rois et tous les peuples de la terre. C'est précisément l'inverse de Jésus.

Mais revenons au Danemark. Comme Canut appartient encore plus à l'Angleterre qu'au Danemark, puisque c'est dans le premier de ces pays qu'il résida le plus long-temps, nous reviendrons sur son règne important lorsque nous traiterons une dernière fois de l'Angleterre. Pour le moment nous nous bornerons à ajouter que ce règne, qui fut de vingt-un ans (1014 — 1035), suffit pour achever de renverser le paganisme dans le Danemark et pour y établir définitivement le christianisme : car à la mort de ce prince, les Danois étaient en effet un peuple chrétien, autant du moins qu'on peut appeler ainsi une nation qui professe généralement la foi. Mais il avait fallu deux siècles de combats opiniâtres pour amener ce changement remarquable : la lutte eut cette tenacité parce que le Danemark était le boulevard de l'idolâtrie du nord, défendu par un corps nombreux de prêtres, et par des pratiques profondément enracinées dans les mœurs de la nation.

Du reste on pressent aisément que s'il n'est plus question, depuis cette époque, d'une résistance ouverte au christianisme et d'une profession déclarée d'idolâtrie dans ce pays, les traces de l'ancien paga-

nisme y subsistèrent encore long-temps, et qu'il dut se passer même encore quelques siècles avant que la doctrine chrétienne y eût extirpé toutes les racines d'idolâtrie que le sombre culte des Ases avait laissées dans les esprits.

L'église du *Jutland* était née, on l'a vu, avant celle des îles danoises; et elle fut particulièrement appuyée par les deux évêchés de Bœrglum, et de Viborg, dont le dernier fut fondé en 1065 par Svend Estrithsen. Cependant il resta encore long-temps des païens dans cette province même; et jusqu'au milieu du douzième siècle, on voit l'évêque Élie de Ribe recommander à son clergé d'expliquer soigneusement les Écritures au peuple, afin qu'il abandonne son idolâtrie. Dans *les îles*, la lumière chrétienne se propagea encore plus lentement; et ce n'est même que la lumière de la bienheureuse réformation qui a achevé d'y détruire les derniers restes du paganisme, comme les ombres de la nuit s'enfuient devant les premiers rayons du jour.

§ 2.

Suède.

La Suède vit le christianisme triompher de l'idolâtrie avec la même lenteur que le Danemark, mais d'une manière plus tranquille et avec moins d'effusion de sang : l'établissement du christianisme y fut favorisé par l'heureuse coïncidence de plusieurs circonstances diverses. Le Danemark

avait fait les premiers pas, et il réagit sur la Suède d'une manière favorable : les fils sanguinaires de Ragnar Lodbrock passèrent plusieurs années loin de la Suède, soit en Angleterrre, soit sur la mer, précisément à l'époque où l'église de leur patrie avait le plus besoin de ménagemens ; et pendant ce temps le vice-roi, ou gouverneur, de Sigtuna se vit en pleine liberté de faire valoir les décrets du peuple, qui avaient fini, comme on se le rappelle (p. 264 et 269), par être favorables à la libre prédication de l'évangile. Dès les premiers temps, en outre, l'église d'Angleterre, que Svend et Knud le Grand mirent en relation avec la Suède, put développer en liberté tous les moyens qui étaient en son pouvoir, pour répandre chez les barbares Nordmans cette foi chrétienne, seule capable de les adoucir. Enfin la Suède eut le bonheur de posséder quelques rois qui embrassèrent la foi avec sincérité, au lieu de la professer seulement, comme le firent les rois danois, par des motifs politiques.

On a vu précédemment les essais répétés que fit Anschar pour établir le christianisme dans ces contrées. Il visita deux fois Birka, la résidence du gouverneur général : il y avait fondé une église, il y avait vu prendre par le peuple cette résolution solennelle qui accordait à la foi chrétienne la liberté de la prédication. On a vu aussi qu'il eut, pendant sa vie ou après sa mort (865), des collaborateurs ou des successeurs pieux dans les différens champs de ses travaux : Érimbert, Ansfried, Raginbert, Rimbert. Cependant l'église de Suède

était loin pour tout cela d'être définitivement établie ; et il fallut encore cent cinquante ans entiers avant qu'elle pût triompher complètement de l'idolâtrie païenne. *Rimbert*, qui occupa l'archevêché de Hambourg de 865 à 888 (p. 278), se vit par momens réduit à sauver d'un naufrage général les faibles troupeaux qui entouraient son siége de plus près ; sauf quelques visites qu'il fit en Suède, il ne put rien gagner sur ce pays ; et il quitta ce monde au milieu d'apparences encore plus tristes que ne l'avait fait Anschar. On reproche en général à ceux qui le suivirent dans son vaste archevêché de Brême et Hambourg, à Adalgar, à Hoyer et à Reginward, de s'être moins occupés de la propagation du règne de Dieu que de l'accroissement de leur dignité épiscopale, et de leur prospérité temporelle : mais on a vu qu'Unnis revint occuper de nouveau cette charge avec fidélité (916). Cependant les institutions qu'Anschar avait fondées pour former de jeunes missionnaires couraient le risque de périr entièrement, si le dixième siècle n'eût enfin amené, après la profonde nuit de ces contrées, des jours un peu meilleurs.

Il s'était écoulé septante ans depuis la mort d'Anschar sans qu'un seul missionnaire chrétien, sauf Rimbert, eût osé tenter de porter l'évangile dans la Suède; et l'on conçoit combien il était naturel que, dans un pareil état de choses, l'église de Birka retombât dans une décadence profonde, et qu'on fût obligé plus tard de recommencer tout à neuf; et cela d'autant plus, que le christianisme de ces contrées n'avait jamais été débarrassé (et c'était

le cas partout depuis long-temps) d'un alliage prononcé de paganisme. Il n'était point rare, en ces temps, de voir les Suédois, dans leurs assemblées populaires, boire à la santé du Dieu des chrétiens en même temps qu'à celle des Drottes et des idoles. On trouve dans les recueils de Buræus, p. 775, une ancienne hymne ou chanson à boire usitée au temps de Noël, qui offre un exemple frappant de l'alliage dont nous parlons ici.

Danne Svena dricka Guds minne,
Och alle mœge gladia sig som her aro inne :
Johan hafver Christi skœl uppa sin haud.
Signa honom Gud fader, son, och den helige And :
Gud late honum lefwa och trifvas
Synde och sorrger fordrifva
Genom den Helige And.

c'est-à-dire :

Les bons camarades boivent au souvenir de Dieu ,
Et tous ceux qui sont ici dedans se réjouissent.
Jean a dans sa main la coupe de Christ :
Que Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit le bénissent !
Que Dieu le fasse vivre et prospérer.
Chassez les péchés et les soucis
Au nom du Saint-Esprit.

On se tromperait beaucoup si l'on croyait voir ici une intention profane : c'était un acte de culte, tel que le paganisme avait coutume d'en faire d'autres : c'était un hommage qu'on rendait à Christ comme aux autres dieux du pays.

Il y avait assez long-temps qu'Unnis avait reçu la dignité épiscopale lorsque, dans un de ses voya-

ges en Jutland et dans la Seelande, il résolut de passer aussi en Suède (vers l'an 935), pour chercher à y réunir de nouveau les débris de l'église de Birka (p. 289). Il profita pour cela du moment où Harald-Blaatand venait d'entrer en partage du gouvernement du Danemark avec son père, et se montrait favorable à la cause des missions. A cette époque c'était *Inge*, fils d'Olof, qui régnait à Birka. Il était favorable au christianisme, et il cherchait à attirer des missionnaires. Mais Unnis mourut au bout de peu de temps, et l'œuvre des missions fut encore une fois abandonnée pour quelques années.

D'ailleurs la paix de la Suède fut vivement troublée pour assez long-temps par les expéditions aventureuses des rois du pays, ou d'une partie de leurs sujets, contre la Russie. Nous verrons, en traitant de cette dernière contrée, que les guerriers suédois, qui sous le nom de *Warœgues* (ou *Varangiens*, car le nom varie), avaient fait déjà de fréquentes incursions en Russie, finirent par y fonder une monarchie permanente, qui attira long-temps toute l'attention de la Suède. Il est vrai qu'*Olga*, princesse russe, qui avait épousé un des guerriers suédois, reçut le baptême vers cette même époque (955), et qu'elle eût sans doute employé son influence à répandre le christianisme dans la patrie de son mari; mais le bruit des armes ne permit pas de s'occuper avec succès de ce « fruit qui ne se sème que dans la paix : » les entreprises des Warœgues furent un moment couronnées d'un tel succès que l'un des princes de Kiew poussa ses conquêtes jusqu'en Bythinie, où il doit avoir trouvé la mort.

Il est donc facile de comprendre qu'*Adaldag* qui occupa le siége archiépiscopal de Hambourg durant cette époque d'agitation (de 936 à 988) ne put faire beaucoup pour les missions de la Suède. Sans doute le long gouvernement de Harald-Blaatand dans le Danemark fut favorable au règne de Dieu dans tout le Nord; mais les guerres continuelles qui occupèrent ce prince, et surtout celles qu'il eut à soutenir contre son propre fils Svend, et ensuite contre le peuple de Jomsbourg, entravèrent tout ce qu'on aurait pu entreprendre de suivi. Le règne de *Biœrn IV* fut favorable à la Suède; mais alors la position de Harald envers l'empereur Otton et envers les chrétiens de son pays était devenue douteuse (p. 294), et elle opposa pendant quelque temps un obstacle aux entreprises des missionnaires danois sur la Suède.

Cependant dès qu'Harald eut conclu la paix avec Otton III, Libentius envoya aussitôt en Suède *Lifdag*, pieux Frison, qu'il venait de sacrer évêque de Ribe. Ce missionnaire partit accompagné d'un certain nombre de collaborateurs : il eut quelques succès : et il appela encore à son aide (990) un *Odinkar*, qui avait déjà prêché en Danemark, et qui était frère aîné de celui que nous avons déjà vu précédemment (p. 293). L'histoire de ces jours nous a même conservé les noms de plusieurs autres ouvriers qui entrèrent dans cette œuvre : Inhorad, Havig, Rembrand, Sterkolf, Folchrecht, Merha et d'autres encore, qui tous travaillèrent avec plus ou moins de bénédiction.

Mais ces travaux furent interrompus ou troublés

parts : Olof Skœtkonung lui-même fut touché par la prédication de l'évangile, et se fit baptiser (en 1001). Dès ce moment il se montra ami ardent et décidé de la foi ; et cet événement fut d'autantplus important, qu'il coïncidait avec la conversion de Svend, qui venait de revêtir des dispositions toutes semblables. Ces deux princes firent même une alliance dans le dessein exprès de propager le christianisme ; et Olof de Suède put répandre en paix les bénédictions de la religion chrétienne sur ses états pendant tout son règne, qui dura jusqu'en 1026. Sigurd, que l'histoire ne désigne ordinairement que par son surnom de *Jean*, put annoncer l'évangile dans la Wesgothie, l'Ostgothie, le Smaland et jusque dans l'Upland : il fallut de nouveaux ouvriers ; et ces ouvriers arrivèrent, soit d'Angleterre, soit de chez Libentius, archevêque de Brême (p. 294). Dans leur nombre on retrouve cet Odinkar-Huide cadet, fils d'un prince danois, que nous avons déjà nommé quelquefois, et sur les travaux duquel l'histoire a conservé des détails qui lui font honneur (1). On mentionne encore un Anglais nommé *Gotebald*, et un Allemand, *Falkquard*, comme des hommes distingués qui travaillèrent, à cette époque, avec succès dans la Suède.

En même temps Olof Skœfkonung s'affermissait dans la foi, et en portait toujours plus les fruits. Non loin de sa résidence royale de Birka était *Upsala*, le lieu le plus sacré du paganisme septen-

(1) *Adam Brem.*, *Hist. eccles.*, l. 2, c. 26, 34, 48. — *Sax. gramm.*, l. 10.

trional, ville autrefois fondée par Odin lui-même et par ses Ases (p. 215), et qui formait le boulevard de leur mythologie : c'est du nom de ce lieu que les rois de Suède s'étaient ordinairement appelés rois d'Upsala, parce qu'ils étaient, en même temps que rois, aussi grands prêtres du pays : enfin c'est dans ces lieux qu'il s'était versé de temps immémorial des flots de sang humain en l'honneur des faux dieux. Le roi, pour qui la foi chrétienne était devenue une affaire de conscience, résolut de détruire le temple idolâtre de cette ville, et en lui la citadelle du paganisme. Mais la population païenne, ayant appris ce projet, se réunit en assemblée populaire, et représenta au roi que s'il voulait être chrétien il devait se choisir la portion du pays qui lui plairait pour y bâtir une église ; mais qu'il ne lui serait nullement permis de forcer aucun de ses sujets à embrasser sa religion. Le roi accepta sagement cette proposition, et fonda à *Skara*, dans la Westgothie, un évêché dont le premier évêque fut un prêtre, nommé Turgott, qui fut consacré et installé par le successeur de Libentius, mort en 1013. A peine cet ecclésiastique fut-il arrivé à Skara, qu'à l'instigation du roi, la reine, ses enfans et tous les courtisans se firent baptiser (1015).

Olof redoubla dès-lors d'efforts pour amener tout son peuple à la foi chrétienne, mais seulement par la voie de la persuasion. L'ancienne Birka ayant été détruite par la guerre, le roi avait fait bâtir, en 1010, sur le rivage opposé du golfe la *Nouvelle Sigtuna*, où il fixa sa résidence, et d'où il ne cessa

de travailler à répandre la foi et la civilisation dans ses états. Comme, dans ce même temps, le christianisme avait été déclaré religion de l'état par Knud le Grand, qui étendait son influence jusque sur la Suède, Olof demanda à ce monarque un certain nombre de nouveaux missionnaires, qui lui furent effectivement envoyés. On distingua dans leur nombre un Anglais, *Sigfrid*, avec ses trois cousins Grimkil, Rodolphe et Bernhardt. Ces évangélistes trouvèrent encore une vive opposition dans le Smaaland et le Werend : et quelques-uns d'entre eux, oubliant ou désapprouvant l'arrangement chrétien et libéral que le roi avait conclu précédemment avec son peuple, essayèrent d'attaquer l'idolâtrie à force ouverte; mais ils y perdirent la vie. Le roi s'avança, il est vrai, avec des troupes pour punir les coupables : mais Sigfrid intercéda pour eux, et obtint que la peine de mort fût commuée en une amende; puis, lorsque le roi voulut lui donner le produit de cette amende, Sigfrid lui rendit cet argent, en le priant de l'employer à faire bâtir un temple à *Wexiœ.* Sigfrid lui-même en fut établi premier évêque; et il travailla dans cette nouvelle église, jusqu'à sa mort (1067), avec une telle bénédiction pour toute la contrée, que le peuple l'a placé plus tard au nombre des saints dont la patrie conserve le souvenir.

Sigfrid paraît avoir agi avec plus de prudence et de modération que plusieurs autres de ses collègues d'Angleterre : car plusieurs périrent encore par le même genre d'imprudence qui venait déjà de coûter la vie aux premiers. Le collègue de Sigfrid

dans l'épiscopat, *Eskil*, évêque à Norsdanskog (le Surdermanland ou Suède propre d'aujourd'hui), avait fixé son séjour à Fors, près de Strengnaes; il fut assassiné dans une insurrection populaire; et un autre, *Ulfrid*, fut pareillement massacré par les païens, parce qu'il avait brisé en pièces, sous leurs yeux, l'image de leur dieu Thor.

Plus tard il vint se joindre à Sigfrid un autre missionnaire nommé *David*, qui prêcha l'évangile en plusieurs parties de la Suède, et qui se fixa enfin dans le Westmanland (capitale Westeræs), où il bâtit en 1030 une église et un monastère. Il devint premier évêque du district; il travailla avec zèle et piété jusqu'en 1080; et il a aussi laissé chez les Suédois le souvenir d'un saint (1).

Ainsi les vingt-huit ans du règne d'Olof furent l'heureuse époque où le Seigneur posa les bases de l'établissement du christianisme dans la Suède. Non-seulement le nombre des fidèles s'accrut considérablement pendant cet intervalle de temps, mais le peuple s'adoucit d'une manière sensible. Le roi paraît avoir été sincère, et il en recueillit les fruits : on vit peu à peu diminuer et cesser ces pirateries (Wikings-fahrten), qui avaient fait pendant des siècles l'orgueil de la nation à ses propres yeux, sa honte aux yeux de l'humanité, et la désolation des autres peuples.

Il y eut en tout ceci une circonstance particulièrement heureuse pour le Nord nouvellement converti; c'est l'indépendance naturelle des esprits

(1) *Adam Brem.*, l. 2, c. 40, 41, 44, 46. — *de situ Daniœ*, p. 61.

de ces contrées, jointe à l'instruction passablement avancée d'un grand nombre des missionnaires qui parurent dans cette œuvre. Ces deux causes réunies contribuèrent fortement à faire repousser, encore pendant quelque temps de l'église du nord les superstitions qui envahissaient depuis long-temps le midi et l'occident de l'Europe. En général le septentrion s'est toujours montré favorable à la liberté; et le pouvoir hiérarchique que l'archevêché de Brême pouvait exercer sur le Danemark et la Suède trouvait, dans l'indépendance des hommes auxquels il devait s'appliquer, un contre-poids qui ne lui permit jamais de ressembler au joug de fer qui pesait depuis long-temps sur l'Italie, la France et l'Allemagne. Aussi l'on peut remarquer le silence que garde toute cette histoire quant à l'évêque de Rome : car on n'y aperçoit de lui que son absence. Nous ne dirons pas, sans doute, avec certains auteurs, que l'église primitive de la Suède ressemblât beaucoup à la première église apostolique : mais cependant c'était toujours une circonstance heureuse, que la lecture et l'écriture se répandissent parmi le peuple plus généralement que cela ne se voyait dans les contrées de l'Occident, qui possédaient pourtant depuis des siècles la lumière de l'évangile. Il est vrai que ce furent les anciens caractères runniques qui restèrent encore en usage dans ces contrées, et qu'il fallut encore quelques siècles avant qu'ils fussent remplacés par les caractères latins; mais il se fit pourtant dès cette époque plusieurs tentatives pour introduire ces derniers; et l'on s'en servit même dès ces temps pour les mon-

naies, pour les décrets royaux et pour d'autres usages semblables.

Et dans tous les cas c'est un fait important et précieux, que le christianisme qu'on apportait à la nation suédoise, tout abâtardi qu'il fût déjà, ne détruisit pas chez elle cette franchise et cette droiture qui caractérisent les peuples du Nord, et qui continua de se manifester dans les fréquentes assemblées du peuple : la nouvelle foi n'avait fait qu'ennoblir et que diriger ces excellentes qualités : le peuple n'accorda nullement à ses conducteurs spirituels une intervention illégitime dans ses affaires temporelles. Et le roi lui-même, quoique le christianisme eût considérablement agrandi son pouvoir, ni les grands du peuple, ne dépendirent pas moins de l'opinion publique qu'ils ne l'avaient fait sous le règne de l'idolâtrie. Un jarle, par exemple, s'étant attribué un jour dans une assemblée populaire, aux dépens de quelques autres citoyens, un privilége auquel il n'avait aucun droit, un vieillard assis à ses côtés lui dit tout simplement : « Ce n'est pas un honneur inférieur à celui de votre noblesse, de n'être qu'un *bonte* (domicilié), et de pouvoir cependant dire franchement la vérité telle qu'on la pense, même en la présence du roi. » — Une autre fois, dans une autre assemblée populaire, le roi Olof lui-même avait tenu un discours hautain sur un certain sujet. Lorsqu'il se fut rassis, tout fut tranquille pendant un moment; mais bientôt un juge nommé Torgny, qui passait alors pour l'homme le plus sage de la Suède, répondit : « Les rois de Suède ont maintenant de tout autres principes

qu'autrefois. Mon grand-père Torgny m'a raconté beaucoup de choses du vieux roi Érich, qui avait conquis la Finlande, l'Esthonie et la Courlande, comme l'attestent encore les châteaux qu'il y a laissés. Mais jamais il n'avait été si fier que de vouloir interdire la parole à ceux qui avaient quelque chose à exposer. Mon père a été long-temps auprès du roi Biœrn, qui a aussi gouverné avec un grand pouvoir, parce qu'il a été affable envers le peuple. Je me souviens encore moi-même très-bien d'Érich Segersaell, qui a tellement agrandi les frontières de la Suède et si vaillamment défendu son royaume; il a toujours laissé ses gens parler librement avec lui, aussi souvent qu'ils le voulaient. Le roi actuel au contraire ne permet à personne de dire autre chose que ce qu'il lui plaît d'entendre; et alors il y insiste avec violence : il se laisse arracher l'un après l'autre tous ses pays d'Orient; et il ambitionne au contraire la Norvége, à qui les rois de Suède n'en avaient jamais voulu! La volonté de toutes les communes de la Suède est que le roi fasse la paix avec la Norvége; que s'il ne le veut pas, il est en danger de s'exposer à la colère du peuple, qui a, dans les temps précédens, jeté à l'eau cinq rois aussi fiers que lui. » — Le peuple donna son approbation à ce discours par un bruyant cliquetis de ses armes.

Un pareil esprit d'indépendance devait avoir une puissante influence sur le genre de développement du christianisme dans la Suède : cet esprit s'était opposé long-temps aux progrès de la foi; mais lorsqu'il se fut déclaré pour elle l'évangile put espérer avoir jeté des racines profondes.

A Olof Skœtknung succéda son fils *Asmund-Jakob* (1026), qui marcha sur les traces de son père, et continua de gagner des amis à la cause chrétienne par une conduite sage et modérée. L'histoire le représente comme un prince chrétien, paisible, doux et juste, qui exerça une salutaire influence, non-seulement sur son propre peuple, mais aussi sur le Danemark et sur la Norvége : il s'attacha particulièrement à adoucir les mœurs des Suédois par des lois sages et humaines. Jusqu'ici c'était encore un usage universel chez tous les peuples du Nord que chacun se vengeât soi-même; et on regardait comme glorieux et digne d'un homme de rendre la pareille à l'offenseur (1) : toute offense se réglait par un duel; ou bien celui qui en voulait à un autre le surprenait de nuit dans sa maison et y mettait le feu. Asmund fut le premier qui s'opposa à ce fléau de la société civile; et il donna une loi portant que tout *kaxna-warger* (incendiaire) qui serait pris sur le fait le brandon à la main, serait lui-même jeté dans le feu, et ses biens dévolus au roi et au plaignant. — En général Adam de Brême raconte que sous ce roi le christianisme se répandit au loin dans la Suède.

Du reste cet homme pieux et droit de cœur laissa faire au clergé de Rome des empiétemens fâcheux, dont il ne pouvait prévoir toutes les conséquences. L'archevêque de Brême continuait, encore à cette époque, d'exercer une grande influence sur les affaires ecclésiastiques de la Suède; et Asmund, qui

(1) *Adam Brem., de situ Daniæ*, c. 29.

avait accoutumé cet ordre de choses, ne s'y opposait point. *Adalbert*, qui occupait le siége de Brême depuis 1044, était un homme ambitieux, étranger au véritable esprit de l'évangile, et qui envoyait ses messagers ou ses ordres écrits à tous les états du Nord comme eût pu le faire un homme revêtu d'une autorité absolue et incontestable. Sans doute c'était là la suite naturelle de la marche qu'avaient suivie les missions jusqu'à ce jour; car depuis quelques siècles c'était de Hambourg et de Brême que l'évangile arrivait en Danemark et en Suède: mais les peuples, ni l'église, ne sont appelés à rester sous une tutelle continuelle, pas plus que l'enfant n'est placé pour toute sa vie sous la tutelle absolue de ses parens. L'influence, d'abord salutaire, qui émanait de ces deux villes, dégénéra bientôt en un despotisme hiérarchique; et l'archevêque actuel voulait se récompenser des travaux de ses prédécesseurs, en se réservant de nommer lui-même à tous les nouveaux évêchés. Asmund n'en vit pas l'inconvénient; il laissa faire : et l'église du Nord serait tombée dès son origine, comme celle d'Allemagne, sous le pouvoir absolu du pape, si les prétentions de Rome ne se fussent brisées un peu plus tard contre la fermeté des rois suivans, et contre le caractère indépendant de la nation.

Nous serions autorisés à terminer ici notre histoire des missions de la Suède; car, si l'on parle en général, on peut considérer dès cette époque l'église chrétienne comme étant décidément établie dans le royaume. Cependant, comme il restait en plusieurs endroits de cette contrée des traces pro-

noncées de paganisme, et qu'il y éclata encore de temps à autre quelques troubles religieux et même quelques persécutions contre les chrétiens, nous pousserons notre histoire un peu plus loin.

A Asmund-Jakob succéda (1055) son beau-frère *Émund*, surnommé *le Vieux*. Lui aussi il s'appliqua avec zèle à extirper les restes d'idolâtrie qui subsistaient encore dans le pays. Il nomma à cet effet à l'archevêché de Suède, sans s'en être auparavant entendu avec l'archevêque de Brême, un prêtre norvégien du nom d'*Osmund*, qui avait été instruit dans cette dernière ville; et il agit ainsi dans l'intention directe de marquer par là l'indépendance de l'église suédoise à l'égard du pape. On ne peut disconvenir que le roi ne fût en cela dans tous ses droits : car il n'y avait aucune loi, ni humaine ni divine, qui eût soumis la Suède à l'évêque italien. Mais le roi s'aperçut bientôt qu'il avait violemment heurté les idées des légats du pape, accoutumés à considérer les missions, bien moins comme des conquêtes faites à l'honneur de Jésus-Christ que comme des acquisitions de la hiérarchie romaine. Adalbert de Brême envoya donc au roi une députation chargée d'introduire auprès de lui *Adalward* comme le véritable évêque des chrétiens de Suède (1058). Mais Émund refusa de recevoir les envoyés romains : ils ne réussirent pas mieux auprès de l'assemblée du peuple : et ils furent obligés de s'en retourner sans avoir rien fait. Adam de Brême, déjà formé aux idées de la cour de Rome, donne à ces hommes le témoignage de s'en être retournés avec joie, comme ayant été jugés dignes

de souffrir pour le nom de Christ; et il accuse l'évêque Osmund de n'avoir été qu'un vagabond, qui avait essayé de séduire par de fausses doctrines le roi et les nouveaux convertis. Aussi l'histoire, rédigée par des catholiques romains, a-t-elle donné à Emund le surnom de *Méchant* (hin Slemme, *der Schlimme*); et lorsqu'il mourut peu après (1059) d'une mort prématurée, on attribua cet accident, de même que la sécheresse et la mauvaise récolte de l'année, à un châtiment de Dieu (1).

A peine son successeur, *Stenkil*, fut-il sur le trône, qu'il fit savoir à l'archevêque de Brême qu'il pouvait maintenant envoyer en Suède l'évêque de son choix. Adalward revint donc, et fut accueilli par le roi comme archevêque de tout le royaume, tandis qu'Osmund dut se contenter de l'évêché de Skara. Il paraît du reste qu'Adalward travailla avec un véritable succès à détruire les restes de l'idolâtrie de la Suède : il est même représenté comme ayant fait beaucoup de miracles; et on lui en attribue, entre autres, un qui n'est pas d'un genre bien évangélique; c'est d'avoir accordé aux Suédois la pluie et le beau temps, selon qu'on le lui demandait et que c'était son bon plaisir. Voilà la superstition dans laquelle l'église était tombée depuis long-temps : on ne pouvait alors se représenter un messager de Christ, sans le revêtir du don des miracles; et au lieu de s'humilier sur la retraite ou sur la rareté de ce don et des pouvoirs de l'Esprit, qui auraient dû être là en effet, on en supposait d'illusoires : on

(1) *Adam Brem.*, *Hist. eccles.*, l. 100, c. 16, 17.

avait cessé de posséder la foi dans sa pureté et dans sa force primitive, et on ne voulait pas en convenir. C'est général.

Peu après l'arrivée d'Adalward, il vint encore en Suède un second évêque, nommé *Simon*, à qui l'on attribue aussi d'avoir travaillé dans le pays avec un grand zèle et de grands succès. Les habitans du Wermeland, les Finweders et les Scritifingers, comme les appelle Adam de Brême, furent amenés à cette époque dans le sein de l'église. Les derniers habitaient le Helsingeland, et étaient encore tellement habitués à la vie sauvage, qu'ils surpassaient les animaux à la course; mais ils cédèrent aux mœurs plus douces que leur apportait la nouvelle foi.

Tout nous ramène donc à admirer la puissance divine que renferme le christianisme : et l'histoire entière s'accorde à montrer tout ce que l'évangile peut déployer de vie et d'influences salutaires sous ses formes même les plus dépravées. Quelque misérables que fussent les superstitions que Rome s'opiniâtrait alors à propager et à revêtir du sceau de sa prétendue infaillibilité, il était évident que ce christianisme dégradé n'en renfermait pas moins encore quelques germes divins dont l'influence le rendait infiniment supérieur, soit en force et en sève, soit en mérite intrinsèque, à l'idolâtrie qu'il venait attaquer et remplacer. Les changemens moraux qu'il produisait depuis son apparition dans ces contrées étaient hors de toute contestation; et s'il s'avançait sur l'église même un hiver moral, ses glaces n'en recouvraient pas moins

des semailles précieuses, qui ne cessèrent de porter plus ou moins de fruit en attendant le retour de la liberté des consciences, et cette lumière plus parfaite que donne aux hommes la bible rendue par la réformation.

Les succès d'Adalbert l'engagèrent à envoyer en Suède un troisième prêtre de son église, un autre *Adalward*, frère *cadet* de l'archevêque de Suède, que Stenkil nomma évêque de Sigtuna (1064). Cet homme très-actif établit dans cette ville un monastère, et se mit à travailler avec zèle à la conversion des païens, encore nombreux, qui continuaient d'accourir de loin pour célébrer leur culte idolâtre dans le fameux temple d'Upsala. Adalward, encouragé par les succès qu'il avait déjà obtenus, crut pouvoir tenter un grand coup, et résolut de mettre le feu à ce temple célèbre, situé dans son voisinage, afin d'extirper d'un trait l'idolâtrie de la Suède. Il s'entendit à cet effet avec Égino, évêque de la province de Schonen; et tous deux se préparèrent à exécuter l'entreprise, dussent-ils même y perdre la vie. Mais le parti païen eut vent de ce projet, et se souleva avec une telle violence, qu'il s'éleva une furieuse persécution, soit contre les chrétiens indigènes, soit surtout contre les prêtres étrangers.

Le roi aussi, qui jusqu'alors avait usé d'une modération aussi prudente que chrétienne, représenta à ses évêques que des coups d'état de ce genre heurtaient toutes les lois du pays, les anciennes coutumes du peuple, et même la liberté des consciences, dernièrement reconnue par Olof

Skœtkonung : que non-seulement ils s'exposaient, eux, à la mort, mais qu'ils couraient encore risque d'indigner les esprits contre la foi chrétienne, etc. — Cette modération valut au roi une nouvelle estime de la part de ses sujets, et rendit la paix à l'église.

Stenkil mourut en 1067; et quoique le paganisme comptât encore à sa mort de nombreux adhérens, le nombre des églises chrétiennes de cette époque s'élevait cependant, selon une vieille chronique, déjà à onze cents (1).

Dès qu'il eut fermé les yeux à la lumière le ressentiment des païens se ranima. Adalward cadet, l'évêque de Sigtuna, fut obligé de se réfugier de cette ville à Skara, dont il occupa le siége épiscopal après la mort de son frère aîné : mais comme il ne put modérer sa manie de renverser les idoles, dans laquelle il entraîna de nouveau Égino, l'indignation des païens éclata aussi de nouveau, et *Hakan*, successeur de Stenkil et chrétien comme lui, se vit hors d'état de la contenir. Une multitude d'indigènes qui avaient embrassé la foi retombèrent dans le paganisme; l'archevêque de Brême, mécontent de ce qu'Adalward avait cédé à la peur en quittant son évêché de Sigtuna, le rappela à Brême pour renvoyer à sa place d'autres prédicateurs; mais ceux-ci n'osèrent entrer en Suède, et restèrent sur les rivages du Danemark.

Ainsi une grande partie des églises suédoises se trouvèrent quelque temps sans évêque et sans

(1) *Messen., Chron. episc.*, c. 8.

conducteur; et Égino seul eut le courage de se rendre de temps à autre, au péril de ses jours, de Schonen à Skara pour aller y donner des soins au troupeau opprimé de cette ville. Ce ne fut que peu à peu que Hakan put ramener, à force de sagesse et de ménagemens, quelque paix dans le pays, et rendre des pasteurs aux troupeaux.

En 1075 il eut pour successeur *Inge*, fils de Stenkil, qui se distingua entre tous les souverains de son temps, tout à la fois par sa vaillance, sa force et sa grandeur corporelles, et par ses qualités d'administrateur. Il reprit vigoureusement en main les intérêts du christianisme; il abolit les sacrifices idolâtres; il en vint même à ordonner sous des peines sévères à tous les païens de se faire baptiser; et, ce que n'avait pu quelques années auparavant le zèle des évêques, son bras puissant l'exécuta : il détruisit le temple d'Upsala.

Cependant les Suédois considérèrent cette dernière action comme un empiètement criant sur leurs droits et leur liberté; et on présenta au roi, dans une diète générale, l'alternative de vivre selon l'ancienne coutume des pères, ou de déposer le gouvernement. Comme il répondit avec courage qu'il n'abandonnerait jamais la vérité céleste, il fut chassé de sa résidence à coups de pierres, et il alla se réfugier en Westgothie, dans le château d'Axawal. Son gendre, *Sven*, qui avait excité tout ce mouvement, s'offrit à l'assemblée pour successeur d'Inge sur le trône de Suède, en promettant de favoriser de tout son pouvoir le retour du paganisme dans tout le pays; et il fut accepté aux

acclamations du parti païen et à la profonde douleur des chrétiens. Selon l'antique usage on sacrifia un cheval, et on arrosa de son sang l'idole offensée. Le roi prit les rènes du gouvernement sous le nom de *Blot-Sven* (Sven le sacrifiant); il se mit à parcourir le pays en faisant célébrer partout des sacrifices idolâtres : et sur son ordre un évêque, du nom d'Esckil, fut mis à mort par le peuple, parce qu'il avait prêché avec violence contre l'idolâtrie.

Sven régna ainsi pendant trois ans, et parut ramener le christianisme à deux doigts de sa perte; mais le vaillant *Inge* ne put voir plus long-temps tous ces désordres : avec l'aide de quelques amis il rassembla une petite troupe, composée en majeure partie de chevaliers, avec laquelle il s'avança rapidement, à travers le Smaaland et l'Ostgothie, vers le palais de Blot-Sven, qui fut en feu avant qu'on se fût douté de rien : Sven qui cherchait à se sauver fut tué (1079); tous ses courtisans périrent dans les flammes; et Inge ne trouva plus d'obstacles pour remonter sur le trône de Suède. Il releva aussitôt le christianisme de son oppression; il le fit proclamer dans toutes les provinces du royaume comme loi fondamentale et sainte; et dès ce temps le paganisme ne s'y releva plus.

Mais il en fut de ce pays comme du Danemark; il s'y maintint des restes prononcés d'idolâtrie jusqu'au temps même de la bienheureuse réformation. Et on le conçoit : il devait réellement être impossible, comme il le sera toujours, à l'église

romaine de démêler clairement chez ses membres l'idolâtrie ancienne d'avec l'idolâtrie qui a reçu des noms chrétiens ; le peuple pouvait continuer à se servir d'amulettes ou d'osselets à côté des reliques qu'on lui imposait, et confondre, avec la foule d'intercesseurs qu'on plaçait à côté de Jésus, les dieux pénates qu'il avait coutume d'adorer.

A la mort d'Inge l'église chrétienne, quoique constituée définitivement, se trouvait donc à peine dégagée des liens de l'idolâtrie ; et non-seulement le combat entre les deux religions se continuait encore, mais la faible église possédait en si petite mesure la véritable vie de l'évangile qu'elle ne pouvait guère songer à aller la répandre, à un degré quelconque, chez les païens. Cependant les progrès continuèrent, quoique lentement. Le successeur d'Inge, *Inge II*, qui régna de 1112 à 1133, fut un homme pieux, autant qu'on pouvait l'être dans la profonde ignorance des temps. Il gagna même le surnom de *Pieux*, parce qu'il allait assidûment à la messe, bâtissait des églises et enrichissait le clergé. Après sa mort l'idolâtrie mourante essaya une dernière fois de relever la tête, et trois prétendans périrent l'un après l'autre au milieu de troubles sanglans ; jusqu'à ce qu'enfin *Érich Jedvarson* surnommé *le Saint*, chevalier pieux et vaillant, réussit à monter sur le trône (en 1156) et à gagner la confiance du peuple. Lui aussi il se montra grand ami du clergé ; il bâtit des églises par tout le pays ; il fit annoncer l'évangile en tous lieux ; et il eut la joie de voir

plusieurs districts qui étaient encore restés païens, surtout chez les Dales (Dalécarlie, dans le nord), embrasser la foi. C'est donc aussi à son règne que nous arrêtons le cours de notre histoire des missions de Suède.

CHAPITRE XXXVII.

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME EN NORVÉGE (1).

L'histoire de la propagation de l'église de Christ parmi les peuples du Nord offre au spectateur attentif, au milieu de toutes ses imperfections, un attrait particulier en ce qu'on y remarque aisément que le christianisme ne se présente pas, comme en tant d'autres cas, soutenu par la politique ou par le pouvoir arbitraire des princes, ni comme un instrument des projets hiérarchiques de quelques prêtres, mais en parlant à l'intelligence d'un peuple libre, qui sait agir par lui-même, qui sait respecter ses rois sans en être l'esclave, qui est fortement attaché à la foi de ses pères, mais qui aussi est assez intelligent pour éprouver la nouvelle religion qu'on lui présente, et qui sait conserver dans toutes les circons-

(1) Sources. — Les *Annales de l'église danoise*, par Pontoppidan.
Torfæi, *Historia Norvegiæ*, Hafniæ 1711.
Munter, *Kirchengeschichte*, T. 1, qui a mis à profit toutes les autres sources les plus anciennes de l'histoire des peuples du nord.

tances le droit de dire son avis sur des questions qui le concernent de si près.

Il est vrai qu'on trouve, encore dans le neuvième siècle, dans ces pays du Nord, un attachement à l'idolâtrie tel qu'on ne l'a vu, dans les siècles précédens, en aucune autre contrée de l'Europe. Mais outre que cet attachement si opiniâtre, qui était sans cesse renouvelé par des immigrations venant d'Asie, peut être considéré, par sa ténacité même, comme un fruit de la réflexion que ces peuples mettaient à tout ce qu'ils faisaient, il ne se montra non plus ni tellement aveugle ni tellement intolérant, qu'il ne permît à ces mêmes peuples d'écouter des prédicateurs étrangers, lorsqu'ils se présentaient convenablement. La preuve en est dans les faits ; toutes les fois que l'évangile a été apporté à ces peuples sans violence et avec les seuls attraits de la vérité, comme ce fut le cas par exemple en Suède, il se fit jour, quoique avec lenteur, d'une manière assurée et sans effusion de sang.

Cette observation ne se justifie même nulle part peut-être autant qu'en Norvége. Nulle part nous ne voyons, depuis le quatrième siècle, l'histoire des missions nous présenter au même degré le spectacle, d'un côté, du christianisme qui, malgré les déformations qu'il avait subies, marche au combat avec les seules forces de la vérité, de l'autre, du paganisme qui se défend par la ruse et la force brutale. Il est à regretter que l'histoire du Nord ne nous ait conservé, jusqu'au commencement du dixième siècle, qu'un si petit nombre de fragmens sur cette lutte si instructive et si compliquée

entre un christianisme déjà dégradé et affaibli, mais pourtant plus vrai que l'idolâtrie, et le bon sens et l'esprit d'indépendance d'un peuple païen. Cependant on verra que le peu qui nous en est resté, répand sur les commencemens de la mission norvégienne un attrait particulier qui montre la puissance sacrée de l'église de Christ sous un jour tout nouveau.

Adam de Brême, qui fut chanoine et directeur de l'église archiépiscopale qui lui a valu son surnom, et dont nous avons une courte histoire ecclésiastique qui conduit depuis l'époque de Charlemagne jusqu'à celle de l'empereur Henri IV (1076), fit vers 1067 un voyage en Danemark auprès de Svend Estritsen (p. 302). Là il recueillit, soit comme témoin oculaire, soit dans des sources dignes de foi, sur le nord de l'Europe des détails importans, qu'il a déposés dans l'écrit intitulé : *De situ Daniæ, et reliquarum, quæ trans Daniam sunt, regionum natura.* Il donne, dans son chapitre 238 et dans quelques-uns des suivans, sur la Norvége, sur ses habitans et sur ses missions, quelques notices que nous croyons devoir transcrire ici.

« La Nordmannie, dit-il, est la province extrême du globe, qui a reçu dans les derniers temps le nom de *Norvége.* Elle s'étend en longueur jusqu'au fond du nord, en commençant aux grands rochers de la mer Baltique, et en s'avançant jusqu'aux monts Riphées, où la terre s'arrête sans force. La Nordmannie est le plus stérile de tous les pays, à cause de ses rudes montagnes et de son froid excessif; et elle n'est propre qu'au pâturage. C'est

pourquoi ce pays forme les plus vaillans guerriers, des hommes qui, n'ayant pas été amollis par le luxe de la nourriture, peuvent lutter avec tous sans pouvoir être soumis. Ils demeurent, sans envie, à côté des Suédois leurs voisins, quoique les Danois, aussi pauvres qu'eux, essaient de temps en temps de les attaquer, mais non sans en être punis. Poussés par le besoin ils parcourent le monde entier, et rapportent chez eux un riche butin, qui supplée à la pauvreté de leur territoire. Maintenant qu'ils ont embrassé le christianisme ils ont appris à garder la paix et la vérité, et à faire part du peu qu'ils possèdent à de plus pauvres, au lieu de dérober aux autres ce qu'ils ont recueilli.....

» Ils sont tellement attachés à leurs églises et à leurs ecclésiastiques, qu'ils ne regardent pas comme chrétien un homme qui ne va pas tous les jours à la messe. Ils ont habitué de payer assez cher leurs baptêmes et les autres actes religieux, ce qui vient sans doute de ce que ces Barbares ne veulent pas entendre parler de la dîme. Les visites de malades, les enterremens et autres choses semblables ne se font qu'à prix d'argent : et de cette manière la simplicité des mœurs du peuple se corrompt par l'avarice des ecclésiastiques.

» Dans plusieurs endroits de la Nordmannie et de la Suède les bergers sont les hommes les plus considérés : ils vivent à la manière des anciens patriarches, et du travail de leurs mains. Tous les habitans de la Norvége sont chrétiens au plus haut degré (*christianissimi*) : excepté ceux qui demeurent vers la mer, au-delà du cercle polaire; ceux-là

s'occupent encore de toutes sortes d'arts magiques: ils prétendent savoir ce qui se passe dans tout le monde, attirer vers le rivage de grandes baleines en murmurant à haute voix certaines formules d'enchantement, et en faisant d'autres choses encore à la manière des sorciers dont parle l'Écriture. On dit que dans leurs hautes montagnes les femmes sont très-sauvages, et que les hommes vivent dans les forêts et ne se laissent voir que très-rarement. Ils se couvrent de peaux de bêtes; et il y a tellement de gibier sur leurs montagnes qu'il forme la principale nourriture de la plupart des habitans. On prend aussi dans ce pays des ures, des élans et des buffles sauvages. La Norvége a encore des renards noirs, des mardres et des ours blancs, qui vivent sous l'eau comme l'ure.

» La capitale de la Nordmannie est Drontheim, qui est maintenant ornée d'églises, et où accourent des foules d'hommes de différentes races : c'est là que repose le corps du bienheureux roi et martyr *Olof*, sur le tombeau duquel le Seigneur fait encore aujourd'hui des guérisons miraculeuses.

» Le premier missionnaire de la Norvége fut l'évêque Jean (John Sigurd) (p. 309) qui vint d'Angleterre et qui convertit et baptisa le roi et le peuple. Il fut suivi de l'évêque *Grinkeil* (Grimkül) (p. 312), qui fut envoyé au roi Olof par l'archevêque Unwan. Après lui arriva *Sigfrid*, qui prêcha parmi les Suédois et les Normands..... Comme l'établissement du christianisme est encore tout récent, les évêchés des Normands n'ont, comme en Suède, pas encore de limites distinctes; chaque évêque, quand il a été

accepté par le roi et le peuple, parcourt le pays, invite les gens au christianisme, et les dirige aussi long-temps qu'il vit, sans être envié pour cela de personne. »

C'est ainsi qu'Adam de Brême décrit l'état de la Norvége dans le onzième siècle, à peine cent ans après que les missionnaires y eurent fait leurs premières tentatives. Nous reprenons maintenant cette histoire en détail et dès son origine.

Il n'y a aucun doute que dans les pirateries qu'ils exerçaient depuis des siècles, et surtout depuis l'époque de Charlemagne, les Norvégiens n'aient puisé d'assez bonne heure quelques connaissances plus ou moins imparfaites du christianisme parmi les nations déjà chrétiennes qu'ils allaient rançonner, et de chez lesquelles ils emmenaient habituellement comme esclaves un grand nombre de prisonniers. Mais si nous cherchons la première mission positive qui ait eu lieu dans cette contrée, nous ne pouvons remonter qu'au sixième siècle.

On trouve dans la vie de *Kentigern*, évêque de Glascow en Écosse vers la fin de ce siècle (T. 2, p. 293), quelques traces d'un travail de ce genre sur les côtes du Nord. Il est dit de cet évêque qu'il rassembla, dans les différens couvens irlandais de son époque, un certain nombre de disciples fidèles pour en faire des missionnaires, qu'il envoya dans le nord de l'Écosse, dans les îles Orkney, sur les côtes de Norvége et jusqu'en Islande; et l'histoire prouve effectivement que plusieurs de ces missionnaires s'établirent entre autres (vers l'an 560) dans

la Norvége, où ils jetèrent les premiers germes de l'église chrétienne (1).

Cependant les siècles suivans effacèrent toute trace quelconque de ces travaux. Même les jours d'Anschar se passèrent sans que ce missionnaire pût réussir à passer de Suède en Norvége, malgré le désir ardent qu'il en avait, et malgré le devoir même qui lui était imposé d'en faire la tentative, par sa qualité d'archevêque de Brême. Mais il eut assez à faire, comme on l'a vu, à conserver en Suède la faible étincelle qui s'y était allumée. Son successeur Rimbert (865 à 888) vécut à une époque encore plus défavorable et toute remplie de troubles (p. 281) : il fallait que les premières bases de la mission de Norvége se posassent dans le Danemark, avant qu'on pût atteindre plus loin.

Cependant le jour de la grâce commença à poindre pour ce pays vers le milieu du neuvième siècle. La Norvége était alors encore partagée en plusieurs petites seigneuries, gouvernées par des rois d'un ordre inférieur, ou plutôt par des jarles, ou comtes. Les divers districts du pays étaient rarement unis entre eux ; à peine y en avait-il même quelques-uns qui fussent assez riches pour pouvoir équiper à frais communs une barque de pirates, dont le commandement était confié au plus vaillant de la troupe. L'un de ces petits rois norvégiens était un Harald, qui descendait de la famille des rois de Sigtuna en Suède, et qui naquit en 863 : il n'a de commun que le nom avec d'autres Haralds qui

(1) *Usher*, *Antiq.*, c. 15.

figurent dans l'histoire du Danemark. Celui dont il est maintenant question avait demandé en mariage la fille d'un autre chef; mais cette jeune ambitieuse lui refusa sa main jusqu'à ce qu'il fût devenu un roi puissant : — « C'est singulier, lui fit-elle dire, qu'il n'y ait pas un chef qui cherche à obtenir sur la Norvége l'autorité souveraine que possèdent Érich en Suède et Gorm en Danemark. » — Harald s'étonna de n'avoir pas eu déjà cette pensée, et jura par le dieu qui l'avait créé et qui gouvernait toutes choses, de laisser croître ses cheveux jusqu'à ce qu'il se fût soumis toute la Norvége. Aussitôt s'allume une guerre sanglante : et au bout de dix ans Harald avait accompli son vœu, et régnait sur la Norvége entière (903). Il se fit alors couper les cheveux; et au lieu du surnom de Her-Lufwa (le chevelu) qu'il avait porté jusqu'alors, il fut appelé *Haarfager* (beaux cheveux). Il régna long-temps sur la Norvége; et l'unité de gouvernement qu'il était parvenu à établir fut ici, comme nous l'avons déjà observé pour une multitude d'autres cas, une direction de la Providence éminemment favorable à l'introduction du christianisme en Norvége; car dans le cas contraire les missionnaires auraient trouvé un nouveau travail à faire dans chacun des petits états indépendans où ils auraient voulu pénétrer. Cette révolution eut encore un autre résultat, qui finit également par devenir extrêmement favorable aux progrès de la foi chrétienne. Une foule de Norvégiens, irrités d'être tombés sous la domination de Harald, se rendirent dans la Suède, où

l'évangile avait déjà fait quelques progrès, et où plusieurs eurent occasion de l'embrasser. Un certain nombre d'entre eux émigrèrent même, plus tard, dans l'île d'*Islande* et dans les îles de *Féroë* qu'ils peuplèrent, et où ils préparèrent ainsi pour une époque prochaine les voies de l'évangile.

Il paraîtrait que Harald Haarfager avait déjà reçu dans sa jeunesse, à la cour de Birka, quelque connaissance du christianisme; car, quoiqu'il se rencontrât aux sacrifices idolâtres en sa qualité de roi, il ne craignait pas de témoigner ouvertement du mépris pour l'idolâtrie. Une vieille chronique (1) prétend qu'il dit un jour dans une assemblée publique : « Je fais le vœu solennel, et avec serment, de ne jamais sacrifier aux dieux du pays, mais à celui-là seul qui a créé le monde et ce qu'il contient, et par le secours seul duquel j'ai pu devenir maître de la Norvége. Quelle folie ne serait-ce pas à moi que d'attendre du secours de la part de celui dont tout l'empire et toute la puissance consistent dans une pièce de bois ou dans une pierre inanimée ? »

Du reste il est possible que, pour ne pas heurter le peuple, Harald ait mélangé, selon l'usage de ces temps, le christianisme et le paganisme : car lorsqu'il mourut, les skaldes païens lui chantèrent une hymne dans laquelle ils l'introduisaient dans le Walhalla (2).

Harald laissa plusieurs fils, au nombre desquels

(1) *Bartholini Antiq. danicæ*, p. 84.

(2) Ce fragment remarquable de l'art des skaldes se trouve dans

se distinguèrent Érich et Hakon : *Érich* fut son successeur; mais il se fit bientôt tellement haïr par sa rapacité et sa cruauté, que ses sujets le surnom-

Torfæi Norwegia, II, 198, et dans *Munter Kirchg.*, P. I, p. 436. C'est un discours de plusieurs dieux, qui commence ainsi :

ODIN.

Quel songe viens-je de faire ?
Il me semblait qu'à l'aube je me levais de dessus ma couche
Pour préparer un lieu aux héros
Tombés dans la bataille. Alors j'éveillais les *Einheries* ; *
J'ordonnais aux serviteurs de se lever, de disposer les bancs,
De nettoyer les coupes, et de servir le vin aux *Walkyries* *
Comme si un roi devait venir.......
Oui, il nous arrive de la terre de nobles héros
Mon cœur en est dans la joie.

BRAGI.

Quels sont ces éclats de tonnerre, comme si des milliers
S'avançaient ? De toutes les murailles de notre temple
Retentit un écho, comme si Baldus
Revenait dans les salles d'Odin.

ODIN.

A présent, Bragi, tu parles sans raison,
Quoique pour la plupart du temps
Tu connaisses les choses. Ces tonnerres
Nous annoncent Érich, qui vient,
Ce grand roi, pour entrer dans les salles d'Odin :
Toi Sigmund, et toi Sinsfioetle, levez-vous,
Allez au-devant du nouveau venu !
Si c'est Érich qui s'avance, comme mon cœur me le dit,
Invitez-le !

Pourquoi Érich, plutôt que d'autres rois,
Est-il attendu dans nos halles, demanda Sigmund ?
— Odin répond : parce qu'il a dévasté
Beaucoup de provinces, et porté au loin
Son épée ivre de sang, etc.

* Divinités secondaires.

mèrent *Blodyx* (Blutaxt, hache sanglante), et qu'après un règne de courte durée il fut chassé de son pays avec sa femme, aussi cruelle que lui. Il s'enfuit en Angleterre où régnait alors le roi *Athelstan*, qui persuada aux deux époux d'embrasser le christianisme. L'autre fils de Harald, *Hakon*, était venu déjà auparavant dans ce même pays (928), où son père l'avait envoyé pour faire son éducation auprès d'Athelstan ; et ce dernier l'avait fait élever comme son propre enfant, pareillement dans la religion chrétienne. Au départ d'Érich les Norvégiens portèrent aussitôt les yeux sur Hakon, qui revint effectivement sur cet appel, à l'âge de seize ans, accompagné d'une flotte que lui donna le roi d'Angleterre : il fut proclamé chef dans une assemblée solennelle du peuple (938), et surnommé *Adelstens-Zuckt* (élève d'Athelstan).

Aussitôt sur le trône, il tenta quelques efforts pour propager le christianisme chez ses sujets. Ceux-ci lui opposèrent sans doute une vive résistance; mais il n'en célébra pas moins fidèlement en son particulier toutes les fêtes chrétiennes, en observant régulièrement les jeûnes prescrits par l'église. Peu à peu il s'avança encore davantage; et en donnant à son peuple un code de lois retouché, il ordonna que la grande fête des peuples du Nord, leur *Juul* (la mère-nuit), fût célébrée à l'époque de Noël, et qu'on fît aussi toutes les années une fête à l'honneur de Christ, pour obtenir la paix et les saisons favorables : il porta plusieurs de ses amis à embrasser le christianisme, et peu à peu une partie du peuple imita l'exemple de ses jarls. Puis,

dès qu'il se fut formé quelques petits troupeaux, il fit venir d'Angleterre un évêque avec un certain nombre d'ecclésiastiques, et il déclara publiquement son intention d'introduire la religion chrétienne dans tout le pays. Il fit bâtir des églises dans les deux districts de *Mœre* et de *Rumsdal :* il y plaça des prêtres anglais ; et les habitans de ces deux districts dirent qu'ils étaient disposés à se joindre tous aux nouveaux convertis, dès que ceux du *Throndenland* (Drontheim), capitale du pays, en auraient fait autant.

Les habitans de Drontheim auxquels le roi porta la chose, et qui étaient connus pour idolâtres zélés, cherchèrent à éviter la difficulté, et demandèrent qu'on transférât la question devant une assemblée générale du peuple, qui seule avait le droit de décider une affaire aussi importante. Le roi accepta : il fit convoquer une diète générale à Frosta, et dit : « Je vous présente à tous, riches et pauvres, paysans, nobles et serviteurs, vieux et jeunes, hommes et femmes, mon ordre et ma prière, de vous faire baptiser, de croire en un seul Dieu, le Fils de Marie (1), de célébrer le septième jour, d'abandonner les festins idolâtres, et de jeûner chaque sixième jour. »

Le peuple qui avait été poussé d'avance par les nobles à la résistance, exprima hautement son mécontentement ; ce qui lui déplaisait le plus en cela c'était la quantité des jours de fête et de jeûne : les paysans dirent qu'avec tant de jours de repos le pays resterait inculte, et les serviteurs, qu'avec

(1) Première fois que cette expression paraît dans notre histoire.

tant de jours de jeûne ils n'auraient plus de force pour travailler.

On voit qu'ici comme dans tant d'autres cas, c'étaient les additions que l'église romaine faisait aux commandemens de Dieu qui faisaient rejeter la foi. Un jour de repos sur sept est nécessaire à la nature humaine, et même aux animaux; mais ce qui est de plus est de trop; et le bon sens des Norvégiens pressentait ce qu'on voit dans tous les pays catholiques sans exception : toutes choses d'ailleurs égales ils sont plus pauvres que les protestans.

Comme le débat se prolongeait, un riche agriculteur, Asboern, parla ainsi au roi :

« Roi! lorsque tu tins ici la première *affaire de jugement* (la première séance des états), et que tu nous rendis nos droits, et que nous t'eûmes établi roi sur nous, nous crûmes avoir gagné le ciel même. Nous nous faisions de toi de si grandes espérances, que tous se félicitaient, et que nous célébrâmes ce jour comme la plus grande de nos fêtes. Mais maintenant nous ne savons ce que nous devons penser de toi : si tu nous rendis alors véritablement notre liberté, ou si tu veux maintenant nous imposer d'une manière tout-à-fait singulière un nouveau joug de servitude. Tu demandes que nous rejetions la foi que nos ancêtres, gens plus vaillans et meilleurs que nous, ont gardée si long-temps, et de laquelle nous nous sommes nous-mêmes toujours trouvés si bien! Pense, ô roi, combien peu nous avons mérité de ta part une pareille conduite! Nous n'avons jamais manqué d'amour et de dévouement envers toi, et nous te suivrons toujours

si tu uses avec modération de ton pouvoir; mais si tu t'es proposé de pousser la chose dont tu nous parles, avec un zèle aussi excessif et déraisonnable, et si tu veux nous faire violence, à nous et au peuple, sache que nous avons déjà résolu ce que nous ferons. Nous te laisserons seul, et nous nous choisirons un autre roi, qui nous laisse la liberté de conserver la foi et le culte qui nous convient. Maintenant, ô roi, tu as le choix; décide ce qui te semble bon, avant que *cette affaire* (cette assemblée) soit close. ».

Le peuple approuva l'orateur avec de grands cris et au cliquetis des armes; et la proposition du roi fut repoussée. Son puissant oncle, le jarl Sigurd, qui avait fortement contribué à l'élever sur le trône, eut même la plus grande peine à se porter médiateur entre lui et le peuple : il chercha à persuader à la multitude que le roi ne cherchait que leur bonheur, et que jamais il ne songerait à faire violence à qui que ce fût; mais la foule irritée, qui avait déjà vu les tentatives qu'on avait faites dans le Danemark et en Suède pour violenter la résolution du peuple, était devenue si méfiante, qu'elle exigea que le roi sacrifiât, sous ses yeux, à la prochaine fête de Juul; et elle ne se retira que lorsqu'on lui eût promis que le roi s'y rendrait effectivement.

Le jour de la fête arriva; et selon l'usage, le roi devait en sa qualité de grand-prêtre offrir lui-même le sacrifice. Jusqu'ici Hakon avait pris en ce jour-là son repas dans une maison voisine, avec quelques-uns de ses amis chrétiens; et il avait célébré

la fête de Noël selon sa conscience ; mais cette fois le peuple exigéa, comme on en était convenu, que le roi offrît le sacrifice en personne; et quand il vit que ce prince n'était pas présent, il commença à murmurer à haute voix et à demander que le roi se décidât sur-le-champ à la cérémonie, selon l'usage immémorial, ou à renoncer au trône. En vain Sigurd chercha à adoucir la multitude en lui faisant sentir le bonheur dont il jouissait sous le gouvernement de Hakon : toutes ses tentatives échouèrent, et il ne vit d'autre parti à prendre que de chercher à persuader au roi de céder quelque chose, et de se rencontrer au fatal sacrifice. Hakon y consentit.

Vint ensuite le moment de faire courir les coupes (des cornes à boire) à l'honneur des dieux. Sigurd, qui remplissait au nom du roi l'office du prêtre, saisit la première de ces coupes, la consacra à Odin, et la but à la prospérité du roi. C'était maintenant l'instant critique où le roi allait montrer s'il était chrétien ou païen. Dans son émotion, il crut pouvoir sauver sa conscience en faisant le signe de la croix sur la coupe avant de la vider. Sigurd, qui remarqua que les païens avaient aperçu ce mouvement et en étaient irrités, l'interpréta comme étant ce qu'on appelait « le signe du marteau », qui désignait l'idole de Thor, que le roi aurait préférée à Odin. Le peuple se contenta pour cette fois de cette réponse : mais la dispute n'était pas encore finie.

Au second jour de la fête, le peuple qui avait déjà obtenu quelque chose, chercha à pousser sa

victoire encore plus avant, et voulut obliger le roi à manger de la chair de cheval, ce qui passait pour la marque la plus prononcée de l'idolâtrie. Hakon refusa long-temps avec fermeté; mais il consentit enfin à tenir la bouche ouverte au-dessus de la chaudière où était la viande du sacrifice, pour recevoir ainsi la vapeur sacrée.

On se sépara mécontent de part et d'autre. Hakon avait montré de la faiblesse; et le peuple voulait obtenir encore davantage. Excité par les grands du royaume, il ne se proposait rien moins que d'extirper du pays toute trace de christianisme; et huit jarles des plus considérés, qui étaient en même temps les grands-prêtres de leur district, conjurèrent contre le roi et sa religion. Ils fixèrent pour l'exécution de leur plan la prochaine fête de Juul: quatre de ces jarls se placèrent à la tête des idolâtres les plus ardens, renversèrent trois églises chrétiennes dans le district de Thronden, et en massacrèrent les ecclésiastiques. Le roi s'était rendu avec une troupe de guerriers, probablement chrétiens, au lieu assigné dans l'île de *Mœre*, où se trouvait le temple principal des Throndiens. Peut-être son but était-il d'obtenir par la force, ce qu'il n'avait pu obtenir par la douceur. Mais il eut encore le dessous dans cette nouvelle affaire; les paysans étaient arrivés en si grand nombre qu'il dut céder, manger de la chair du cheval qui avait été sacrifié, et vider à l'honneur d'Odin, de Thor et de Bragi les coupes idolâtres.

Hakon quitta la province, vivement offensé, et bien résolu de défendre à l'avenir, l'épée à la main,

son pouvoir royal avili et le christianisme humilié, contre les prétentions et la violence des paysans. Cependant, avant même qu'eût éclaté cette guerre, qui, en sa double qualité de guerre religieuse et de guerre civile, devait faire craindre les scènes les plus cruelles, Hakon fut détourné de ce projet par les deux fils de son frère Érich Blodyx qu'il avait laissé en Angleterre. Ces deux jeunes gens étaient soutenus par le roi de Danemark, *Harald Blaatand* (p. 290), et s'avançaient avec une puissante armée que ce dernier leur avait fournie. Le plan du roi de Danemark était de placer le fils aîné d'Érich sur le trône de Norvége, pour en faire ensuite son vassal.

Les deux frères pénétrèrent par la province de Wiigen; mais Hakon, soutenu de son peuple, remporta sur eux la victoire : et, pour combler la mesure de ses succès du moment, ses démêlés précédens avec son peuple ne se renouvelèrent pas, et il jouit d'une paix de plusieurs années en attendant la catastrophe qui mit fin tout ensemble à son règne et à ses jours. Seulement il fut obligé de renoncer à toutes les tentatives qu'il avait faites précédemment pour introduire l'évangile dans ses états; et quoiqu'il continuât à rester fidèle, dans son particulier, à toutes les pratiques et à tous les devoirs du christianisme, les concessions qu'il avait faites aux idolâtres l'avaient placé dans une position qui troubla la paix de son ame jusqu'à sa fin.

Enfin les deux fils d'Érich l'attaquèrent une seconde fois (963); et cette fois ils eurent le dessus. Blessé à mort dans un combat, il les reconnut comme ses héritiers, et exprima en même temps

des regrets amers sur ce qu'il avait abandonné son projet d'introduire le christianisme dans la Norvége. « Si Dieu m'accorde encore la vie, dit-il, je sacrifierai ma couronne à la foi chrétienne; et j'irai dans les pays des chrétiens pour y faire pénitence de mes péchés, et pour y fortifier ma foi. Si je meurs, enterrez-moi comme vous le voudrez. » — Mais il ne devait pas recouvrer la santé. Et quand ses amis lui demandèrent sur son lit de mort, s'il voulait qu'on emportât son corps en Angleterre pour qu'il y reçût la sépulture chrétienne, il répondit : « J'ai vécu comme un païen; je mérite aussi d'être enterré comme un païen, et non comme un chrétien! » — Il faut espérer que ce fut un repentir sincère, et que son âme a été sauvée, quoique à travers le feu.

C'est ainsi que mourut ce prince, après un règne d'environ vingt-cinq ans (938—963). Il est évident qu'il désira le bien; mais il n'eut pas la fermeté nécessaire pour l'exécuter, ni celle de sacrifier son trône à sa foi. Les païens lui firent l'honneur et l'injure de célébrer ses obsèques à la manière païenne, en le faisant entrer dans la salle des dieux. On a encore une hymne qui fut composée à ce sujet, et qui est assez semblable à celle que nous avons citée (p. 337) à l'occasion de la mort de Harald Haarfager (1).

L'aîné des fils d'Érich, *Harald Graafeld*, prit maintenant le sceptre de la Norvége, et régna quatorze ans (963—977). Quoique rude et cruel, il

(1) M. Blumhardt donne cette hymne, t. 4, p. 346.

professa cependant le christianisme, et il fit renverser quelques temples idolâtres et détruire plusieurs autels, au grand mécontentement du peuple: il est vraisemblable que la Norvége vit arriver d'Angleterre, sous son gouvernement, de nouveaux missionnaires; car quoiqu'il ne soit resté aucun détail sur leurs travaux, le roi suivant qui fut un païen cruel, trouva dans le pays un grand nombre de chrétiens à persécuter.

Cependant le roi de Danemark, qui n'avait aidé Harald à recouvrer le trône que dans le dessein d'avoir en lui un vassal obéissant, vit bientôt qu'il s'était trompé; et il s'établit entre eux deux une froideur dont il résulta une longue suite de troubles qui finirent mal pour la Norvége. Ce jarle Sigurd, que nous avons vu former l'appui le plus puissant du roi précédent, avait été assassiné par Graafeld; et son fils, *Hakon-Jarl*, s'était enfui en Danemark. Le roi de cette dernière contrée, qui ne cherchait plus qu'un prétexte contre la Norvége, s'empare de cette circonstance, et renvoie le jeune homme dans sa patrie, accompagné d'une puissante flotte commandée par un Danois, neveu du roi. Harald Graafeld est surpris et tué (977) : Hakon-Jarl, sur les suggestions même de Harald Blaatand, attaque ensuite à son tour le général danois qui venait de l'établir sur le trône et s'en défait : puis le roi de Danemark vient en personne en Norvége avec une flotte de sept cents vaisseaux, y établir comme son vassal le jeune Hakon, qui est reconnu souverain du royaume.

Ce fut une époque d'épreuve pour les chrétiens

du pays; car Hakon était zélé idolâtre, et il fit rétablir partout le culte païen : on a encore un chant qui fut composé à ce sujet :

« Les vaillans guerriers retournent à leurs sacrifices. » La terre porte maintenant de nouveau ses fruits comme » autrefois. Celui qui brise les boucliers ordonne aux » siens de rétablir les sanctuaires des dieux » (1).

Hakon-Jarl se voyait donc dans son élément; il renversa les églises chrétiennes, et il fit tout ce qui était en son pouvoir pour rétablir l'idolâtrie. Il se montra même tellement asservi aux ténèbres de la superstition qu'afin d'obtenir la faveur des dieux pour une campagne qu'il allait entreprendre contre les pirates de Jomsbourg, il offrit en sacrifice à la déesse Thorgerd Haurgabrud, son fils Erling, âgé de neuf ans.

Cependant l'empereur d'Allemagne, *Otton III*, avait pénétré (990) dans le Danemark, où il avait introduit le culte chrétien par la force des armes (p. 294). Il envoya pareillement en Norvége une forte armée, qui dut aller y établir la domination de l'église chrétienne de la même manière : et cela se fit avec la violence la plus brutale. Hakon-Jarl lui-même fut attiré en Danemark par Harald et par Otton; ces deux monarques le forcèrent par des menaces à se faire baptiser avec toute sa suite : puis on ne le laissa s'en retourner dans sa patrie que dans la compagnie d'un grand nombre de prêtres,

(1) *Blumhardt*, t. 4, p. 349.

et avec la promesse qu'il irait convertir la Norvége au christianisme. On pouvait bien s'attendre qu'une pareille conversion ne serait pas durable. Déjà en chemin Hakon débarqua les prêtres; dès qu'il fut arrivé en Norvége il offrit aux dieux un sacrifice expiatoire; puis il se mit à parcourir toutes les provinces de ses états pour en reprendre possession à main armée; et la multitude du district de Thronden le reçut de nouveau avec des chants de joie.

« Le fils des dieux a couvert la campagne de cadavres.
» Ce sont les dieux qui conduisent
» Celui qui a détruit le sang des rois (les fils d'Érich) :
» Oui, les grands dieux versent la prospérité sur l'empire de Hakon. »

Bien loin d'appeler la Norvége à la foi, Hakon recommença donc à persécuter les chrétiens : il alla même ravager en Suède les côtes de la Scanie, et en Danemark l'île de Seeland, où le christianisme commençait à prospérer : puis comme, à cette époque, Harald Blaatand venait d'être tué dans une bataille malheureuse, et que son fils Svend-Otton était occupé à la guerre d'Angleterre (p. 295 et 297), Hakon-Jarl secoua entièrement le joug du Danemark.

Mais il ne jouit pas long-temps du pouvoir : car il fut tué (995) par un jeune héros qui était destiné à établir l'église chrétienne dans la Norvége, et sur l'histoire duquel nous allons nous arrêter avec détail.

C'était *Olaf* (ou Olof), fil du vieux jarl Trygwe,

et surnommé par cette raison *Trygweson*. Nous en avons déjà fait mention précédemment (c. 36, p. 308). Son père avait été chef de la province norvégienne de Wiigen. Lui-même il fut un des hommes les plus marquans de son temps. Chevaleresque comme François Ier ou Henri IV, mais bien plus pieux que ces deux hommes, d'une force corporelle qui en faisait un Samson, il présenta plusieurs traits de générosité et de zèle religieux qui rappellent l'histoire du roi David. Jeté à travers le monde par la destinée la plus aventureuse, et orné de dons extraordinaires de l'esprit et du corps, il fut évidemment appelé à poser en Norvége les fondemens de l'église chrétienne. Son père ayant été assassiné, Olaf tomba encore jeune dans les mains des pirates; il fut vendu en Esthonie, puis reconnu fortuitement par un frère de sa mère, et amené chez les Véndes à la cour du roi Waldmar (Wlodimir), où il reçut son éducation parmi de farouches guerriers. Il commença bientôt à se rendre redoutable à toutes les contrées riveraines de la Baltique par ses pirateries : mais repoussé un jour par un orage sur les côtes du Danemark dont les habitans se préparaient à le massacrer, il fit vœu, s'il se tirait de ce danger, d'embrasser le christianisme, dont il avait déjà entendu parler en Russie à la cour de cette czarine Olga que nous avons déjà nommée (p. 306), et dont nous reparlerons encore au long dans l'histoire de la Russie. Il échappa en effet; et il se rendit en Grèce, où il se fit instruire, et d'où il engagea ensuite un évêque, du nom de Paul, à revenir avec lui pour

annoncer l'évangile aux Véndes chez lesquels il s'était momentanément fixé. La chose s'exécuta en effet (988), lorsque Olaf pouvait avoir environ vingt ans. Ensuite le jeune guerrier recommença à parcourir les mers pendant quelque temps; puis il seconda Otton III dans sa conquête du Danemark. Peut-être fut-ce encore lui qui, dans sa pétulance, suggéra à l'empereur allemand la pensée d'envoyer une flotte en Norvége, pour en convertir les habitans.

De là Olaf se rendit en Angleterre (993), où, ayant été blessé dans un combat, il employa le temps de sa maladie à se faire instruire encore plus à fond dans le christianisme par un ermite distingué de ces contrées. C'est alors qu'il se fit baptiser avec toute sa troupe, par un abbé nommé Bernhardt. Il rencontra dans ce pays le fameux Svend (Suénon) qui s'établissait alors en Angleterre; il se lia avec lui; et ce fut cette liaison qui le replaça sur le trône de Norvége, et qui devint pour ce pays l'origine de toutes les bénédictions dont le Seigneur l'enrichit à cette époque. Car comme ce royaume soupirait alors sous la tyrannie de Hakon-Jarl, *Olaf* demanda à Svend une petite flotte pour se rendre en Norvége: il l'obtint, il aborda, il se mit à la tête des chrétiens persécutés, il défit Hakon, et monta sur le trône. Ce fut le commencement d'un règne remarquable.

Olaf Trygweson était le plus beau chevalier de son temps, plein d'esprit, de courage, de sagesse et d'éloquence. A peine eut-il pris les rènes du gouvernement qu'il ne se proposa plus qu'un objet,

jet, celui contre lequel avaient déjà échoué plusieurs de ses prédécesseurs, mais auquel il était prêt à sacrifier sa propre vie : cet objet fut la conversion de ses sujets au christianisme. Sans doute on regrette de voir cet homme si distingué participer à l'ignorance et à la rudesse de l'église de son temps, à laquelle tous les moyens de la violence et de la ruse étaient bons ; mais il est évident qu'il ne pouvait en savoir plus qu'on ne lui en avait enseigné : car à cette époque on ne plaçait pas entre les mains du peuple « la clef de la science. » Olaf se mit donc à parcourir tout son royaume pour y répandre la foi selon les lumières qu'il avait reçues ; et le danger de mort le plus évident ne l'arrêtait point, lorsqu'il pouvait espérer de gagner à l'église un seul membre. L'abbé Sigurd qui était venu avec lui de l'Angleterre, et que nous avons vu en pleine activité sur le territoire de la Suède où Olaf l'envoya plus tard (p. 310), devint d'abord l'évêque de sa cour : il paraît que cet homme avait l'esprit aussi chevaleresque qu'Olaf : il accompagna son souverain dans toutes ses courses missionnaires, et fut son principal conseiller dans toutes les affaires religieuses.

Dans les commencemens tout allait à souhait pour le parti chrétien, qui, malheureusement, ne se faisait pas faute d'intolérance. A une diète qui se tint à Wiigen, où se trouvaient encore depuis le temps de Hakon-Adalsten beaucoup de chrétiens cachés, un grand nombre d'habitans se déclarèrent pour la foi chrétienne ; et celui qui ne voulut pas l'embrasser de bon gré fut soumis

à toute sorte de vexations, ou obligé de s'expatrier.

A cette même époque l'*Islande* était dans des rapports fréquens avec la Norvége : cette île aussi dut se ressentir du zèle d'Olaf. Trois vaisseaux qui en venaient étant arrivés à l'embouchure du Nid, Olaf les saisit, et les empêchait de repartir parce que l'équipage ne voulait pas consentir à recevoir le baptême. Les Islandais se mirent à délibérer sur ce qu'ils avaient à faire. L'un d'eux dit qu'il ne se souciait nullement d'embrasser cette foi chrétienne, qui lui paraissait avoir quelque chose d'efféminé : un autre, avec qui le roi avait déjà fait connaissance dans un défi à la nage, pensa qu'il valait mieux attaquer le roi les armes à la main sans délai. Olaf qui fut instruit de tous ces propos fit paraître devant lui ces Islandais, qui avouèrent aussitôt le tout avec franchise. Olaf leur répondit que pour cette fois il ne les punirait pas, mais qu'il espérait que par cette raison ils embrasseraient d'autant plus volontiers la foi chrétienne, et ne quitteraient pas la Norvége sans avoir fait de meilleures réflexions; que du reste Dieu ne voulait pas qu'on vînt à lui par contrainte. L'un des Islandais lui répondit que ce serait bien en effet la bonté qui le gagnerait, lui, à l'évangile, et qu'il sentait que l'hiver prochain déjà il n'aurait plus tant de respect pour Thor. Lorsque plus tard ces hommes eurent encore une fois entendu une prédication du roi, et assisté à la fête de Noël, ils se décidèrent à se faire baptiser; puis ils prolongèrent encore leur séjour de quelque temps afin de se faire instruire un peu plus à fond.

Ainsi Olaf répandait la foi chrétienne, ou du moins sa profession, partout où pouvait atteindre son influence; et un grand nombre de Norvégiens cédèrent en apparence à ses vœux, ou se mirent du moins à allier leur ancienne idolâtrie avec la nouvelle foi. Il y avait, entre autres, dans le district de *Drontheim*, un chef considéré nommé Svend, qui avait deux fils et qui tenait au paganisme avec vivacité. Il avait bâti au dieu Thor, à ses propres frais, un beau temple auprès de sa maison. Pour convertir ce chef, Olaf le fit appeler auprès de lui avec son fils aîné; et le vieillard ayant répondu à plusieurs reprises qu'il ne changerait ni sa foi ni ses pratiques, le roi le menaça de le tuer. Mais le fils fit considérer au roi que son père avait des parens puissans qui vengeraient sa mort. Alors le roi essaya du raisonnement. — « Mais qu'est-ce qui vous déplaît donc dans le christianisme, demanda-t-il, est-ce le jeûne? — Non, répond le fils, mais ce temple de Thor qui a tant coûté à mon père, mon père ne pourrait le voir abattre sans la plus vive douleur. Si on le laisse subsister, nous promettons volontiers de ne plus sacrifier à Thor. » — Olaf accorda la chose, et le père et le fils furent baptisés avec tous les leurs. Cependant le second fils revint plus tard du Danemark, enflammé d'un zèle ardent pour le christianisme. A peine arrivé chez son père, il brise les idoles avec sa massue, traîne par les rues l'image de Thor avec une corde au cou, la brise en pièces, la brûle et en fait manger les cendres, mêlées avec du gruau, par des chiens.

En 997 Olaf se rendit à *Agda* dans le nord de la

Norvége; et les habitans païens n'osèrent résister au missionnaire cuirassé. De là il vint à *Rogland*, où se tenait une grande diète à laquelle le peuple se rencontrait en armes. Trois hommes considérés avaient été nommés orateurs pour repousser les propositions du roi. Le chevaleresque, mais prudent Olaf, pressentant du danger, se plaça, entouré de ses braves, sur un rocher d'où tout le peuple pouvait le voir, et harangua ainsi de sa puissante voix: « Vous devez me servir; mais auparavant encore » le Roi des rois, Celui dont je suis moi-même le » serviteur. Vous devez être les soldats de Celui qui » a créé le ciel et la terre, et attendre votre plus » magnifique récompense de Celui qui veut vous » faire devenir, de serviteurs, des frères de son » Fils unique et des héritiers du ciel; car les royau» mes de cette terre ne sont établis qu'afin que » leurs citoyens y soient élevés pour le ciel. » — Aucun des orateurs n'eut le courage de répondre un mot à cette argumentation impérative, et tous furent tellement surpris qu'ils consentirent à être baptisés sans autre opposition. Un nommé *Thangbrand*, qui avait été instituteur d'Olaf dans sa jeunesse (ce roi l'avait trouvé dans un port saxon), et qui fut envoyé peu après dans l'île d'Islande, fut laissé pour le moment dans la province avec quelques prêtres anglais qu'Olaf avait amenés dans le pays à son retour en Norvége : il fut chargé d'instruire et de baptiser les femmes et les enfans. Partout les temples furent abattus, les idoles mises en pièces, et on éleva une église chrétienne dans l'île de *Mostur* où la diète s'était tenue.

Un trait qui nous est conservé dans une tradition irlandaise montre un exemple frappant du mélange de barbarie et d'esprit chevaleresque avec lequel Olaf s'acquittait de sa mission. Durant un festin que le roi donnait vers ce temps, dans le port du Nid, la conversation tomba sur la propagation du christianisme dans le pays et sur les progrès que la foi avait déjà faits parmi le peuple. Un des hôtes dit que les choses n'étaient pas encore aussi avancées qu'on le pensait, et qu'il y avait tout près, dans le voisinage, un vaillant jeune homme, *Endrid-Illbreid*, qui était encore païen, et qui ne semblait pas disposé à se convertir de si tôt. Le roi le fit aussitôt appeler; mais Endrid lui fit répondre fièrement qu'il irait rendre visite au roi quand il y aurait quelque nécessité; que si du reste le roi voulait venir chez lui, il le trouverait dans sa maison. Olaf s'y rendit avec une grande suite, et le jeune homme alla le recevoir en chemin, et l'invita à un repas; mais Olaf fit dresser sa tente à côté de la maison du jeune païen, parce qu'il ne voulait pas demeurer sous un même toit avec un idolâtre. Ensuite il fit appeler Endrid et commença avec lui une conversation sur sa foi. Endrid répondit qu'il n'avait point de foi; qu'il n'avait aucune confiance dans le bois et dans la pierre; qu'il n'avait pas non plus fait connaissance encore du Dieu du roi, et qu'aussi il ne se donnerait point à lui, à moins qu'il ne fût tout-puissant. Le roi lui ayant demandé s'il ne savait pas que ceux qui refusaient de se faire chrétiens s'attiraient une sévère punition, le jeune homme répondit bravement : « Ma maison est pla-

cée de manière que je puis me défendre contre toute espèce de violence. » Là-dessus le roi demanda encore à Endrid quels étaient ses talens; celui-ci répondit modestement, mais en faisant pourtant entendre qu'il s'était particulièrement exercé à la nage, au tir de l'arc et à l'escrime.

Le lendemain le roi ayant de nouveau insisté inutilement, il offrit alors au jeune Endrid d'accepter un défi avec un homme que lui, le roi, choisirait; que si Endrid perdait il se ferait chrétien, sinon il serait libre de rester dans ses vues. Endrid accepta ce « jugement de Dieu », comme on avait coutume de dire, et ce fut Olaf lui-même qui se présenta pour champion. Ils luttèrent d'abord d'habileté à la nage, en s'attaquant l'un l'autre dans l'eau. La première fois le roi revint d'abord seul, et Endrid ne reparut qu'un moment après, sur le dos d'un gros chien de mer, dit l'histoire. La seconde fois Olaf tint son adversaire si long-temps sous l'eau qu'Endrid fut sur le point de suffoquer, et que le roi fut obligé de le ramener lui-même sur le rivage. Le lendemain ils tirèrent au but. Le roi abattit heureusement une pièce d'un jeu d'échecs de dessus la tête d'un proche parent de son adversaire; mais lorsque Endrid voulut en faire autant, les parens du jeune garçon qui servait de cible ne voulurent pas le permettre. Le troisième jour les deux champions escrimèrent d'abord sur terre, puis sur l'eau, en se tenant sur des rames tendues en dehors d'un long vaisseau; le roi y déploya une telle adresse qu'Endrid finit par dire avec confusion : « Les anges de Dieu ne me portent

» pas dans les airs comme vous! Vous ne faites pas » cela par une adresse qui soit à vous, mais par » la puissance du Dieu en qui vous croyez: celui-là » doit être capable de tout; je ne veux pas croire » à un autre. » — Alors le roi se mit à raconter à Endrid les œuvres du Dieu tout-puissant; et le jeune homme se fit baptiser avec toute sa maison.

On voit que notre histoire des missions entre dans un monde tout nouveau. Mais quelque saillant que soit le contraste entre l'espèce de prosélytisme d'Olaf et l'action sage, raisonnée et noble des premiers messagers du salut, on ne peut s'empêcher cependant de contempler avec un certain plaisir la vie singulière et héroïque de ce second Samson; et l'on voit paraître par-ci par-là, à côté de la rudesse d'un corps et d'un caractère puissant, quelque chose de délicat que cet homme devait avoir appris à l'école de Christ. Des êtres de cette espèce appartiennent en entier à leur époque, et ne peuvent être jugés que lorsqu'on les compare avec elle. Il n'y a aucun doute sur les intentions d'Olaf: et de quelle manière plus noble ne se présente-t-il pas, au milieu de toute sa rudesse, que ces rois du Danemark qui vivaient à la même époque, et qui paraissent n'avoir connu le christianisme que comme un moyen de satisfaire leur ambition, ou comme un manteau pour couvrir leurs vices!

Plusieurs traits de sa vie nous montrent en outre qu'en plus d'une occasion il sut maîtriser sa violence et sa rudesse, ou exposer généreusement ses jours pour le bien de ses semblables. Un skalde (poëte populaire) irlandais, nommé *Halfind*, avait

été forcé par des vents contraires à entrer dans un port de Norvége, près de la demeure du roi, pour y chercher un refuge contre la tempête. Le faible esquif lutta long-temps en vain pendant la nuit avec l'ouragan, jusqu'à ce qu'enfin une chaloupe du roi arriva à son secours avec trente hommes. Déjà cette chaloupe avait lié la barque avec un cable au moment où elle allait sombrer, lorsque le cable se rompit, et le vaisseau fut de nouveau emporté par les vagues. Alors le conducteur du bâtiment royal se jette à l'eau, saisit de nouveau le câble, ramène la barque vers le bateau sauveur et retourne triomphant du côté du rivage. Cet homme était le roi lui-même.

Plus tard Olaf ayant rencontré quelques-uns des Irlandais qu'il avait ainsi sauvés, il demanda le nom du premier d'entre eux. Celui-ci se nomma Halfind. « Es-tu le fameux skalde d'Irlande, lui dit le roi? Si tu as envie de te faire chrétien, je te fournirai avec plaisir l'occasion d'apprendre à connaître le christianisme. » — Halfind écoute le roi, qui enfantinement se met à lui réciter le credo et l'oraison dominicale, puis passe son chemin. — Quelques jours après, Halfind vint chez le roi, et le pria d'entendre des vers qu'il avait faits en son honneur: mais le roi n'en témoigna aucune envie. — Vous êtes libre, repartit Halfind; mais je rejette aussi toutes les histoires que vous m'avez fait apprendre l'autre jour, si vous ne voulez pas écouter mes vers; car elles ne sont en rien plus belles que ce que je vous apporte.— On voit bien que vous êtes poëte, repartit le roi; c'est difficile de se tirer d'affaire

avec vous, voyons ces vers. — Olaf en fut content et garda le skalde à son service. Mais Halfind ne pouvait supporter qu'on parlât avec mépris de la foi païenne, ce qui arrivait souvent au roi-missionnaire. « Si on ne veut pas croire aux dieux, disait-il, il ne faut pas pour cela les mépriser. » Là-dessus il se mit à faire une ode qui déplut au roi; et ce prince, pour l'en punir, lui ordonna de lui composer un cantique chrétien. Enfin Halfind devint plus sérieux : il songea un jour qu'Olaf lui faisait des reproches de ce qu'il méprisait le christianisme, et qu'il l'exhortait à la repentance; et il se fit baptiser avec sa femme et son enfant.

Nous avons déjà vu que les deux principaux instrumens dont Olaf se servit pour évangéliser la Norvége furent le prêtre *Thangbrand* et l'évêque *Sigurd*, qui parut plus tard à la cour de Suède. Tous deux se trouvaient sans cesse à la suite du roi; ce qui était d'autant plus frappant que jusqu'alors ce n'avaient été que les plus vaillans guerriers de la nation qui eussent cet honneur. Ces deux ecclésiastiques, qui paraissent avoir du reste bien peu connu l'esprit de l'évangile de Christ, avaient soin de fournir abondamment le roi des reliques de l'Occident, qu'on étalait maintenant aux yeux des fidèles, à la place des idoles précédentes, sur tous les autels et dans toutes les niches. On introduisit pareillement dans ces contrées du Nord les patrons invoqués dans le midi : le roi s'attacha surtout à S[t] Martin de Tours, qui avait été guerrier comme lui et qui devint le patron général du royaume.

Qui ne regretterait de voir cette nation vigou-

reuse et pleine de bon sens, enlacée dans tant de superstitions, et privée de l'épée de l'Esprit, de la Parole de Dieu! Quelle force de régénération n'aurait pas reflué de ces contrées sur l'Occident épuisé, si l'eau pure des révélations de l'Écriture sainte avait arrosé dès-lors ces campagnes fertiles! Mais il paraît que le plan de la Providence est de ne faire luire la lumière de la vérité céleste aux peuples de la terre que par degrés et par reflets, et qu'il n'est réservé qu'aux derniers jours de l'histoire des missions chrétiennes de voir paraître l'église, comme aux temps apostoliques, dans un parfait contraste avec le règne des ténèbres. Peut-être que les croyans de notre époque sont chargés de la grande tâche de préparer de près ces temps heureux.

Mais il faudra d'autres moyens que l'argent et la science. — Nous revenons à Olaf.

Ce roi en ayant fini à sa manière avec le paganisme dans les environs de *Nidaros* (*Drontheim*) où il habitait, se rendit dans le *Fiardasylkes* (Nordfiord et Sundfiord, district de *Bergen*). Là demeurait un chef puissant, un guerrier redoutable, nommé Rogwald. Dans son séjour en Angleterre le roi Olaf avait déjà appris à connaître son épouse Sigrid comme une chrétienne; et elle l'avait alors prié d'avance de traiter son mari, encore païen, avec bonté quand il retournerait en Norvége. Olaf n'y eut pas grand égard. Il commença d'abord par lui adresser son invitation ordinaire à embrasser le christianisme; mais Rogwald s'y refusa, en ajoutant du reste qu'il n'empêcherait aucun de ses sujets de recevoir la nouvelle foi. Le roi, irrité de ce

refus, le fit mettre en prison; puis il s'en alla plus loin à *Sundmœr* et à *Romsdalen*, où les habitans reçurent le baptême par troupes; car chacun craignait d'accepter le duel que le roi offrait à quiconque ne voulait se faire chrétien. Olaf s'avança ensuite sans crainte contre le grand et célèbre temple de *Hlada* dans l'île de *Moere*, que Hakon-Jarl avait bâti : il en dépouilla les idoles de leurs ornemens, il enleva du temple le grand anneau sanglant, et livra l'édifice aux flammes.

De là il se tourna vers le Nord; mais il y trouva une résistance toujours plus vive, à mesure qu'il y avançait. Dans les provinces de *Halogland* et de *Thornd*, au nord de Nidaros, les habitans, fortement adonnés à l'idolâtrie, s'étaient déjà préparés à la défense : tout le peuple s'était ligué contre Olaf: et la sédition éclata (998) avec violence. Dans une diète, à *Frosta* (encore), les paysans, réunis en armes avec leurs valets, menacèrent le roi de le tuer s'il ne voulait, comme autrefois Hakon-Adalsten, les laisser libres et s'abstenir de les forcer au christianisme. Olaf, qui ne se crut pas en état de résister, trouva nécessaire de donner de bonnes paroles, et en appela à une assemblée générale du peuple, dans laquelle on déciderait quelle religion serait à l'avenir la dominante dans le pays.

La diète, qu'on avait coutume de commencer toujours par un sacrifice solennel, fut effectivement convoquée pour la fête de Juul à Hlada, et les païens choisirent pour leur orateur un homme courageux, surnommé Jernskiæg (barbe de fer). Olaf aussi s'était préparé au combat, et avait ras-

semblé une troupe de soldats chrétiens. Mais il voulut auparavant essayer le moyen de la ruse. Il fit inviter chez lui les chefs les plus marquans des païens et leur dit : « Qu'on savait généralement à quel point il avait offensé les dieux du pays et cherché à détruire leur culte en tous lieux; qu'un crime pareil exigeait évidemment une grande expiation; qu'il fallait pour cela des sacrifices humains; et que ce n'était pas le sang de quelque pauvre valet ou de quelque criminel, mais le sang le plus noble du pays qui devait couler: qu'en conséquence il en avait choisi à cet effet six d'entre eux, et qu'il en choisirait encore six autres du pays de Drontheim; que l'affaire ne souffrait aucun délai et que les jarls présens devaient se préparer à la mort : que les services éclatans qu'ils avaient rendus à la cause des dieux leur avaient mérité dans le Walhalla des récompenses au-devant desquelles ils iraient sûrement avec joie. »

Les assistans écoutèrent ces paroles avec terreur; ils ne pouvaient guère y objecter; car la foi de leurs pères commandait des sacrifices de ce genre; et c'était bien effectivement au roi qu'il appartenait de décider le cas où ces sacrifices étaient nécessaires : on se souvenait même que, peu auparavant, Hakon-Jarl avait sacrifié aux dieux son propre fils. « Pourquoi pâlissez-vous, continua le rusé Olaf lorsqu'il vit leur consternation; doutez-vous donc des mérites que vous avez auprès des dieux, ou des joies du Walhalla ? Celui qui doute n'est pas fermement convaincu...... Écoutez donc

mon conseil; adorez le Dieu du ciel et de la terre, et n'attendez aucun secours des vaines idôles de bois et de pierre qui vous ont trompés jusqu'ici. » — Tous les assistans approuvèrent ce discours du roi, se firent baptiser et donnèrent des ôtages pour garantie de leur fidélité.

Cependant le jour de la grande diète arriva, et les deux partis y parurent nombreux et bien armés. Le vigoureux « Barbe de fer » s'avança dans l'assemblée et dit au roi : « L'avis de la nation est invariablement le même; elle veut que les lois et les usages du pays soient maintenus, et que toi, ô roi, comme tes ancêtres, et les jarls et les princes du pays, vous sacrifiiez aux idoles. Hakon-Adalsten fut le premier qui excita le peuple contre lui par des innovations religieuses; et il n'eût pas échappé à la mort s'il n'eût fini par céder. Pour toi non plus, ô roi, il n'y a pas d'autre ressource; car ton peuple ne reprendra jamais ce qu'il a résolu à Frosta. »

Le roi, préparé à tout, déclara qu'il était disposé à tenir parole; qu'il importait seulement d'examiner la chose encore plus à fond, et que pour cela il fallait aller dans le temple, y prendre connaissance des apprêts qu'on y avait faits pour les sacrifices. Déjà Jernskiæg croyait avoir gagné sa cause, et il suivit le roi, plein de joie, dans le temple des idoles. Tous étaient désarmés; Olaf seul portait une lance. Il vit devant lui la puissante statue de Thor, assise sur un char à deux roues, attelé de deux boucs en bois, liés avec des chaînes d'argent; et tout autour une foule d'autres idoles.

Jernskiæg, espérant tromper le roi par une ruse, lui dit : « Saisis les chaînes avec la main ; et tu apprendras combien Thor est gracieux envers ceux qui l'honorent. » On regardait comme une marque décisive de paganisme cet attouchement des chaînes du char. — Olaf, pour augmenter l'imprudente joie de son adversaire y consentit, et le païen s'écria aussitôt avec un rire sauvage : « Maintenant tu es devenu adorateur de Thor. » Olaf lui répondit avec courage qu'il saurait bien le punir de son mépris ; mais qu'auparavant il voulait lui montrer qu'il était adorateur de Dieu et non du diable. Puis d'un coup de lance il renverse l'idole de dessus son char, tandis que ses compagnons mettent en pièces les autres statues. Jernskiæg voulut sortir du temple pour exciter le peuple à la révolte, mais il fut tué sur le seuil de la porte. Alors Olaf reparaît, et ne laisse au peuple que le choix entre l'acceptation du christianisme et une bataille livrée sur-le-champ. La multitude se soumit sans hésitation à la volonté du roi : six cents hommes, outre un grand nombre de femmes et d'enfans, furent baptisés sur place ; puis le roi envoya par tout le district de Drontheim des prêtres et des soldats pour achever la conversion du peuple, qui n'opposa aucune résistance.

Olaf continua en conséquence d'aller de lieu en lieu renverser l'idolâtrie d'Odin l'épée à la main. Il fit inviter à un festin dans l'île de *Kormt*, non loin d'Havanger, tous les principaux magiciens du pays, qui formaient un ordre redoutable, et qui avaient à leur tête un petit-fils de Harald Haarfager,

proche parent d'Olaf. Il employa d'abord tous les moyens de persuasion en son pouvoir pour les gagner à la nouvelle religion ; mais ni exhortations ni promesses n'ayant produit d'effet il fit mettre le feu à la maison où ces hommes étaient réunis, et tous périrent dans les flammes; hormis le chef, qui étant parvenu à se sauver tomba également dans les mains d'Olaf et fut jeté à la mer.

Le roi força pareillement les habitans de Halogeland à recevoir le baptême. Comme leur chef, Raud le Fort, s'opposait au roi en l'injuriant avec violence, on le fit mourir en lui mettant un serpent dans la bouche; les autres habitans cédèrent à la contrainte.

Il n'est pas nécessaire de dire que des actions infâmes de ce genre sont tout ce qu'il y a de plus opposé à l'évangile : et que cette doctrine divine pouvait compter, chez le peuple raisonnable des Norvégiens, sur une victoire, peut-être lente, mais assurée sans employer aucun moyen semblable. Aussi Olaf ne gagna-t-il rien pour le moment; car à peine eut-il tourné le dos à cette malheureuse province, qu'on se hâta de ramener dans les temples, aux acclamations du peuple, les dieux offensés. Il est vrai que la force finit pourtant par l'emporter; car le roi ayant appris ce retour des esprits à l'ancien culte accourut irrité : « Qu'y a-t-il donc de divin dans ce morceau de bois ? » leur dit-il, lorsqu'il vit l'image colossale de Freya de nouveau dressée dans le temple. — Les idolâtres répondirent que la puissance de ce dieu était reconnue depuis longtemps, mais qu'il était irrité des indignités que le

roi lui avait fait subir, et que c'était pour cette raison qu'il n'y avait plus ni oracles, ni prophéties, ni paix, ni bonheur. Le roi toujours plus exaspéré demanda en duel devant eux tous cette idole, ou l'ennemi du genre humain qui l'avait possédée; puis il se jeta sur l'énorme statue, lui coupa un bras d'un seul coup et la brisa en pièces. Comme on vit sortir du ventre de l'idole des chauves-souris et des serpens, Olaf commença d'expliquer au peuple l'origine de l'idolâtrie, à lui reprocher son apostasie, et à le menacer de la torture et de la mort s'il n'embrassait le christianisme. Les soldats d'Olaf s'avancèrent au même moment pour appuyer tous ces raisonnemens, et il ne resta au peuple d'autre parti que celui de la soumission.

Voilà, encore une fois, comment Olaf introduisit le christianisme dans la Norvége : mais il importe de se rappeler que si ses bonnes intentions furent mal dirigées, la faute n'en est nullement au christianisme, qui repousse sans réserve une pareille conduite, mais au système de l'église devenue romaine, qui tolérait de pareilles choses, ou plutôt qui les approuvait, qui les voulait, qui les établissait. C'est le système de la croisade contre les Albigeois, de la Saint-Barthélemi et des dragonades : c'est celui que Rome et un grand nombre des siens suivraient encore aujourd'hui, si la chose était en leur pouvoir: c'est celui du cœur naturel; c'est par conséquent celui de toute religion qui n'est pas l'évangile : c'est aussi celui de l'incrédulité. Rome a eu ses croisades; les apostats du siècle dernier ont eu la Terreur. N'est-ce pas pire qu'Olaf?

On compte qu'à la mort d'Olaf la moitié de la population norvégienne avait renoncé à l'idolâtrie, et que le paganisme n'existait déjà plus dans le pays qu'au fond du Nord. Mais enfin une bataille malheureuse mit fin au prosélytisme et au règne de cet homme singulier. Les habitans irrités du district de Drontheim s'adressèrent au jarl *Érich*, fils de Hakon-Jarl, qui demeurait dans le Danemark; et soutenus par Svend-Otton (le même qui avait aidé Olaf à monter sur le trône!) et par le roi de Suède, ils surprirent Olaf avec une flotte de bâtimens de guerre. Ce héros se défendit long-temps sur un vaisseau long et élevé, nommé le *grand dragon*, et ses compagnons se battirent avec lui comme des lions. Mais comme on lançait de terre des blocs de bois énormes sur le vaisseau déjà attaqué de toute part, Olaf couvert de blessures et voyant son bâtiment prêt à sombrer, se jeta à la mer avec ses vaillans compagnons et ne fut plus retrouvé. Cela arriva en l'an 1000; Olaf n'avait encore régné que quatre ans. Son épouse, Thira, voulut se donner la mort; mais de crainte d'offenser Dieu par un suicide direct elle chercha un détour pour arriver au même but. Elle demanda à l'évêque Sigurd quel était le régime le plus frugal qu'un être humain pût suivre; puis elle se mit à l'observer en ne mangeant qu'une pomme par jour, et elle mourut le neuvième jour, de douleur et de faim.

Malgré les persécutions d'Olaf contre le paganisme, la nation avait cependant estimé cet homme à cause de son courage héroïque et de ses autres belles qualités; et les chrétiens surtout l'avaient

chéri comme un protecteur et un ami. Il se répandit donc dans tout le pays un deuil général sur la mort de cet homme, qui avec toutes ses fautes s'était montré si grand; et ses ennemis mêmes furent réconciliés avec lui après son malheur. Bientôt le bruit se répandit qu'Olaf n'avait pas péri dans la mer, mais qu'il était allé atteindre l'île de *Rugen*, d'où il avait fait un pélerinage à Jérusalem; et que là il avait vécu, selon le dire du peuple, jusqu'à l'an 1047, abbé d'un couvent syrien (1). En conséquence Olaf fut bientôt regardé comme un saint, et honoré comme tel dans tout le pays. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa disparition singulière, et la douleur générale qu'on ressentit de sa perte, contribuèrent à l'établissement du christianisme en Norvége d'une manière plus solide et plus bienfaisante que n'avait pu le faire la violence de sa vie si active. Son successeur eut l'avantage de pouvoir reprendre avec plus de douceur, et d'achever avec moins d'obstacles l'œuvre commencée par la force.

A la mort d'Olaf, ou à sa disparition, la Norvége fut partagée en trois parties. Les rois du Danemark et de la Suède, *Svend* et *Olof-Skœtkonung*, deux hommes qui pourtant se piquaient de répandre le christianisme, s'emparèrent chacun d'une province du pays, qu'ils donnèrent en fief à des vassaux, tandis que le jarl *Érich* eut pour royaume la province de son père, celle de Thronden. Ces nouveaux souverains comprirent qu'ils devaient user de douceur et de ménagement envers les Norvégiens; et l'évangile

(1) *Adam. Brem.*, *Hist. eccles.*, l. 2, c. 27.

ne fit qu'y gagner. L'évêque Sigurd, qui avait pris part jusqu'alors aux mesures violentes d'Olaf, si même il ne les avait provoquées, crut prudent de ne pas rester plus long-temps en Norvége où il s'était fait haïr de la nation : il s'en alla en Suède, où il avait déjà la confiance d'Olof-Skœtkonung, et où, rendu sage peut-être par l'expérience, il travailla avec un succès distingué à la propagation du christianisme (p. 310).

Maintenant chaque habitant de la Norvége se trouvait libre de se déclarer pour la religion qui lui convenait. Ceux qui n'avaient embrassé le christianisme que par la force pouvaient retourner à l'idolâtrie; mais le christianisme aussi était libre; et sa simple prédication contribua sans doute plus que toutes les mesures violentes à lui gagner de nouveaux adhérens. Une autre circonstance qui lui fut très-favorable, ce fut la conversion, toute récente, mais prononcée de Svend-Otton. On a vu précédemment, et souvent rappelé depuis, comment ce prince, qui régna sur le Danemark et sur l'Angleterre, d'ennemi cruel du christianisme en était devenu le protecteur déclaré ; il s'occupa aussi, de concert avec Olaf-Skœtkonung, à le propager en Suède, puis en Norvége. On remarque dans le nombre des missionnaires qu'il employa dans ce dernier pays, un prédicateur anglais, *Gotbald*, qui après avoir prêché dans la Scanie et le reste de la Suède (p. 310), vint aussi en Norvége, mais qui mourut déjà en 1004 (1).

(1) *Scrip. rer. danic.*, t. 1, c. 337.

Déjà quelques années auparavant la Norvége avait pareillement vu arriver de chez les Véndes d'où il avait été chassé, un évêque Folquard, qui travailla aussi avec bénédiction dans ce pays, comme en Suède (p. 310); mais l'histoire ne nous a pas laissé de détails sur l'action de cet homme, non plus que sur celle de plusieurs autres. Tout ce qu'on sait en général sur les missions de cette époque dans ces contrées, et qu'on peut prouver par différens indices détachés, c'est qu'il vint alors d'Angleterre et d'Allemagne chez les Scandinaves plusieurs missionnaires, qui furent fortement soutenus par les évêchés nouvellement érigés dans le Jutland. La guerre d'Olaf contre l'idolâtrie avait été si violente et si efficace que les princes suivans crurent convenable, même à leur politique, de se mettre à la tête du parti chrétien; et le danger étant beaucoup moindre pour les missionnaires du dehors, il en vint aussi davantage.

Cependant c'étaient des Danois qui gouvernaient la meilleure portion de la Norvége ; et on pouvait bien prévoir que le libre Norvégien, qui avait jusqu'alors régné sur les mers et effrayé les peuples d'Europe, ne souffrirait pas long-temps une domination étrangère : et déjà en effet l'enfant était né qui devait rendre à sa patrie toute son indépendance, et donner à l'église chrétienne de ces contrées une assiette définitive. Cet enfant était *Olaf II.* Il naquit en 995, orphelin de son père Olaf Grænske, vassal norvégien, qui avait été assassiné sur les ordres de Sigrid, reine sanguinaire de la Suède. Le second mari de sa mère, roi d'une pro-

vince norvégienne, avait envoyé ce jeune garçon, dès l'âge de douze ans, prendre part aux pirateries de l'époque; et cet enfant avait participé à la conquête du Northumberland. A l'âge de seize ans il avait déjà mené ses troupes à neuf victoires, et il parcourait maintenant les côtes d'Espagne et de France en y semant la terreur. Après une absence de sept ans il retourna chez ses parens, où il s'occupa du projet d'arracher la Norvége à la domination étrangère et de remonter sur le trône de ses pères: son nom était encore un nom héroïque dans tout le pays, et chacun espérait reconquérir sous un second Olaf l'ancienne gloire de la patrie.

Les circonstances furent favorables. Le plus puissant des chefs de la Norvége se trouvait alors absent, auprès de Svend-Otton en Angleterre. Le fils de ce chef, qui était resté dans le pays (c'était encore un Hakon), tomba au pouvoir d'Olaf II, qui le chassa du pays, et se mit aussitôt à parcourir les différentes provinces de la Norvége qu'il se soumit avec facilité : car les tribus lui venaient au-devant avec joie, et les différens chefs plièrent de gré ou de force. Le seul pays des Throndes, qui se considérait toujours comme le centre du gouvernement, fit encore quelque résistance; mais enfin Olaf II fut proclamé (1019), à l'âge de vingt-quatre ans, seul roi de Norvége. A son baptême, qui avait eu lieu dans sa troisième année, Olaf Trygweson avait été son parrain : ce fut ce roi chevalier, l'idéal de la nation, auquel il ressemblait déjà par son caractère, la force de son esprit et sa destinée, qu'il se proposa pour modèle.

Aussitôt que le nouveau roi eut reçu les hommages de la Norvége, il s'occupa de rebâtir la ville de Nidaros (Drontheim) et son temple, qui avaient été incendiés l'un et l'autre dans la guerre précédente. Il y fit construire une église magnifique; la ville fut érigée en évêché; et il la choisit pour sa résidence. Dès ce moment aussi il oublia toute sa gloire guerrière pour ne plus s'occuper que des exercices de la piété et de la propagation du christianisme; et il parcourut son royaume pendant deux ans, accompagné de *Grimkil*, évêque de sa cour, qu'il avait fait venir d'Angleterre (p. 332), pour introduire dans toute l'étendue de ses états une discipline ecclésiastique (*Christendoms-balk*), qui avait été rédigée par ce même Grimkil, de concert avec un Islandais considéré, Hialte Skegsen. Il bâtit partout des églises, il y établit des docteurs, et en un mot il mit tout en mouvement pour détruire en Norvége jusqu'aux derniers restes de l'idolâtrie.

A cette même époque Knud le Grand avait encore envoyé d'Angleterre en Suède le missionnaire *Bernard* (p. 312); cet évêque aussi se rendit pour quelque temps auprès d'Olaf pour l'aider à constituer l'église de son pays.

Au nombre des autres docteurs qui se distinguèrent dans cette même œuvre par leur activité, on nomme aussi quelques missionnaires allemands, que l'archevêque de Brême, Unwan, avait envoyés à Olaf sur sa demande. C'étaient les évêques Asgott, Tholf et Sigwart. Malheureusement Olaf commença au bout de peu de temps à user de violence, comme son prédécesseur, envers ceux qui résistaient à la

prédication : il y eut peine de mort ou exil contre celui qui refusait le baptême; et cette conduite porta cinq chefs à former une conjuration contre Olaf. Il est vrai que celui-ci l'ayant appris les surprit, fit perdre la vue à quelques-uns d'entre eux, et bannit les autres; mais le mal ne fit qu'empirer.

Des mesures de ce genre ne pouvaient qu'irriter les esprits. La propagation du christianisme trouva de nouveau une opposition prononcée dans le district de Drontheim, qui formait toujours le boulevard de l'idolâtrie du Nord. Déjà précédemment on a vu Hakon-Adalstein, et après lui Olaf Trygweson, échouer devant cet obstacle; et il semblait qu'Olaf II dût avoir le même sort : les habitans de cette province revenaient sans cesse à l'idolâtrie qu'on les avait forcés d'abandonner : cela était arrivé dernièrement dans trois districts. Le roi fit paraître, il est vrai, quelques-uns des habitans les plus considérés pour leur faire des représentations à ce sujet; mais ils nièrent positivement le fait. Cependant la chose continuait, et le roi apprit qu'ils avaient effectivement sacrifié à Moere; il renouvela ses reproches et eux leurs dénégations. Alors le roi, qui ne voyait peut-être pas de probabilité à réussir par la force, se borna à leur dire avec modération : « Je ne manquerai pas d'acquérir un jour les preuves de tout ceci; je vous en conjure, chers amis, n'y retombez plus. »

En 1026 Olaf se rendit de sa personne dans cette même province; et il se convainquit que les Throndiens sacrifiaient encore partout en secret aux idoles. Quelques districts se soumirent tout

de suite, et le roi leur laissa des prêtres et des maîtres d'école : en d'autres endroits il donna le choix aux paysans d'embrasser le christianisme, ou de se battre avec ses soldats : ceux-là aussi se soumirent, sauf un jarl puissant, Gutbrand, qui amassa une troupe de peuple, en disant à la multitude : « C'est un prodige que la terre ne s'ouvre pas sous les pieds d'Olaf, et que nos dieux lui permettent encore de vivre, tandis qu'il ose leur faire une guerre ouverte ! Mais j'espère que si nous amenons sur cette place ce Thor qui nous a toujours assistés, le dieu d'Olaf se fondra devant lui comme de la cire, et lui-même périra avec tous ses soldats ! »

On vit alors sept cents paysans s'avancer pleins d'enthousiasme contre le roi, ayant leur idole et leur chef à leur tête. Olaf chercha d'abord à apaiser cette troupe; mais ceux-ci lui répondirent : « Tu auras aujourd'hui autre chose à faire qu'à te » moquer de nos dieux ; » et le combat s'engagea. Mais les paysans furent battus, et leur chef fait prisonnier. Olaf eut la générosité de le renvoyer à son père : et le reste se soumit aussitôt. Alors Olaf convoqua une assemblée populaire de tous les districts voisins; l'évêque Sigurd, qui était encore une fois revenu de Suède, y assista : et le roi raconta avec calme comment les paysans du voisinage avaient renoncé à l'idolâtrie, renversé leurs temples, et embrassé la foi au vrai Dieu. Cependant ce même Gutbrand à qui le roi avait fait grâce de la vie ne s'en leva pas moins pour répondre : « Nous autres paysans, nous ne savons de qui tu

parles ! Appelleras-tu ton Dieu un dieu que ni toi ni aucun autre n'a vu ni ne peut voir ? Nous autres nous avons un dieu qui est visible tous les jours ; seulement il ne sort pas aujourd'hui parce qu'il pleut.... Il est terrible et effrayant à voir ; et je suis sûr que s'il entrait dans l'assemblée il ferait peur à tous. Mais puisque tu attribues une si grande puissance à ton Dieu, dis-lui de remplir demain l'air de nuages et de brouillards sans qu'il fasse de pluie, et alors nous reviendrons ici. » — Le lendemain, quand le roi s'avança dans l'assemblée, accompagné de l'évêque Sigurd, il se trouva que le ciel était effectivement couvert de sombres nuages. Sigurd revêtu de ses habits pontificaux parla beaucoup à l'assemblée sur le pouvoir merveilleux du Dieu tout-puissant et finit par l'exhorter à embrasser la foi. Cependant on ne se rendait pas encore. — « Cet homme cornu, reprit l'un des hommes les plus considérés de l'assemblée, en désignant ainsi l'évêque à cause de sa mitre, cet homme cornu parle beaucoup ; mais si son Dieu fait de si grandes choses, qu'il fasse briller le soleil demain, et alors nous nous arrangerons ensemble, ou nous nous battrons. » — Le roi prit de nouveau patience et passa la nuit en prières. Le lendemain fut serein ; et avant même le lever du soleil tout se précipita vers le lieu de l'assemblée, où devait enfin se décider si ce serait l'ancienne ou la nouvelle religion qui dominerait à l'avenir dans le pays. Les paysans apportèrent en triomphe leur idole colossale et la placèrent au milieu de l'assemblée. « Eh bien, ô roi, reprit Gutbrand avec un air d'insulte,

où est donc ton Dieu ? Il semble qu'il ne soit plus de bonne humeur; car toi et ton homme cornu vous n'êtes plus aussi hardis qu'hier, depuis que notre dieu Thor est sur la place et vous regarde de ses yeux étincelans. Vous êtes si effrayés qu'à peine vous osez lever les yeux vers lui. Croyez-en Thor, qui a votre sort dans les mains! »

Le roi répondit avec calme : « Tu t'étonnes de ce que tu ne peux voir notre Dieu; et tu veux nous effrayer de ton idole, qui est aveugle et muette, et qui ne peut s'aider elle-même ni secourir les autres, et qui n'arrive que là où on la porte. Mais maintenant sa chute est prochaine. Tournez tous vos regards vers l'orient; voilà l'œuvre de mon Dieu, qui porte avec elle la lumière et la gloire! » — Au même moment le soleil se levait dans tout son éclat. Tous les paysans se retournèrent de son côté; et Kolbein le Fort, qui avait déjà combattu vaillamment sur le vaisseau d'Olaf Trygweson lors de la mort de ce dernier, et qui n'avait échappé qu'avec un petit nombre, porta à la statue un si rude coup qu'elle tomba en pièces. Il sortit de son ventre des rats et des souris, des grenouilles et des serpens; les paysans pâlirent, et voulurent s'enfuir effrayés vers leurs vaisseaux ou leurs étables; mais le roi avait pourvu à ce qu'ils ne pussent se retirer sans sa permission : il les fit réunir par ses soldats et les exhorta amicalement à se convaincre eux-mêmes de la vanité de leurs idoles. « Emportez, leur dit-il, l'or et les bijoux qui traînent ici par terre, et les donnez à vos femmes; mais ne vous en servez plus jamais pour en

orner des idoles! Deux chemins sont ouverts devant vous, choisissez! Ou vous embrasserez la foi chrétienne, ou vous vous battrez tous l'un après l'autre avec moi, et alors le Dieu tout-puissant, en qui je crois avec les miens, décidera de l'issue. » — Tous choisirent le premier parti et se firent baptiser; puis le roi leur laissa des prêtres pour les instruire. Gutbrand en particulier fit bientôt de véritables progrès, se convertit sincèrement, et s'appliqua à bâtir partout des temples chrétiens. Dès-lors le christianisme eut par toute la Norvége des succès rapides.

Olaf se trouvait maintenant dans la force de l'âge; et il voyait chaque année avancer l'heureux moment qui allait mettre fin dans toute la Norvége aux abominations du paganisme, lorsqu'il éclata tout d'un coup un orage qui menaça de détruire toute cette œuvre, et qui mit au moins une fin précoce à ses jours. La sévérité dont il avait usé envers les idolâtres en avait contraint un grand nombre, et les plus opiniâtres, à quitter le pays : et il y avait parmi ces émigrés des jarls et de riches propriétaires. Ils trouvèrent un lieu de rassemblement tout préparé en Angleterre auprès de Knud le Grand, qui s'y affermissait (p. 298) et à qui ils vinrent demander sa protection. Knud n'avait pas oublié que, d'après le droit de conquête, son père Svend avait été roi de la Norvége; et toutes les circonstances semblaient devoir favoriser les prétentions que le Danemark pouvait élever au trône de cet état. Les Norvégiens réfugiés, au nombre desquels se trouvait aussi ce

Hakon dont nous avons parlé précédemment (p. 371), et qui soutenait ses droits à la succession de son père, ne négligèrent aucune occasion d'exciter encore l'esprit de Knud; et bientôt Olaf vit ligués contre lui tous les hommes les plus influens de la nation. Son gendre seul, Asmund Jacob, roi de Suède (p. 317), lui était resté fidèle; mais il n'avait pas assez de pouvoir pour le soutenir: et tandis qu'Olaf cherchait dans sa détresse du secours auprès du czar de Russie, Knud le Grand s'avança avec son armée à la tête des gentilshommes mécontens, et se fit élire souverain de la Norvége (en 1031). Hakon fut nommé son vice-roi, et Sigurd resta évêque de la cour et primat de l'église de Norvége.

Déjà Olaf avait passé en Suède, résolu de s'en aller comme simple pélerin à Jérusalem, pour y finir ses jours en paix dans la retraite d'un couvent, lorsque Hakon vint à mourir. Olaf crut en même temps avoir reçu, en songe, un ordre divin de faire une tentative pour remonter sur le trône: il rentra en Norvége (en 1033) à la tête de 400 vaillans hommes qu'il avait enrôlés en Suède; et sa troupe se grossit bientôt d'un renfort de 1,200 Norvégiens. Plusieurs païens s'étaient en outre offerts à l'accompagner; mais comme ils ne voulurent pas recevoir le baptême, il les refusa. Les forces nationales s'avancèrent contre lui, et dans leurs rangs l'archevêque Sigurd, qui avait fait tous ses efforts pour exciter le peuple contre lui! — Quoique les ennemis fussent beaucoup plus nombreux, et qu'Olaf pressentît

la triste issue de l'événement, il résolut d'accepter la bataille : et il succomba. C'était le 29 juillet 1033.

Avant peu d'années il se répandit dans le pays des bruits merveilleux sur son compte, comme cela était déjà arrivé touchant Olaf Trygweson. Il fut proclamé patron de la nation, et bientôt surnommé *le Saint*. Les Norvégiens se rendirent pendant des siècles à son tombeau pour y être guéris de leurs maladies; et ce ne fut que la lumière de la réformation qui réussit à écarter les superstitions dont la Norvége entoura sa mémoire.

On voit par-là même que, malgré la fin tragique de cette crise pour la personne d'Olaf, elle n'eut aucune influence fâcheuse sur la propagation du christianisme dans le pays. On sait que Knud était chrétien zélé : et la foi était déjà introduite dans tout le royaume, quoiqu'il y soit resté, comme en Danemark et en Suède, et surtout en avançant vers le nord, encore de longues traces de l'idolâtrie précédente. Bientôt Drontheim fut érigé en archevêché; et on fonda à Munkolm, dans son voisinage, le premier couvent bénédictin de tout le pays. Le libre Nordman ne s'accoutuma que lentement aux formes serviles que la hiérarchie romaine répandait peu à peu sur tous les pays du nord; mais à la fin pourtant les anciennes idoles du pays firent place aux idoles romaines et aux reliques que les serviteurs du pape amenèrent dans le pays.

Le profit du moment ne fut donc pas bien

grand ; mais Dieu avait ouvert les voies aux progrès ultérieurs de son évangile ; le christianisme était introduit : et il porte nécessairement en lui-même les germes de sa réformation.

CHAPITRE XXXVIII.

ISLANDE ET GROENLAND (1).

§ 1.

Islande.

La connaissance de la religion chrétienne passa de bonne heure des côtes de Norvége dans l'île d'Islande, qui se trouve placée sous le cercle polaire, à 200 lieues nord-ouest de la Norvége. Nous commencerons notre notice sur cette contrée intéressante par quelques observations qu'Adam de Brême

(1) Documens pour l'Islande. — *Arii Frode* (*Multiscii*, du grand savant) *Shedæ. Island. et lat.* 1733. — Surtout *Kristni Saga, s. Historia religionis christianæ in Islandiam introductæ.* (Hafniæ 1737). — *Finni Johannei* (Finnur Joensen) *Episcopi Dioceseos Scalholtinæ in Islandiâ, Historia ecclesiast. Islandiæ.* Hafniæ 1772 - 1775. 3 t. 4. — Ce qu'il y a de mieux dans ces ouvrages se trouve dans l'*Histoire ecclésiastique du Danemark* de *Munster.* — On trouve encore des notices intéressantes sur le même sujet dans *D. Hendersons Iceland, or the Journal of a residence in that Island.*, etc. Édimb. 1819.

Pour le Groënland, V. *Torfæi Groenlandia antiqua.* Hafniæ 1706. — Et *Historia Vinlandiæ antiquæ.* Hafniæ 1705, du même auteur.

nous a laissées sur les pays qui entourent le pôle, et sur ce qu'on en savait ou en pensait à son époque (1).

« Après la Nordmannie, dit cet auteur, qui est l'extrême province vers le nord, il n'y a plus d'habitations humaines, mais seulement un océan terrible et immense qui embrasse tout le globe (expression remarquable à cette époque). On trouve vis-à-vis de la Nordmannie plusieurs îles qui ne manquent pas de célébrité, qui appartiennent maintenant presque toutes à la Norvége, et que nous ne pouvons passer sous silence, par la raison qu'elles dépendent aussi du diocèse de Hambourg. Les premières sont les îles *Orcades* qui sont disséminées au loin dans l'océan comme les Cyclades; il y en a environ cinquante. Près d'elles sont les *Électrides*, où l'on trouve l'ambre. Les Orcades, situées entre la Norvége et l'Écosse, se jouent en quelque sorte des menaces du bruyant océan : on dit qu'on peut y arriver de Drontheim en un jour : l'éloignement des Orcades relativement à l'Écosse est le même. Ces îles furent visitées de très-bonne heure par des évêques anglais et écossais, qui les dirigeaient; mais sur un ordre du pape, notre archevêque établit sur elles l'évêque Thorulf, qui devait résider à Blaskon.

L'île de *Thule* est si éloignée des autres qu'on la connaît à peine. Du reste quelques auteurs romains et d'autres encore (des barbares) en ont raconté beaucoup de choses curieuses. Ils disent que Thulé

(1) *De Situ Danicæ*, c. 242.

est la dernière de toutes les îles, où il n'y a point de nuit à l'époque du solstice d'été, et point de jour au solstice d'hiver, de sorte que les habitans y ont un jour et une nuit de six mois. Cette île de Thulé s'appelle *Islande* à cause de la glace qui y couvre l'océan. Il y a encore ceci de remarquable dans ces contrées, c'est que cette glace est si noirâtre et si desséchée par la vieillesse qu'elle semble brûlée.

» Cette île étendue renferme un grand nombre d'habitans, qui ne vivent presque que de leur bétail et qui se couvrent de peaux de bêtes. Il n'y croît aucun fruit, et le bois y est très-rare; c'est pourquoi les Islandais vivent dans des trous qu'ils creusent en terre, et ils partagent avec leurs bêtes le toit, la nourriture et la couche. Ils mènent ainsi dans la plus grande simplicité une vie heureuse, et ils peuvent dire avec l'apôtre : « Il nous suffit d'avoir la nourriture et le vêtement. » Leurs montagnes leur tiennent lieu de villes, et leurs sources de lieux de plaisir. Heureux peuple, qu'à cause de sa pauvreté personne n'envie! et d'autant plus heureux que tous ces insulaires ont maintenant reçu le christianisme! Leurs mœurs ont beaucoup de choses particulières, et surtout une grande humanité, qui fait qu'ils ont toutes choses en commun, soit avec les indigènes soit avec les étrangers. Ils considèrent leur évêque comme leur roi; et tout le peuple obéit au moindre signe de sa part. Tout ce qu'il établit au nom de Dieu, selon l'écriture et les usages des peuples, est regardé comme loi. Notre archevêque (Adalbert) regarde comme une grâce de Dieu qu'ils aient été convertis de son temps, quoique leur

religion précédente, qui suivait la loi de la nature, ne différât déjà pas beaucoup de la nôtre. Il leur a consacré à leur demande un pieux évêque, *Isleph*, qui vint à lui de l'Islande et qui séjourna quelque temps auprès de lui, afin d'apprendre à instruire lui-même ses compatriotes nouvellement convertis.

» Il y a encore dans cette mer beaucoup d'autres îles, au nombre desquelles est le *Groënland*, situé encore plus avant dans l'océan, vis-à-vis des montagnes de Suède ou Riphéennes. On y arrive de Norvége en cinq à sept jours comme en Islande. Les habitans de ce pays sont vert d'eau à cause de leur navigation continuelle sur la mer, ce qui a fait aussi donner au pays le nom qu'il porte (pays vert). Ils mènent la même vie que les Islandais; seulement ils sont dangereux pour les navigateurs à cause de leurs pirateries. Le bruit court que le christianisme est aussi parvenu jusqu'à eux.

» Une troisième île, située plus près de la Norvége, est *Halagland* (pays saint). Elle n'est pas aussi grande que les autres. Au temps du solstice d'été, on y voit le soleil pendant quinze jours au-dessus de l'horizon; et en hiver le soleil disparaît entièrement pour le même temps. Cela étonne les barbares, parce qu'ils ne savent pas que l'inégalité des jours provient de ce que le soleil s'approche ou s'éloigne. Comme la terre est ronde, la circulation du soleil doit nécessairement produire le jour à un endroit tandis qu'il fait nuit dans l'autre. Les païens ne savent pas cela; et c'est pourquoi ils nomment ce pays Terre sainte, à cause de ce singulier phénomène.

» Plusieurs m'ont encore parlé d'une autre île qui a été découverte dans cet océan, et qui s'appelle *Weinland*, parce que la vigne y croît d'elle-même et produit le vin le plus excellent. Ce n'est pas sur des propos fabuleux, mais sur les dépositions authentiques d'hommes qui y étaient arrivés du Danemark, que j'ai appris que les fruits croissent là-bas en abondance sans aucune culture.

» Au-delà de cette île on ne trouve plus sur cette mer aucun pays habitable, mais tout est couvert d'une glace et d'un brouillard éternels. Marcien (Martianus) assure que la mer est gelée une journée de chemin au-delà de Thulé. C'est ce qu'a éprouvé tout dernièrement Harald, cet habile roi des Normands. Étant allé examiner avec ses vaisseaux la largeur de cette mer du Nord, il vit ces extrêmes limites du globe si nébuleuses et si ténébreuses, qu'à son retour il ne retrouvait plus son chemin sur ce lit immense de l'abîme, et qu'à peine il s'en est tiré la vie sauve. »

Adam de Brême visita lui-même ces contrées septentrionales, à peine cinquante ans après que l'église de Christ eut été établie dans l'Islande. Quoique cette île n'ait été connue des gens du Nord que dans le courant du neuvième siècle, il paraît qu'elle n'a pas été entièrement inconnue aux Bretons et aux Irlandais à une époque antérieure; au moins trouva-t-on, lors de sa découverte, quelques traces éparses d'établissemens chrétiens. Et en effet il est facile de penser qu'au milieu des guerres continuelles qui désolèrent les îles Britanniques, quelques familles chrétiennes aient pu se décider, pour

échapper aux malheurs et aux persécutions de leur patrie, à aller chercher quelque part un asile de paix vers le pôle du nord. L'ancienne histoire des pays septentrionaux nous montre certaines traces de ce genre, et raconte que lorsque les hommes du Nord arrivèrent pour la première fois dans cette île ils y trouvèrent des livres irlandais et différens objets destinés au culte chrétien, que quelques familles irlandaises y avaient peut-être laissés, en fuyant les nouveaux arrivés dont elles ignoraient les intentions.

Mais ce n'est que vers 870, sous le règne de Harald Haarfager qu'un pirate islandais, nommé Nadod, poussé par une tempête sur les côtes de la Norvége donna, sur l'île d'où il arrivait, quelques renseignemens plus positifs. Il la nommait *Snialand* (Schneeland, pays de neige), d'après ses montagnes couvertes d'une neige éternelle. Cette découverte excita bientôt la curiosité d'autres aventuriers; et le pirate *Floke* se hasarda de naviguer, de la Norvége vers cette île, à laquelle il donna le nom d'*Islande* (île de glace). Bientôt il fut suivi d'une multitude de mécontens du même pays qui, irrités du prosélytisme de Harald Haarfager (p.335), émigrèrent et vinrent peupler cette île. En moins de soixante ans (870-930) l'Islande fut remplie d'émigrans de cette sorte : ils établirent dans l'île une république (926), et ils élurent un président et des magistrats. On voit que ces colons islandais devaient être des idolâtres zélés; ils adoraient tout particulièrement Thor, à qui ils consacrèrent tout un district, qui reçut le nom de Thorsnesz. C'est

là qu'on tenait, sous les yeux de cette idole sanguinaire, les grandes assemblées populaires; on y sacrifiait des hommes, en commençant par leur briser les reins.

Ces émigrés norvégiens n'étaient cependant pas tous idolâtres au même degré; il semblerait même, d'après quelques traces éparses, que quelques-uns d'entre eux avaient appris, déjà dans leur patrie, à connaître la vanité du culte idolâtre. C'est ainsi qu'on raconte d'un certain *Thorkil* que, sentant approcher la mort, il se fit porter au soleil, et se recommanda dans une prière ardente à Celui qui avait créé cet astre et tous les autres qui remplissent le firmament. Plusieurs autres indigènes refusèrent pareillement d'offrir des sacrifices, et ne voulurent adorer que le créateur et le maître du soleil. Plusieurs, qui dans leurs différens voyages en Danemark ou en Angleterre avaient appris à connaître quelque chose de l'évangile de Christ, étaient combattus à leur dernière heure pour savoir s'ils devaient se jeter dans les bras de Christ ou de Thor : ces combats de l'ame se manifestaient souvent par des songes, dont les anciennes chroniques islandaises nous ont conservé un grand nombre.

Il y eut aussi, comme on l'a déjà indiqué, des chrétiens du dehors qui vinrent parfois s'établir dans cette île éloignée afin d'y trouver quelque repos; car tout le Nord était à cette époque dans une vive fermentation. Ainsi l'on vit une princesse irlandaise, du nom d'*Audur*, qui était veuve, venir se fixer, avec toute sa famille, et une suite de trente autres chrétiens qui l'avaient accompagnée de leur

propre mouvement sur la côte occidentale de l'Islande, et dresser sur toutes les collines qui l'entouraient, des croix où la colonie allait faire ses dévotions : après la mort de cette femme les gens de sa maison retombèrent dans le paganisme, parce qu'ils manquaient des moyens de se maintenir dans la foi. Du reste l'Islandais, qui appréciait la liberté par-dessus toute autre chose, pouvait être indifférent à la foi de ses concitoyens; et ainsi on vit souvent la croix de Christ dressée à côté du marteau de Thor, et probablement plus d'un idolâtre adresser à l'un et à l'autre ses vœux et ses prières.

Il s'était passé un siècle depuis le premier établissement des émigrés norvégiens dans l'Islande, lorsqu'il se fit un premier essai direct pour l'introduction du christianisme dans cette île; et, ce que l'espérance la plus hardie n'eût jamais osé concevoir, il ne se passa pas depuis lors plus de vingt ans avant que tous les autels idolâtres de l'île fussent abattus et que le pays se couvrît de temples à l'honneur du seul vrai Dieu. Le premier missionnaire chrétien qui travailla à cette œuvre fut un Allemand, qu'un pirate islandais amena des embouchures de l'Elbe sur ce point le plus éloigné du monde alors connu. *Thorwald*, fil de Kodran, Islandais de naissance, avait parcouru les mers dès sa jeunesse, en qualité de pirate; mais toute la part du butin dont il n'avait pas besoin pour son entretien et celui de ses compagnons, il la consacrait généreusement à racheter des prisonniers de guerre, toujours si nombreux à cette époque. Un jour ses pirateries l'avaient amené, en remontant l'Elbe,

dans le pays des Saxons, où il avait résolu de se reposer quelque temps des dangers de la mer. Il y fit fortuitement connaissance d'un prêtre du pays, nommé *Frédrich*, que l'histoire qualifie d'évêque, et qui gagna bientôt la confiance du pirate, au point qu'il demanda à être instruit dans la foi chrétienne et à être baptisé. Peut-être ce prétendu évêque n'était-il cependant qu'un simple moine ou un prêtre de village.

Thorwald brûlant maintenant du désir de voir ses compatriotes embrasser sa nouvelle foi, engagea Frédrich à l'accompagner en Islande, où ils arrivèrent effectivement en 981. Comme Frédrich ignorait le dialecte norvégien, Thorwald dut être son interprète. Après plusieurs efforts qui parurent inutiles, trois indigènes demandèrent pourtant à se faire baptiser, et quelques autres, qui craignaient peut-être de faire une démarche aussi publique, consentirent au moins à recevoir la marque de la croix. Il est vrai que le symptôme qui se rencontra le plus souvent d'un succès quelconque de la prédication, fut le refus que firent plusieurs idolâtres de payer le tribut qu'ils avaient donné jusqu'alors pour l'entretien des temples idolâtres : mais cela seul déjà suffit pour exciter du mécontentement; d'autant plus que Thorwald fit bâtir dans ses terres d'Ar (984) le premier temple chrétien qui eût paru dans l'île, et y établit un prêtre. Les idolâtres se jetèrent avec fureur sur la nouvelle église; et le frère même de Thorwald, Arngeier, y mit le feu.

Le père de Thorwald, zélé adorateur des Ases, avait près de sa demeure une grosse pierre qu'il

croyait habitée par une divinité, et qu'il vénérait pour cela comme un objet sacré : Thorwald n'avait encore pu porter en aucune manière son vieux père à recevoir la foi chrétienne; mais un jour l'évêque Frédrich vint dans ses vêtemens sacerdotaux faire sauter la pierre sacrée; et Kodran, regardant cette action comme une marque de la puissance du Dieu des chrétiens, demanda le baptême avec tous les siens.

Frédrich se rendit alors avec Thorwald dans le district de Lækiamot, où ces deux missionnaires passèrent quatre ans à annoncer l'évangile avec zèle. Mais le terrain était encore dur dans cette contrée. Un chef de district, Thorkil-Krafla, les avait reçus avec amitié, leur avait assigné un logement près de lui, et avait renoncé publiquement à l'idolâtrie en déclarant qu'il n'adorerait à l'avenir que le Dieu qui avait fait le soleil; mais il refusa long-temps de se faire baptiser: son vieux beau-père Olaf, qui était près de sa fin, devait le premier faire l'essai de ce baptême, à qui on attribuait une vertu miraculeuse. Mais comme il mourut étant encore dans les vêtemens baptismaux, cette circonstance excita chez Thorkil de nouveaux scrupules : et tout fut arrêté pour le moment, quoique l'histoire nous apprenne pourtant qu'il se fit baptiser plus tard, en l'an 1000.

Les deux missionnaires hasardèrent de se présenter à la diète générale du pays (*Althing*) pour y inviter le peuple à embrasser le christianisme. Mais ils n'entendirent que des reproches et des menaces; et on fit même à leur sujet plusieurs de ces

satires auxquelles les skaldes islandais s'entendaient supérieurement et qui les livrèrent à la risée générale. Thorwald en fut si irrité, qu'à la grande douleur de son évêque il tua quelques skaldes, et fut obligé aussitôt de se cacher, parce qu'il ne trouvait plus de place dans toute l'île. Le pieux Frédrich se retira bientôt, plein de tristesse, dans sa patrie, après une mission de cinq ans (986); et l'histoire porte que Thorwald fut proscrit, quitta le pays, parcourut presque tous les états chrétiens, et alla mourir à Constantinople, abbé d'un couvent qu'il y fonda lui-même.

Cependant l'évangile continua de se prêcher dans le pays malgré ce revers des deux missionnaires. C'était le moment où Olaf Trygweson était parvenu au trône de Norvége. Son zèle brûlant pour la propagation de la foi le porta à chercher aussi tous les moyens de faire parvenir l'évangile dans cette Islande où se trouvaient un si grand nombre de ses compatriotes; et il envoya à cet effet, en 996, un nommé *Steffner*, qui avait été baptisé en Danemark dans sa jeunesse, et qui, après s'être établi depuis quelque temps en Islande, venait de faire un petit séjour en Norvége. Steffner fit tous ses efforts pour répandre la foi chrétienne dans l'île; mais comme c'était sans succès, il se laissa séduire par l'exemple d'Olaf, et il crut pouvoir essayer, avec dix compagnons, de renverser les temples et les idoles. Le résultat de cette conduite peu sage fut que la diète donna une loi générale qui défendit sévèrement la profession du christianisme sous peine d'exil: Steffner fut obligé de s'enfuir en Norvége, alla faire

un pélerinage en Terre sainte, et revint mourir en Danemark.

Mais Olaf Trygweson ne se laissa point décourager par ce premier revers. Un autre Allemand, que nous avons déjà vu figurer dans notre histoire (p. 354), *Thangbrand* s'offrit à lui; il avait été soldat, puis il s'était fait prêtre. Olaf l'envoya (997) en Islande, en espérant d'autant plus de lui que c'était un convertisseur militaire comme Olaf lui-même; mais Thangbrand avait vécu jusqu'alors d'une vie peu honorable; déjà prêtre il s'était chargé la conscience d'un meurtre dans un duel; et on pouvait bien s'attendre à ce que ses travaux missionnaires ne feraient pas grand honneur à l'évangile. Il arriva heureusement dans l'île; mais personne ne voulait le recevoir, ni lui, ni ses compagnons; on refusait même de parler avec eux; jusqu'à ce qu'enfin *Hallour*, homme considéré, se résolut à l'accueillir, par respect pour le roi qui l'avait envoyé. Les discours ardens de Thangbrand, et surtout le magnifique vêtement sacerdotal sous lequel il se présentait, produisirent bientôt sur l'esprit de Hallour une profonde impression; et il se fit baptiser avec les siens, la veille de Pâques, dans un ruisseau qui passait devant ses terres.

Le nouveau disciple promit dès-lors à Thangbrand de le protéger, et même de le conduire à la prochaine diète, pour y appuyer de toutes ses forces la sainte commission qu'il avait reçue de chercher à convertir le peuple. Quoique poursuivi de tous côtés par des sorciers qui cherchaient à le faire mourir, Thangbrand n'en parcourut pas moins sans

crainte toute la contrée, et il eut la joie de baptiser plusieurs Islandais. Mais deux skaldes ayant commencé à faire des satires sur lui et sur sa religion, il fit comme Thorwald; il assomma un de ces hommes de sa propre main. Les païens voulaient le tuer; et ils y auraient réussi, car l'hiver lui rendait impossible le retour en Norvége, si un autre homme considéré, parent d'Olaf, du nom de *Gissur Huide*, ne lui eût offert un asile à Skalholt. Cependant c'en était fait de sa mission dans l'Islande; il ne lui resta autre chose qu'à retourner en Norvége (999) pour se plaindre à Olaf, et l'exhorter à prendre des mesures plus rigoureuses pour la conversion des Islandais.

Ses travaux n'avaient pourtant pas été entièrement perdus; et il s'éleva dans la grande diète de la même année une vive division au sujet de la nouvelle foi, qui depuis quelques années venait continuellement chercher un accès auprès du peuple. Mais le moment du succès n'était pas encore venu. Un skalde, *Hialte Skegson* (p. 372), qui avait été baptisé par Thangbrand, fit à cette occasion contre l'idolâtrie une satire qui offensa tellement le parti païen, qu'il fut exilé du pays, et qu'il dut partir pour la Norvége avec son beau-père, ce Gissur qui avait offert un asile à Thangbrand.

Mais à leur tour ces revers apparens tournèrent au profit de l'évangile; car ils fortifièrent d'autant un parti de chrétiens Islandais qui se formait en Norvége à la cour d'Olaf; et les deux nouveaux venus, Hialte et Gissur, offrirent au roi de retourner dans leur île avec leurs compatriotes pour y faire une

tentative en faveur du christianisme. Le projet fut facilement adopté; les exilés partirent l'an 1000, en emmenant avec eux un prêtre *Thormod* et quelques autres ecclésiastiques, avec les matériaux nécessaires pour la construction d'un temple; et ils arrivèrent heureusement. Bientôt allait se tenir une diète; et quelque danger qu'il y eût pour Gissur et Hialte à se montrer, ils y accompagnèrent les docteurs chrétiens. Ceux-ci parurent devant le peuple dans leurs ornemens sacerdotaux, précédés de deux croix et d'un encensoir: et ils proposèrent leur objet avec une grande éloquence. Mais un feu souterrain qui éclata au moment même, comme cela arrive du reste assez souvent dans cette île toute volcanique, effraya le peuple et le dispersa. « Ce » n'est pas étonnant, s'écrièrent les païens, il est » visible que les dieux de l'île sont irrités à cause » de la nouvelle religion. » — « Mais, » s'écria sagement l'un d'entre eux, « de quoi étaient-ils donc » irrités lorsqu'ils enflammaient précédemment la » lave sur laquelle nous marchons maintenant? »

Les deux partis se séparèrent sans avoir rien décidé; mais les chrétiens, déjà assez forts pour former un parti prononcé, demandèrent à Hallour de leur donner des lois en harmonie avec le christianisme.

Hallour fut assez prudent pour repousser une pareille demande, parce qu'il prévoyait bien que les idolâtres ne se soumettraient jamais à des lois qui l'auraient pour auteur. Il demanda donc à Thorgeyer, juge suprême de l'île, qui était encore païen, de se charger de ce travail, en se réservant

à lui, Hallour, au nom du parti chrétien, la seule faculté de pouvoir placer dans la nouvelle loi trois articles qu'on mettrait en tête des autres.

Le juge (*lagmann*), content de cette proposition, convoqua de nouveau le peuple et lui dit : « Écoutez-moi, vous sages ; et toi, peuple, entends mon discours ! Si tous les citoyens n'ont pas les mêmes lois et les mêmes usages, je prévois la ruine de l'état et une perte irréparable. En abolissant les lois nous détruisons en même temps la paix et l'union du pays. Il s'élève des haines et des divisions, puis des guerres civiles, qui dévorent nos fortunes, ravagent nos maisons, et font de notre île un désert effroyable. Il nous faut donc faire tous nos efforts pour que la paix ne soit pas troublée par une diversité des lois. Pensez combien nos voisins, les rois de Danemark et de Suède, se sont affaiblis par des guerres, jusqu'à ce qu'ils aient vu le prix de la paix et de l'amitié, et qu'ils aient déposé leurs haines mutuelles. Et quoique nous, les magistrats d'Islande, ne puissions nous égaler en puissance à ces rois, il n'est pas défendu cependant d'imiter celles de leurs actions qui sont honorables et utiles. D'après cela nous devons, non-seulement écouter ceux qui sont le plus divisés, mais encore chercher à les réunir, et céder quelque chose à chaque parti. Mais tous doivent avoir les mêmes lois et les mêmes mœurs ; sinon la paix est perdue pour jamais. »

Le discours de Thorgeyer fut universellement applaudi ; et tous promirent d'accepter ses propo-

sitions. Elles étaient comprises en cinq points :

1° Tous les habitans de l'île seront baptisés et embrasseront le christianisme ;

2° Tous les temples idolâtres et les idoles seront détruits ; et les sacrifices humains cesseront ;

3° Celui qui sera convaincu par des témoins d'avoir sacrifié publiquement aux dieux ou adoré leurs images sera banni du pays ;

4° S'il le fait en secret il ne sera point puni ;

5° Enfin il doit être permis aux Islandais, selon l'ancienne coutume, d'exposer leurs enfans après leur naissance, et de manger de la chair de cheval (ce qui passait alors pour une marque assurée d'idolâtrie) ; et tous les autres usages qui ne vont pas à détruire le christianisme resteront pareillement en vigueur.

On a lieu de s'étonner que le peuple assemblé ait pu tout d'un coup approuver une loi qui abolissait ainsi la religion de ses ancêtres, pour établir le christianisme ; et cette énigme ne peut se résoudre qu'en supposant que les principaux habitans de l'île s'étaient déjà entendus auparavant pour faire passer le projet, et voyaient avec plaisir l'idolâtrie chancelante s'abolir sans effusion de sang. Que le paganisme de tout l'Occident fût parvenu à ses derniers momens, c'est ce que l'Islandais réfléchi ne pouvait ignorer, même à cette extrémité du monde ; car il était en rapport avec les îles Britanniques, les rives de la Baltique, le Danemark et la Norvége, et il pouvait apprendre ainsi qu'il s'établissait partout un nouvel ordre de choses. Au fond, les désirs des deux partis

étaient satisfaits par cette loi, peut-être l'une des plus habiles qu'on eût pu imaginer pour une époque de transition. Les trois premières dispositions tranquillisaient les chrétiens, les deux dernières les idolâtres. Sans doute c'était encore un misérable christianisme que celui qui pouvait se comporter avec l'infanticide et une idolâtrie secrète : mais la barbarie des temps et une ignorance complète de la vraie nature du christianisme pouvaient unir des choses de ce genre; et quand les missionnaires eux-mêmes tachaient leurs mains de sang, que pouvait-on attendre des conversions dont ils étaient les instrumens ? D'ailleurs Thorgeyer put penser avec raison que les restes de l'idolâtrie finiraient bientôt par se perdre, et que la connaissance du christianisme irait au contraire toujours en croissant.

Ces choses se passaient en l'an 1000, c'est-à-dire en la même année où le chevaleresque Olaf perdait la vie en Norvége sous les mains des idolâtres. Les résolutions de la diète furent immédiatement exécutées : on baptisa dans tous les coins de l'île ; celui qui répugnait encore au baptême était du moins marqué de la croix comme adorateur de Christ ; on bâtit un grand nombre d'églises; les riches rivalisèrent entre eux à qui construirait les plus grandes; et, malgré les restes de paganisme qui se maintinrent encore quelque temps dans le pays, l'Islande put être comptée dès-lors parmi les pays chrétiens. Olaf II (le Saint) qui régnait alors en Norvége s'y intéressa, et engagea par une ambassade (vers 1019) le lagmann Skapto à abolir entière-

ment les sacrifices secrets, l'exposition des enfans et l'usage de la chair de cheval. Le pieux Hialte Skiœgson, qui avait déjà pris une part si active à l'introduction du christianisme en Islande, rapporta de Norvége le *Kristenrett* (Christen-Recht, code chrétien) qui s'était établi dans ce dernier pays, et en amena un évêque anglais, *Bernard* (p. 372 ?), qui resta cinq ans dans le pays pour y introduire généralement ce corps de discipline.

Du reste ce qu'on a dit des traces d'idolâtrie qui subsistèrent encore dans bien des retraites cachées de l'île est si vrai, que lorsque les évêques durent introduire, en 1123, quelques perfectionnemens dans la discipline, ils trouvèrent nécessaire de placer dans leur ouvrage un chapitre spécial (le chapitre 16) en vue de l'abolition de l'idolâtrie. L'Islande, en outre, manqua long-temps d'un nombre suffisant de prédicateurs et de pasteurs, qu'elle fut réduite à aller chercher à l'étranger. Outre Frédrich le Saxon, et l'anglais Bernard, que nous connaissons déjà, l'histoire nomme encore parmi ces missionnaires un Irlandais du nom de *Jean*, qui, après un court séjour en Islande doit avoir passé dans le Weinland, où il aurait été massacré par les indigènes : puis un nommé *Rudolph* ou *Rolf*, Breton-Normand, qui annonça l'évangile en Islande pendant dix-neuf ans ; un *Henri* qui n'y passa que deux ans, et un *Bernard* de Saxe, qui aurait prêché dans cette même île pendant vingt ans, dans la première moitié du onzième siècle.

Le premier évêque islandais, fut un nommé

Isleif (p. 384) (1). Il se fixa à *Skalholt* en 1056, et il fut consacré par Adalbert, archevêque de Brême (p. 322). Il avait acquis à Erfurt et en Italie des connaissances assez étendues. Il traduisit d'abord en islandais quelques livres étrangers ; puis il écrivit une histoire de son temps, qui devint en quelque sorte la base des études historiques qui fleurirent à cette époque dans le Nord. Cinquante ans plus tard (1105) on érigea à *Holum* un nouvel évêché, qui contribua encore puissamment jusqu'au temps de la réformation, par une suite d'hommes pieux et instruits, à maintenir dans le Nord l'église chrétienne et les sciences au milieu des épaisses ténèbres qui alors couvraient l'Europe. En général l'introduction du christianisme donna en très-peu de temps une puissante impulsion à la culture intellectuelle de ces insulaires déjà naturellement si pleins de bon sens : avec le christianisme passa peu à peu la vieille écriture runnique, dans laquelle étaient rédigés les anciens documens de leur histoire antérieure ; et l'introduction des caractères latins, d'ailleurs bien plus coulans, mit aussi ce peuple dans des rapports plus faciles avec le reste de l'Occident. L'Islandais, membre de l'église chrétienne, se lia naturellement avec les autres peuples civilisés ; le plus habile des peuples navigateurs de cette époque il parcourait dès-lors les mers comme négociant ou comme savant ; il abordait sur toutes les côtes ; puis il retournait

(1) V. l'édition du *Horgurvaka Sive Historia primorum quimque Staholtensium in Islandiâ episcoporum*, par Munter 1788, c. 2.

dans son île voisine du pôle, rassembler et méditer comme historien et comme poëte les connaissances qu'il avait recueillies en tant de lieux, tandis que tout le reste de l'Occident s'enfonçait dans une nuit profonde. De nos jours encore cette île est une des portions de l'église de Christ dans lesquelles la Parole de Dieu est lue avec le plus d'attention, et où sa puissance salutaire pénètre le plus avant dans la vie de famille : et c'est peut-être le premier pays du monde pour la généralité de l'instruction populaire.

En général les anciens Scandinaves, et les Islanlandais surtout, étaient nés poëtes ; à quelque profondeur que l'historien pénètre dans les siècles du moyen-âge il entend retentir l'Islande des chants populaires que composaient leurs bardes hardis et spirituels. Sans doute la nature gigantesque et fantastique de cette île reculée, la riche diversité des phénomènes physiques qui couvrent son sol merveilleux, et la profonde retraite de ces lieux pleins de magie auront contribué à donner aux sentimens nationaux cette teinte poétique et ces vives images que ne produirait pas un monde plus doux et plus ordinaire. Mais après tout, c'est pourtant une chose remarquable et singulière que de trouver sur ce vaste glacier, dirons-nous, ou sur ce volcan tout un peuple de poëtes, qui vint souvent par ses chants populaires rendre l'élan à l'Occident plongé dans le sommeil : car la poésie s'est long-temps traitée en Islande comme une vocation très-positive, et il s'y forma de bonne heure une véritable corporation de poëtes, celle des skaldes, dans

laquelle entrèrent les plus grands talens du Nord. Ceux de ces skaldes qui étaient le plus distingués allaient à la cour des rois et des jarls, où ils demandaient la permission de lire leurs poésies; et si la pièce plaisait, on donnait aussitôt au skalde une bague en or, ou une épée, ou quelque vêtement somptueux. Souvent un homme de cet état était choisi comme premier ministre, généalogiste ou historiographe de la cour, et il devenait l'ami et le conseiller de son maître.

Les objets de cette poésie boréale étaient ordinairement la louange des dieux, l'éloge des princes et des hommes distingués, la célébration des grands faits de l'histoire populaire; et les courtisans étaient appelés à apprendre par cœur des poëmes de ce genre, afin de se mettre en état de célébrer en chaque occasion la gloire de leurs maîtres. Les plus distingués des skaldes passaient quelquefois dans une cour étrangère, lorsqu'ils en savaient la langue, et retournaient chargés de dons dans leurs vallées de glace pour y perfectionner encore leur langue et leur talent. C'est un fait remarquable qu'on trouve dans cette île, depuis l'époque de Ragnar Lodbrok (825) jusqu'au célèbre Islandais Snorro Sturleson (1241) les noms de plus de deux cents poëtes, dont dix-huit fragmens sont parvenus jusqu'à nos jours, rassemblés dans les différentes Sagas et dans l'Edda moderne. Les fragmens historiques en vers, tirés en partie de la plus ancienne histoire des dieux et des héros du Nord qu'on rencontre dans l'ancienne Edda, ne sont pas moins remarquables; on les trouve recueillis par Sæmund Sigfuson et par

Are Frode, le plus ancien historien du Nord, dans sa *Kristni Saga*.

L'un des poëtes et des historiens les plus célèbres de l'Islande et de tout le nord est ce *Snorro Sturleson* que nous venons de nommer. Il naquit en 1178; et il remplit vers la fin de sa vie, dans sa patrie, la charge de lagman (premier magistrat) avec beaucoup de sagesse et de dignité. Outre plusieurs poëmes très-estimables qu'il a composés, son livre historique (intitulé *Heimskringla*), qui présente une chronique des rois de Norvége, est un des ouvrages les plus célèbres et les plus utiles qui nous soient restés de cette époque. Non-seulement il y décrit de main de maître les transactions des états du Nord en ces temps, mais il répand aussi une précieuse lumière sur l'histoire antérieure de quelques autres états européens, et surtout sur celle des îles Britanniques. Cet ouvrage parut pour la première fois à Stockholm (1697) avec une traduction latine; mais il en a paru une édition beaucoup plus complète et plus soignée à Copenhague (1777-1813) en quatre volumes in-folio.

On pouvait bien s'attendre à trouver de bonne heure dans cette île adonnée aux sciences quelque essai de traduction des saintes Écritures dans la langue des hommes du Nord. Et en effet un savant magistrat norvégien, *Érich Brochenhuus*, qui vécut à l'époque de la réformation, affirme avoir vu en 1567 une traduction islandaise de la Bible, qui devait avoir été faite au moins trois cents ans auparavant. Il décrit cet ouvrage avec détail (1); les

(1) *Undalin descr. Norv.*, p. 168.

premières lettres des chapitres étaient dorées, etc.

On trouve la même assertion chez le docteur *Henderson*, qui se rendit en 1714 et 1715 dans le Nord et en particulier dans l'Islande, de la part de la société biblique d'Angleterre. Cet auteur dit dans le rapport qu'il a publié à ce sujet : « Partout où j'arrivais, le peuple me recevait à bras ouverts, et en témoignant sa profonde douleur sur la disette de la Parole de Dieu. Dans le diocèse de l'abbaye de Thyckvabae, où se fit au milieu du treizième siècle la première tentative d'une traduction de l'Écriture sainte dans la langue du pays, on ne trouvait pas un seul exemplaire des saintes Écritures. » — Cette traduction de la Bible, présumée la plus ancienne de l'Islande, est probablement la même qu'une ancienne paraphrase de ce même livre, nommée *stiorn* (mandat royal), que fit vers le milieu du treizième siècle un certain Jonson *Brandr*, qui fut plus tard évêque de Hollum. Ce Stiorn renferme la partie la plus essentielle de l'Ancien Testament, et consiste en treize divisions, dont la première commence par l'histoire de la création, et la dernière se termine à la captivité de Babylone. C'est le plus souvent une traduction littérale de la Vulgate; mais on y trouve fréquemment intercalées des légendes ou des homélies entières, la plupart empruntées à Isidore (auteur qui avait vécu en 449). Il semble que l'écrivain avait aussi sous les yeux les paraphrases d'un ancien savant franc, *Pierre Comestor*; car il l'imite dans tous ses écarts. Pour donner un échantillon, soit de la langue islandaise de cette époque, soit de la manière

dont l'auteur traduisait quand il était fidèle, nous présentons ici un passage de la Genèse (c. 18, 1-8). Ceux qui savent l'allemand ou l'anglais seront frappés de la ressemblance de ce dialecte avec ces deux langues.

Drottin vitradiz Abrahe i dalinum Mambre, à einn thann dag sem hiti var mikill uti, sem hann sat i sealfs fialld-budar durum.	Le Seigneur apparut à Abraham dans la vallée de Mambré comme le jour était très-chaud, et il était assis à la porte de sa cabane.
Ok er Abraham litadiz um thâ syndiz honum sem iij menn stodi thar driugum iheâ honum, hverium er hann moti rennandi, ok til jardar framfullandi, dyrkadi tha einn af theim sva segiandi :	Et comme Abraham regardait autour de lui, il lui sembla comme si trois hommes étaient près de lui, il courut à eux, tomba par terre, adora l'un d'eux et dit :
Far ei i brott min herra fra mer thinum thionustu manni ef ek hefer nockurn tima giftu fundit ok fengit i thinu augliti.	Ne t'en va pas, Monseigneur, de moi ton serviteur, si en un temps quelconque j'ai trouvé grâce dans tes yeux.
Vil ek helldr bera ydr til litit vatn, at ther thvâit thar i faetr ydra, ok hviliz her under trenu.	Car j'aime mieux vous apporter un peu d'eau pour que vous puissiez laver vos pieds, et reposer ici sous l'arbre.
Man ek fram setia fyrir ydr nockut litit braud.	Je veux aussi mettre devant vous un peu de pain.
Nærit ydr ok styrkit sva ydwart lif ok hiôrtu.	Nourrissez-vous avec, et fortifiez ainsi votre vie et votre cœur.
Verit sidann â veg, fyrir thĩna skylld, væntir mik at ther vikit higut fil ydars thionustu mans.	Puis allez-vous-en. J'espère à cause de toi que vous vous tournerez ici vers votre serviteur.
Their svôrudu : Gôr eftir sem thu seger.	Ils répondirent : Fais selon ce que tu as dit.

Hann skundadi heim i tialld budina til Saram, ok bad hana sem skiotast taka iij sinnum braud, ok mat gôra theim thar af.

Il courut chez lui dans la tente vers Sara, et la pria de prendre aussi vite que possible trois mesures de pain, et de leur préparer de la nourriture avec cela.

En sealfr han for thagat sem naut hanns voru, ok tok thadann einn hinn bezta kalf miôk ungann, ok feck i hendr sveini sinum, ok bad hann sioda thegr i stad, ok hann gior di sva.

Et lui-même il alla dans l'endroit où était son bétail, et prit de là un des meilleurs, un très-jeune veau, et le donna à son domestique, et lui ordonna de le cuire aussitôt, et il fit ainsi.

Sidann bar Abraham fram fyrir thau smiôr ok miolk, ok thar medr kalfinn thann tima sem hann var sodinn; hann stod hiâ theim undir trenu.

Puis Abraham mit devant eux du lait et du miel, et aussi le veau lorsqu'il fut cuit, et s'assit à côté d'eux sous l'arbre.

Ce ne fut que la réformation qui apporta aux Islandais, comme à tant d'autres peuples d'Europe, le bonheur de posséder les saintes Écritures fidèlement traduites dans leur langue; et c'est *Ottur Gotschalkson* qui fut, dans les mains de la Providence, l'instrument qui livra aux Islandais le Nouveau Testament dans leur propre langue, en 1540.

Nous passons à l'histoire du Groënland : elle sera courte.

Dès ce moment le pays, alors très-beau, se couvrit de colons qui arrivaient d'Islande et de Norvége; Leif, accompagné d'un certain nombre d'ecclésiastiques, prêcha en cinquante différens endroits; et bientôt on bâtit des églises. Il s'en trouvait, dès la première moitié du onzième siècle, treize dans le Groënland oriental, et quatre sur les côtes occidentales (1).

Quand tout ce pays se fut ainsi déclaré pour le christianisme, et qu'il se fut établi sur la seule côte orientale près de deux cents métairies ou petits hameaux, *Adalbert*, archevêque de Hambourg, y envoya en 1055 un évêque nommé *Albert*. Une bulle du pape Victor II, qui occupa le trône pontifical de 1055 à 1057, confirma formellement cette extension du diocèse de Hambourg, et soumit à son inspection, outre les évêchés du Danemark et de la Suède, ceux de la Norvége, de l'Islande et du Groënland. C'est à cette occasion que le Groënland paraît pour la première fois dans l'histoire : mais la suite des évêques qui se succédèrent dans ce pays ne présente rien de particulier (2).

Voilà la courte histoire du Groënland à cette époque. Mais cette histoire si singulière et si intéressante s'interrompt tout-à-coup : car dès le commencement du quinzième siècle toute relation du Groënland avec le continent de l'Europe cessa subitement. La mort noire, comme on l'appelait, ou la

(1) *Torfæi Groenlandia*, p, 129.

(2) *Cranz Geschichte von Groenland*, P. 1, p. 325.

peste, qui ravagea si long-temps tout l'Occident finit par pénétrer aussi dans le Nord, et enleva des multitudes de Groënlandais. En même temps le refroidissement de toutes ces contrées y accumula chaque année de nouvelles masses de glaçons, qui rendirent peu à peu impossible l'accès du Groënland oriental; de sorte qu'il cessa d'exister pour le monde européen, et qu'on en est même venu, depuis lors, à douter si le pays glacé et stérile qu'on découvrit sous le même climat au commencement du dix-huitième siècle est bien la même contrée belle et verdoyante qui reçut ce nom, huit siècles auparavant, à cause de ses gras pâturages. C'est en effet une chose remarquable qu'on ne trouve dans le Groënland d'aujourd'hui, parmi les hommes, aucune trace de l'ancienne race islandaise qui s'y était établie, ni de l'église chrétienne qu'elle y avait fondée. Il est extrêmement vraisemblable que les ancêtres des Groënlandais actuels sont venus de l'Amérique septentrionale, car ils ont les plus grands rapports avec les Esquimaux du Labrador et de la baie d'Hudson, soit pour la forme soit pour la langue, les mœurs et le vêtement (1); et par conséquent il est vraisemblable que cette nouvelle population aura achevé de détruire le reste de la race nordmane qui avait survécu à la peste. On trouve encore sur la côte occidentale du pays quelques traditions obscures concernant une population qui doit habiter la côte inaccessible de l'Orient, et on a fait plus d'un essai pour en retrou-

(1) *Cranz Historie von Groënland*, t. 1, p. 320-339.

ver le chemin : mais c'est un problème dont la solution est réservée à l'avenir (1).

Nous avons déjà remarqué plus haut que *Leif* avait découvert des pays qu'il nomma Halluland, Markland et Weinland. D'après leur position géographique ces côtes ne peuvent être autre chose que les pointes déchirées du continent de l'Amérique septentrionale, dont l'accès était encore ouvert dans le onzième siècle. Lorsque Leif fut revenu dans le Groënland, son frère *Thorwald* partit pour aller prendre possession de cette espèce de terre promise; mais il fut tué par les indigènes. Peu après un Islandais entreprenant, *Karl Sefner*, entreprit de nouveau d'aller s'établir dans le Weinland avec un certain nombre d'hommes courageux; mais il périt pareillement sous les mains des sauvages. Enfin il paraît pourtant qu'un certain nombre de colons nordmans parvinrent à s'établir sur ces côtes. On leur envoya un évêque saxon ou (selon l'Hungurvaka) un évêque irlandais, nommé *Jean*, qui après avoir passé quatre ans dans l'Islande se rendit dans le Weinland pour y annoncer l'évangile, mais eut bientôt à souffrir une mort cruelle (1059). C'est ainsi que le pôle nord a eu aussi ses témoins.

Soixante ans plus tard (1121), un évêque groënlandais, nommé *Érich*, entreprit encore un voyage de mission dans le Weinland; mais l'histoire ne dit

(1) Nous avons laissé subsister cette phrase de M. Blumhardt; mais il est curieux d'observer que dans le court intervalle qui s'est écoulé entre sa publication et notre traduction l'intéressant problème dont il parle a été résolu : on a retrouvé le Groënland oriental; mais les détails nous manquent encore.

rien du résultat de cette tentative (1). Et peu de temps après, la dernière trace de ces colonies disparaît complètement à nos yeux. Il est probable qu'elles aussi devinrent la proie des tribus sauvages de l'Amérique du Nord que les Islandais désignaient par le nom de *Skrællinger*, c'est-à-dire de petits hommes, et qui s'établirent sur cette côte sous le nom d'*Esquimaux*. Les conseils cachés de la Providence avaient voulu qu'il passât encore cinq siècles sur ces pays glacés avant que la bonne nouvelle du salut parvînt de nouveau à leurs habitans par une autre voie, pour les ramener à la communion des saints dans la lumière.

(1) *Torfæi Winlandia*, p. 71.

CHAPITRE XXXIX.

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE DE CHRIST CHEZ LES *DANOIS* ET LES *NORMANS* DE L'*ANGLETERRE*.

(SUITE A T. 2, CH. 24).

§ 1.

Irruption des Danois, et règne d'Alfred le Grand.

Dès la fin du huitième siècle les sept royaumes de l'Angleterre, qui jusqu'alors avaient formé une confédération plus ou moins solide, se séparèrent les uns des autres. Les trois plus puissans, le Wessex, la Mercie et le Northumberland avaient réduit les quatre autres à la condition de vassaux, et épuisaient leurs propres forces dans une rivalité continuelle, lorsque tout-à-coup parut sur leurs rivages un ennemi inattendu, un ennemi commun. Une flotte de ces pirates danois qui dévastaient depuis quelques années les rives de la Gaule, fondit (793) sur les côtes du Northumberland, où elle pilla le riche couvent de Lindisfarne, et peu après la brillante abbaye de Weirmouth. Cependant ces Barbares furent réprimés pour le moment : une

violente tempête poussa leurs vaisseaux sur les récifs de la côte, et offrit aux habitans qui se reprenaient de leur première frayeur, l'occasion de se venger des brigandages dont ils venaient d'être les victimes : puis Egbert, puissant roi du Northumberland, après s'être débarrassé de ces pirates, fondit sur les autres royaumes de la Bretagne et se fit proclamer seul roi du pays.

Il régna avec sagesse et avec modération ; et l'état et l'église de l'Angleterre auraient sans doute beaucoup gagné à la révolution qui venait de s'opérer si le pays n'eût été continuellement visité depuis lors par de nouvelles pirateries des Danois et des Normans : mais les invasions recommencèrent avec fureur sous la conduite du terrible *Ragnar Lodbrok*. Cet homme que nous connaissons déjà bien (p. 234, 254, etc.) épouvanta en ces jours tous les rivages de l'Occident, qu'il ravagea, dans la compagnie de ses fils, pendant presque un demi-siècle. Comme ces pirates ne recherchaient qu'un pillage rapide, ils se jetaient surtout et de préférence sur les églises et sur les couvens, qui leur étaient connus comme des dépôts de richesses inépuisables. Des multitudes d'ecclésiastiques furent passés au fil de l'épée, ou périrent sous les décombres fumans de leurs monastères renversés. D'autres furent emmenés comme esclaves avec toutes leurs propriétés, puis vendus en Allemagne et dans tout le Nord. Ce fut même là souvent un moyen dont Dieu se servit pour « pousser », comme dit l'Écriture, dans sa moisson plus d'un ouvrier qui n'eût jamais abandonné de lui-même la vie sen-

suelle ou du moins commode de son monastère. La sagesse de la Providence, qui sait faire tourner ses jugemens au bien de son église, fit ainsi jaillir deux résultats salutaires de ces malheurs : elle força plus d'un membre du clergé anglo-saxon à quitter une vocation dont il était indigne, et elle dispersa les meilleurs de ces moines dans les campagnes qui jusqu'alors avaient été entièrement négligées et avaient manqué de conducteurs spirituels : car ce furent ces circonstances désastreuses qui firent bâtir en une quantité de villages des églises et des cures qu'on n'y trouvait point auparavant.

Ce changement dans la position des pasteurs porta le plus grand nombre d'entre eux à se marier; et la chose devint si commune que, vers la fin du neuvième siècle, on trouvait à peine en Angleterre encore un seul monastère ou un seul moine, et que presque tous les ecclésiastiques, au lieu de vivre dans un coupable libertinage, avaient des femmes et des enfans légitimes. Ceux qui crurent devoir continuer de se consacrer à Dieu dans le célibat ou dans la vie monastique quittèrent le pays; et l'histoire montre en effet que, dans ce bouleversement général, un grand nombre de prêtres pieux émigrèrent dans la Frise, la vieille Saxe et dans les pays Slaves, pour aller employer le reste de leurs jours parmi les païens, et se consoler dans leurs épreuves par la douce pensée d'avoir amené quelques ames à la connaissance de Christ.

Cependant Dieu avait suscité pour ce malheureux pays un libérateur qui, semblable à Josias en

Juda, arrêta pendant tout le cours de sa vie et de son heureux gouvernement le torrent des maux qui envahissaient son pays : ce fut *Alfred*, avec raison surnommé *le Grand*, fils cadet d'Éthelwolf, roi de Wessex, qui naquit en 849 (1). Les grands talens et les nobles qualités du cœur qui distinguèrent Alfred au milieu des tristes temps où il vécut se développèrent chez lui de bonne heure. Né à une époque où c'était plutôt pour un jeune prince un opprobre qu'un honneur de s'occuper de connaissances utiles, il montra cependant dès son enfance un vif désir de s'instruire. Il est vrai qu'il était loin de pouvoir satisfaire ce désir à la cour de son père, où personne ne songeait même à lui apprendre à lire : et si quelqu'un de ses alentours y pensait, encore savait-on à peine comment répondre à ce besoin. Un jour la marâtre d'Alfred, la reine Judith était assise au milieu de ses enfans, et se faisait lire une collection de poésies saxonnes qu'Aldhelm et Caëdmon (T. 2. p. 294 et 304) avaient composées, et que le peuple accueillait partout, à cette époque, avec enthousiasme. La mère promit de faire cadeau de ces chants à celui de ses senfans qui apprendrait à lire. Les deux aînés, *Éthelbert* et *Éthelred*, ne témoignèrent aucune envie d'ac-

(1) On a une *Historia de rebus gestis Alfredi regis* qui mène jusqu'à la quarante-cinquième année de la vie de ce roi, rédigée par un savant bénédictin *Asser*, qui vécut à sa cour, et fut son conseiller et l'instituteur de ses enfans. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de *Spelmann* qui est accompagnée de fort bonnes observations (*Oxon.* 1678, *in-fol.*). — On trouve encore une histoire du gouvernement d'Alfred, très-savante, et parfaitement rédigée, dans *Turners Histor. of the Anglo-saxon.*

cepter le défi, mais le jeune Alfred au contraire, puissamment attiré par le contenu du livre et par ses images, promit de faire la tâche si on voulait lui donner la récompense. Il se retira, plein de joie, il alla chercher un docteur dans un couvent, il apprit à lire le livre anglo-saxon, et il gagna le prix.

A cette même époque le père d'Alfred avait emmené cet enfant avec lui à Rome, où il allait chercher la bénédiction du pape Léon IV. Tandis que le roi dissipait à cette cour des richesses immenses en magnifiques présens, qu'il prodiguait au clergé et aux couvens, les pirates danois revenaient se jeter sur son pays resté sans défense, pillaient les monastères, et retournaient chargés de butin dans leurs repaires du Nord. *Éthelwolf* vit avec une profonde douleur, à son retour (855), le dommage immense que ces déprédations avaient causé à l'église de la contrée; il convoqua ses vassaux, ses ducs, les évêques et les abbés en assemblée générale; et on résolut pour remédier à ces maux, que tout propriétaire serait obligé de donner chaque année, au clergé et aux pauvres, la dîme du produit de ses biens sans aucune retenue. Charlemagne avait précédé Éthelwolf de cinquante ans dans une mesure pareille parmi les Saxons; et comme il avait trouvé chez ces derniers une vive résistance, l'Angleterre aussi opposa une répugnance prononcée: ce ne furent que les besoins et la véritable détresse de l'église qui purent à la fin établir cette loi chez l'un et l'autre peuple. Du reste on conçoit l'origine d'une mesure pareille dans ces contrées. Aussi long-

temps que l'église en avait été à ses commencemens, on avait pourvu à l'entretien des missionnaires et des ecclésiastiques, soit par certains couvens du dehors, soit par les contributions volontaires des nouveaux convertis : et lorsque le nombre des couvens s'augmenta dans le pays, et avec eux les richesses dont la piété ou la superstition les enrichissaient, les ecclésiastiques allèrent vivre dans ces asiles où ils étaient abondamment pourvus. Mais quand ces mêmes couvens, et surtout les plus richement dotés, eurent été pillés et détruits par les Danois, il fallut bien charger le peuple de l'entretien de son clergé; et on porta naturellement les yeux sur cette loi de la dîme, déjà établie sous l'ancienne alliance, et qui présentait par là même un côté naturel et spécieux.

Éthelwolf mourut en 857, après avoir combattu avec un succès douteux, pendant tout son règne, les aventuriers danois qui venaient se jeter de tous côtés sur son île. Son fils aîné Éthelbert, ne régna qu'un petit nombre d'années, et mourut en 866, en voyant avec douleur les pirates du Nord dévaster de plus en plus les villes florissantes de ses états situées près des côtes, et opprimer l'église avec une fureur barbare. Il eut pour successeur son frère Éthelred, prince sage et pieux. Mais malgré la vaillance avec laquelle ce nouveau roi défendit son territoire contre les irruptions des Danois, il ne put empêcher une puissante flotte de ces pirates d'aborder sur les côtes orientales de l'île dès la première année de son règne et de s'y fixer. Pour échapper momentanément à une ruine totale, les

Estangles furent obligés de laisser les Barbares établir en paix leurs quartiers d'hiver auprès d'eux et se préparer sans obstacle à faire le printemps suivant la conquête du Northumberland. Effectivement les Danois ne tardèrent pas à passer l'Humber, et à répandre sur leurs traces le carnage et l'incendie. Les habitans effrayés s'enfuirent à York : des milliers tombèrent entre les mains des farouches vainqueurs, qui n'épargnèrent ni l'âge ni le sexe, et qui s'étendirent comme un torrent dévastateur jusqu'aux rives de la Tyne. Ce qui restait d'églises et de couvens devint la proie de leur avidité insatiable; les florissantes abbayes de Whitby, de Monkwearmouth, de Jarrow et de Lindisfarne, qui avaient contribué si vivement depuis deux cents ans à répandre et à affermir l'église chez les Anglo-Saxons, furent détruites de fond en comble, et leurs bibliothèques, si précieuses à cette époque, livrées aux flammes.

Du Northumberland l'armée danoise se jeta sur la Mercie. Le vassal qui régnait sur cette contrée alla chercher du secours auprès d'Éthelred, qui s'avança effectivement avec son jeune frère Alfred, et chassa les ennemis de la province. Mais ils revinrent dès l'année 870 avec des renforts menaçans. Éthelred leur livra, dans le cours d'une seule année, neuf batailles; mais il mourut en 871 d'une blessure qu'il reçut dans un dernier combat à Basing. C'était *Érich I*, roi du Jutland (p. 239), puis après lui *Rolf-Gaange* (p. 284) qui désolaient ainsi les côtes de la Gaule et de la Bretagne; ils continuèrent leurs dévastations jusqu'à ce qu'ils se fussent fixés, l'un

et l'autre sur les deux rivages opposés de la Manche.

C'était donc à une époque bien désastreuse qu'Alfred succéda à ses deux frères et monta sur le trône d'Angleterre (871). Il n'avait alors que vingt-deux ans; mais en lui le Seigneur donna à ce malheureux pays un prince tel que le demandait la détresse des temps. La grandeur d'ame que cet excellent roi montra dans les positions les plus difficiles, sa vaillance unie à une modération surprenante, l'amour profond qu'il portait à son peuple et qui lui rendait tous les sacrifices faciles pour son salut ou pour sa prospérité, la sagesse avec laquelle il choisit toujours les moyens les plus propres pour atteindre ce but; ses efforts continuels pour s'éclairer et pour répandre toute sorte de lumières chez ses sujets, sa piété à la fois vive et sage, tous ces traits si honorables de son caractère le firent chérir, déjà de son vivant, et l'ont immortalisé dans l'histoire d'Angleterre. On lui trouvera de nombreuses ressemblances avec David le roi-prophète. L'école de l'adversité le forma de bonne heure à toutes les vertus. Enclin par nature aux études religieuses et savantes, il avait été obligé, dès sa tendre jeunesse, d'accompagner son père et ses deux frères aînés au camp et à la guerre; et ainsi les circonstances en firent un guerrier, en même temps que la grâce en faisait un chrétien. Une épreuve sans éclat contribua peut-être encore à tenir son ame dans une disposition sérieuse; ce fut une souffrance corporelle qui ne le quitta presque jamais jusqu'à la mort, et qui allait par momens jusqu'à lui faire perdre connaissance, sans

que les médecins aient jamais pu comprendre ni guérir ce mal, qui rappelle l'écharde dans la chair dont parle un apôtre.

Dès les premières années de son règne il fut appelé d'un champ de bataille à l'autre; et quoiqu'il repoussât toujours les Danois, comme leurs troupes se recrutaient sans cesse par de nouveaux arrivans, Alfred se vit enfin obligé, après une bataille sanglante auprès de Wilton qui dispersa entièrement son armée, de s'enfuir et d'abandonner la contrée à l'ennemi. Il mit sa famille en sûreté, il s'entendit avec quelques amis sur les objets les plus indispensables, puis il alla se rendre sous un déguisement chez un pauvre berger, où il s'engagea comme simple valet et dont il garda les troupeaux dans les montagnes. L'histoire prouve qu'il fut très-réellement domestique. Un jour la maîtresse de la maison avait mis une galette sur le feu en ordonnant à son royal serviteur d'avoir soin de la retourner en son absence; mais Alfred, occupé de ranger un arc et des lances, et sans doute encore d'autre chose, oublia de s'acquitter de sa commission; et sa maîtresse irritée lui fit le reproche qu'il s'entendait mieux à manger des galettes qu'à les tourner.

Enfin le roi trouva un asile pour lui, pour sa famille et pour quelques-uns de ses amis, dans la petite île d'*Athelney* (Sommerset) où il passa quelque temps dans une profonde pauvreté, mais dans la ferme attente de meilleurs jours, et où il donna des preuves touchantes d'une foi vraiment chrétienne, et de cette noblesse de caractère qui nous a permis de le comparer à David. Un jour un pau-

vre pélerin vint au château demandant l'aumône. La reine dit à son époux qu'il n'y avait plus dans la maison qu'un petit pain, qui ne suffirait pas même pour les besoins du jour, et que quelques hommes étaient allés par cette raison à la pêche « Donne à ce pauvre homme la moitié du pain, » dit le roi; le Seigneur qui sut autrefois nourrir » cinq mille hommes avec cinq pains et deux pois- » sons pourra bien nous nourrir tous avec ce qui » nous restera. » Bientôt les pêcheurs revinrent en rapportant une prise abondante, qui satisfit aux besoins du moment.

Cependant la grande ame d'Alfred ne s'occupait jour et nuit que des moyens de pourvoir au bien et au salut de son peuple, et il se sentait de plus en plus à l'étroit dans sa forteresse solitaire. Déjà les Normans avaient couvert la plus grande partie du pays; et leurs prêtres idolâtres menaçaient, dans leur fanatisme, de porter le coup de mort à l'église de Christ de la Bretagne. Alfred résolut donc avec les plus vaillans de ses thanes (comtes), de délivrer la patrie de la main de ses oppresseurs ou de périr avec elle. Déjà l'un de ces chefs, Odun, comte de Devonshire, avait, à la tête d'une petite troupe, tué dans une gorge de montagnes douze cents Danois occupés à piller la contrée, et il leur avait pris leur fameux étendard, sur lequel était peint un corbeau aux ailes déployées : c'était une bannière sacrée pour ce peuple, qui se croyait invincible à sa suite. Alfred encouragé par quelques circonstances de ce genre crut devoir tenter un coup décisif; mais unissant la prudence à la réso-

tion il jugea nécessaire, avant de frapper le grand coup, de connaître de plus près les forces des ennemis et toute leur manière d'être. Déguisé en harpiste voyageur, il entre d'un air insouciant dans le camp danois, où ses talens musicaux excitent une telle admiration qu'il obtient l'entrée de la tente de *Gothrum*, chef de l'armée. C'était un des fils du fameux Ragnar Lodbrok (à ne pas confondre avec celui de p. 266). Après avoir tout examiné dans le camp ennemi, avec le coup-d'œil de l'aigle, il retourne dans sa petite île, il envoie des messagers à tous ses thanes, qui s'avancent sous leurs diverses bannières ; et l'armée des Danois, consternée par l'apparition soudaine d'Alfred à la tête de forces aussi considérables, est entièrement défaite. Gothrum se réfugia avec une troupe de ses guerriers dans un château fort, mais fut bientôt obligé de se rendre. Alfred profita de la victoire avec une modération chrétienne. Non-seulement il fit grâce de la vie aux prisonniers; mais il céda encore à Gothrum et à ses Normans le royaume des Estangles, sous condition qu'ils recevraient tous le baptême chrétien, et qu'ils s'engageraient à s'unir aux Anglais pour prévenir les irruptions ultérieures de leurs compatriotes. Gothrum accepta : il se fit baptiser à Allar, près d'Athelney, avec trente de ses généraux (880) : Alfred fut son parrain : il donna à Gothrum le nom d'Éthelstan et l'adopta comme son fils : puis peu après, il conclut avec ce Danois, qui admirait maintenant sa douceur autant qu'il avait pu admirer précédemment sa bravoure, une alliance en vertu de laquelle la

Tamise formait la limite des deux royaumes. La vie des Anglais, jusqu'alors évaluée seulement à l'égal de celle des esclaves, devait être respectée comme celle des Danois, les lois anglo-saxonnes et danoises mises en harmonie, et le christianisme favorisé exclusivement par les deux rois. La majeure partie des gens de Gothrum se soumirent d'autant plus aisément à ces conditions qu'ils avaient déjà commencé à s'habituer aux douceurs de la vie civilisée, et qu'ils ne se souciaient plus d'échanger leur âpre climat, contre les agrémens de celui de l'Angleterre. Ceux qui le préférèrent purent aller rejoindre le redoutable Hastings, qui remplissait alors la Flandre de ses brigandages.

Dès cette époque le pieux Alfred et son royaume de Wessex virent reparaître des jours plus heureux; et quinze années qui s'écoulèrent dès-lors presque tout entières dans la paix permirent à ce grand homme de travailler, selon le désir de son cœur, à la civilisation et au bien-être de son peuple. A peine en effet Alfred fut-il remonté sur le trône qu'il songea à panser les plaies encore saignantes de l'état; il rebâtit les villes qui avaient été détruites; et pour protéger le royaume contre des irruptions futures il construisit à toutes les embouchures des fleuves des châteaux forts, il augmenta la flotte et il exerça son peuple aux armes. De plus, comme on ne pouvait songer à voir la paix s'établir d'une manière durable dans le pays aussi long-temps que les Danois, fixés au nord-est de l'île, restaient adonnés à une idolâtrie qui favorisait le meurtre et le pillage, Alfred, du con-

sentement de Gothrum, mit à exécution les lois dont ils étaient convenus, et qui portaient que tout Danois domicilié sur le territoire de la Grande-Bretagne devait renoncer à l'idolâtrie et embrasser le christianisme : la profession du paganisme fut donc punie d'une forte amende : on établit peu à peu chez toute la population la célébration du dimanche ; et comme les couvens avaient été ruinés par la guerre, on renouvela les lois qui ordonnaient au peuple de payer la dîme pour l'entretien des ecclésiastiques (1). Les couvens eux-mêmes et les églises furent rétablis, et pourvus au moins du nécessaire. Mais comme les moines avaient presque tous péri dans les dernières guerres, sous les mains des Barbares, le peuple craignait d'entrer dans cette vocation ; et les nouveaux couvens ne se peuplèrent presque que d'étrangers, au nombre desquels on vit plusieurs Danois, qui sur leurs vieux jours rendirent des services importans à la cause chrétienne dans les pays du Nord. Pour augmenter le nombre des moines, et pour faciliter le retour au couvent de plusieurs, qui s'étaient mariés après l'avoir quitté, il fallut rabattre quelque chose de la sévérité de la discipline et admettre des hommes mariés. Mais ceci devint bientôt l'occasion de scènes scandaleuses, qui firent, des couvens du pays, une malédiction pour l'église de Christ, et qui préparèrent une fatale division dans le clergé anglais. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que ces mêmes circonstances rendirent le clergé pour long-

(1) *Spelmann concil.*, t. 1, p. 375.

temps incapable de songer à l'œuvre sainte des missions.

Cependant Alfred ne pouvait prévoir toutes ces choses : il travailla, pour tout ce qui le concernait, à l'œuvre de Dieu avec un cœur vraiment pieux ; et il se livra momentanément à une étude assidue de la Parole de Dieu qui le fit briller devant tout son peuple comme un modèle. Au milieu de la multitude de ses travaux et sous le poids d'affaires innombrables, la lecture de l'Écriture sainte, qu'il se faisait traduire en sa langue par quelque ecclésiastique, fut continuellement pour lui la plus douce de ses occupations, et il mit à profit tous les momens dont il pouvait disposer, pour se fortifier par elle, soit contre les douleurs corporelles qui ne cessaient de l'assaillir, soit dans l'accomplissement de ses devoirs de souverain. Comme, à son époque, on ne connaissait pas encore l'usage des montres, Alfred se servait pour distribuer son temps avec sagesse et méthode, de bougies marquées de traits colorés, qui partageaient le jour en un certain nombre de portions déterminées. Toutes les trois heures il se retirait pour quelques instans dans la solitude, afin de s'approcher de Dieu par la prière et d'implorer sa bénédiction sur ses travaux. A minuit même il se faisait réveiller par un domestique, afin d'élever son cœur à Dieu dans ce moment de silence général. Peiné de ne pouvoir lire par lui-même les saintes Écritures, que le clergé de ce temps ne lisait qu'en latin, et d'être obligé de se les faire interpréter en anglo-saxon par l'un de ses évêques, il se mit, à l'âge de trente-huit

ans, et au milieu du torrent des affaires d'un gouvernement où il fallait tout créer, à étudier la langue latine; et il y fit, au bout de peu de temps, de tels progrès qu'il put bientôt lire facilement les auteurs religieux de cette langue. Il fit ce travail sous la direction d'*Asser*, évêque de Saint-David, qui jouissait de son intimité, et qui venait passer de temps à autre quelques momens à la cour, pour adoucir les peines et les soucis du roi par la communion chrétienne et l'étude des lettres, comme il nous l'apprend lui-même dans une vie d'Alfred qu'il a rédigée : « Je passais, dit-il, huit mois à la cour du roi à *Leona Ford;* je lui traduisais tous les écrits que nous pouvions nous procurer, et le roi me traitait avec une bonté extrême. Au milieu de ses peines nombreuses de corps et d'esprit, c'était pour lui, jour et nuit, une occupation favorite que de lire ce qu'on lui traduisait en anglo-saxon ou de se le faire lire par d'autres. »

Alfred avait aussi un don particulier pour découvrir, comme pour réunir à sa cour le petit nombre d'hommes savans et pieux qui vivaient à son époque, et pour utiliser leurs connaissances, soit dans son intérêt soit dans celui de son peuple et de l'église. Il en fit même venir plusieurs de l'étranger : on remarque dans le nombre de ces derniers un *Grimbald*, moine de Rheims, qui s'était fait une grande réputation par ses connaissances théologiques, et qui seconda puissamment Alfred dans les efforts qu'il fit pour ramener chez le clergé de son royaume le goût de l'instruction. Un autre fut un nommé *Jean*, qu'on a souvent confondu avec Jean

Scot (1); il devint abbé du nouveau couvent d'Éthelingey; il avait auparavant dirigé celui de la Nouvelle-Corbie (New-Corvey) en Saxe (p. 214). Mais les moines que le roi avait réunis autour de cet homme actif pour qu'il en fît des prédicateurs et des instituteurs de son peuple, accoutumés à une vie de paresse et d'ignorance, s'irritèrent à tel point de sa sévérité qu'ils le tuèrent.

Au nombre des ecclésiastiques indigènes qui se distinguèrent à cette même époque, on remarque surtout les évêques de Cantorbéry et de Londres, Plegmund et Wulfsig, que le roi employa dès 872 à poser, à *Oxford* les bases d'une institution scientifique qui devint bientôt un centre de lumières, et qui n'a cessé de répandre chez le peuple anglais, pendant le cours des siècles suivans, une influence salutaire à la propagation du christianisme et des sciences. Le roi fit bâtir à l'honneur « des trois personnes de la Divinité » trois grandes halles, comme autant d'auditoires, dans lesquelles des hommes à talens furent chargés de former des jeunes gens pour l'état et pour l'église. Dans le premier de ces auditoires on enseignait les langues anciennes : le second était consacré à la philosophie et aux autres sciences humaines : le troisième à l'instruction des ministres de la Parole de Dieu, et à l'étude des saintes Écritures (2).

Alfred voulut même travailler par lui-même à la grande œuvre de la régénération de son peuple au moyen du christianisme. Il ne voulait pas avoir,

(1) V. Guizot, t. 3, p. 175. (2) *Rossii, Hist. regum angl.*, p. 77 et sq.

dans la maturité de l'âge, appris en vain ou pour lui seul la langue latine; car il avait senti que cette langue était un moyen d'ouvrir à son peuple de nouvelles sources d'instruction. Dans le petit nombre d'heures que lui laissaient ses travaux accumulés il se mit donc à traduire par lui-même en anglo-saxon les écrits de la littérature romaine qui lui paraissaient les plus utiles. Il en choisit quatre, dont deux portaient sur l'histoire, et deux autres sur la philosophie pratique et la théologie. Les deux premiers furent l'*Histoire ecclésiastique des Anglo-Saxons*, par *Bède*, et l'autre un court extrait de l'ancienne *Histoire d'Orose*, alors le meilleur ouvrage en son genre. Alfred voulut donner ces deux écrits à son peuple, soit pour exciter chez lui l'amour de l'étude, soit pour fournir aux nouvelles institutions savantes un manuel et un guide instructif. Les deux autres ouvrages furent les *Consolations de la philosophie* de Boèce, écrit alors fort estimé, puis le *Liber pastoralis* (Instruction pastorale) de Grégoire le Grand, écrit qui se recommandait soit par son excellence intrinsèque, soit par la réputation de son auteur. Il envoya à chaque évêque de ses états un exemplaire de ce dernier ouvrage, en lui recommandant de le conserver dans sa cathédrale pour l'usage de son clergé.

Il est touchant d'entendre le roi, dans la préface du dernier de ces ouvrages, s'adresser en ces mots à son ami Wulfsig, l'évêque de Londres : « Alfred le roi salue Wulfsig l'évêque, son cher ami ! Souvent je pense au grand nombre d'hommes, ecclé-

siastiques ou laïques, enrichis de toute sorte de dons qui ont vécu autrefois chez le peuple anglais. Quels heureux temps c'étaient pour notre nation! et comme les rois qui gouvernaient alors le peuple obéissaient à Dieu et à sa volonté révélée! Alors tout prospérait, soit dans la paix, soit dans la guerre : le nom de notre peuple était célèbre au-dehors; et tous croissaient en connaissance et en sagesse. Et les ecclésiastiques! Quel zèle ne mettaient-ils pas à la prédication de la Parole de Dieu, à étudier les sciences et à s'acquitter du service divin! On venait même du dehors pour chercher dans le pays la sagesse et la science. Maintenant il nous faut aller chercher ces choses à l'étranger. La culture de la nation anglaise était tombée si bas en ces derniers temps, qu'il ne se trouvait de ce côté de l'Humber qu'un bien petit nombre d'hommes qui pussent traduire un passage du latin en anglais; et de l'autre côté il n'y en avait sûrement pas davantage non plus. Au commencement de mon règne je ne connaissais, au midi de la Tamise, pas même un seul ecclésiastique qui eût quelque instruction!...... Grâces soient rendues au Dieu tout-puissant de ce que maintenant nous avons pourtant un docteur dans la chaire (Wulfsig lui-même). Je te prie donc de faire ton possible pour communiquer à d'autres la sagesse que Dieu t'a donnée. Pense aux châtimens que nous nous attirerions si, l'un ou l'autre, nous n'aimions pas la vérité, ou si nous ne la communiquions pas à autrui! Nous aimons à nous appeler chrétiens; mais bien peu d'entre nous s'informent de ce que sont

les devoirs du christianisme. Je me souviens très-bien des jours où notre pays n'avait pas encore été ravagé et incendié : comme les églises avaient leurs bibliothèques considérables, et combien était grand le nombre des serviteurs de Dieu qui les desservaient ! Il est vrai qu'alors même ils ne savaient pas faire usage de cette multitude de leurs livres, et qu'ils ne pouvaient les comprendre, parce que ces livres n'étaient pas écrits dans leur langue. Aussi quand je réfléchissais à ces choses, j'étais rempli d'étonnement de ce que les plus sages d'entre eux, qui avaient bien étudié tous ces livres, ne voulaient pas se donner la peine de les traduire dans leur langue maternelle. Sans doute, me disais-je aussitôt, ces gens ne pensaient pas que nous serions si insoucians, et que la science déchoirait tellement parmi nous; car ils savaient bien que plus nous connaissons de langues plus notre pays se forme et s'instruit. Je me rappelais ensuite que l'Écriture sainte avait été d'abord rédigée en hébreu : que les Grecs, ayant appris à la connaître, l'avaient traduite, avec plusieurs autres écrits, dans leur langue maternelle : que, peu après, leur science passa aux peuples latins, qui firent pareillement traduire les saintes Écritures dans leur langue par des hommes intelligens ; et c'est ainsi que tous les peuples chrétiens en ont usé jusqu'à présent à l'égard de la Parole de Dieu. Voilà pourquoi aussi nous devrions transporter dans notre langue ceux des livres que nous jugeons les plus utiles, pour que les jeunes gens de condition libre les apprissent par cœur; mais il faut qu'ils s'exercent d'abord à bien lire

leur langue maternelle, afin d'apprendre ensuite le latin, et de s'avancer à un degré supérieur de connaissances..... »

C'est bien avec raison qu'on admire un prince qui, dans une courte vie, a livré cinquante-six batailles rangées, qui s'occupa sans cesse et en toutes manières de rétablir la civilisation chez son peuple envahi par des Barbares, et qui trouva encore le temps de se recueillir profondément pour lui-même, de pourvoir, au milieu de mille obstacles et de vives souffrances corporelles, à l'instruction de son peuple, et enfin de former lui-même ceux qui devaient l'enseigner. Ce n'est certainement que le christianisme, secondé par les épreuves, qui peut former des hommes pareils, et répandre ces perles précieuses dans une nuit semblable à celle qui couvrait les peuples du moyen-âge.

Après le long repos dont Alfred avait profité pour rétablir l'église déchue d'Angleterre, et pour propager la foi chez les Barbares qui étaient de nouveaux venus occuper une portion de son territoire, il vit arriver de nouvelles épreuves (893). Le fameux Hastings, qui désolait depuis plusieurs années les côtes de l'Allemagne et de la France, tenta tout d'un coup de se jeter sur les côtes du Kent avec une flotte de deux cent cinquante voiles. Il aborde heureusement en effet; il s'empare du fort d'Apuldore, dont il fait une puissante place d'armes; il s'embarque ensuite avec quatre-vingts vaisseaux pour remonter la Tamise; et il établit de nouvelles fortifications à Milton (au bord de la mer, nord-ouest de Cantorbéry), dans l'intention

de se fixer définitivement dans le pays avec ses farouches guerriers. Alfred se trouvait dans le nord de l'île lorsqu'il reçut la nouvelle de cette irruption. Après avoir demandé aux Danois établis dans le Northumberland de nouvelles preuves de la fidélité qu'ils avaient promise, il s'avance avec son armée au milieu des deux divisions qu'avait formées l'armée de Hastings pour leur couper les communications. Ce coup hardi lui réussit; mais il apprend au même moment que les Danois du Northumberland l'ont trahi, et font voile avec cent quarante vaisseaux vers l'ouest de l'île pour assiéger Exeter. Il se vit donc tout-à-coup au milieu de trois armées ennemies qui menacent de nouveau d'une ruine totale et lui et ses états. Mais Dieu était avec lui. Avec la rapidité de la foudre il se jette d'abord sur les perfides Danois campés devant Exeter, qui surpris de cette attaque soudaine regagnent en hâte leurs vaisseaux et retournent chez eux. Peu de jours après il surprend l'armée de Hastings à Beamfleet, où il fait prisonnière la femme de ce chef de pirates et ses deux fils. Ces derniers s'étaient fait donner le baptême chrétien peu auparavant, sans aucun doute afin de gagner les esprits des Bretons. Avec une générosité qu'on ne trouve que rarement dans les siècles du moyen-âge, Alfred renvoya ces prisonniers à Hastings, en lui disant « qu'il ne faisait pas la guerre à des femmes ni à des chrétiens ». Le pirate, qui ne voyait d'ailleurs plus d'espoir de pouvoir s'emparer du pays, demanda la paix, qui lui fut accordée.

Cette victoire signalée procura de nouveau au

pays un repos durable, dont le grand Alfred profita pour reprendre et pour continuer ses mesures précédentes en faveur de la civilisation de son peuple. Spelmann dit à ce sujet dans sa *vie d'Alfred:* « Que, tandis que jusqu'alors personne n'osait marcher sans armes à travers la contrée, la sécurité y était par contre devenue alors si générale, que le roi ayant fait suspendre dans un carrefour des bracelets d'or pour éprouver le degré de la moralité publique, personne n'essaya d'y porter les mains. » — Lors même qu'on supposerait cette assertion exagérée, il est probable qu'elle repose sur un grand fond de vérité; car c'est un fait avéré que la réforme produite par Alfred en Angleterre retentit à cette époque jusqu'aux extrémités septentrionales de l'Europe, où son exemple exerça la plus salutaire influence.

Ce qu'on a vu de la piété d'Alfred fera facilement supposer que, s'appliquant à traduire de sa propre main, en anglo-saxon, différens ouvrages littéraires ou religieux il n'aura pas manqué de s'occuper encore davantage des saintes Écritures : et en effet Asser rapporte, dans la vie de ce monarque, qu'il avait traduit dans la langue de son peuple les Psaumes de David, et que la mort seule l'avait empêché d'achever son travail : car il paraît qu'il s'était proposé une traduction de l'Écriture tout entière. Une vieille chronique d'Ély soutient même qu'il l'effectua; et un autre chroniqueur, Boston de Bury, avance du moins qu'Alfred avait traduit en anglo-saxon tout le Nouveau Testament. Spelmann (1)

(1) *Life of Aelfred the Great*, p. 212.

cherche à concilier ces différentes assertions par la supposition que le roi avait d'abord traduit le Nouveau Testament, et qu'il s'était ensuite mis à l'Ancien, dans lequel il n'avait pu arriver que jusqu'au livre des Psaumes, où la mort l'aurait arrêté. Mais le plus ancien biographe d'Alfred, Asser, et Williams de Malmsbury, historien des Anglo-Saxons fort instruit, ne savent rien d'un aussi grand travail, et ne parlent que d'une traduction des Psaumes de David, avec le texte interligné de la Vulgate, ouvrage dont on possède encore à présent une belle copie. Il se passa encore cent ans entiers avant qu'Elfric, savant abbé de Winchester, fit aux Anglo-Saxons le présent précieux d'une traduction complète des saintes Écritures dans leur langue. Mais on sent que cette nouvelle preuve du génie, de la piété et de l'activité d'Alfred n'en est pas moins bien touchante.

Alfred termina sa carrière à l'âge de quarante-un ans, après vingt-neuf ans de règne, le 28 octobre de l'an 900, après avoir répandu sur son pays opprimé par les Barbares, une aurore qui ne dura malheureusement que pendant sa vie. Avant de mourir il rédigea, pour son fils Édouard qui devait lui succéder, un acte qui mérite, par la sagesse et la piété qu'il respire, qu'on en donne ici quelques extraits.

« Ainsi dit Alfred, les biens temporels deviennent un héritage des vers ; toute la magnificence des hommes tombe en poussière ; et notre vie s'envole. Lors même qu'un homme possèderait le

monde entier et tous ses biens, il n'aurait la vie même que pour un temps bien court. Tout ce que tu appelles ici-bas félicité ne t'apportera que malheur et dommage, aussi long-temps que tu n'auras pas fait l'acquisition de Christ. Nous ne nous conduisons d'une manière qui nous soit profitable que lorsque nous ordonnons notre vie comme Dieu l'a commandé. Alors tu pourras être assuré qu'il ne t'abandonnera point : car ainsi dit Salomon le sage : « Heureux est l'homme qui fait bien dans ce monde, car il arrivera enfin au lieu où il le retrouvera...... » Ainsi dit Alfred : Mon cher fils, assieds-toi à côté de moi, que je t'enseigne la vraie sagesse ! Je sens, mon enfant, que l'heure de ma mort approche; et mes joues pâlissent. Les jours de ma vie s'envolent, et l'heure du départ est venue : je vais dans un autre monde, et je te laisse mon pouvoir et mes richesses. Je t'en prie, tu es mon cher fils, sois un père et un prince de ton peuple, le tuteur des enfans, l'ami des veuves; console les pauvres et protége les faibles; et juge de tout ton pouvoir les mauvaises actions ! Mais avant tout, mon fils, gouverne-toi toi-même d'après la Parole de Dieu. Alors Dieu t'aimera et sera ta récompense. Invoque-le pour qu'il te conseille dans tout ce qui est nécessaire; et ainsi tu feras bien tout ce que tu entreprendras » (1).

C'est par cette touchante citation que nous terminerons cette notice sur Alfred. Ce prince fut certainement du nombre des plus généreux du

(1) *Spelmans Life of Aelfred*, p. 130.

moyen-âge ; il s'intéressa constamment au bien-être temporel et spirituel de son peuple : il fut vaillant à la guerre : il s'appliqua à faire régner la justice : il étendit le commerce de l'Angleterre jusqu'aux Indes : il cultiva les arts et les sciences : il fonda des établissemens d'instruction pour la jeunesse : il favorisa de tout son pouvoir la propagation du christianisme : et il justifia abondamment la noble devise qu'il avait choisie : « Je désire que » mon peuple reste toujours aussi libre que le » sont ses pensées. » Avec sa mort l'Angleterre perdit une lumière qui n'eut plus rien de pareil dans les âges suivans.

§ 2.

Conversion des Danois d'Angleterre au christianisme.

Après un début qui promettait tant, le dixième siècle se passa tout entier sans qu'il se fît rien d'important pour la conversion des habitans du nord de l'Angleterre. Les ténèbres épaisses de l'ignorance et d'une effroyable tyrannie spirituelle commençaient de plus en plus à s'étendre sur tous les peuples de l'Europe; l'ambitieuse hiérarchie romaine, mettant en mouvement la ruse et la violence, menaçait de replonger l'Europe entière dans l'abîme d'un nouveau paganisme; et il devenait toujours plus évident que ce pouvoir spirituel des papes, qui avait dû servir dans les desseins de la Providence, et lorsqu'il était plus pur, à dompter les Barbares durant les premiers siècles qui suivirent leur établissement chez les peuples civilisés,

dépassait maintenant complètement son objet et commettait de plus en plus l'adultère spirituel qui met l'homme à la place de Dieu : Baronius lui-même, ce partisan si ardent de la hiérarchie romaine, voit dans les siècles ténébreux que nous traversons, un âge de fer. Aussi toute cette époque jusqu'au temps de la réformation est-elle stérile pour l'œuvre de Christ, si nous n'appelons ainsi que la prédication de la vérité et du salut : la frêle barque de notre histoire des missions se voit entourée d'écueils dans une mer morte, et il semble qu'on ne pourra plus retrouver d'issue pour le règne de Dieu. Un culte de cérémonies idolâtres remplaçait en tous points la vie du christianisme, et un clergé ignorant et plongé dans les jouissances des sens ne s'occupait absolument qu'à régner sur les consciences et sur les richesses des princes et des peuples. C'est dans ce temps que naquirent ces folies et ces turpitudes, ces *fêtes de l'âne*, ces *fêtes des diacres-saouls*, ces *farces* récitées en chaire, et cette masse de superstitions criantes, qui nous montrent le papisme d'alors comme infiniment inférieur à tout ce que l'idolâtrie a produit de plus dégradé et de plus absurde, puisque, à côté de pratiques qui ne le cédaient en rien aux superstitions païennes, le chef du système prétendait non-seulement professer la foi au christianisme, mais encore tenir sur cette terre la place de Dieu même! Nous donnerons sur toutes ces choses quelques mots de détail dans le prochain chapitre : pour le moment nous suivons à notre histoire.

Cette décadence extrême du christianisme ne

doit point nous surprendre quand nous nous souvenons que non-seulement le peuple, mais encore le clergé, croupissait dans la plus profonde ignorance de l'Écriture, ignorance voulue et ordonnée par les papes; et que la Bible avait presque disparu de dessus terre, et n'existait plus que dans quelques couvens disséminés comme une véritable rareté. Le beau couvent de l'île de Jona en Écosse (T. 2, p. 166), qui avait fourni depuis le sixième siècle tant de copies des saintes Écritures, avait entièrement perdu ce trésor dans les orages qui avaient agité l'Angleterre, et ne possédait plus, vers l'an 1000, qu'une petite collection des homélies de Chrysostome. En Espagne la Parole de Dieu était devenue si rare qu'on ne trouvait, dans tous les monastères d'une grande province, qu'un seul exemplaire des évangiles; et Gennade, évêque espagnol, fit en 953 un testament signé du roi lui-même, de ses ministres et de tous les évêques, par lequel ce prélat léguait sa précieuse bibliothèque, qui se composait de seize volumes, aux différens couvens du pays, sous la condition expresse que l'abbé de chaque couvent répondrait de ce trésor précieux sur tous les biens du monastère, et que le livre, qu'on fixa en certains cas par des chaînes, ne bougerait pas de la place où il serait mis pour l'usage commun.

Voilà où en était le monde occidental à l'époque où mourut le grand Alfred. Ce prince eut pour successeur (900) son fils *Édouard Ier*. Quoiqu'il ne pût se comparer à son père ni pour ses qualités gouvernementales, ni pour sa piété éclairée, il

chercha cependant, autant qu'il était en lui et que le permettait l'ignorance des temps, à continuer l'œuvre d'Alfred. Il fit par exemple un décret par lequel tout prêtre qui aurait acquis un certain degré de connaissances serait élevé au rang de gentilhomme (1). L'histoire porte encore qu'il avait pris à son service quelques Juifs instruits, domiciliés en Angleterre, pour les employer à traduire l'Ancien Testament de l'hébreu dans la langue du peuple. — Il se peut que ce prince ait fait une tentative de ce genre, mais on n'en trouve plus aucun résultat. — Une autre circonstance, qui prouve du moins ses bonnes intentions, c'est qu'il s'efforça de repourvoir un grand nombre d'évêchés vacans dans son royaume, par les hommes les plus capables que pût lui fournir son époque, et qu'il ajouta même trois évêchés au nombre de ceux qui existaient déjà (2). Parmi les nouveaux évêques on distingue un *Kenulph* à Dorchester et un *Athelstan* à Pastow, qui firent de pieux efforts pour répandre parmi leurs compatriotes la faible étincelle de lumière évangélique qu'ils avaient reçue eux-mêmes.

C'est sous le règne d'Édouard, qui dura vingt-cinq ans, qu'eut lieu ce rétablissement de l'université de Cambridge par où le roi s'est immortalisé chez son peuple, comme son père par l'établissement de celle d'Oxford. Rossius raconte ce fait dans son *Histoire des rois Anglo-Saxons* en ces mots : « Édouard l'aîné n'égala pas sans doute son père

(1) *Spelmann concil.*, t. 1, p. 406. (2) *Anglia sacra*, t. 1, p. 554.

en science; mais il fut cependant un ami des savans, et il leur donna des postes honorables dans l'église. Pour favoriser les études dans son royaume, il rétablit Cambridge avec toutes ses institutions scientifiques dans un nouvel éclat, après que cette ville eut été long-temps en décombres. Il fit bâtir à ses frais des lieux d'études pour les maîtres et pour les disciples, et il appela dans ces nouveaux établissemens les hommes les plus distingués. » — Malheureusement les travaux de cette université ne purent se soutenir long-temps; car cent ans plus tard elle était de nouveau détruite par les Danois, et elle ne fut rétablie qu'après un long intervalle de temps.

En général tous ces travaux furent sans cesse troublés et déjoués par les incursions opiniâtres et continuelles des pirates du Nord, qui ne cessaient d'infester l'Angleterre. Le pouvoir destructif de ces Barbares renversa en peu de temps tout ce qu'Alfred avait pu faire de bien pendant les vingt-neuf années de son gouvernement; et les rois danois s'étaient déjà établis si solidement dans le nord et à l'orient du pays que le trône anglo-saxon se voyait chaque jour en danger d'être renversé.

Le pacifique Édouard trouva un puissant appui, pour les travaux qu'il entreprit en faveur de l'église, dans sa belliqueuse sœur *Elfléda*, qui gouverna la province de Mercie après la mort de son mari pendant huit ans avec le courage d'un homme. Ce fut elle qui fit toutes les guerres de son frère contre les Barbares, elle qu'on vit partout victorieuse à la tête des armées, et qui permit par

là à Édouard de consacrer son temps et ses forces aux travaux de la paix.

Il paraît que c'est à cette même époque qu'on doit rapporter l'origine des *foires* que nous trouverons bientôt après dans la plupart des contrées de l'Europe. Ce genre d'établissement se rattache à l'usage qui amenait, depuis très-long-temps déjà, un concours nombreux de visitans, en certains lieux où l'on célébrait l'anniversaire de quelque saint ou de quelque patron. Les évêques et les abbés trouvèrent bientôt conforme à leur intérêt d'associer à ces fêtes religieuses un marché, qui servait en même temps à recueillir les contributions des pélerins pour l'église. Ce marché se tenait ordinairement à la porte du temple, ou du couvent consacré au patron dont on venait faire la fête; et quiconque venait prendre part à la foire devait se présenter au prêtre et lui promettre par serment qu'il ne voulait ni mentir, ni tromper, ni voler. En échange de la taxe qu'on payait pour l'église du lieu, les ecclésiastiques se chargeaient de maintenir l'ordre dans le marché, et de donner au commerce toute la sécurité dont il avait besoin.

Voilà le genre de détails que nous fournit l'histoire des missions de ces jours. Quel tableau différent présente ainsi l'église du dixième siècle comparativement à celui qu'elle offrait dans les trois premiers! Elle n'est plus guère maintenant que la servante du pouvoir temporel, qu'un instrument de police pour le maintien de l'ordre civil.

Édouard Ier mourut en 925, et eut pour successeur son fils aîné *Athelstan*, âgé de trente ans. Il

se vit exposé aux menaces d'un puissant adversaire, *Sithrik*, prince danois du Northumberland, qui avait déjà bravé le pouvoir de son père, et qui maintenant menaçait le fils d'une ruine complète. Pour l'amener à des sentimens plus pacifiques Athelstan lui offrit sa sœur Edgetha en mariage, sous la seule condition qu'il quittât l'idolâtrie pour embrasser la foi chrétienne. Sithrik y consentit, et reçut pour dot de sa femme tout le pays situé entre la Tees et Édimbourg. Cependant Athelstan ne jouit pas long-temps des fruits de cette alliance; car Sithrik mourut bientôt; et deux de ses fils qu'il avait eus d'une première femme, Anlaff et Godfrid, se partagèrent l'héritage de leur père, abjurèrent publiquement le christianisme, se coalisèrent contre Athelstan, et l'entraînèrent dans une guerre longue et sanglante.

Elle finit pourtant par leur propre ruine. Une flotte danoise de plus de six cents vaisseaux jeta l'ancre dans l'Humber, en 937, avec l'intention de mettre fin tout ensemble au règne des Anglo-Saxons et au christianisme. Anlaf s'était mis à la tête de ces forces, auxquelles s'étaient joints les chefs de l'Écosse et de l'Irlande, fatigués de la domination d'Athelstan. Déjà les deux armées étaient en vue, lorsque Anlaf, imitant l'exemple du grand Alfred, se glissa comme joueur de harpe, vers l'heure de minuit, dans le camp anglais pour aller chercher la tente d'Athelstan et saisir le moment de le tuer. Il ne réussit pas sur le moment; mais il parvint le lendemain à se faire admettre à la table du roi, qui était sur le point de lui faire donner

une récompense pour ses talens, lorsque le coup-d'œil pénétrant d'un guerrier, qui avait autrefois servi sous lui le reconnut : mais il ne voulut pas trahir son ancien général et il lui conseilla de s'enfuir aussitôt. Dès qu'Anlaf fut hors de danger, le guerrier anglais raconta le tout au roi, qui fut irrité contre le délateur même, et l'accusa de perfidie pour avoir favorisé la retraite d'un assassin. Mais celui-ci lui répondit : « Je voulais vous montrer que mon honneur est au-dessus de toutes les séductions ; mais veuillez réfléchir que si j'avais été perfide envers lui, je pourrais tout aussi bien l'être pour ce qui vous regarde. »

Les Anglais se jetèrent sur leurs armes ; et il se livra dans le Northumberland une bataille que les scaldes du Nord ont souvent célébrée dans leurs chants. D'un côté, des Norvégiens, des Danois, des Irlandais et des Écossais ; de l'autre l'armée anglaise avec cent bannières, autour de chacune desquelles se serraient un millier de guerriers. La bataille fut une des plus opiniâtres et des plus sanglantes qui se soient jamais livrées en Angleterre ; mais enfin la victoire se déclara pour Athelstan ; et Anlaf s'enfuit après avoir laissé sur le champ de bataille cinq chefs maritimes, sept jarles et plusieurs milliers de guerriers. Cette victoire brillante affaiblit pour quelque temps le pouvoir des Danois et affermit le trône d'Athelstan : bientôt tous ses autres adversaires se soumirent à son sceptre, et l'ensemble des tribus saxonnes répandues dans le pays ne forma plus qu'un royaume, qui paraît dès ce moment dans l'histoire sous le nom de *royaume d'Angleterre*.

Dès que le roi eut ainsi établi sa puissance il s'appliqua à répandre chez tous les peuples du Nord une influence salutaire, et à leur rendre ainsi du bien pour tout le mal qu'ils lui avaient fait. On a vu dans l'histoire de Norvége (c. 37, p. 338) un roi *Hakon-Adalstan*, sous lequel se firent les premières tentatives pour l'introduction du christianisme dans ce royaume. La protection qu'il accorda à l'évangile était due à ce que son père, Harald-Haarfager, l'avait envoyé tout jeune (vers l'an 928) en Angleterre, à la cour du roi dont nous donnons l'histoire, pour qu'il y prît des manières plus civilisées et s'y formât à la science du gouvernement. Le roi l'avait fait élever comme son propre fils, instruire dans le christianisme et baptiser. On se rappelle qu'à la mort de Harald, Érich, frère aîné de Hakon, monta sur le trône de Norvége; mais que sa cruauté lui ayant aliéné les cœurs de ses sujets, Athelstan, après s'être affermi en Angleterre, envoya Hakon en Norvége avec une flotte pour l'y mettre en possession du royaume. On a vu enfin qu'il se rendit dans le même pays, sous la protection du nouveau roi, des missionnaires anglais soutenus par Athelstan, qui posèrent les fondemens de l'église de Christ en Norvége. Le farouche Érich, qui était venu se réfugier dans les Orcades, ne fut pas insensible à l'influence chrétienne d'Athelstan; il s'était enfui dans ces îles pour exercer de là la piraterie sur les côtes d'Angleterre et d'Écosse; mais Athelstan, qui avait été l'instrument de sa chute, eut pitié de lui et l'invita à se rendre en Angleterre, où il ne craignit pas de lui confier le

gouvernement de tout le Northumberland, presque entièrement peuplé de Danois (939). Il mit il est vrai à cette faveur la condition qu'Érich et toute sa suite embrasseraient la foi chrétienne, et qu'Athelstan aurait, comme suzerain, le droit de faire prêcher l'évangile à tous les Norvégiens établis en Angleterre : mais cet excellent roi mourut en 940, après un règne heureux de quinze ans, trop tôt pour pouvoir accomplir les projets qu'il avait formés pour la restauration de l'église de Christ dans ses états, et pour la propagation de l'évangile chez les Barbares du Nord.

A sa mort commence une époque de plus quatre-vingts ans qui ne fournit absolument rien à l'histoire des missions, et qui ne présente à l'histoire politique qu'un tableau continuel de désolation. Les règnes de ce triste intervalle de temps furent courts, les rois se succédèrent rapidement; deux d'entre eux perdirent la vie sous le poignard des assassins; et les pirates du Nord ne cessèrent de tourmenter le malheureux pays jusqu'à ce qu'il fût définitivement devenu la proie de leur ambition et de leur avidité. Pendant cette malheureuse époque ce ne fut pas seulement le peuple qui, privé de toute instruction dans le christianisme, tomba dans la plus profonde ignorance; le clergé lui-même atteignit sous ce rapport, et en fait de superstition, un degré que l'imagination a peine à se figurer ; et ce que nous disons ici de l'Angleterre s'applique également à l'église d'Occident tout entière. A peine y a-t-il dans l'histoire de l'église chrétienne un moment où elle se soit vue plus

près de retomber dans le paganisme avec tous les peuples de l'Europe. Les sources d'une instruction quelconque étaient partout taries; et la hiérarchie romaine avait tellement serré les fers des peuples, qu'on put croire alors qu'ils resteraient à jamais les esclaves abrutis de l'idole qui siégeait à Rome. Ce n'était plus, comme on l'a vu en traitant de l'Islande, qu'au fond du Nord et dans ses glaces qu'on trouvait encore quelque indépendance d'esprit, et quelques étincelles de cette intelligence qui devait en son temps renverser le système superstitieux sous lequel gémissait tout l'Occident : l'arche sainte semblait s'être réfugiée dans ces contrées lointaines et glacées comme dans un dernier asile.

Quant à l'Angleterre en particulier une seule étoile consolatrice y brille à la fin du dixième siècle au milieu de la profonde nuit de l'histoire de ses missions ; son nom mérite d'autant plus d'être conservé dans les annales de l'église de Christ. Nous voulons parler d'un moine pieux, nommé *Elfrik*, qui affligé de la décadence de l'église, employa son temps et ses forces, dans son obscure cellule, à transporter le trésor de la Parole de Dieu dans la langue des Anglo-Saxons. Son premier travail littéraire fut une traduction de quatre-vingts anciennes homélies latines, par lesquelles cet homme sage et pieux se proposait de commencer à rectifier les superstitions de l'église romaine, et à la rapprocher de la lumière évangélique. Qu'on en juge par un morceau tiré de son homélie sur la prétendue assomption de Marie : « Si nous voulions encore » raconter la multitude de fables qu'on a faites sur

» l'histoire de ce jour, et dont les saintes Écritures
» ne savent rien, nous ressemblerions à ces fous
» qui cherchent à faire valoir les rêves de leur
» propre invention : il suffit aux croyans de lire
» et de savoir ce qui est vrai. Mais combien peu
» y en a-t-il en nos jours qui étudient avec atten-
» tion la Bible entière, qui est inspirée par
» l'Esprit de Dieu, et qui par cette raison renferme
» la Parole de Dieu! Puisse tout homme, ecclé-
» siastique ou laïque, abandonner ces prestiges
» de la superstition qui perdent celui qui n'y prend
» pas garde, et ne lire et n'écouter que la sainte
» doctrine qui nous conduit au royaume des
» cieux quand nous y donnons de l'attention! »

Dans une autre homélie, qui traite de la lecture de la Parole de Dieu, cet homme éclairé s'exprime ainsi : « Celui qui veut devenir un avec Dieu doit
» prier fréquemment et s'occuper souvent aussi
» à lire les saintes Écritures; car quand nous
» prions nous parlons avec Dieu, et quand nous
» lisons les saintes Écritures, Dieu parle avec
» nous. La lecture de la Parole de Dieu est pour
» l'homme d'une double utilité; elle le rend plus
» sage en l'instruisant, et elle le détourne, des
» vanités du monde à l'amour de Dieu : la lecture
» de l'Écriture sainte est une occupation vraiment
» honorable, et un puissant moyen pour purifier
» le cœur de l'homme; car comme le corps se
» nourrit d'un aliment corporel, ainsi l'homme
» supérieur, c'est-à-dire l'ame, se nourrit des
» paroles de Dieu : selon l'expression du psalmiste :
» « Ta Parole est plus douce à ma bouche que le

» miel et que des rayons de miel. » L'homme qui
» lit les saintes Écritures est une créature vraiment
» heureuse, quand il transforme la Parole de Dieu
» en action. Toute l'Écriture est rédigée pour notre
» salut; et par elle nous arrivons à la connaissance
» de la vérité. L'aveugle bronche plus souvent que
» celui qui voit: de même celui qui ne connaît pas
» les commandemens de la Parole de Dieu pèche
» beaucoup plus souvent que celui qui les connaît,
» parce qu'il traverse cette vie sans guide » (1).

Mais entre toutes les œuvres d'Elfrik c'est surtout son homélie sur la fête de Pâques qui se distingue par une exposition lumineuse et pratique de la vérité évangélique. Il s'est fait en Angleterre un grand nombre d'éditions de cet ouvrage, écrit par son auteur en anglo-saxon, et qu'on a accompagné d'une traduction anglaise. L'église de la Grande-Bretagne s'est plu à prouver ainsi que la doctrine de la sainte cène s'est prêchée chez elle dès les temps les plus anciens dans le sens simple et vrai des églises protestantes : nous n'en relevons qu'un passage : « Le corps de Christ qui a souffert, na-
» quit de la chair de Marie avec chair et os, avec
» une peau et des sens, avec des membres humains
» et une ame raisonnable; mais son corps spiri-
» tuel qui nous est communiqué dans la cène n'a ni
» sang, ni os, ni membres, ni ame; et c'est pour-
» quoi nous ne pouvons le comprendre et en jouir
» corporellement; cela doit se faire d'une manière
» spirituelle. Ce qui nous donne la vie dans la cène

(1) *Usseri, Hist. dogmat.*, p. 378 et 379.

» est spirituel, et possède une vertu invisible. Le
» corps de Christ, qui est mort et ressuscité des
» morts ne meurt plus; il est éternel et élevé au-
» dessus de toute souffrance; mais l'hostie que
» nous recevons à la cène est temporelle et péris-
» sable, et se reçoit par la bouche. Ce mystère est
» une image et un gage; le corps de Christ est la
» vérité elle-même; nous gardons ce gage d'une
» manière mystique jusqu'à ce que nous soyons
» arrivés à la vérité même; et alors l'image et le
» gage cessent. »

Le moine Elfrik est encore auteur d'une grammaire anglo-saxonne, de même que d'un dictionnaire anglo-saxon et latin. Il a composé ces deux ouvrages, comme il le dit lui-même dans sa préface, pour favoriser l'étude de la Bible, surtout chez les jeunes gens. Il ajoute dans cette même préface : « C'est le devoir de tous les serviteurs de Dieu, et surtout des ecclésiastiques, de préserver le monde de l'indifférence envers l'acquisition des connaissances salutaires, indifférence dont on s'est aperçu en Angleterre il n'y a encore que peu d'années, lorsqu'il n'y avait pas dans le pays un prêtre qui sût écrire, ou qui pût traduire quelque chose du latin dans sa langue maternelle, jusqu'à ce que l'archevêque Dunstan et l'évêque Athelwold eussent ranimé les études dans les couvens. »

Nous avons dit qu'Elfrik s'attacha à traduire la Parole de Dieu; et en effet on distingue au nombre de ses écrits un extrait de l'Ancien et du Nouveau Testament, rédigé en anglo-saxon, qui a été imprimé avec une traduction anglaise en 1638, in-4°.

Cet ouvrage se fit sur une traduction latine de la Bible, et devint la base d'une traduction plus complète de l'Écriture dans cette même langue. Ce travail fut encore dans la main du Seigneur, au même moment où les Vaudois apparaissaient en France, un moyen dont se servirent *Anselme*, *Grosseteste*, *Bredwardin*, et surtout *Wiklef*, pour frayer les voies au retour de la lumière évangélique, et pour préparer à l'église chrétienne de nouvelles et plus heureuses destinées.

Nous devons dire un mot des deux prélats nommés ci-dessus par Elfrik.

Dunstan, archevêque de Cantorbéry vers la fin du dixième siècle, fut un des hommes puissans de son temps; et depuis le règne d'Athelstan, où l'église et la science firent cette acquisition, il joua un rôle de la plus haute importance sous les rois anglo-saxons, presque tous faibles, qui se succédèrent jusqu'à l'avènement des rois danois. Comme il avait repris publiquement le roi Edwy au sujet de ses désordres, il fut banni pour quelque temps; et il alla voyager en Flandre, jusqu'à ce qu'en 961 le roi Edgar, qui avait été son élève, le rappela en Angleterre, et le plaça comme son premier ministre à la tête de l'état et de l'église. Dunstan s'acquitta de cette double tâche si difficile avec un talent et un zèle surprenans. En même temps qu'il s'opposait au pillage des Normands, et qu'il tenait ces barbares en bride, il se montrait le fléau du clergé dégénéré; et il employa tous les moyens, et même la sévérité et la force, pour relever ce corps de son relâchement, pour mettre une digue à ses désordres,

et pour rallumer dans les couvens l'étincelle mourante des études. C'est sous son influence que la célèbre abbaye de *Glastonbury* recommença à fleurir, pour former un certain nombre d'ecclésiastiques qui s'opposèrent avec courage aux ténèbres et à la dissolution morale de l'église de leurs temps.

L'évêque *Athelwold*, qu'Elfrik mentionnait avec Dunstan, a mérité cette mention honorable par le zèle avec lequel il seconda les travaux de ce dernier (1).

Quelques-uns des Danois fixés dans cette contrée venaient encore grossir les rangs trop éclaircis de ceux qui retardaient la ruine entière du pays. Peu après la mort de Ragnar Lodbrok (p. 255), vers l'an 874, une vierge pieuse d'Écosse, nommée *Béga*, avait composé un livre de prières pour les Danois établis dans le pays ; et le nombre des chrétiens de cette nation s'était augmenté en Angleterre dans le cours du siècle dont nous traitons, comme le prouvent quelques lois données par le roi Edgar, sous la direction de Dunstan, en 975 : on y voit par exemple la menace des peines de l'enfer prononcée contre les Danois qui ne paient pas régulièrement les dîmes à l'église. Il est vrai qu'on remarque en même temps que partout les Danois, qui faisaient la force du parti païen, sont traités avec beaucoup plus de ménagement que les Anglais : mais cela ne change rien à notre observation.

Sous le règne d'Edgar il y eut aussi un grand

(1) *Mabil.*, *sæc. Benedict. V*, p. 659.

nombre de Danois qui embrassèrent le christianisme ; il est même remarquable qu'on trouve à cette époque plusieurs individus de cette nation parmi les prélats de l'église anglaise, comme un archevêque de Cantorbéry, *Odon* (en 961), un archevêque d'York, *Oskittel* (en 970), un *Oswald*, évêque de Worcester, puis le célèbre *Thorketyl*, également distingué comme homme d'état et général, qui après une brillante carrière se retira dans un couvent, devint abbé de *Croyland* (contrée de Lincoln ?) et seconda puissamment les plans de réformation de Dunstan.

De cette manière l'église s'était, à cette époque, passablement affermie dans l'orient de l'Angleterre et nommément dans le Northumberland. Mais les choses allaient tout autrement à l'occident de l'île, et surtout en Irlande, dans cette Irlande, il y a peu encore si florissante, mais où maintenant les Normans idolâtres foulaient tout sous leurs pieds, et dévastaient avec le fer et le feu tout ce qui essayait de leur résister. Et ainsi l'idolâtrie relevait sur la majeure partie de l'Angleterre une tête menaçante.

Cependant la Providence, dont les voies sont insondables à la courte vue des hommes, avait déjà préparé dans le nord de l'Europe, au milieu des idolâtres dont il était encore couvert, et chez ces Barbares même qui désolaient l'église, les hommes qui devaient servir à ramener un nouvel ordre au milieu du chaos de l'époque : on l'a déjà vu dans notre histoire précédente ; car nous parlons ici de ce Svend (Suénon), que nous avons déjà souvent

mentionné (p. 297, 368, etc.) et surtout de Canut le Grand, qui vinrent régner sur l'Angleterre, comme ils régnaient déjà sur le Danemark et sur une partie de la Suède et de la Norvége. Il sera bon de rappeler ici avec un peu plus de détail comment ces événemens importans furent amenés. Le trône d'Angleterre était maintenant occupé par *Éthelred*, qui après le meurtre de son demi-frère Édouard II, avait été placé sur le trône à l'âge de dix ans par sa cruelle mère Elfrida (978). Son règne fut long et malheureux; car les pirates du Nord avaient trop bien appris à connaître le délabrement du royaume, pour qu'on pût s'opposer plus long-temps avec succès à leurs irruptions toujours renaissantes. Afin de renvoyer sa défaite définitive de quelques instans, le faible Éthelred crut devoir acheter leur retraite par une somme de dix mille livres d'argent; mais cette rançon fut naturellement le moyen le plus puissant d'exciter leur humeur conquérante. Svend, secondé d'Olaf Trygweson, qui devint bientôt roi de Norvége (p. 359), entra, en 994, dans la Tamise avec une flotte de quatre-vingt-quatorze bâtimens, pour aller attaquer Londres. Les deux pirates furent repoussés, il est vrai, avec une perte considérable; mais ils se jetèrent avec d'autant plus de fureur sur l'occident du pays, qu'ils ne quittèrent qu'après l'avoir ravagé et pillé.

Pour s'allier aux princes du Nord, Éthelred épousa (1002) une princesse de la race de ces Normans. Mais à peine les fêtes du mariage furent-elles écoulées, qu'inconstant dans sa conduite comme les hommes faibles, il voulut tout-à-coup faire un

acte de vigueur, et conçut un projet qui le perdit lui et sa famille. Il ordonna secrètement, pour un même jour et pour tout le pays, un massacre général des Danois; et le 13 novembre, même année, ces Barbares furent en effet assaillis, avec leurs femmes et leurs enfans, par le peuple furieux, et assasinés avec une joie féroce. A Londres ils cherchèrent un asile dans les églises, mais ils y furent égorgés par monceaux sur les degrés des autels: Gunhilde elle-même, sœur de Svend, laquelle avait pourtant embrassé le christianisme, fut une des victimes de cette journée.

Mais ce massacre fut, comme on pouvait s'y attendre, un appel terrible fait aux peuples du Nord, qui recommencèrent contre les Anglo-Saxons une guerre irréconciliable: Svend en particulier jura de venger la mort de sa sœur et de ses compatriotes, et d'apaiser les dieux irrités par des flots de sang chrétien. Il s'avança contre l'Angleterre dès le printemps de 1003; et dès-lors cette île vit naître une guerre d'extermination qui se prolongea pendant neuf ans. Chaque comté devint à son tour le théâtre des ravages de l'ennemi: les habitans qui tombaient dans les mains des Barbares étaient insultés, livrés à la torture et à la mort, et les villes et les villages réduits en cendres les uns après les autres.

Las de massacrer, Svend retourna enfin dans le Danemark (1007), après s'être fait payer par le malheureux peuple une courte trêve au prix énorme de 36,000 livres d'argent. Mais la conquête de l'Angleterre était trop attrayante pour que les Barbares

pussent y renoncer facilement. Comme Svend était pour le moment assez occupé des affaires de son propre pays, où la lutte entre le christianisme et l'idolâtrie exigeait toute son attention, un autre des princes du Danemark, *Thurchil*, prit sa place en Angleterre, pour y achever les désastres qu'il y avait commencés, et y dresser un trône danois sur les débris des trônes anglo-saxons. Il dévasta pendant trois ans différentes portions du royaume, jusqu'à ce que ses brigandages l'amenèrent (1011) devant la ville forte et importante de Cantorbéry. Là vivait, à cette triste époque, l'archevêque *Elphège*, homme pieux, du petit nombre de ceux qui, dans le pays, étaient attachés de tout leur cœur au Dieu des chrétiens. Au commencement du siége les guerriers de la ville, voyant la grandeur du danger, supplièrent leur pasteur de sauver sa vie par une prompte fuite; mais il leur répondit : « Dieu me préserve de faire honte à ma vocation par une conduite aussi ignominieuse, et de craindre d'aller au-devant du ciel parce que je craindrais de trouver une mort violente. Dieu s'est servi de moi pour gagner à son évangile plusieurs hommes considérables d'entre les Danois : si ç'a été un crime, je souffrirai avec plaisir pour un crime semblable. Dieu m'a fait la grâce de racheter de l'esclavage quelques-uns de mes compatriotes, et d'en soulager quelques autres dans la même position : pourquoi m'enfuirais-je maintenant loin de vous? Si les Danois sont mécontens de ce que je leur ai reproché leurs péchés, il me convient de ne pas oublier la parole de Celui qui a dit : « Si tu n'avertis pas le

» méchant, je redemanderai son sang de tes mains.» Le mercenaire seul abandonne les brebis quand il voit venir le loup : je suis donc résolu de soutenir le choc avec vous, et de me soumettre à la volonté de la Providence. »

Pendant le siége, cet homme vénérable envoyait de temps en temps des députés aux ennemis pour les prier au nom de Dieu d'avoir pitié de ses brebis innocentes ; et en même temps il préparait son peuple, derrière les remparts, à se tenir prêt à supporter les dernières extrémités, et à souffrir plutôt la mort la plus cruelle que d'abandonner la foi. Les guerriers et tout le reste de la population se rassemblèrent autour de ce vieillard chrétien ; il leur donna la sainte cène pour les disposer à la mort, et il se mit à genoux avec toute l'église, pour la recommander au secours d'en haut dans une prière fervente.

Déjà Thurchil avait passé vingt jours devant Cantorbéry avec son armée altérée de sang, lorsqu'un traître, du nom d'Elmer, mit le feu à la ville. Tandis que les habitans se hâtaient de l'éteindre, les ennemis se précipitèrent dans la ville par l'une des portes. L'archevêque se jeta au milieu du massacre et conjura les Barbares d'épargner les habitans : « Ayez pitié des petits enfans, criait-il à ces » guerriers ; le berceau ne peut procurer un triom- » phe à des soldats. Vous feriez mieux d'assouvir » votre vengeance sur moi, dont la mort vous vau- » drait quelque gloire. J'ai amené à la foi en Christ » un grand nombre de vos compatriotes, et j'ai » souvent repris avec franchise vos désordres et

» vos injustices ! » — Ce fut en vain. Cantorbéry fut prise d'assaut et réduite en cendres : huit mille hommes périrent par l'épée; le clergé fut massacré; et quant aux simples bourgeois, les Danois ne firent grâce de la vie qu'à un homme sur dix. Dans l'espoir qu'Elphège pourrait payer la rançon de trois mille livres d'argent qu'on lui demandait, on le renferma encore quelques semaines dans un cachot souterrain : mais le noble vieillard refusa de demander des secours à ses amis. « Je n'ai pas d'autre or à vous offrir, dit-il aux Danois, que l'or de la vraie sagesse, qui consiste dans la connaissance et l'adoration du Dieu vivant : si vous refusez d'écouter cette voix de la vérité, votre domination sur l'Angleterre ne subsistera pas long-temps. »— Alors ils le renversèrent par terre à coups de hache, et finirent par le lapider, pendant que le vieillard, comme S[t] Étienne, priait pour eux et pour l'église : « Bon Berger, s'écria-t-il en mourant, pardonne-leur, et aie pitié des enfans de ton église !.... Un Danois que l'archevêque avait baptisé peu auparavant ne put supporter plus long-temps la vue de son martyre, et mit fin à ses souffrances en lui donnant un coup sur la tête, qui acheva de l'abattre (1).

La détresse du peuple anglais s'accrut dès-lors de jour en jour. Le faible Éthelred fut obligé d'abandonner le trône et le pays, et de s'enfuir en Normandie avec sa famille auprès de son beau-

(1) V. une *Vita Elphegi* dans les *Acta Sanctor.* ad 19 april, rédigée vers l'an 1060 par Osvernus (Osbertus); — puis *Butler* : *Lives of saints*, vol. 2, p. 212.

père. Svend, jaloux de la gloire de Thurchil, revint en 1013 avec une puissante flotte, s'empara de Londres après un combat sanglant, et acheva la conquête de l'Angleterre. C'est alors qu'il se fit chez lui, comme on l'a vu dans l'endroit déjà cité (c. 36, p. 298), un changement complet de dispositions, soit à l'égard de la foi chrétienne, soit quant au peuple anglais : il chercha à adoucir les vaincus; et il s'efforça de réparer tous les désordres qu'il était venu répandre lui-même dans l'église et dans l'état. Mais il mourut dès l'année suivante (1014); et le peuple anglais, toujours désireux de recouvrer son indépendance nationale, encouragé par cette circonstance, commença à reprendre une attitude menaçante, et députa en Normandie pour rappeler Éthelred. Celui-ci envoya effectivement son fils, qui réussit au bout de peu de temps à réunir un corps d'armée considérable, à battre les Danois en plusieurs rencontres, et à renvoyer en Danemark *Knud* (Canut), plus tard surnommé *le Grand*, fils et successeur de Svend. Mais Éthelred mourut bientôt après (1016), et laissa sa famille et son royaume dans une position lamentable. Il est vrai que son successeur *Edmund* mérita par sa vaillance et son audace le surnom « d'homme au front de fer », et qu'une partie de la nation se rallia autour de lui; mais la plus grande portion, lasse de la race affaiblie des rois anglo-saxons, ou plutôt fatiguée de guerre et de résistance, se donna à Knud qui reparut dès 1017, et dont les grandes qualités se faisaient déjà connaître. On avait lieu d'ailleurs d'espérer qu'il embrasserait le christia-

nisme et qu'il gouvernerait avec clémence : et après une lutte opiniâtre mais courte avec Edmund, qui perdit la vie au bout de sept mois, Canut régna effectivement en paix sur toute l'Angleterre.

Nous avons vu dans l'histoire des missions du Danemark combien le règne de ce monarque avait été remarquable, et son influence salutaire pour la propagation du christianisme dans tout le Nord. Ce qu'il avait été pour sa patrie il le fut aussi pour l'Angleterre. Il ne cessa de s'appliquer à répandre la foi chrétienne chez ses compatriotes païens, établis déjà en si grand nombre dans les îles Britanniques; et ces étrangers s'y fixèrent dès-lors définitivement, pour se confondre en un seul peuple avec les anciens habitans Bretons, Scots et Anglo-Saxons.

Quoique baptisé dans son enfance Knud ne connaissait encore presque rien des vraies doctrines du christianisme; mais à peine fut-il assis sur le trône d'Angleterre qu'il devint un tout autre homme: les préceptes de l'évangile agirent sur les penchans violens de son cœur, et le pirate sanguinaire se changea en un souverain juste et clément. Il regretta souvent et amèrement l'effusion de sang et la misère que sa propre rapacité et l'ambition de son père avaient amenées sur le pays, et il reconnut qu'il voyait en cela même l'obligation qui lui était imposée, de réparer tant de souffrances par un gouvernement paisible et paternel (1). Il ne cessa de traiter la population primitive avec des

(1) *Ingulf*, p. 58.

attentions marquées; il la protégea contre l'orgueil de ses Danois; il plaça les deux nations de niveau; et il partagea toutes les fonctions entre elles sans esprit de parti. Il fit bâtir à *Ashtown*, où il avait remporté sa dernière victoire, un temple magnifique, et on releva sur son ordre tous les autres temples du pays qui avaient souffert de la guerre. Il ne cessa non plus de travailler à rapprocher les gentilshommes anglais et danois; et il commença ainsi à bander les plaies de ce peuple malheureux, qui était destiné dans les conseils du Très-Haut à jouer plus tard un rôle si important pour la propagation de l'évangile dans le monde entier.

L'une de ses institutions les plus salutaires fut la collection de lois qu'il fit faire dans une assemblée de ses conseillers d'état (*Witenagemots*). Le roi recommandait, dans ce recueil, à tous les juges de punir tous les crimes avec soin, tout en épargnant autant que possible la vie des hommes; de punir de moindres peines le criminel repentant, mais de peines plus sévères celui qui s'endurcissait; d'avoir pitié des pauvres et des faibles; et de faire sentir au contraire toute la sévérité des lois aux puissans et aux riches. Canut (nous ne voulons pas affecter de ne lui donner que son nom barbare), Canut interdit de la manière la plus sévère la coutume, encore très-répandue dans ces siècles, de vendre des chrétiens comme esclaves dans l'étranger; et la raison qu'il allègue à l'appui de cette défense est touchante : « C'est que » des chrétiens dans cet état, couraient risque de » tomber dans les mains de maîtres incrédules,

» qui pourraient les détourner de leur reli-
» gion » (1).

L'un de ses grands objets fut de répandre dans l'île entière la profession du christianisme. Les rapports des Danois et des indigènes, et surtout le triomphe des premiers, avaient ramené en plusieurs parties de l'île des pratiques païennes, qui menaçaient d'autant plus la foi du peuple que le clergé d'Angleterre se trouvait depuis assez longtemps dans une profonde ignorance. Canut interdit donc de la manière la plus sévère toute pratique idolâtre, et en particulier l'adoration des divinités païennes, du soleil, de la lune, des fleuves et des arbres ; il menaça également des peines les plus sévères ceux qui prétendaient exercer la magie.

Sans doute ce roi ne pouvait ordonner ainsi par des articles de loi la transformation des païens en chrétiens, ni donner à son peuple des lumières qu'il n'avait pas lui-même, et qui manquaient à son époque tout entière ; mais il est touchant de le voir terminer ses ordonnances ecclésiastiques par ces mots : « Nous exhortons de toutes nos
» forces tous les chrétiens à aimer Dieu sans cesse
» dans l'intérieur de leur cœur, à obéir aux doc-
» teurs de la Parole avec soin, et à sonder la loi
» de Dieu tous les jours avec ardeur pour leur
» propre avantage. » — Il est vrai qu'on voit bientôt combien courte était la mesure à laquelle revenaient réellement ces projets sur la conversion

(1) *Hist. d'Angleterre*, par *Lingard*, t. 1, sect. 3.

de son peuple. « Nous exigeons, dit-il, que chaque chrétien connaisse au moins sa confession de foi, l'oraison dominicale et le credo. Par l'un le chrétien élève son ame à Dieu, et par l'autre il déclare quelle est sa foi. Christ lui-même a, le premier, « chanté » l'oraison dominicale et enseigné cette prière à ses disciples : elle contient sept prières particulières; et celui qui la chante intérieurement expose à Dieu tous ses besoins pour le temps et pour l'éternité. Mais comment un homme peut-il prier Dieu intérieurement avant d'avoir la foi intérieure ? Il n'aura non plus aucune part après sa mort aux saintes demeures du repos ; il est indigne de la cène dans cette vie ; et jusqu'à ce qu'il ait appris ces deux pièces, il n'est pas bon chrétien. Il ne doit non plus être témoin au baptême d'autrui avant de savoir les réciter couramment » (1).

Voilà les faibles élémens avec lesquels Canut, comme tous les autres hommes de bien de son époque, cherchaient à conduire les peuples : les siècles du moyen-âge ne pouvaient fournir davantage : on manquait des saintes Écritures : ceux qui tenaient la clef de la science, n'entrant pas eux-mêmes, empêchaient les autres d'entrer : et c'est ainsi que, sauf de faibles exceptions, l'église de Christ se traînera jusqu'au quinzième siècle, où la découverte de l'imprimerie et la bienheureuse réfortion rendront au monde la Parole de Dieu.

Canut ne tarda pas à gagner l'amour et l'estime

(1) *Johnsons Canons*, Anno. Dom., 1017.

de ses peuples d'Angleterre et du Danemark; et il ajouta à toutes ses vertus celle de l'humilité, qui ne se trouve que dans le christianisme. Chacun connaît le trait qu'on rapporte de lui sur ce point. Entouré de flatteurs il voulut leur donner une leçon. Il fit placer à Southampton, en présence d'une grande foule de peuple, un siége tout près du bord de la mer : puis au moment où le flux remontait, il s'y assit avec majesté, et dit aux flots qui s'amoncelaient à quelque distance : « O mer, tu es une partie de ma domination, je te défends sous peine d'encourir ma disgrâce de venir mouiller les vêtemens de ton roi! » Mais Sa Majesté ayant été obligée de se retirer au bout d'un moment : « Apprenez par cet exemple, dit Canut à ses courtisans, que le pouvoir d'un roi terrestre est bien peu de chose; et que personne n'est digne de porter le nom de roi que Celui qui dirige à son gré le ciel, la terre et la mer. » — L'histoire dit aussi qu'il se fit scrupule dès ce même temps de porter la couronne royale. Il la plaça dans un couvent de Winchester sur une image de Christ; et le couvent la conserva après sa mort comme un précieux souvenir. — Il est toujours touchant de trouver des traits de ce genre dans le caractère d'un prince qui sortait à peine de l'idolâtrie, et qui régnait maintenant en roi souverain sur les débris de deux royaumes conquis. Quelque bornée que fût l'intelligence qu'il avait du christianisme, on voit qu'il en avait cependant reçu de salutaires impressions; et ce n'est point à tort, qu'en le comparant à tant d'autres monarques, la postérité lui a donné le nom de Grand.

On a déjà dit aussi (p. 300) qu'il fit, en 1027, un pèlerinage à Rome. Il visita en chemin les églises les plus célèbres, et laissa partout des marques de sa libéralité. Dans une lettre qu'il envoya de Rome en Angleterre il s'est exprimé lui-même, sur le but et l'issue de ce voyage, d'une manière qui non-seulement peint les mœurs et les opinions du onzième siècle d'une manière remarquable, mais qui marque aussi le puissant changement que le christianisme avait produit dans la façon de voir de ce farouche guerrier. Voici cet écrit :

« Canut, roi de Danemark, d'Angleterre, de Norvége et d'une partie de la Suède, envoie sa salutation à Égelnoth, métropolitain, à l'archevêque Alfrik, à tous les évêques et les supérieurs, et à toute la nation des Anglais, nobles et gens du peuple! Je vous écris pour vous faire savoir que j'ai été il y a peu à Rome, pour y demander le pardon de mes péchés, et pour y prier en faveur de mes royaumes et des nations soumises à mon sceptre. Il y a long-temps que je m'étais engagé par un vœu à faire ce pélerinage; mais des affaires d'état et d'autres obstacles m'en avaient empêché. Maintenant je rends grâces avec humilité au Dieu tout-puissant de ce qu'il m'a accordé de visiter les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, et tous les autres lieux sacrés, en dedans et en dehors de la ville de Rome, et de ce que j'ai pu les honorer et les adorer en personne. Et j'ai fait ces choses parce que j'ai « appris de mes maîtres » que le saint apôtre Pierre avait reçu de Dieu la grande puissance d'ouvrir et de fermer avec ses clefs le royaume du ciel. Par

cette raison je crus extrêmement important d'aller demander son intercession auprès de Dieu.

» Sachez de plus qu'il y a eu ici, dans le saint jour de Pâques, une grande réunion de personnes considérées, chez le lord (chef) spirituel, le pape Jean, et chez l'empereur Conrad; on y a vu tous les chefs des nations, depuis la montagne de Gargano jusqu'à la mer la plus prochaine. Ils m'ont tous reçu avec honneur, et m'ont fait de riches présens; surtout l'empereur, qui m'a fait don d'une quantité de vases d'or et d'argent, et de manteaux et de vêtemens somptueux. J'en pris occasion de négocier avec le pape, l'empereur et les princes, sur les injustices dont mon peuple est l'objet, les Anglais aussi bien que les Danois; afin que quand mes sujets se rendent à Rome ils rencontrent un traitement plus régulier, qu'ils ne soient pas arrêtés à tant de barrières, et ne soient pas vexés par des demandes injustes. Mes requêtes me furent accordées par l'empereur et le roi Rodolphe; car c'est à ce dernier qu'appartiennent la plupart des places fortes; et il fut statué par tous les princes qu'à l'avenir mes gens, pélerins et négocians, pourraient se rendre en pleine sécurité à Rome et en revenir, sans être arrêtés aux places fortes, ou obligés de payer des péages illégaux.

» Ensuite je me plaignis au pape, et je lui témoignai mon mécontentement de ce qu'on extorquait des sommes énormes à mes archevêques lorsqu'ils venaient visiter le saint siége pour obtenir le pallium; et on donna aussitôt un ordre pour faire cesser cet abus. Tout ce que je demandai pour le

bien de mon peuple, aussi bien au pape et à l'empereur, qu'aux autres princes par le territoire desquels passe la route de Rome, me fut accordé de bonne grâce, et me fut confirmé par leur serment, qu'ils firent en présence de quatre archevêques, de vingt évêques et d'une quantité de ducs et de nobles. Je rends donc grâces à Dieu sincèrement de ce que j'ai réussi dans mon projet; car tous mes vœux ont été parfaitement accomplis.

» C'est pourquoi, qu'il vous soit connu à tous, qu'à l'avenir je veux consacrer ma vie au service de Dieu, gouverner mes royaumes avec équité, et faire observer la justice en toutes choses. Si autrefois j'en ai violé les lois par la vivacité ou la violence de ma jeunesse, c'est ma résolution de faire avec la grâce de Dieu une pleine réparation. C'est pourquoi je prie, et j'ordonne à ceux à qui j'ai confié le gouvernement, s'ils désirent obtenir mon affection ou sauver leurs propres ames, de ne faire aucun tort ni à riche ni à pauvre : qu'il soit rendu justice à chacun noble, ou non noble, selon les lois. On ne doit s'en écarter ni par crainte de moi ni en considération de la faveur des puissans, ni dans le but d'enrichir mon trésor : je n'ai aucun besoin d'un argent qui ait été extorqué par l'injustice.

» Je suis maintenant en route pour le Danemark, afin d'y faire la paix avec les nations qui, si c'eût été en leur pouvoir, nous eussent enlevé la couronne et la vie; mais Dieu a détruit leurs projets, et nous protégera, comme je l'espère, dans sa grâce, et humiliera tous nos ennemis. Aussitôt que j'au-

rai conclu la paix avec les nations voisines, et réglé les affaires de mes provinces orientales, c'est mon dessein de retourner en Angleterre dès qu'il fera beau temps. Mais j'ai envoyé cette lettre avant moi, afin que le peuple de mon royaume se réjouisse de mon bonheur. Car vous savez tous que je ne m'épargne point, ni ne craindrai jamais aucune peine quand il s'agira du bien de mes sujets.

» Enfin je prie tous mes évêques et tous les juges (shérifs), par la fidélité qu'ils me doivent à moi et à Dieu, que ce qu'on doit à l'église, d'après les anciennes lois, soit payé avant mon retour, et nommément les aumônes de la charrue (die *Pflugalmosen*), les dîmes du bétail de l'année courante, le denier de S[t] Pierre, les dîmes des produits de la terre à la mi-août, et le loyer de l'église pour le jour de la S[t] Martin, payables à l'église de la paroisse. Si ces choses se négligeaient je punirais le coupable en lui faisant payer tout entière l'amende prescrite par la loi. Bien vous soit! » (*Ingulphus, in Historia Croylandiæ*, p. 59 et suiv.) (1).

(1) Ingulph, que nous citons ici, est l'auteur d'une histoire de l'ancien couvent de *Croyland* (comté de Lincoln), qu'il a conduite de 664 à 1091 avec beaucoup de détails intéressans, qui dessinent très-bien l'histoire politique et religieuse du moyen-âge. C'est à cette chronique que l'histoire des missions d'Angleterre doit une partie de ses lumières. Ingulph reçut sa première éducation à Londres dans l'école de Westminter, et continua ses études à Oxford. Agé seulement de vingt ans il fit la connaissance de Guillaume, duc de Normandie, qui l'attira à sa cour comme secrétaire-d'état. Selon l'usage de son temps il lui prit aussi envie de faire le pélerinage de Jérusalem. Le duc le fit accompagner de trente cavaliers; et outre cela Ingulph se joignit encore à Sigfrid, duc de Mayence, qui faisait pareillement le voyage avec un grand nombre de gentilshommes et d'évêques. La société s'éleva bientôt au nombre de 7,000 pélerins, qui

Canut mourut en 1035, pleuré de son peuple et digne de la reconnaissance de la postérité, comme fondateur de l'église de Christ dans le Danemark et chez les Nordmans de l'Angleterre. Ses deux fils *Harald* et *Hardi-Canut* (Canut le fort) lui succédèrent sur le trône jusqu'en 1041; et sous leur gouvernement la profession extérieure du christianisme devint universelle dans tout le pays. Après leur mort la ligne anglo-saxonne s'empara encore une fois du trône d'Angleterre et y plaça le fils d'Éthelred, *Édouard le Confesseur*. Il y eut entre les deux races une longue suite de luttes sanglantes, jusqu'à ce qu'enfin le prince des Normans de France, *Guillaume le Conquérant*, vint (1066) décider la querelle en expulsant de la royauté les deux familles rivales, et établir sur le trône la suite de rois qui y règne encore de nos jours.

Nous sommes maintenant parvenus au terme de l'histoire des missions d'Angleterre, et nous abandonnons à l'histoire ecclésiastique les développemens instructifs et intéressans de l'œuvre ultérieure

passèrent quelque temps à Constantinople, où ils avaient aussi des dévotions à faire. En traversant la Lycie, ils furent assaillis par des brigands arabes qui en tuèrent un grand nombre, et qui en dépouillèrent d'autres de tout ce qu'ils possédaient. Ceux qui réchappèrent allèrent faire leurs adorations au saint-sépulcre de Jérusalem, visitèrent tous les endroits sacrés, les arrosèrent de leurs larmes, et donnèrent pour le rétablissement de ces lieux tout ce qu'ils avaient réservé d'argent pour leur retour. Ils s'embarquèrent ensuite à Joppe pour Brunduse sur un vaisseau génois, afin d'aller visiter Rome, d'où chacun regagna comme il put ses foyers, complètement dépouillé de tout. Après son retour (1076) Ingulph fut nommé abbé de Croyland, où il rédigea son histoire de ce couvent, et mourut en 1109.

de Christ dans cette contrée. Mais nous nous ferons un plaisir de terminer notre tableau par celui d'un noble caractère de femme qui, au milieu des ténèbres et des superstitions de l'époque, auxquelles il était impossible qu'il échappât entièrement même, nous fournit cependant une nouvelle preuve de cette pensée consolante, qu'au milieu même des jours les plus sombres, l'évangile s'est toujours montré comme une puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient. Nous parlons de la pieuse *Marguerite* (1), reine d'Écosse, qui fut au onzième siècle un ornement de l'église de Christ.

A l'époque où Canut le Grand s'était emparé du trône d'Angleterre, la famille du malheureux *Éthelred* avait été jetée dans le monde, comme on l'a vu, sans appui et dans la misère. Le dernier des fils, *Edmund*, perdit la vie en 1017 sous les mains des assassins, et laissa deux princes mineurs, *Édouard*, et un autre Edmund, dont Canut avait promis de prendre sur lui l'éducation. Pour ôter cependant à ses sujets Anglo-Saxons, dont plusieurs restaient attachés à leur ancienne dynastie, toute occasion de se révolter, et peut-être comme l'histoire permet de le supposer, pour se débarrasser à jamais de ces jeunes rivaux, il les envoya à la cour de Suède où régnait alors Olaf Skœtkonung (p. 311), qui se chargea avec bienveillance de les faire élever. Ce-

(1) Un certain Théodoric, moine de Durham, et plus tard confesseur de cette reine, a publié une *Vita S. Margaritæ* qui, à côté de beaucoup de louanges ampoulées, contient un grand nombre de données précieuses pour l'histoire de ces jours. — Fordun en a donné d'intéressans extraits dans son *Scoti-Chronicon*, l. 5, c. 15.

pendant les plans de Canut s'étant étendus jusque sur la Norvége, et Olaf se voyant près de sa fin, ce dernier fit emmener les deux malheureux enfans à la cour de Salomon, roi de Hongrie, pour les soustraire aux embûches de leurs ennemis.

L'aîné, Edmund, mourut bientôt. Son frère Édouard épousa Agathe, princesse de la cour, dont il eut un *Edgar*, surnommé *Éthaling*, et la pieuse *Marguerite* dont nous donnons l'histoire, dernier rejeton de la maison anglo-saxonne, que la Providence avait choisi pour être un instrument particulier de la propagation de l'évangile de Christ dans les montagnes d'Écosse. Édouard, le père de Marguerite, retourna en Angleterre au bout de quelques années pour y finir ses jours dans la retraite, et y emmena ses enfans. Mais lorsque, à la bataille de Hastings (1066), le dernier rejeton de Canut, Harald, eut perdu la vie, et que les Anglo-Saxons opprimés jetèrent les yeux sur Edgar comme sur celui qui devait lui succéder, Guillaume le Conquérant le chassa d'Angleterre, et l'obligea de chercher de nouveau, avec sa sœur Marguerite, son salut dans la fuite. Une tempête repoussa leur vaisseau sur les côtes de l'Écosse, où les deux fugitifs furent reçus avec hospitalité par le roi *Malcolm*.

Ce prince écossais s'intéressa d'autant plus à ces deux malheureux, qu'il avait éprouvé le même sort dans sa jeunesse. Guillaume les fit redemander avec hauteur; et comme Malcolm repoussa courageusement une demande pareille, il s'engagea entre les deux nations une guerre où les troupes de Guillaume furent mises en pleine déroute, et

dont le résultat fut un traité de paix qui mit en sûreté les deux malheureux rejetons de la race royale des Anglo-Saxons.

Marguerite avait appris à l'école de l'adversité à connaître son Dieu, et avec lui le repos du cœur et les puissances de la résignation chrétienne. A la fleur de sa jeunesse elle avait aussi appris, dans une vie orageuse, à fermer son cœur aux vanités du monde, et à s'attacher à la vie cachée qui est en Christ, comme à une source de joies inépuisables. Mais, au lieu de se renfermer selon la coutume de ces âges dans la solitude d'un couvent, elle crut avoir reçu, comme disciple de Christ, la vocation plus belle, ou du moins plus directement utile, de faire briller sa lumière devant les hommes, et de consumer les forces de sa jeunesse au service des malheureux. Elle trouvait journellement dans la méditation de la Parole de Dieu, et dans la prière la force de résister aux séductions d'une cour abandonnée à de grossiers désordres, et de se livrer aux œuvres de charité envers les pauvres et les délaissés. Bientôt la noblesse de son cœur et de ses sentimens lui gagnèrent l'amour de son royal libérateur, et en 1070 elle fut élevée au rang de reine d'Écosse.

Une guerre d'extermination de plus de cent ans de la part des pirates normans avait laissé en Écosse une dévastation effroyable; car la lutte se prolongea dans ces montagnes encore long-temps après avoir cessé en Angleterre. On n'y trouvait plus trace des salutaires institutions que les nombreux couvens du pays avaient répandues de toute part

quatre cents ans auparavant : tout était détruit, les églises rasées, les couvens dépouillés de tous leurs biens; et quiconque, chez ce malheureux peuple, avait encore quelque piété et quelque fortune se jetait dans le torrent des croisades qui commençaient alors. Marguerite eut donc à panser des blessures innombrables, et elle profita avec empressement des grands moyens que lui fournissait sa qualité de reine pour porter des secours de tous côtés. Selon la forme que prenaient la bienfaisance et la piété de ces jours (comme aux jours de Dorcas), Marguerite était entourée continuellement d'une foule de malheureux sans ressources, de veuves et d'orphelins, qui venaient implorer son assistance : elle ne se mettait jamais à table sans avoir auparavant préparé la nourriture d'une foule de pauvres; et son mari, qui jusque là n'avait montré qu'un caractère farouche et guerrier, reçut bientôt l'impression de son exemple et devint le père de son peuple. Il employa les trésors royaux à rebâtir les églises d'Écosse et à relever les établissemens d'instruction; et il opposa aux habitudes rudes et sauvages de son peuple des lois salutaires. Marguerite était en tête de toutes ces mesures; et sous ses soins l'église d'Écosse recommença à fleurir, et à exercer sur la prospérité générale de la nation l'influence la plus heureuse.

Marguerite fut mère de six fils et de deux filles, qu'elle éleva dans la crainte du Seigneur. Trois de ses fils, Edgar, Alexandre et David, succédèrent, l'un après l'autre, à leur père sur le trône d'Écosse, et cultivèrent, en fils dignes d'une telle mère, la

bonne semence qu'elle avait répandue dans le pays. Le vénérable *Anselme*, alors archevêque de Cantorbéry, les seconda avec zèle de tout ce qu'il avait de lumières, et s'appliqua à envoyer, des couvens d'Angleterre à l'église d'Écosse, de dignes ouvriers.

« Nous rendons grâces à Dieu, écrivait-il à Alexandre lors de son avènement au trône, et je me réjouis avec toute l'église de Cantorbéry, de ce que Dieu t'a élevé sur le trône paternel après la mort de ton frère (Edgar), et avant tout de ce qu'il t'a orné de sentimens et de mœurs dignes du trône. Nous prions pour ton frère, (qui s'est frayé par une conduite sainte un passage doux de ce monde à l'autre, et qui a trouvé grâce par la miséricorde de Dieu), que Dieu fasse jouir son ame du salut éternel dans la société de tous les élus....... Tu demandes de moi quelques conseils pour ton avènement au trône; je ne puis t'en donner d'autre si ce n'est que tu conserves maintenant par la grâce de Dieu, dans ta place royale, la crainte de Dieu et les sentimens de piété dont ta jeunesse a donné des preuves si belles. Car le gouvernement des rois ne peut être bon et heureux que lorsqu'ils vivent eux-mêmes selon la volonté de Dieu, et qu'ils servent le Seigneur dans la soumission à ses lois et dans une crainte salutaire. Les rois ne peuvent gouverner les hommes que lorsqu'ils se gouvernent d'abord eux-mêmes, lorsqu'ils résistent à l'esclavage des vices, et qu'ils en repoussent les attraits avec fermeté. Il faut qu'on trouve réunie dans la seule personne du roi, cette force par laquelle l'homme de bien règne sur ses propres penchans,

et la valeur d'un roi..... Nous ne recommandons pas à ta bonté les frères que nous envoyons en Écosse, comme l'avait désiré ton frère, car nous savons que ta bonne volonté rend toutes les recommandations superflues. »

Au nombre des autres enfans de Marguerite on distingua surtout la noble *Mathilde*, qui épousa *Henri Ier*, roi d'Angleterre. Elle aussi s'éleva, comme sa mère, par la culture de son esprit et par sa piété, bien haut au-dessus de son époque. Nous avons d'elle encore quelques lettres qui manifestent d'admirables sentimens, et qui, sous le rapport littéraire, sont écrites en meilleur latin que tout ce qu'on trouve dans ce genre à cette époque, même chez les hommes de lettres. Elle entretint entre autres avec l'archevêque Anselme une correspondance régulière qui fait honneur à son esprit et à son cœur : Anselme s'était affaibli par des jeûnes poussés à l'excès : la reine chercha à le détourner de ce zèle outré (nous parlons d'excès), en lui écrivant une lettre dont nous donnons ici quelques mots :

« Au vénérable seigneur et père Anselme, archevêque du premier siége. — Mathilde, par la grâce de Dieu, reine des Anglais, la moindre de ses servantes, lui souhaite d'arriver après une heureuse carrière au but qui est Christ!

» .... Je crains, avec beaucoup d'autres, que tes jeûnes de tous les jours n'aient une influence nuisible sur la santé d'un homme...... qui, comme un vaillant soldat de Dieu, a affermi la paix du royaume et la dignité du sacerdoce, et qui est un

administrateur fidèle et sage des trésors de Dieu..... Mon cœur craint que les fenêtres de ta maison, je veux dire les sens, surtout l'œil et l'oreille ne se ferment trop tôt, que la voix qui nous a si souvent édifiés dans les choses de l'Esprit ne se voile trop vite, que la langue qui nous a annoncé l'aimable Parole de Dieu dans des discours calmes et doux, ne s'affaiblisse bientôt au point que ceux qui se trouveraient éloignés n'entendent plus rien et s'en retournent chez eux à vide : car, comme le dit Tullius (Cicéron) dans son livre de la vieillesse, « la vocation d'un orateur n'exige pas seulement l'intelligence, mais aussi une forte poitrine et une constitution solide. » Pourquoi un homme qui a reçu tant de dons....... serait-il perdu avant le temps pour ce monde?...... Tu vois combien la moisson est grande, et combien peu d'ouvriers! Pais donc le troupeau de ton grand Maître, dont il t'a donné la responsabilité, de peur que ce troupeau ne périsse dans de mauvais pâturages...... »

Mais nous revenons à *Marguerite.*

Cette princesse avait atteint un âge avancé; et une dernière épreuve devait encore purifier son cœur avant sa fin. « Elle possédait, dit son biographe Théodoric, une humilité et une petitesse de cœur qu'on rencontre rarement. Quand elle me parlait des douceurs du monde à venir, ses discours étaient pleins d'un attrait céleste : elle languissait avec une telle ardeur après le royaume invisible de Dieu, qu'il n'était pas rare de la voir fondre en larmes lorsqu'elle en parlait, et que souvent elle m'arrachait des larmes à moi-même.

Souvent elle me conjurait avec instances de lui dire sincèrement ce qu'il y avait encore dans ses discours et dans sa conduite qui fût contraire à l'Esprit de Christ; et elle était mécontente de moi, lorsque j'étais négligent dans l'exercice de ce devoir de la charité. Long-temps avant sa mort elle en eut le pressentiment; et quand elle m'en parlait, elle fondait quelquefois en larmes sur les péchés de sa jeunesse. « Je sens, me disait-elle une fois, que je ne puis rester long-temps ici. Il y a deux choses que je te demande; ne m'oublie pas dans tes prières devant Dieu, et enseigne à mes enfans à passer leurs jours dans sa crainte et son amour. »

Son mari se vit engagé dans une guerre avec Guillaume le Roux qui monta sur le trône d'Angleterre en 1087. Marguerite n'avait à ce sujet que de sinistres pressentimens, et elle déconseillait à son mari d'aller à la guerre : il y perdit effectivement la vie au même moment où Marguerite était sur un lit de maladie. Son fils aîné Edgar accourut du champ de bataille pour préparer sa mère à cette triste nouvelle. Lorsqu'elle l'eut apprise elle éleva ses mains au ciel et dit d'une voix faible : « Je te rends grâces, Dieu tout-puissant, de ce que dans ta grande miséricorde tu veux encore, à la dernière heure de ma vie, purifier ma foi par un calice amer. » — Puis, sentant approcher sa fin, elle s'écria : « Seigneur Jésus, qui as acquis par ta mort la vie au monde, délivre-moi aussi de tout mal. » — Puis elle rendit l'esprit (1093).

CHAPITRE XL.

LE PAPISME,
OU LA
MONARCHIE UNIVERSELLE DE GRÉGOIRE VII (HILDEBRAND)
DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DES MISSIONS.

Après avoir fourni une carrière d'un millier d'années, nous voici arrivés au moment où un pouvoir mystérieux, qui avait pris son origine et grandi dans le sein de l'église chrétienne, se sentit assez fort pour entraîner sous un joug de fer, sans armées et par les seuls mensonges de sa bouche, tous les princes et les peuples de l'Europe.

Déjà dès les premiers temps de notre histoire des missions nous avons vu l'évêque de Rome jouir par-dessus ses autres collègues d'Occident (il importe extrêmement d'observer cette limitation) d'une distinction qui n'était nullement posée en principe, il est vrai, mais qui appartenait assez naturellement au premier pasteur de la première ville de cette partie du monde. A l'avènement de Constantin le pouvoir du clergé s'accrut en tous sens, et Rome en profita pareillement. Sans doute le

siége de l'empire fut transféré à Constantinople; mais lorsque les Barbares eurent envahi l'Occident, Rome se trouva dans un cas tout particulier dont on n'a jamais tenu assez de compte. « Non-seulement Rome était toujours la ville la plus importante de l'Occident; non-seulement les souvenirs de son ancienne grandeur tournaient au profit de l'évêque qui, sans y régner encore, était déjà le chef de son peuple; mais Rome eut en Occident un avantage particulier; ce fut de ne jamais demeurer entre les mains des Barbares, Hérules, Goths, Vandales ou autres : ils la prirent et la pillèrent plusieurs fois; ils n'en retinrent jamais long-temps la possession. Seule entre toutes les grandes cités occidentales, et soit comme liée encore à l'empire d'Orient, soit comme indépendante, elle ne passa point définitivement sous le joug germanique : seule elle resta romaine après la ruine de l'empire romain..... Les regards des Gallo-Romains, des Hispano-Romains, de toutes ces cités désolées par leurs conquérans barbares, se tournaient donc naturellement vers cette ville si long-temps leur souveraine, et maintenant seul débris vivant de l'ancienne société, seule exempte de nouveaux maîtres » (1).

Rome eut donc sur l'Occident une influence toute nouvelle; mais ce n'est aussi qu'en Occident que son pouvoir s'établit avec solidité. Car, long-temps même après l'invasion des Barbares, elle ne reçut sa foi, comme tout le reste de l'Europe, que des huit conciles œcuméniques, qui se tinrent tous en

(1) *Cours d'Hist. mod.*, t. 3, p. 62 et 63.

Orient, et se composèrent presque uniquement d'évêques orientaux. Cette remarque est également consignée avec une clarté et un calme remarquables dans l'ouvrage auquel nous venons de renvoyer. « Il y a eu, du quatrième au huitième siècle, six conciles œcuméniques ou généraux ; ils ont tous été tenus en Orient, par des évêques d'Orient, sous l'influence des empereurs d'Orient ; à peine quelques évêques d'Occident y ont-ils paru (1). Et malgré tant de causes de mésintelligence et de séparation, malgré la diversité des langues, des gouvernemens, des mœurs, bien plus, malgré la rivalité des patriarches de Rome, de Constantinople et d'Alexandrie, la législation des conciles généraux est partout adoptée ; l'*Occident s'y soumet* comme l'Orient » (2).

Cette observation nous montre combien peu jusqu'alors on songeait, et surtout en Orient, à un pape, à un chef de l'église universelle qu'on eût été se choisir en Occident.

Il y a encore une autre observation bien frappante à faire dans le même sens.

(1) *Tableau des conciles généraux du IVme au VIIIme siècle.*

DATE.	LIEU.	ASSISTANS.	ORIENTAUX.	OCCIDENTAUX.
325	Nicée.	318	315	3
381	Constantinople. . . .	150	149	1
431	Éphèse.	68	67	1
451	Chalcédoine.	353	350	3
553	Constantinople. . . .	164	158	6
680	Ibid.	56	51	5

(2) *Cours d'Histoire moderne*, t. 1, p. 433.

L'église d'Occident avait souffert un dommage inexprimable par l'établissement des Barbares dans son sein; et il était bien naturel de s'attendre à ce que l'ancienne capitale de l'Occident, pour ne pas dire la prétendue métropole du christianisme, fît de grands efforts pour établir des missions au milieu des nouveaux possesseurs de l'empire. Ce n'est donc pas sans une grande surprise qu'on voit, dans le quatrième et le cinquième siècle, les évêques de Rome ne faire rien ou presque rien dans ce genre; et cette observation ne conduit que trop naturellement à juger que, dès-lors déjà, Rome s'occupait bien moins de l'héritage des saints dans la lumière et de sauver les peuples de la puissance du péché, que de la conservation des biens temporels et des prérogatives dont elle jouissait : preuve de plus aussi que cette église était bien loin de posséder aucun droit à la suprématie qu'elle a voulu revendiquer plus tard. Les missions se faisaient sans elle; et, chose singulière! les Ariens mêmes furent plus zélés que ne le fut le pape pour répandre leur foi chez les Germains; car c'est par eux qu'on vit en peu de temps les Ostrogoths et les Visigoths, les Suèves et les Bourguignons, embrasser la profession du christianisme! A peine peut-on compter, parmi les missions entreprises ou dirigées par le siége de Rome, l'envoi que fit en 430 le pape Célestin du missionnaire Palladius, et peu après de Patrick en Irlande : car c'étaient deux hommes que leur zèle individuel tout seul eût déjà portés à entreprendre cette noble tâche. Ce n'est que Grégoire Ier qui sentit plus profondément que ses pré-

décesseurs l'obligation de profiter de sa position élevée pour travailler à la propagation de l'évangile : on a vu qu'il dirigea des missionnaires sur plusieurs contrées et tout particulièrement sur l'Angleterre. Mais on sait aussi qu'au bout de peu de temps les prétentions hautaines de ses employés portèrent le trouble dans le dernier de ces pays, où d'autres avaient porté l'évangile long-temps avant lui. Et lorsque enfin la mission chez les peuples germains devint un monopole des évêques d'Italie, les missionnaires, au lieu d'être des ambassadeurs de Christ, ne furent plus guère que des légats de la cour de Rome : et que devint alors la pureté de leur œuvre ! Et que sont, sauf de rares exceptions, les missions romaines depuis le neuvième siècle jusqu'au seizième !

Long-temps ce furent les Écossais et les Irlandais seuls qui annoncèrent l'évangile en Allemagne avec succès et avec bénédiction ; mais ces généreux ouvriers durent bientôt s'apercevoir que leur liberté s'était perdue dans la lutte fatale de Rome contre l'église de la Bretagne. Jusqu'alors ils n'étaient entrés dans le champ du Seigneur que pressés par l'amour de Christ, et demandant tout au plus l'approbation ou les conseils de leur abbé : libres du reste de choisir le pays, le peuple et la méthode de prédication qui leur paraissaient le plus convenables ; et dès qu'ils avaient eu le bonheur de gagner à la foi un certain nombre d'ames, ils leur donnaient naturellement le rituel et les cérémonies qu'ils avaient habitués dans leur patrie, sans s'informer des rapports ou des différences de toutes

ces choses avec les principes et les usages de Rome. Mais peu à peu tout changea, et la liberté évangélique se vit enlacée par une multitude de liens. Ce ne furent au commencement que des invitations amicales à faire le voyage de Rome ; puis les évêques de cette ville firent entendre aux princes, et surtout aux rois francs, qu'ils ne devaient pas accorder leur protection à des missionnaires écossais qui n'auraient pas reçu leur vocation du pape d'Italie. Des hommes simples et sans fraude comme Colomban, S[t] Gall et autres ne s'aperçurent pas, et ne pouvaient s'apercevoir, des immenses conséquences de quelques concessions qu'ils firent à ce sujet ; ils sentaient, comme on l'a dit en son lieu, le besoin d'une union spirituelle avec tout le peuple de Dieu, et particulièrement avec ce siége important, qui ne se présentait d'ailleurs qu'avec des propos insinuans d'union chrétienne et d'unité de l'église. Les prétendus tombeaux d'un apôtre Paul, dont il est bien probable qu'on n'a jamais connu le lieu de la sépulture, et d'un apôtre Pierre qui est peut-être enseveli en Asie, attiraient la sensibilité et l'imagination vers ces mêmes lieux. Le sentiment qu'avaient les missionnaires de l'appui de Rome, et de celui des princes germains, chez lesquels ils se dirigeaient avec ses recommandations, les remplissait de joie et de courage : toutes les séductions les plus spécieuses étaient donc mises en usage pour entraîner aussi bien des hommes sincères que des hommes à vues intéressées.

Mais bientôt les avertissemens fraternels devinrent des ordres et des commandemens : puis les

pleins pouvoirs, les titres d'évêque, et les palliums achevèrent de corrompre l'humilité des missionnaires et de fournir aux hommes charnels un grossier appât. A peine se fut-il écoulé un siècle depuis que les premiers évangélistes eurent visité à Rome les prétendus tombeaux des apôtres, que ce fut une affaire conclue aux yeux de tous qu'un missionnaire ne pouvait trouver son autorité que dans cette ville : et on admit bientôt ouvertement l'idée qu'en répandant l'évangile chez les païens, il ne s'agissait pas tant d'étendre sur terre le royaume de Christ, que les limites de l'église romaine, et l'influence du prêtre qui avait l'effronterie de se donner pour remplaçant de Christ et de Dieu sur terre. Et au milieu de tout cela les papes s'en tiraient encore à bon marché; car ils ne s'occupaient ni des frais des missionnaires, ni de ceux, toujours considérables, qu'entraîne l'établissement d'une église chrétienne dans un pays païen : c'était le renoncement des évangélistes, la piété des fidèles et celle des princes, qui se chargeaient de tout; et voilà comment les évêques de Rome arrivèrent à des résultats que la plus folle ambition n'eût osé concevoir dans l'origine. On peut voir, par l'exemple de l'excellent Boniface à quelle hauteur se portèrent en peu de temps les prétentions de Rome à l'égard des missionnaires; on sait l'engagement insensé qu'il prit en 723, envers le pape (T. 2, p. 471).

Heureusement que ces prétentions des papes trouvèrent pourtant quelques oppositions. La cour même des rois francs montra plus d'une fois un esprit d'indépendance remarquable. Pepin, et plus

encore son fils Charlemagne, lors de son avènement au trône (771), surent conserver sur l'église de leurs états un ascendant dont les preuves abondent, et qui forma long-temps un contrepoids salutaire aux prétentions ultramontaines. Charlemagne nomma toujours aux évêchés de ses états, sans seulement s'informer de l'assentiment du pape, et il envoya de même dans tout l'orient de son empire des troupes de missionnaires qu'Alcuin lui procurait d'Angleterre, sans que ceux-ci songeassent à aller se faire légitimer par le prétendu chef de l'église (1). Le pape fut assez politique pour ne point s'opposer ouvertement aux principes décidés d'un homme comme Charlemagne; et il se borna à le laisser agir, pour le faire tomber sans qu'il s'en doutât, dans une fosse qu'il aurait creusée lui-même. Ainsi il se garda bien d'exprimer rien de pareil à de l'indignation sur la manière cruelle dont Charlemagne forçait les Saxons à entrer dans l'église, quoique des représentations de ce genre eussent été bien à leur place dans la bouche de celui qui prétendait représenter Christ ici-bas : mais tous ses projets les plus ambitieux furent dépassés lorsque Charles, en constituant les pays saxons, renonça à tout avantage temporel, pour n'exiger du peuple que la dîme, payable à l'église et à ses serviteurs. Dès ce moment Rome avait trouvé la clef du problême qu'elle avait vainement poursuivi depuis

(1) Voyez des preuves abondantes et sans réplique de cette domination avouée du pouvoir temporel sur l'église depuis Pepin le Bref jusqu'à Louis le Débonnaire dans le *Cours d'Hist. mod.*, t. 3, p. 44 - 55.

des siècles, pour se soumettre les princes et les peuples : le système des dîmes était le moyen le plus sûr de pourvoir à l'entretien des serviteurs de l'église, tout en soustrayant ceux-ci à l'influence des princes : la teinte sacrée que cette institution recevait de son établissement antérieur sous l'ancienne alliance contribua à son succès.

L'exemple donné par un si grand prince devait se répandre. Et en effet on vit bientôt dans l'île Britannique les conciles s'occuper publiquement de cette même question. Le pillage des couvens par les Normans y fut l'occasion de l'introduction de cette mesure; et malgré la lutte vive et longue qui s'établit à ce sujet, un roi finit par en donner l'exemple (p. 416), les grands le suivirent, et le peuple fut entraîné.

A peine Charlemagne eut-il fermé les yeux, que la cour de Rome chercha à diriger d'une manière plus favorable à ses vues son faible successeur Louis le Débonnaire. Ce que Charles avait résolu dans ses derniers jours, savoir : l'établissement d'un évêché sur l'extrême frontière de ses états chrétiens du côté du nord et de l'orient, son fils Louis l'exécuta bientôt; on érigea l'évêché de Hambourg, auquel on adjoignit bientôt celui de Brême. Mais quoique cette œuvre, importante par ses résultats, eût pour premier auteur le roi Louis, l'évêque de Rome crut cependant devoir spécifier d'une manière plus particulière, dans sa bulle de confirmation, la direction que devait prendre cette œuvre. Non-seulement il y est ordonné formellement à Anschar, qui fut le premier revêtu de cette

dignité (p. 230), d'établir partout le rituel romain comme règle invariable de tous les arrangemens ecclésiastiques; mais cette bulle désigne encore positivement tous les pays et les peuples du Nord, depuis les embouchures de l'Elbe jusqu'en Islande, comme un lot qui était échu de plein droit au chef suprême de l'église universelle. On s'étonne, en lisant cet acte remarquable, de voir soumettre à l'archevêché romain de Hambourg, non-seulement les Nordalbingiens et les Jutes, ce qui formait déjà un immense diocèse et un véritable siége métropolitain, mais aussi les Danois et les Suédois, les Norvégiens et les Islandais, et jusqu'aux habitans du Groënland. L'acte impose à l'évêque de ce diocèse exorbitant le devoir positif de faire valoir chez tous ces peuples les droits du siége de Rome.

Sans doute une entreprise aussi vaste avançait plus lentement que ne l'eût désiré l'impatience du siége pontifical; et on vit de temps en temps, à Hambourg et à Brême, des hommes qui savaient très-bien distinguer, dans leur œuvre, les intérêts célestes du royaume de Christ, des intérêts charnels de la cour de Rome. D'ailleurs l'esprit d'indépendance des peuples du Nord, comme nous l'avons observé dans leur histoire, contribua aussi pendant des siècles à opposer à l'ambition pontificale des barrières qu'il ne lui était pas aisé de franchir.

Cependant l'époque sinistre du neuvième et du dixième siècle arriva, et vint répandre chez tous les peuples d'Europe un ébranlement et une désolation qui firent de nouveau généralement attendre

la fin du monde. Le nombre 1000 d'ailleurs, dans lequel entrait alors la chronologie chrétienne, dut contribuer aussi à cette attente; et un très-grand nombre de donations, ou d'autres dispositions pieuses de cette époque, alléguaient le grand motif *adpropinquante mundi termino* (la fin du monde étant proche). Toutes ces circonstances réunies devaient de plus en plus prédisposer les esprits à l'asservissement : il ne manquait plus que l'homme qui eût assez de génie et de caractère pour réaliser ce projet; et cet homme se trouva dans *Hildebrand*, moine bénédictin du couvent de Clugny en Bourgogne (près de Mâcon), qui monta en 1073 sur le siége pontifical, sous le nom de Grégoire VII. A une force de volonté inflexible, qui ne craignait aucun moyen pour arriver à son but, Grégoire unissait une perspicacité, une adresse et une expérience rares, et des connaissances d'une étendue qu'on ne trouvait que chez un petit nombre d'hommes de son époque. En ce même temps le trône d'Allemagne était occupé par *Henri IV*, qui affaiblit sa cause par plusieurs désordres. Entouré de flatteurs pendant toute sa jeunesse, l'année même où Grégoire monta sur le siége pontifical il se trouvait engagé dans une malheureuse guerre avec les Saxons. Grégoire profita de cette circonstance pour commencer à s'émanciper. Sans rechercher la confirmation de son élection auprès de ce souverain allemand, comme ç'avait toujours été le cas jusqu'alors, Grégoire fit notifier à Henri par un duc de la Germanie, peu de semaines après son élévation à la dignité pontificale, « qu'il lui ferait

» savoir à la première occasion, par son légat, et
» dans une adresse paternelle, et amicale, ce qu'il
» croyait le plus avantageux au bien de l'église et
» à l'honneur de la dignité royale. ».... « S'il nous écoute, continue Grégoire, nous nous réjouirons de sa prospérité comme de la nôtre à nous-mêmes, et il trouvera son bonheur à se diriger d'après nos exhortations et nos conseils. Mais si, ce que nous ne pouvons croire, il devait nous rendre haine pour amour, et mépriser le Dieu puissant en négligeant sa justice, nous ne serons pas atteint de cette menace de l'Écriture qui porte que « l'homme » est maudit qui retient son épée de répandre le sang » (1). — Voilà qui est parler clair.

Ce caractère impérieux et cette fougueuse ambition se révélèrent encore d'un autre côté. Dès les premiers jours qui suivirent son élection Grégoire révéla un plan, qui se rattachait à celui dont nous venons de parler, et auquel il avait travaillé déjà à l'époque où il n'était que simple agent du saint siége, savoir celui de soumettre à ce siége par la force des armes les peuples païens, et surtout les ennemis les plus redoutables de l'église chrétienne, les Mahométans. A cette époque les Arabes occupaient encore une grande partie de l'Espagne; la pensée de Grégoire fut de commencer par les chasser d'Europe, afin de conquérir ensuite pour l'église toutes les autres contrées qu'ils occupaient. Il chargea un légat, qu'il députa à cet effet en Espagne, d'exciter tous les princes chré-

(1) *Grégor. Épist.*, l. 1, ép. 9.

tiens à s'avancer sur ce pays à la tête de leurs armées, pour l'arracher à jamais aux ennemis de l'église. Dans la lettre qu'il leur adresse (c. 1, p. 7), répétant ce vieux entassement d'absurdités qui conclut d'un éloge de Jésus à St Pierre que cet apôtre a été établi portier du ciel et maître de la terre, et que ce qui lui a été dit devait en outre passer aux évêques de Rome dans toute la suite des siècles, il fait considérer aux princes que le royaume d'Espagne appartient dès les plus anciens temps *en propre à St Pierre*, et que maintenant, quoiqu'il se trouve depuis long-temps dans la main des païens, il n'appartient encore à personne qu'*au siége apostolique*, parce que ce qui est une fois devenu propriété légitime de l'*église* ne peut lui être arraché sans sa permission. Or, ajoute-t-il, comme un certain comte Évulus est sur le point de faire la guerre aux Arabes d'Espagne, le siége apostolique lui a fait don de tout ce qu'il y conquerrait, pour qu'il le possédât au nom de l'apôtre Pierre. Celui qui assistera le comte dans cette entreprise peut s'attendre au secours du même apôtre ; et quant à ceux qui iraient faire la guerre en Espagne pour leur propre compte, ils doivent bien se proposer d'avance de ne faire aucun tort à St Pierre par leurs conquêtes; que sans cela le pape leur défendait d'entreprendre une campagne semblable, etc..... »

La pensée que non-seulement tous les royaumes chrétiens mais tous les pays du monde appartenaient à St Pierre, *c'est-à-dire* au pape, n'était point nouvelle à la cour de Rome; elle avait même été

avancée déjà plusieurs fois par les évêques de cette ville; mais le langage n'avait jamais été aussi franc, ou pour parler plus juste, aussi impudent, et en même temps aussi stupide qu'il le fut alors.

Le projet particulier de susciter une croisade contre les Arabes d'Espagne échoua pour cette fois; mais le principe avait été posé, personne ne l'avait contredit, et ce fut un grand pas de fait.

Pour établir d'une manière pratique le système de la domination universelle de Rome, il s'agissait de commencer par ôter à tous les princes chrétiens le droit dont ils avaient joui jusqu'alors de pourvoir par eux-mêmes les postes ecclésiastiques de leurs états : et il fallait attirer ce droit de nomination à Rome, pour créer en tout pays chrétien une immense armée d'agens de l'église, soumis à l'autorité d'un chef unique, le pape. Puis, pour être plus maître de tous ces agens, et plus libre de les employer en tous temps et en toutes manières au service de Rome, il fallait leur imposer l'obligation du célibat, qui assurait ainsi au pape non-seulement la personne mais aussi les propriétés de tous les serviteurs de l'église, et qui surtout coupait par la racine leurs relations les plus intimes avec la société.

Grégoire se mit à l'œuvre sans hésitation. Nous avons vu paraître il y a peu, dans l'histoire des derniers rejetons de la famille royale des Anglo-Saxons, un roi de Hongrie du nom de Salomon. Grégoire lui écrivit, en 1074, que son royaume appartenait en propre à l'église romaine, vu que

S[t] Étienne l'avait remis en toute propriété à l'apôtre Pierre; que c'était déjà par cette raison que l'empereur Henri III, qui fit en 1039 la conquête de la Hongrie, avait envoyé au tombeau de cet apôtre la lance et la couronne du royaume. Grégoire reprochait par conséquent au roi d'avoir accepté son royaume de l'empereur d'Allemagne (Henri IV) comme un fief, et il ajoute la menace qu'il ne règnera pas long-temps s'il ne se reconnaît aussitôt vassal du siége romain (l. 2, ép. 13).

Peu après, en 1075, Grégoire fit demander à Svend II, roi de Danemark, qu'il voulût bien lui faire connaître sans délai s'il était toujours résolu, comme il l'avait été précédemment, de se soumettre lui et son royaume au prince des apôtres, afin d'attendre l'appui de son autorité; qu'alors lui, Grégoire, lui ferait connaître à ce sujet plus en détail quelles étaient ses intentions (l. 2, ép. 51).

Un grand-duc de Kiew, Iszjaeslaw, consentit formellement à prendre cette attitude d'un vassal envers le siége de Rome. Il est vrai qu'il avait été chassé de l'empire par ses frères. Il avait alors cherché de l'assistance auprès de l'empereur d'Allemagne; puis il imagina de demander l'appui du pape Grégoire, en lui envoyant son propre fils pour ambassadeur (1075). Le pape, qui dans sa réponse l'appelle Démétrius « roi des Russes, » lui fait savoir « que son fils avait déclaré qu'il voulait accepter son royaume comme un présent de S[t] Pierre, et qu'il était prêt à jurer fidélité à cet apôtre : qu'il espérait qu'il en ferait autant, lui, Iszjaeslaw, et que c'est par cette raison qu'il lui

remettait l'empire russe au nom de S[t] Pierre, de l'intercession et de la protection duquel il pouvait attendre toute sorte de grâces dans ce monde et dans celui qui est à venir » (l. 2, ép. 74).

Lors même que les prétentions orgueilleuses et ridicules du pape n'eurent d'abord d'autre résultat que d'obliger les princes à un tribut annuel, qu'ils payaient à Rome comme ses vassaux, Grégoire gagnait sans cesse de l'ascendant. Il ne cessa de presser en même temps l'obligation du célibat des ecclésiastiques : « Selon les anciennes lois de l'église, disait-il, les prêtres ne doivent pas avoir de femmes ; ceux qui sont mariés doivent les renvoyer ou être déposés ; et à l'avenir personne ne doit être admis dans les ordres sans s'engager à la continence et au célibat pour le reste de ses jours. »

En même temps Grégoire s'éleva d'une manière foudroyante contre ce qu'il lui plaisait d'appeler la Simonie. Ce n'était plus ce qu'on avait toujours entendu jusqu'alors par ce mot, c'est-à-dire la vente scandaleuse, au plus offrant, des charges de l'église : Grégoire entendait par là la nomination des ecclésiastiques par le souverain de l'état où ces ecclésiastiques avaient à fonctionner. Or, sans traiter la question du droit, c'était là la manière dont les nominations se faisaient depuis des siècles, sans même qu'il y eût jamais eu de réclamation : les souverains nommaient les évêques et les abbés ; et il faut avouer que les biens considérables que possédaient depuis quelques siècles le clergé et les couvens, justifiaient ce droit à un haut degré, et l'avaient fait passer assez naturellement dans la

main du pouvoir temporel. Quand le clergé veut des biens du monde, il se soumet lui-même au monde. La nomination avait pris le nom d'*investiture;* et elle consistait en ce que le roi ou le prince présentait à l'ecclésiastique un bâton ou un anneau, et recevait de lui serment de fidélité.

Mais le décret que le pape Grégoire VII rédigea à ce sujet entend que les choses se passent tout autrement : « Celui qui à l'avenir accepte un évêché ou une abbaye de la main d'un laïque, ne doit aucunement être compté parmi les évêques et les abbés : nous lui refusons en outre la grâce de S[t] Pierre et l'entrée dans l'église, jusqu'à ce qu'il ait abandonné la place qu'il ne possède que par le crime de l'ambition et de la désobéissance. Nous ordonnons la même chose à l'égard des fonctions inférieures. Et pareillement si un empereur, duc, margrave, comte, ou autre personne quelconque de cette classe, s'avisait de donner l'investiture d'un évêché ou d'une autre dignité ecclésiastique, qu'il sache qu'il sera atteint de la même peine. » — Cette affaire mit l'Europe en feu.

On conçoit qu'avec un pareil esprit et dans de pareils principes l'histoire des missions se modifiât complètement. Jusqu'ici l'œuvre de l'évangile avait été l'affaire des individus ; les liens qui rattachaient au siége de Rome les nouvelles églises formées chez les païens, avaient encore été assez lâches ; et la soumission de ces peuples était autant l'effet d'une concession bienveillante que la suite d'une prétendue obligation. Maintenant tout était changé ; les missions ne se faisaient plus dans la sainte

ferveur de la piété et en vue du royaume des cieux; les armes spirituelles étaient trop lentes et n'allaient pas au but; on ne voulait plus gagner des ames, mais des nations; on se mit donc à employer des armées plutôt que des évangélistes. Le mariage des prêtres, qui jusqu'alors avait été permis, qui quelquefois avait été une ressource dans des cas particuliers (T. 2, p. 494), et toujours un préservatif contre bien des péchés, fut maintenant interdit d'une manière absolue; de sorte qu'en comparant cette époque à celle des temps apostoliques par où débute notre histoire des missions, nous avons presque en tout point le contrepied de ce qui existait aux premiers temps.

Cependant les projets gigantesques de Grégoire ne purent s'exécuter aussi rapidement que sa brûlante ambition le lui faisait désirer; et il se vit bientôt engagé dans une suite de luttes dont l'issue dut lui paraître plus d'une fois très-douteuse. La principale eut lieu avec Henri IV. Ce malheureux souverain, d'abord occupé par une révolte de ses sujets Saxons et attaqué par le pape, reconnut ses torts, prétendus ou réels, envers ce dernier dans une lettre pleine de repentance, et lui demanda pardon, tout particulièrement sur le point de la vente des évêchés. Mais quand il eut vaincu les Saxons, en 1075, il ressaisit tous ses droits d'investiture; et indigné des insolentes prétentions de l'évêque italien sur sa couronne, il convoqua à Worms, 1076, tous les évêques et les abbés d'Allemagne pour s'entendre avec eux sur la déposition de ce pape hautain. Cette assemblée rédigea effec-

tivement un arrêté par lequel Grégoire était sommé « de déposer aussitôt la tiare, dont il s'était » emparé contre toutes les lois de l'église » ; la même assemblée déclarait non-avenu tout ce que ce prêtre ferait à l'avenir en qualité de pape.

La lettre de l'empereur à Grégoire fut plus violente encore que la résolution du concile ; elle était adressée à Hildebrand, *non plus pape*, *mais faux moine :* « Tu as mérité une salutation pareille, lui dit Henri dès le début, par le désordre général que tu as excité dans l'église! Tu as foulé aux pieds les évêques et les prêtres comme des valets, pour t'attirer par là la faveur de la populace. Nous avons souffert toutes ces choses jusqu'à présent, par respect envers le siége apostolique; mais tu as tenu notre humilité pour de la crainte, et tu n'as pas eu honte de t'élever même contre notre dignité royale, que tu as menacé de nous enlever; comme si nous tenions de toi un empire auquel nous a appelé le Seigneur Jésus-Christ! Moi-même qui, d'après la doctrine des saints pères, ne peux être jugé que de Dieu, tu as tenté de me destituer, tandis qu'autrefois les évêques abandonnèrent au seul jugement de Dieu l'apostat Julien! Descends donc du siége apostolique, toi qui t'es condamné par cet arrêt et par le jugement de tous nos évêques; et laisse ce siége à un autre, qui ne souille pas la religion par des violences, et qui prêche la saine doctrine de S[t] Pierre. »

On pouvait bien s'attendre à ce que, sur une pareille lettre, Grégoire jetterait feu et flamme; et en effet il convoque un synode dans lequel d'un avis

unanime, l'empereur est mis au ban de l'église avec tous ses partisans. Ce n'est pas sans horreur qu'on lit la bulle que le pape rédigea à ce sujet, sous forme d'une prière adressée à St Pierre, et où la confusion des évêques de Rome avec St Pierre, et de St Pierre avec Jésus-Christ tient de la folie. « Je crois, dit le pape en s'adressant à St Pierre, qu'il t'a plu par *ta* grâce, et non à cause de mes œuvres, de me soumettre le peuple chrétien comme à ton représentant..... J'interdis donc, au nom du Dieu tout-puissant, au roi Henri le gouvernement de tout l'empire d'Allemagne et d'Italie..... Et puisqu'il a divisé l'église..... je le lie de ta part des liens de la proscription, de manière que les peuples sachent et apprennent que tu es Pierre, que le Fils du Dieu vivant a bâti son église, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

De pareilles abominations ne s'étaient pas encore vues dans l'église. Mais malheureusement Henri IV s'était donné des torts envers les princes et les populations de l'Allemagne : Grégoire attisa la flamme du mécontentement ; et une assemblée des grands de l'empire qui eut lieu en 1076 à Tribur (Hesse-Darmstadt), déclara Henri IV déchu du trône jusqu'à ce qu'il eût été relevé du ban de l'église par un concile général. Abandonné de tous, le malheureux Henri eut la faiblesse de se rendre en Italie, au cœur de l'hiver, par des routes détournées, avec sa femme et son fils encore enfant, pour aller mendier son pardon auprès du pape. Grégoire était alors dans le château de Canosse, duché de Modène. Il fit passer au malheureux empereur trois

jours à pieds nus dans sa cour, au milieu des glaces de l'hiver, à attendre sa grâce comme un pénitent : puis après tout cela, obsédé par tous ses alentours, il ne donna encore que cette réponse : « Si Henri se repent réellement de ses actions, qu'il nous en donne pour preuve sa couronne et les autres bijoux de l'empire; et qu'il confesse hautement qu'après une conduite aussi arrogante il est indigne du nom de roi. » — Grégoire ajouta l'insinuation équivoque qu'il jugerait Henri comme son vassal dans quelque diète impériale; et c'est ainsi que ce souverain dut retourner chez lui.

Le monde entier fut indigné de cette conduite. En vain Grégoire en revenait sans cesse à sa phrase rebattue : « Tu es Pierre et sur cette pierre; » les princes et les peuples d'Allemagne se sentirent révoltés par ce qu'avait enduré leur chef; et au moment où Grégoire croyait triompher, Henri IV reparaît tout-à-coup (en 1081) avec une puissante armée devant les portes de Rome; il assiége cette ville pendant trois ans; il y pénètre; et il renferme Grégoire dans le château Saint-Ange, où ce prêtre fanatique était allé chercher une dernière retraite. De là il lançait encore ses foudres contre l'empereur victorieux; mais comme le danger le serrait toujours de plus près, il s'enfuit de nuit à Salerne, où il mourut, en mai 1085.

C'est, à notre jugement, un véritable excès d'impartialité et une modération outrée que de faire honneur à cet homme de la paix trompeuse dans laquelle il mourut. Le réprouvé aussi peut n'avoir « point d'angoisses dans sa mort. » Si Hildebrand

ne fut pas hypocrite, c'est qu'il fut aveugle et endurci.

Encore avant de quitter ce monde il avait donné l'impulsion à l'entreprise sanglante, et comme lui fanatique, des croisades, à ces expéditions qui ébranlèrent pendant deux siècles l'Europe et l'Asie, et qui menacèrent d'une ruine totale, à la fois l'église d'occident et celle d'orient. Nous ne pouvons nous abstenir d'en dire un mot : car s'il n'appartient pas à notre histoire d'en faire le récit, nous devons en parler pour ce qui touche les missions.

Déjà l'évangile avait pénétré jusqu'au fond du nord de l'Europe (c. 27 et 28); l'orient seul de cette partie du monde renfermait encore quelques peuplades étrangères à la connaissance de l'*évangile* : et l'œuvre pouvait s'achever en son temps par les patiens travaux de quelques missionnaires; mais Grégoire était trop impétueux, et trop peu spirituel dans ses vues, pour ne pas chercher un moyen plus rapide et plus violent de parvenir au même résultat. Dès son ascension sur le trône pontifical, et à l'époque où il croyait encore pouvoir gagner Henri à ses vues, il avait cherché à tourner l'attention de ce monarque sur l'Orient. « Les chrétiens de l'Orient, lui écrivait-il en 1074, sont massacrés tous les jours par les païens comme des bêtes brutes, et implorent mon secours, afin que la religion chrétienne ne périsse pas entièrement dans leurs contrées. J'en suis pénétré d'une si vive douleur que j'aimerais mieux donner ma vie pour eux que de régner en maître souverain sur le monde entier. J'ai appelé à cette entreprise déjà un grand nombre de chré-

tiens; 50,000 Italiens et autres Européens sont prêts à marcher contre les ennemis de Dieu, et à s'avancer jusqu'au saint sépulcre si je consens à me mettre à leur tête: j'y incline fortement; et d'autant plus que l'église grecque, et même les Arméniens, sont prêts à s'unir au saint siége. Je vous demande votre conseil et votre assistance, et désire vous remettre en mon absence, après Dieu, la protection de l'église romaine » (1).

Avec cette même lettre l'empereur publia en même temps une circulaire à tout le clergé de l'Occident (l. 1, ép. 49), pour lui dire aussi qu'il devait faire ses derniers efforts en faveur de ses frères opprimés d'Orient.

Urbain II, successeur de Grégoire, s'empara avec zèle du projet de son prédécesseur; et une légère circonstance vint favoriser puissamment l'exécution de son dessein. Un pauvre moine mendiant de France, *Pierre l'ermite*, avait fait le pélerinage de Jérusalem, dont peu auparavant les Turcs avaient fait la conquête, et qu'ils avaient saccagée. Ce moine y avait vu les chrétiens honnis par les Mahométans, une écurie établie à côté de l'église du saint sépulcre, et des églises chrétiennes changées en mosquées. Une vision qu'il eut en songe, et où il crut recevoir de Christ lui-même l'ordre d'aller implorer le secours de ses frères d'Occident en faveur de ceux de l'Orient, le porta à revenir immédiatement à Rome pour exciter le saint père à une croisade en Terre sainte. Le pape convoque alors

(1) *Greg. ep.*, l. 2, ép. 31.

un concile général (1095), et tient un discours tel que le comportait l'époque : « ...... Toutes les années, dit-il, Dieu fait encore auprès du tombeau de Christ le miracle des lumières qui s'allument d'elles-mêmes. Quel cœur de pierre ne serait attendri par de telles choses ?..... Et vous, qui portez les armes, et qui pleins d'orgueil déchirez vos frères, pillez les veuves et les orphelins, et pratiquez toute sorte d'injustices, ... ce n'est pas là le service que Christ demande des siens ! Courez au secours de l'église d'Orient !..... Quant aux dépenses, les richesses de vos ennemis deviendront les vôtres, car vous reviendrez chargés de leurs trésors ; sinon, teints de la pourpre de votre sang, vous gagnerez la couronne du vainqueur. Je vous crie avec le prophète : « Ceignez l'épée et soyez vaillans, » il vaut mieux pour vous de mourir à la guerre, » que de voir le malheur de votre peuple et des » saints. »

Comme, à ce discours brûlant, le pape ajoute encore pour tous ceux qui marcheraient sur Jérusalem, la dispense de toute autre pénitence, et l'assurance d'un pardon complet de tous les péchés, pour cette vie et pour celle qui est à venir, toute l'assemblée s'écrie ivre d'enthousiasme : « Dieu le veut, Dieu le veut ! » On ordonna que quiconque se dévouerait à cette guerre se marquerait du signe de la croix sur le front ou sur la poitrine, puis, après l'accomplissement du vœu, derrière les épaules, afin d'obéir aux paroles de Christ : « Celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit » pas, n'est pas digne de moi....! »

Des centaines de milliers d'hommes partirent pour l'Asie ; et s'il en périssait des myriades dans la marche par la famine, par la peste ou par l'épée, l'Occident vomissait de nouveaux essaims de croisés sur les traces sanglantes de leurs prédécesseurs, jusqu'à ce qu'enfin, au bout de deux siècles, l'Europe se sentit dépeuplée. Durant cet intervalle la sainte cité et le saint sépulcre furent pris et repris plus d'une fois avec des torrens de sang : on fonda à Jérusalem un nouveau royaume chrétien, qui retomba dans les mains des Sarrasins : et cette lutte, ou plutôt ce carnage déréglé, se prolongea ainsi jusqu'à ce que les nations s'arrêtèrent par lassitude.

Tel fut un des premiers fruits du papisme parvenu à sa maturité ; le reste fut dans le même genre. Remarque frappante ! Condamnation inévitable attachée au front du péché, et qui le suit pas à pas sans qu'il puisse échapper à sa honte ! C'est dès ce moment que les missions romaines perdent presque entièrement leur céleste intérêt et commencent à n'être plus qu'une boucherie des peuples, qu'on veut soumettre non plus à Dieu mais à l'homme. Tout ce qui suit en fera foi.

Nous voici donc arrivés à une époque nouvelle et remarquable de notre histoire des missions ; et nous ne pouvons, de ces sombres hauteurs du pôle, contempler qu'en gémissant la criante dégénération à laquelle est parvenue la religion céleste que Dieu avait envoyée aux hommes : car l'histoire de l'époque où nous allons entrer nous montrera plus d'une fois des missions sanglantes, de folles

guerres, une profonde superstition : et nous resterons long-temps avant de revoir le beau jour de l'évangile. Cependant le Seigneur est vivant, et ne permettra jamais que sa sainte église périsse entièrement : les ténèbres mêmes de la superstition ne font que recouvrir une lumière éternelle.

Sans doute c'était l'image trompeuse d'un majestueux idéal qui a sa réalité dans la Bible, que poursuivit Grégoire; car dès les temps les plus anciens les prophètes ont promis, de la part de Dieu, un règne du Seigneur sur tous les peuples de la terre. « Il règnera d'une mer jusqu'à » l'autre, et depuis le torrent jusqu'aux extrémi- » tés de la terre. Tous les rois l'adoreront, toutes » les nations le serviront (Ps. 72, 8-11). J'ai » établi mon Roi sur ma sainte montagne de » Sion. Je te donnerai les nations en héritage, » et les bouts du monde pour ta possession. Rois, » recevez instruction, servez le Seigneur avec » crainte (Ps. 2, 6-11)! Les nations marcheront » à ta lumière, et les rois à la splendeur qui se » lève sur toi. Lève tes yeux et regarde autour de » toi. Tes fils viendront de loin, ton cœur éclatera » de joie quand la multitude vers la mer se con- » vertira à toi...... Qui sont ceux-ci, qui volent » comme des nuées, et comme des colombes au » colombier?........... Tes portes seront ouvertes » jour et nuit, afin que la puissance des nations » te soit amenée et que leurs rois viennent à toi » (Ésaïe 60, 1-22).

Ce que l'Ancien Testament promettait ainsi d'un règne de Dieu sur terre a commencé à s'accomplir

en Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui est venu « pour éclairer tous les hommes en venant au monde » (Jean 1, 9). « Il lui a été donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que le Père lui a donnés » (Jean 17, 2). « Il a reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre; » c'est pourquoi il a ordonné à ses apôtres dans ses derniers momens, « d'aller partout le monde, et d'enseigner tous les peuples de la terre » (Matth. 28, 19). D'après le témoignage unanime de ces apôtres, « il n'y a pas d'autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés, si ce n'est le nom de Jésus » (Act. 4, 12). « A son nom doivent se ployer tous les genoux dans le ciel, sur la terre et sous la terre » (Phil. 2, 8, 10). Et le moment ne cesse d'avancer où toute la création, la visible et l'invisible, s'écriera : « Les royaumes du monde sont devenus ceux de notre Seigneur et de son Christ, et il régnera d'éternité en éternité » (Apoc. 11, 15).

Comment et quand? C'est ce qu'on ignore : mais voilà des promesses inébranlables, dont les chrétiens attendent l'accomplissement avec une pleine et tranquille foi : voilà qui marque le dernier jalon de l'histoire que nous avons entreprise. Sans doute ce n'est pas un vermisseau quelconque, soit qu'il siége à Rome ou ailleurs, qui pourra jamais devenir le centre de cette œuvre immense et divine : le plan de Grégoire n'était qu'une contrefaçon grossière et charnelle de cette œuvre toute divine et toute spirituelle. Mais si les hommes ne l'ont pas comprise ou ont voulu s'en emparer, l'église n'en marche pas moins, au milieu même des ténèbres,

lentement au-devant de son but, assurée que chaque jour l'en approche davantage.

Au moment de terminer ce chapitre sur les prétentions sans pudeur des papes, il est curieux de se rappeler que c'est précisément à l'époque où ces prétentions prennent naissance qu'on voit naître en abondance, ou s'enraciner dans l'église romaine des abus, des folies et des désordres qui passent tout ce qu'on aurait pu imaginer d'avance. Contraints d'abréger, et nous souvenant d'ailleurs que la controverse n'est nullement le but du présent ouvrage, nous nous bornons à deux ou trois faits sur mille autres semblables : mais on sent qu'il n'est point étranger à notre histoire des missions de nous arrêter quelques instans sur le triste état où se trouvait l'église de Dieu dans l'Occident, à l'époque où nous arrivons : c'est l'église qui est le missionnaire; et c'est par ses œuvres qu'on peut juger de ce qu'était sa prédication. Nous choisissons, comme au hasard, parmi la foule des impiétés et des folies que présentait alors l'église devenue romaine.

La fête des *sous-diacres*, que par dérision on nommait la fête des *diacres-saouls* se célébrait dans l'église Notre-Dame de Paris. Son nom indique la manière dont elle se célébrait. C'est là que se solennisait aussi par des parades grossières et ridicules *la fête des fous*, dans laquelle le clergé conduisait processionnellement à l'église l'évêque des fous, et l'installait au bruit des cloches dans le chœur, sur le siége épiscopal. Une caricature de service divin commençait ; durant la grand'messe, les ecclésiastiques, vêtus, les uns en baladins, les

autres en femmes, plusieurs le visage barbouillé de suie, ou couverts de masques hideux, se livraient à toutes sortes de désordres et d'obscénités. Au lieu d'encens c'était du vieux cuir qui brûlait dans les encensoirs; au lieu de l'hostie sans tache, l'autel était chargé de saucisses, de boudins; et des dés y tenaient la place du missel : tandis que sur des théâtres extérieurs, mêlés à de jeunes libertins, des prêtres représentaient, sous l'habit de moines et sous l'habit de religieuses, des scènes de la plus impudente lubricité. Et ce n'était pas seulement à Paris, c'était dans presque toutes les cathédrales et les collégiales du royaume que ces scènes honteuses étaient reproduites dans toute leur grossière nudité. *La fête des Kalendes*, — *la fête des sots*, — *la fête des Innocens*, — *la fête de l'âne*, — *la fête de l'abbé des Esclaffards*, etc., n'étaient ni plus décentes, ni plus ingénieuses. Neuf siècles ont été souillés par ces fêtes et ces représentations scandaleuses. Commencées au sixième elles existaient encore au quinzième; et au quinzième siècle elles avaient encore des apologistes et des défenseurs, même parmi les ecclésiastiques (1)!

Nous avons nommé *la fête de l'âne* parmi celles qui couvraient d'opprobre l'église des papes. Quoiqu'on la connaisse assez généralement, nous la rappellerons ici pour ceux qui l'ignoreraient encore. Cette fête se célébrait en mémoire de la fuite de Marie en Égypte : on plaçait, sur un âne richement enharnaché, une jeune femme portant un

(1) Ces faits sont attestés par tous les historiens de ces temps.

nourrisson; on amenait l'animal au grand autel de la cathédrale : le chef du clergé célébrait la messe, pendant laquelle, au lieu des antiphonies ordinaires, le peuple répondait en imitant en grand chœur le cri de l'âne : puis on emmenait l'animal en procession par toute la ville; et l'évêque, à la tête de son clergé et de toute la population, suivait l'animal en chantant des litanies à son honneur.....

Voilà les choses, et mille autres pareilles, qui se passaient sous le gouvernement et avec l'autorisation d'un grand-lama qui se donnait pour dieu sur terre, et qu'on voudrait encore nous donner pour tel!..... On peut juger des missions qu'une église pareille devait produire!

C'est assez dire que le volume qui vient, s'il continue d'être instructif, sera bien moins édifiant. — Mais il nous amènera la réformation.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

CORRECTION.

A la page 150, second alinéa, au lieu de : *A la mort de Pepin*, etc., jusqu'à *dans un couvent*, lisez :

A la mort de Pepin le Bref (768) ses deux fils Charles et Karloman se partagèrent son royaume. Mais le dernier mourut déjà en 771, et Charles devint seul souverain de la monarchie française ; etc.

(Il faut distinguer dans cette partie de l'histoire :

Pepin d'Héristal (687-714), qui a pour fils :

Charles-Martel (714-741) ; puis les deux fils de ce dernier :

Pepin le Bref (747-771), sacré par Boniface, et *Karloman*, qui entre dans un couvent. — Et enfin les deux fils de Pepin le Bref :

Charlemagne (771-814) et un autre *Karloman*, qui ne vécut et ne régna que 3 ans).

Il y aurait encore quelques autres corrections de ce genre à faire dans ce volume et dans les précédens : nous les indiquerons toutes ensemble à la fin du 4e.






JUN 30 1931

